# ROME

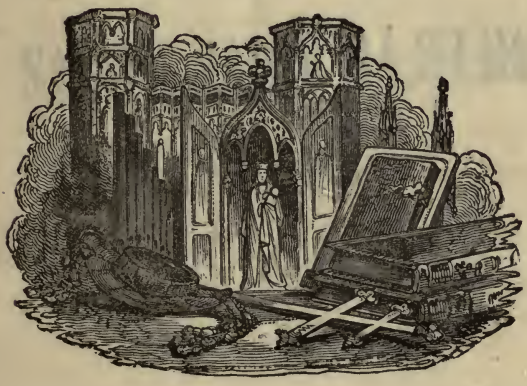
ET

# LORETTE,

PAR

*Louis Veuillot,*

Auteur des **Pèlerinages de Suisse, &c.**



TOURNAY,

**TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN,**

RUE AUX RATS, N.° 11.

1841

Donné a Mademoiselle Marie
par Pauline Vanhéneden le 6 7bre
1841, G Laasen

# Dédicace.

A LA BASILIQUE

DE

# SAINTE-MARIE-MAJEURE,

A ROME.

# AVERTISSEMENT

## De l'Éditeur belge.

—

*Un nouvel ouvrage de* M. Veuillot *vient de paraître en France sous le titre de* Rome *et* Lorette. *On a cru rendre service au public en le réimprimant dans ce pays.*

*Ce livre, quelqu'intéressant qu'il soit, a le sort de beaucoup d'autres écrits ; il présente quelques défectuosités, aveu que nous avons l'ingénuité de faire, quoique nous nous attendions bien à n'avoir pas beaucoup d'imitateurs en ce genre. Parmi les passages qui peuvent y donner prise à la critique, on a laissé subsister dans cette édition ceux qui ont paru susceptibles d'une interprétation favorable ; d'autres, en petit nombre, ont été supprimés ou rectifiés dans des notes.*

*En général* Rome *et* Lorette *est une production qui ne manque ni d'utilité ni d'agrément : elle se recommande au lecteur par le style et plus encore par la vivacité des sentiments religieux de l'Auteur.*

# INTRODUCTION.

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils, et qui les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers; s'arrêtant partout où il trouvait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus : heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François; il était né dans la Bourgogne, il ne savait pas lire, il ne connaissait que son métier, qu'il avait appris par des efforts prodigieux d'intelligence et de courage, étant le septième ou le huitième orphelin d'un cultivateur, obligé depuis sa tendre enfance de gagner sa vie au jour le jour, plus souvent appelé à donner aux siens qu'à en recevoir, n'ayant eu pour l'instruire que sa persévérante adversité. D'ailleurs garçon de force et de mine; pacifique d'esprit, ferme de cœur; en querelle seulement avec la mauvaise fortune, à laquelle il tenait tête sans sourciller; plus prompt à user de ses robustes mains pour le travail que pour le combat; sachant toujours faire à l'aumône, sur le prix de ses sueurs, la part qu'il ne songeait point

à faire au plaisir : son plaisir était la paix d'une âme innocente et la joie de ses vingt-cinq ans, qui jetaient un brave défi à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté. Un jour, traversant une bourgade du Gatinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvre-feuille d'une humble maison, une belle robuste jeune fille qui travaillait en chantant; il ralentit sa marche, il tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable ; elle aimait le travail, l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours : les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair : le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain jadis errant de chaque jour. Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure; mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau, fut de lui faire apprendre à lire, afin sans doute que quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain par le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait.

Si je suis le premier de mon nom et du nom de ma mère qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'orthographe, c'est probablement, après Dieu, à ce craintif instinct de l'amour paternel et de la pauvreté que je le dois.

Mon père n'arriva pas à l'accomplissement de ses vœux par le chemin qu'il avait choisi. Dieu ne voulait point refuser ses récompenses aux efforts d'une tendresse si généreuse; seulement il se réservait le temps et les moyens. Le premier moyen choisi par ce bon maître, ce fut l'adversité encore. Un homme sans probité frustra mon père du prix de plusieurs années de travail. Ruiné de fond en comble par une perte de quelques centaines de francs, sur les instances de ma mère, qui avait l'âme fière et hautaine, il partit avec elle, emmenant mon frère encore dans ses langes, et moi qui sortais du ber-

ceau, pour venir chercher de nouvelles ressources, mais surtout pour cacher sa misère, au sein de Paris. Ce qu'ils déployèrent alors de résignation stoïque et d'héroïsme indomptable ne se peut décrire. Des récits d'un instant, qui se poursuivent à l'aise dans les loisirs d'un sort moins rude, embellissent jusqu'à la détresse, et la Providence, adoucissant au cœur de l'homme toutes les douleurs passées pour lui donner la force de contempler l'avenir, a formé du souvenir un arbre où fleurit l'espoir. Dans le fait, cette détresse dura dix ans. Je n'en vis rien. Quand je la connus, elle était passée.

Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles; ils travaillaient sans cesse; il n'y avait pour ainsi dire pas de nuit, pas de fête, pas de repos pour eux; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des fatigues et des privations amenait une maladie : ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille qui avait toujours faim; ils venaient avec une générosité sublime au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux... Hélas ! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer ! Ils ne savaient que nous dire, en nous évitant tout ce qu'ils pouvaient nous éviter de leurs souffrances : « Habituez-vous à la peine, vous en aurez ! » Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur : ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous deux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, il n'en était point resté dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'ils avaient entendu dire en vieillissant, aux plus habiles qu'eux, de l'Eglise et des ministres de la religion, leur en inspirait l'horreur. Seulement ma mère, par un reste de traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe, où elle venait elle-même pendant les fêtes, et m'avait appris quelques bribes de l'*Ave Maria* que je récitais le soir au pied de mon lit.

Partageant le sort des enfants du pauvre dans ce qu'il y a de plus mauvais, je n'eus point le bonheur

d'aller à l'école des Frères. Ma mère nourrissait contre ces bons religieux les préventions que l'on répand dans le peuple, aveuglé et trahi jusqu'à ne plus comprendre la charité. D'ailleurs le conseil municipal du lieu que nous habitions, avait dans l'idiotisme de sa tyrannie subalterne, pris des mesures pour que les Frères n'y vinssent pas faire concurrence à l'Ecole Mutuelle qu'il protégeait. Je fus donc jeté dans cette infâme école mutuelle; et il fallait tous les mois deux journées du travail de mon pauvre père (je n'y pense que la sueur au front, mon père est mort à la peine!) il fallait deux journées de ce travail sacré, pour payer les leçons de corruption que je recevais de mes camarades et d'un maître qui était ivre les trois quarts du temps.

Cet Elu du conseil municipal, n'ayant pas assez, pour sa soif, de sa classe et de son monopole, tenait encore abonnement de lecture, et nous fesait porter aux dames et aux puissants de l'endroit, les romans de Paul de Kock, de Lamothe-Langon, de tous les auteurs enfin qui pouvaient plaire à des conseillers municipaux de la banlieue, en 1824, après qu'il avait fait l'éloge de *ces productions charmantes* (c'était son mot), dans des circulaires par nous écrites sous sa dictée. On pense si nous nous privions de lire ces beaux ouvrages en les colportant ainsi. Je n'y manquais pas, pour ma part; et il est telle de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. Cependant l'école était religieuse : nous avions régulièrement congé aux moindres fêtes, jours où non moins régulièrement notre vénérable instituteur se couchait mort ivre; et l'on nous fesait le catéchisme! Ce fut, souvenir abominable, à la suite de cet enseignement que je fis ma première communion. Que le crime en retombe sur d'autres têtes! je ne dois pas le porter tout entier. Ils sont heureux, ceux qui marchent dans la vie sous la protection des souvenirs et des grâces de ce beau jour! Je n'eus point ce bonheur. Poussé à la table sainte par des mains ignorantes ou tout à fait impies, j'en approchai sans savoir à quel redoutable et saint banquet je prenais part; j'en revins avec toutes mes souillures; je n'y retournai plus. Pardonnez-moi,

mon Dieu, et pardonnez-leur. Je ne confesse que pour la gloire de vos miséricordes un crime dont vous avez daigné m'absoudre, et tandis que je tremble devant l'immensité des faveurs que j'ai reçues avec si peu de mérite, vos enfants les plus chers s'étonneront avec moi du prodige de cette clémence qui malgré tant d'oublis m'a voulu rappeler plus tard à la participation de vos saints mystères profanés. Prions.

Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. A la maison, l'appétit allait croissant, en même temps que décroissaient, usées par un rude travail, les forces de mon père. Ma plus jeune sœur marchait seule; son premier pas rendant ma surveillance moins nécessaire, avait par le fait supprimé le seul emploi qu'il me fut impossible de remplir au profit de la communauté. Je n'étais plus qu'un consommateur inutile : il fallait songer à me donner un état.

Mais quel état choisir? Ici se présentaient des difficultés sans nombre. Le petit bourgeois a pour son fils un avenir tout trouvé : il sera médecin ou avocat; ou, le député aidant, par la force du cens électoral, il entrera dans l'administration; ou il prendra le commerce de son père; ou il cultivera son champ; ou enfin, soit par une place de faveur dans les écoles spéciales, soit au moyen d'une pension facile à payer, il apprendra sans peine et sans privations quelque noble et lucratif métier. Mais le pauvre ouvrier chargé de famille, qui ne suffit que par miracle aux besoins journaliers, avec le salaire de chaque jour, comment fera-t-il les frais d'apprentissage? Si minimes qu'ils soient, ils dépassent pour lui la limite du possible. Il cherche alors avec embarras, avec inquiétude, avec effroi, quelle est la profession la plus facile à apprendre, pour la donner à son enfant, ou plutôt pour livrer son enfant à cette profession, car elle est presque toujours pénible, et toujours elle rapporte peu. Son expérience et sa tendresse s'unissent pour lui déchirer le cœur; il lit dans son propre passé l'avenir du pauvre petit dont il va décider le sort; il prévoit toutes les souffrances qui vont pleuvoir sur cette jeune tête, jusqu'à présent si insouciante et si gaie sous l'abri du

dévouement paternel : la servitude d'abord, et quelle servitude ! sous quels maîtres avides, grossiers, sans bonne foi, sans entrailles ! Puis, après la servitude, le travail et la gêne ; puis les soucis rongeurs, qu'à son tour lui coûtera le bonheur d'être père, puis la misère enfin ! Il n'y a plus de ces pieuses corporations d'artisans qui recevaient le fils après le père, protégeaient les derniers jours de l'un, l'avenir de l'autre ; donnaient à l'enfant des maîtres paternels, au vieil ouvrier des amis solides ; et l'embrassaient du berceau à la tombe, dans une confraternité qui ne veillait pas moins sur l'honnêteté de son cœur que sur les besoins de sa vie.

Le soir, près de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil, et comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir. — Qu'en ferons-nous, disait mon père ? — Eh mon Dieu ! reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essuyait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte trop cher. — Ebéniste ? — C'est trop long. — Maçon ? — C'est trop pénible ! — Cordonnier ? — C'est trop sale !

Puis les rôles changeaient. Ma mère fesait les propositions ; mon père objectait. — Plaçons-le chez notre tailleur, disait ma mère ; c'est un ami, il en aura soin et ne nous prendra pas grand'chose. — Bah ! s'écriait mon père ; tailleur ! un état de femme et d'estropié ! — Eh bien, mettons-le chez un épicier. — Un état de bête ! d'ailleurs, il ne pourra jamais acheter un fonds. — Tenez, François, répondait alors ma mère, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation : il aime la lecture ; il deviendrait jurisconsulte.

Me voir jurisconsulte, c'était la suprême ambition de ma mère, et l'idéal des grandeurs qu'elle rêvait pour moi ; pour elle, par conséquent.

— Jurisconsulte ! fesait mon père surpris. Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire ; mais plus fort.

— Ma pauvre Marianne, disait-il doucement, tu es

folle. Est-ce qu'on a jamais vu des enfants d'ouvriers comme nous devenir notaires ?

— Pourquoi pas ? Napoléon était caporal, et il est bien devenu empereur !

— Oh ! caporal, je crois bien que l'enfant pourra l'être, et j'en ai plus de peur que d'envie. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il passe empereur ou jurisconsulte.

— Il faut pourtant bien arrêter quelque chose. Le voilà grand ; dans son intérêt nous ne pouvons pas le garder à rien faire ; il s'adonnerait à la paresse, et il en souffrirait plus que nous. D'autant que ça mange et que ça use pour deux. Vous avez beau travailler, mon pauvre homme, nous n'y résisterions pas. De jour en jour, j'ai plus de peine à joindre les deux bouts.

— Qu'en ferons-nous donc !

Et les recherches, les doutes, les angoisses recommençaient. Ah ! philosophes, hommes d'état et amis du peuple, qu'on s'aperçoit plus dans les mansardes des belles choses que vous croyez faire, et des belles choses que vous promettez ! Allez donc y voir quel joug de fer y fait peser l'égoïsme que vous avez institué dans la société ; allez-y apprendre quels abominables mensonges sont toutes vos œuvres, et sachez une bonne fois que si vous ne cherchez à rendre les hommes meilleurs et plus charitables, vous n'arriverez jamais à les rendre moins malheureux. Mon père et ma mère ne voyaient partout que des cœurs durs et fermés ; ils n'avaient point d'espérance. Mais résignés comme des sauvages, ils n'accusaient ni Dieu ni les hommes ; ils croyaient qu'ainsi avaient été toujours et partout le monde et la vie. O civilisation !...

Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Vingt francs par mois m'étaient offerts dans une étude ; on m'y plaça. Informé de ce que j'aurais à faire, ma mère y vit un commencement pour devenir jurisconsulte : c'était un bien petit commencement. Mais la main du Seigneur dirigeait tout cela.

J'allai demeurer hors de la maison paternelle : j'avais treize ans.

Abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans ami, pour ainsi dire sans maître, à treize ans, et sans Dieu : ô destinée amère ! Je rencontrai de bons cœurs ; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence ; mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence ; les propos de quelques jeunes gens, au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur : hors un, qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient point qu'il y eut quelque retenue à s'imposer devant l'enfance. C'étaient d'honnêtes jeunes gens ; mais ils sortaient du collége, ils faisaient leur droit, et, selon la mode du temps, ils étaient libéraux. Ceux qui m'aimaient le plus me menaient au spectacle ; ceux qui me trouvaient de l'intelligence me prêtaient des livres, et je continuais par moi-même, en pleine liberté, les études que j'avais si bien commencées sur M. Paul de Kock et sur M. de Lamothe-Langon. Au moins, dans la pauvre maison de mon père, on disait parfois : « Que Dieu ait pitié de nous ! » Mais maintenant je n'entendais plus que des impiétés railleuses ; là le *Constitutionnel* et le *Courrier Français* étaient encore prophètes ; là personne, si ce n'est moi peut-être, ne manquait de pain ; et quand dans ma misère, dans mon isolement, dans ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. Ni en bas, ni en haut de l'échelle, autour de moi, ni au-dessus de moi, je ne voyais rien qui m'enseignât à prier. En prenant de l'âge, je ne découvrais dans la vie que d'injustes oppressions ; un hasard de naissance, heureux pour d'autres, insupportable pour moi, qu'il m'était permis de forcer sans doute, mais enfin que je ne pouvais forcer qu'avec mon seul secours, ce qui rendait permis tous les moyens. Voilà le peuple tel qu'on le fait, voilà le cannibale que l'on affame, et que l'on dégage de tout scrupule en l'abandonnant à l'aiguillon de ses besoins ! Je plains ceux que la bête féroce

dévorera; mais sous les souvenirs de mon passé, ce n'est pas elle que je puis accuser : non, en vérité je ne le puis! J'avais dix-sept ans quand je vis les médiocres enfants de la bourgeoisie qui m'entouraient, s'applaudir d'avoir démoli l'Autel et le Trône; j'avais dix-huit ans, quand je vis la bête féroce démolir les croix : déjà mes anciens compagnons se félicitaient moins, mais j'applaudissais à mon tour. Eux ni moi ne pensions à voir dans la croix le signe du salut, le signe de la liberté, les deux bras divins étendus pour protéger le monde; mais comme le Pouvoir d'alors, ils contemplaient avec une inquiétude lâche cet acte d'affreuse audace : tout ce qui tombait excitait leurs craintes : ils avaient quelque part une demeure; tout ce qui tombait excitait ma joie : je me voyais condamné à n'habiter partout que la poudre des grands chemins, et déjà je disais des choses qui allaient les épouvanter. J'avais raison dans ma joie sauvage; la place que je cherchais m'était préparée.

Débordés aussitôt que vainqueurs, et se voyant près d'être écrasés par l'édifice qui croulait sous leurs coups, les bourgeois effarés appelèrent de toutes parts au secours; ils fondèrent partout des journaux pour combattre cette liberté de la presse, dont ils s'étaient servis pour dévorer une dynastie, et qui les dévorait. N'ayant sans doute ni assez de têtes, ni assez de cœurs pour se défendre eux-mêmes, ils prirent des journalistes où ils en purent trouver : ils durent accepter des enfants comme défenseurs de l'étrange ordre social qu'ils venaient d'établir. Oui, ces ogres d'une monarchie et d'une religion se laissèrent, en plus d'un lieu, guider par des enfants dans le pêle-mêle qui suivit leur triomphe. Du reste, attaquants, attaqués, se valaient bien : la justice divine fut impitoyable dans le jeu vengeur qu'elle fit de tout cela. Pour moi, j'avais eu la foi de mes besoins; j'eus aisément celle de mes intérêts. Sans autre préparation je devins journaliste. Je me trouvai de la Résistance; j'aurais été tout aussi volontiers du Mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie; je veux bien publier que c'est la seule religion qui m'a fait comprendre le véritable honneur,

et qui m'a rétabli dans ma dignité. Je dirai encore que j'ai peu d'estime pour ce que l'on appelle une conviction. Toute conviction qui n'est pas religieuse, — et dans ce cas la conviction s'appelle certitude, ou la religion n'est pas une religion ; — toute conviction qui n'est pas religieuse est le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt. On peut être, il est vrai, de bonne foi sous l'empire de ce sophisme. Il y a dans presque toutes les maisons de fous un individu qui, de bonne foi, croit être le soleil.

Dans la nouvelle société où je me trouvais, il était donc grandement question de foudroyer l'anarchie, de consolider l'ordre, de rétablir les saines doctrines. Je voyais les plus excellents pères de famille du monde, les plus sages propriétaires, les plus honorables citoyens : ils avaient un dieu, c'était l'Ordre Public ; ils me suppliaient de le bien défendre ; ils y contribuaient eux-mêmes ; quelques-uns avec autant de dévouement que de courage, le grand nombre sans s'exposer. Et moi, de très-grand cœur, avec beaucoup de conviction (car, chose particulière, on a toujours la conviction que l'on veut avoir), je défendais l'ordre qui était aussi mon dieu, et qui avait vraiment d'assez tristes adversaires pour qu'on le défendît avec plaisir; je rétablissais les saines doctrines, je foudroyais bien fort l'anarchie; quelquefois même, dans les commencements, je m'opposais aux empiétements du clergé, ce que l'on n'eût pas été fâché de me voir plus souvent entreprendre; mais bientôt, mon bon sens mérite cet éloge, j'y sentis de la répugnance. L'estime que j'avais pour mon parti ne m'empêchait pas de remarquer beaucoup de différence entre nous et le clergé.

Et j'étais riche. Hélas! en déduisant ce qu'il donnait aux pauvres, inconnus de moi comme je l'étais d'eux, j'avais plus d'appointements que mon évêque, sur les maigres chevaux duquel plus d'un de mes honnêtes gens trouvait à gloser. Je possédais ce que j'avais cru naguère devoir en vain rêver toute ma vie : j'étais entré dans un monde que ma pauvre mère trouvait bien beau ; j'avais fait moi-même la brêche par où j'y

étais entré; les égaux de mes supérieurs de la veille n'étaient plus auprès de moi que des petites gens. Tant de ruines faites de tous côtés paraissaient me grandir. Ces vainqueurs, ces maîtres de la société par la grâce d'un impôt de deux cents francs, ne comprenant ni qu'ils s'étaient donné des maîtres, ni quels maîtres ils s'étaient donnés, s'extasiaient sur ce qu'ils appelaient ma fortune, et disaient que c'était un temps heureux celui où avec du talent (ce sont ceux qui parlent et qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas) on arrivait si vite à l'influence, à la fortune, à la considération. Je ne savais que répondre; je ne pouvais que penser comme eux, et pourtant je soupirais en silence. Oui, sans doute, ils m'avaient fait la voie belle! ils ne l'ont faite plus belle que pour eux-mêmes, qui marchent, qui roulent, qui courent et qui arrivent, sans avoir besoin de ce véhicule du talent qu'ils voulaient bien m'attribuer. Mais leurs dons magnifiques me laissaient le cœur vide. Ah! je le sais maintenant, pourquoi j'ai tant souffert! Que ne peuvent-ils me reprendre ces vains avantages, et rendre à tous mes frères les pauvres ce qu'ils avaient jadis, ce qui leur a été enlevé, ce qu'il me faudra déplorer toute ma vie de n'avoir point eu plus tôt; la connaissance de Dieu, ce pain de chaque jour; l'amour de Dieu, ce repos de toutes les heures; la prière enfin, cette espérance de tous les instants, cette inépuisable richesse, ce secours infaillible! C'est là le trésor du pauvre, c'est là l'égalité, c'est là l'ordre, la fortune, la joie! C'est là tout ce qu'il faut, et tout ce que votre Charte, que je ne méprise point d'ailleurs, ne donnera jamais! Si grâce à une éducation chrétienne, véritable apanage que la société doit à tout homme naissant en pays chrétien, il y avait eu pour moi un seul souvenir d'innocence, de candeur et de foi dans le son des cloches du dimanche : combien je vous en serais plus reconnaissant, ô bourgeois! que de la place que vous m'avez prétendu faire, et que vous ne faites en réalité qu'à ceux qui sauraient bien se la faire sans vous!

Mais je n'en étais point à ces solutions, à ces lumières;

j'avais du chemin avant d'y arriver, j'avais à poursuivre dans toutes les obscurités de ma raison, de mon éducation et de mon cœur, ces deux choses que l'homme cherche sans cesse et qu'il ne peut trouver qu'en Dieu : une certitude, un amour; ou plutôt croyant les chercher, je devais les fuir longtemps.

Comment la vérité m'a-t-elle enfin saisi? C'est ce que je voudrais exposer dans ce livre, non par un puéril désir de parler de moi, mais parce que beaucoup d'amis, beaucoup d'esprits inquiets, beaucoup de cœurs tourmentés comme le fut le mien, me l'ont demandé au nom tout-puissant de mes croyances et de ma tendresse pour eux. — Nous voyons bien, m'ont-ils dit, après avoir lu un précédent ouvrage dont le Seigneur a béni les intentions, que vous êtes parvenu à la foi. On ne peut méconnaître dans ce que vous avez écrit, un accent de croyance et d'amour. Mais de votre état au nôtre, la distance est grande; et pour bien comprendre où vous êtes, nous avons besoin de savoir par où vous avez passé.

J'ai cherché comment je pourrais les satisfaire. En y songeant, il m'a paru d'abord assez difficile de peindre cette longue chaîne de faits, de pensées, de sentiments, qui se mêlent, qui s'engendrent pour aboutir d'un abîme orageux de ténèbres et d'incertitudes, aux tranquilles splendeurs de la foi. Puis enfin, laissant de côté toute préoccupation personnelle, me fiant à ce désir chrétien d'être utile, si ordinairement agréable au Seigneur, j'ai résolu de tout conter naïvement, les faits, les désirs, les tentatives, les avortements, les résolutions, les triomphes, comme je me les rappelle; de donner en un mot le commencement de l'histoire intellectuelle dont j'avais pensé ne devoir écrire que la fin. Ce sera, je l'espère, moins la peinture d'un individu que la peinture d'une âme, telle qu'il y en a grand nombre en ce temps. Mon goût, le goût du public eût été que je laissasse entièrement de côté l'individu, mais j'avais besoin d'un fil conducteur, dans cette exploration de confuses pensées. Avec les ailes de la science et du génie, on vole, on plane, on se soutient dans le monde aérien des idées : je n'ai point ces ailes; il me faut un guide et un bâton.

Voilà pourquoi j'ai dit ce que j'étais, d'où je viens, par quels mauvais chemins de la vie temporelle j'ai dû passer, quels secours j'ai trouvés dans le monde, et comment malgré des faveurs et des facilités d'existence que je ne pouvais espérer, je demandais encore à ce monde prodigue je ne savais quels biens qu'il ne me donnait plus. Je continuerai de même, ne sachant pas autrement ni mieux faire. Et comme c'est en Italie que successivement me sont venus les fermes désirs, la foi, la pratique, les habitudes chrétiennes : au récit des faits et des pensées, je mêlerai encore parfois la peinture des lieux, que ces événements si simples mais si grands pour moi m'ont rendus chers, et dont le souvenir me rend toujours l'image comme le parfum rappelle la fleur.

Puisse le travail n'être pas trop au-dessous du dessein ! J'ai tout ensemble à louer Dieu, à encourager mes frères par le spectacle de ses bontés envers un pauvre et ignorant pécheur, à montrer comment il a fait d'une âme déroutée, incertaine, aux trois quarts perdue, une âme éclairée, souvent heureuse, sûre de son but, instruite de sa destinée. Je dois dire par quelles voies adorables, il a mis dans cette âme en proie à beaucoup de troubles et de haine, parce qu'elle renfermait beaucoup d'erreurs, des intentions plus droites, un ferme et vrai sentiment de la dignité humaine, des affections épurées, des volontés meilleures, et autant d'espérances inébranlables qu'elle renfermait naguère de misérables convoitises et d'envieux désespoirs.

Hélas! la force me manquera! Je sens que j'exprime mal ce que je pense : mon esprit va plus loin que ce froid langage; il y a dans mon cœur une certitude éclatante, un désir d'aimer Dieu, une adoration de sa puissance, une reconnaissance de son amour dont mes vaines paroles ne donnent pas l'idée. A peine si d'un crayon inexpérimenté j'ébauche quelques traits du tableau plein de vie, plein d'éclat, que je contemple avec ravissement.

Je voudrais, en terminant ces préliminaires, qu'il me fût permis d'excuser auprès du public un travail que je juge moi-même si imparfait : c'est que je ne dispose

que de loisirs rares et interrompus : ce n'est pas comme l'oiseau que je chante mais comme le laboureur, en creusant mon sillon, l'esprit troublé de soins divers, la main à la charrue. Ferais-je mieux si j'avais plus de temps? Je l'ignore. Je sais seulement que j'essaierais. J'essaierais pour deux raisons : la première par respect pour les matières que je traite; la seconde, par respect pour mes lecteurs. Forcé d'agir autrement, ne pouvant polir mon langage, et cependant poussé par un instinct irrésistible à élever la voix, je m'en remets à Dieu sur la hâte et la grossièreté de mes hymnes en son honneur; je le prie de les accepter comme le bruissement de la feuille et le cri du grillon. Je demande à ceux qui me liront de ne m'écouter que comme on écoute en passant dans la plaine le chant rustique des travailleurs, ou tout au plus comme un ami, qui veut sans prétention, sans dogmatisme et sans gêne, causer le soir au coin du foyer.

Paris, 1841. Fête de la Conversion de saint Paul.

# LE GUIDE.

A quatorze ans, au plus noir de mon ignorance et de mon infortune, Dieu préparant l'œuvre de sa miséricorde, m'avait envoyé un ami, ou plutôt un protecteur, car Gustave n'était ni de mon âge ni de ma condition. Mais nos existences et nos cœurs se trouvèrent bientôt si complétement mêlés, qu'il n'y eut plus de distance entre nous. C'était alors un garçon de vingt ans, très-épris des lettres, des sciences, des arts, et qui avait la généreuse passion de donner ses goûts, c'est-à-dire ses plaisirs, à ceux qu'il rencontrait; j'étais, moi, dans un abandon qui l'émut. Sous prétexte de m'apprendre je ne sais plus quoi, car son esprit, affamé de savoir, touchait à tout, même au chinois, il m'apprit ce dont j'avais avant

toute chose besoin : que je pouvais être aimé. Par-dessus le marché nous nous occupions de littérature. Je lui montrais bravement mes chefs-d'œuvre; son amitié lui inspirait la patience nécessaire en ces occasions, il me donnait des conseils, enfin il me mit en état d'habiller, vaille que vaille, une idée. Du reste, véritable jeune homme, véritable Français, et véritable Parisien de ce temps-là. S'il avait une religion c'était celle des Scandinaves, peuple pour lequel il professait une grande tendresse. Les années et les événements s'écoulèrent sans nous désunir. Après la révolution de juillet, un concours de circonstances étranges, et qui devaient à notre affection mutuelle quelque chose de touchant, nous fit journalistes tous deux, l'un par l'autre, en quelque sorte, et l'un avec l'autre. Comme il avait guidé mes premiers pas dans la grammaire, il me donna les premières leçons dans ce redoutable métier de la presse, auquel il était propre par la variété de ses connaissances, son courage et la promptitude de son esprit, mais qu'il exerça peu de temps. Combattant ensemble, ensemble combattus, se soutenant de la plume, se soutenant, hélas! de l'épée, le maître et le disciple devenus compagnons de guerre et d'aventures, pouvaient se croire attachés l'un à l'autre par ce ciment d'amitié que le temps ne détruit pas.... On ne s'aime bien qu'en Dieu : l'amitié vraiment sainte et durable est un don que Dieu fait aux chrétiens, et nous n'étions pas chrétiens.

Nous fûmes séparés, non sans regrets, non sans promesses répétées et sincères de bon souvenir. Pourtant bientôt je sentis que l'image de cet ami si cher devenait moins resplendissante dans ma mémoire, et je commençai d'apprendre ainsi de tristes choses sur mon propre cœur. Je m'étais cru les vertus dont on parle dans l'histoire romaine; j'avais pensé que je saurais me conduire toute ma vie en héros de roman. L'on perd vite ces illusions-là.

La politique me préoccupait beaucoup : j'en avais épousé les passions et les fureurs; cela est naturel à l'ignorance. Planté dans mon système, je ne voyais rien hors

de son horizon, borné encore par la faiblesse de mes regards. J'étais dévoué; la jeunesse a besoin de se dévouer. Quant aux nécessités véritables de la société, quant aux bases de l'ordre, aux droits et aux devoirs inhérents par le fait au titre de citoyen : ni moi, ni la presque totalité de mes lecteurs, ni mes adversaires, c'est une justice que je dois nous rendre, n'en savions un mot. Nous étions là trois journalistes qui nous disputions beaucoup, en vérité pour peu de chose. Si je crois aujourd'hui que ma cause était la meilleure, je le crois par des raisons qu'alors je ne soupçonnais pas, et je ne crois point du tout que je l'aie bien défendue. De ces querelles mesquines, de ce dévouement fourvoyé, de ces passions ignorantes, j'essayais de remplir une âme où chaque jour mouraient les fragiles fleurs du printemps; mais plus j'allais, plus il s'y trouvait de places vides, et dans ces landes désolées, germaient bien des remords.

Souvent ému sur ce point, seul avec moi-même, je cherchais à pénétrer les mystères de l'homme intérieur. J'y trouvais de l'ennui; l'ennui me semblait légitimer le goût du plaisir : mais le goût du plaisir blessait la conscience, jetait mille troubles dans l'âme, enfantait d'odieuses douleurs. Pourquoi cela? Qu'est-ce que la conscience? Je ne comprenais pas.

Je me disais : Vivons en stoïque : ce sont les déceptions qui font la tristesse... — Tous les jeunes gens dans l'agonie de leur candeur, ont formé de ces résolutions et savent ce qu'elles durent. L'ennui était toujours là; je me retournais toujours vers les plaisirs.

Je me disais : Suivons le torrent, puisque l'homme est ainsi fait, puisqu'il vire et roule à tout vent qui passe; étouffons dans les chants, dans les ivresses tous ces importuns murmures : c'est la lutte qui fait le trouble et l'ennui.... — Mais la conscience criait toujours.

Je concluais que l'homme était le jouet d'une puissance mauvaise et railleuse; qu'il était marié à la destinée comme à une femme acariâtre; que cette affreuse union ne se pouvait dissoudre qu'à la mort;... et, ainsi que daignait me l'exposer un vieux dignitaire avec qui je causais souvent, qu'il n'y avait de joie certaine que

de bien boire et de bien manger. Je voulais le croire : par malheur je n'étais pas comme le vieux dignitaire, maître de m'en tenir content.

J'essayais d'étudier : je manquais d'énergie pour l'étude, et l'étude m'apportait des troubles nouveaux. Je lui demandais le dernier mot des choses, elle ne fesait qu'ouvrir à toutes mes perplexités des routes multiples, infinies, des horizons par-delà les horizons.

Je me rejetais dans la politique : là tout me semblait clair, je me sentais dans le vrai, je partais d'un point, j'allais à un but : je ne m'apercevais point que j'appelais lumière, l'ignorance ou l'esprit de système qui m'empêchait de rien voir. Mais avec l'âge ma raison s'élevait, et un jour enfin, par cette porte encore, le doute entra dans mon esprit. Tous ceux qui ne pensaient point comme moi ne pouvaient avoir tort : mes adversaires niaient chez nous des probités évidentes, ne commettais-je pas aussi cette faute? L'histoire me montrait des luttes où tout le monde avait un peu raison, d'autres où tout le monde était presque d'accord : il y avait quelque part une vérité ; cette vérité n'était pas tout entière avec nous.

O rêves de ma faiblesse et de mes ténèbres ! dans quels délires vous m'avez jeté ! quelles angoisses ne vous dois-je pas ! Et cependant que Dieu soit béni ! Quand j'étais l'enfant nu, seul et affamé, la Providence veillait à me vêtir, me donnait du pain, et m'imposant le travail, pourvoyait encore aux nécessités à venir de ma vie. Maintenant que mon esprit, comme un terrain ensemencé durant l'hiver, me donnait l'abondance de sa moisson, cette même Providence, soigneuse de mon âme, parmi les facilités de la vie matérielle, me tourmentait de la soif et de la faim des solides vérités.

Que n'allais-je tout de suite à Dieu? Faut-il le dire, je pensais n'avoir rien à faire de ce côté ; je me croyais de la religion. J'avais en effet la religion de la lyre, cette piété des rimeurs de notre temps, qui consiste à remplacer Jupiter par Jehovah, l'Amour par un ange, et à faire intervenir, par une profanation détestable, le nom virginal de la reine du ciel, dans les élégies

que l'on adresse aux Philis et aux Chloés. Sans nier l'existence de Dieu, je ne connaissais rien, absolument rien de la loi chrétienne. Je lisais dans les écrits des penseurs de nos jours les plus profonds, les plus réputés, les plus applaudis, que le Christianisme avait été beau, utile, mais qu'il était mort : et je croyais très-volontiers qu'en effet le Christianisme était mort.

Rien autour de moi ne me disait qu'il vécût. Dans la ville que j'habitais, il y avait sans doute d'honnêtes gens; il n'y avait pas un homme, à ma connaissance, pas un! ni fonctionnaire, ni professeur, ni magistrat, ni vieux, ni jeune qui remplît ses devoirs religieux; pas une mère de famille qui eût une fois parlé en ma présence à ses enfants de Dieu, de l'Eglise, ou de quoi que ce soit qui eût le moins du monde rapport à la religion. C'était certainement une société gracieuse, polie, bienveillante, spirituelle; et, pour tout dire, elle ne me plaisait que trop : ce n'était pas une société chrétienne. Chacun s'y faisait en liberté, sans rien dire, non pas son évangile, mais son petit coran. Pauvre société que je regrette d'accuser, et qui a nourri un serpent dans son sein! Puisse au moins la morsure de ce serpent lui être amère, et quelque généreux accent sorti de ses entrailles, s'élever devant Dieu pour me dire que je me suis trompé!

L'évêque était un saint vieillard; j'espère qu'il prie là-haut aujourd'hui pour son diocèse : il ne manquait pas de zèle. Pourtant dans sa ville épiscopale, il se tenait coi. Ancien émigré, il devait s'estimer heureux qu'on ne lui demandât point, ainsi que le voulaient beaucoup d'avocats populaires, de chanter la *Marseillaise* au prône du dimanche, et la *Marseillaise* n'aurait peut-être pas suffi.

J'en étais là, quand je reçus une lettre de Gustave. Il m'annonçait qu'il était chrétien, ajoutant, pour se faire mieux comprendre, qu'il avait un confesseur et qu'il communiait. Ma pensée fut que quelque malheur effroyable venait sans doute de frapper mon ami. J'allai lire sa lettre à l'homme le plus éclairé que je connusse autour de moi. — Qu'en pensez-vous? lui demandai-je.

— Votre ami, me répondit-il, est fou. Or, Gustave ne s'était point laissé entraîner à un de ces hymnes de reconnaissance qui jaillissent du cœur des nouveaux chrétiens, comme l'eau jaillit du rocher touché par Moïse. Mieux inspiré sur ce qu'il me fallait dire, il m'avait tracé avec calme un exposé clair et rapide des consolations que la religion apporte et des devoirs qu'elle prescrit : Il est fou ! Voilà le premier jugement que j'entendis porter sur l'Evangile et sur les cœurs qu'il se soumet.

Inquiet, je fis cent vingt lieues, je vins voir Gustave; je ne le trouvai ni malade, ni fou, mais joyeux dans une situation de fortune assez pénible, plein d'espoir, surabondant de confiance, m'aimant d'une tendresse plus vive que jamais; enfin, un chrétien ! Il me fit le récit de ses combats : c'étaient les miens; il me pressa de l'imiter dans le dernier effort qui lui avait donné la victoire. Hélas ! le prix même du triomphe me fit peur. Fuyant la lumière après l'avoir entrevue, je revins plus troublé que je ne l'étais en partant. Ce que j'avais compris, sans dissiper mes doutes, y mêlait des terreurs. Aux clartés incertaines du crépuscule, nous croyons ainsi voir sur le chemin de menaçants fantômes, là où le plein éclat du soleil ne nous montrerait que des objets utiles et charmants.

Chose étrange ! ces terreurs durèrent peu; les doutes même cessèrent, et pourtant le plein jour n'était pas venu : c'est que j'avais méprisé la grâce. Dieu me laissa dormir un temps dans la fange de mes iniquités. Vous que le doute tourmente encore, et vous qui dormez dans le même lit, du même sommeil, ne vous hâtez point de me trouver heureux. Luttez contre ce sommeil funeste, sortez-en. J'en ai porté, j'en porte encore la peine, et ce sont des plaies que je ne montre qu'à Dieu. Si je pouvais avoir des ennemis, je n'en aurais pas à qui ma haine voulût souhaiter l'horreur d'un semblable repos.

Gustave cependant priait pour moi; il songeait aussi à mon avenir temporel que j'avais toujours abandonné à tous les vents de la terre, et par ses soins je vins à Paris. C'était une grande chose qu'il osait là. Jamais, au temps

le plus dur de mon isolement, de ma misère, quand j'étais tout à la fois dans l'enfance, dans l'ignorance et dans l'abandon, Paris n'avait menacé de m'être si rude et si dangereux : j'y allais affronter bien d'autres précipices, y subir bien d'autres combats. J'avais vingt-trois ans, je n'étais plus pauvre, je n'étais plus timide, et sur la route, au milieu des rêveries du voyage, l'ambition m'était venue.

Je serai sincère : j'entrai dans Paris avec des idées de conquête, ou pour mieux dire en vrai conquérant, bien décidé à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait. Et ce n'est pas tout à fait ma faute si je me gonflais de ces visions. Est-il un garçon de vingt ans dans la tête duquel, pourvu qu'il sache lire, nos mœurs politiques n'aient ancré de semblables projets? J'y mettais même, par suite de mes opinions constitutionnelles, une retenue que tous n'ont pas. Je ne voulais qu'être ministre : combien se seraient installés connétables, consuls ou dictateurs!

Mes premières observations ne brisèrent point ce rameau d'orgueil si soudainement poussé. Les allures de la France, à Paris, sont d'une fille perdue, prête à se donner à qui la veut prendre. Ces théâtres, ces rues où la licence déborde; ces places publiques ornées de statues qui feraient rougir des païens; ces noms célèbres auxquels s'attachent tant d'histoires honteuses; ces caquets de la grande ville, où l'on échange froidement tous les jours tant d'étranges récits; ces marchés de consciences, qui se font plus qu'ailleurs là où l'on dit le moins qu'ils se font; ces Incorruptibles, qui sont de tant de manières, par tant de moyens et si vite corrompus; ces railleries de toutes choses, et ce cynique langage des coulisses de l'opinion; ces femmes d'affaires, ces littérateurs qui vivent de leurs scandales, qui en veulent vivre et qui sont contents d'en vivre; ce mépris de la réputation et cette soif de la célébrité, mère de tant d'ignominies; ce trafic des louanges; ces mains impures qui achètent l'honneur, et ces voix plus impures qui le distribuent; ces forfaits de la vie privée, ces trahisons de la vie politique dont on s'amuse, ce bruit dont

on s'enivre, cette boue dans laquelle on se complait : c'est le triste spectacle de toutes les heures, durant ces journées de Paris qui ne finissent point; et quelles promesses ne semble-t-il pas faire à l'audace, à l'intrigue, au désir d'arriver?

Et puis il y a toujours au sein de Paris tant d'hommes d'Etat qui sont forcés de se laisser voir de trop près!

Toutefois, je n'étais ni assez fort, ni grâce à Dieu, assez sot pour songer longtemps à devenir un personnage. Je n'avais point cette fermeté d'âme qui fait poursuivre un but honorable; je n'avais point cette âpreté de convoitise qui tient lieu de courage, qui fait supporter les privations et qui ne recule devant aucun moyen ténébreux et servile d'atteindre la proie qu'elle s'est choisie. Je renonçai au pouvoir; j'allai où m'entraînaient d'inquiets désirs et mes vieux ennuis qui renaissaient plus amers. Mais j'avais beau porter partout mes lèvres, je ne buvais qu'à des coupes troublées. J'étais plein de jugements sévères contre tout homme et tout nom qui passaient sous mes regards; puis quand j'avais donné cours à mon mépris, je baissais la tête, j'écoutais mon cœur : mon cœur plaidait pour tout ce que je venais de condamner. Je me disais avec accablement : je ne vaux pas mieux. Hélas, souvent, trop souvent je dois le dire encore. Pourtant, vous le savez, mon Dieu, ce n'est plus du même accent que je le dis.

J'évitais Gustave, non qu'il fût importun et censeur : je le craignais comme l'enfant malade craint le médecin. Quand je le rencontrais, je ne pouvais m'empêcher de lui conter ma peine. Il voulait alors m'instruire, ordinairement je ne voulais pas l'écouter. D'autres fois nous discutions : c'était de ma part des brutalités, des colères; de la sienne la fermeté des enseignements catholiques exposés avec tendresse. Parfois, je voulais bien être chrétien, mais j'exigeais beaucoup de modifications dans les dogmes. Il me répondait gaîment qu'on avait refusé cela à Calvin, à Luther, à beaucoup d'autres; qu'il ne pouvait me l'accorder. Nous nous séparions, lui affligé de mon endurcissement, moi furieux des barbaries de l'Eglise, et jurant que je ne serais jamais chrétien.

Cependant ces conversations m'apprenaient beaucoup de choses, dissipaient beaucoup de préjugés ; non pas, il est vrai, sur l'heure, mais au bout de quelques mois, je me surprenais à défendre la Religion Catholique contre quelques-uns de mes anciens arguments. C'est pourquoi nous ne devons point nous décourager, mes frères, et reculer devant les choses qu'il nous est ordonné de proclamer. Il faut fendre la terre avec le soc de la charrue pour y déposer le grain. Ce grain qu'elle repousse, qu'elle ensevelit dédaigneusement, qu'elle semble oublier, germera plus tard, et sera sa richesse et sa gloire.

Soyons fermes, soyons aussi patients. Malgré mes cris et mes colères, la douceur de Gustave me touchait souvent plus que ses raisons.

Je veux vous dire aussi de veiller constamment sur vous-mêmes, pour ne point scandaliser ceux que vous essayez de ramener; car jamais juge n'étudia un criminel avec plus de soin que j'étudiais ce bon Gustave pour le surprendre en désaccord avec ses préceptes, et me faire de sa conduite un argument contre la loi de Dieu. Attribuant au *Credo* le pouvoir qu'ils refusent au Seigneur, les impies affectent volontiers de croire que la profession de foi chrétienne doit entraîner non-seulement l'horreur du péché, mais l'impeccabilité même; et lorsqu'un chrétien ne leur paraît pas être sans reproche, ils se font de ses fautes une arme qu'ils tournent contre l'Evangile : *Ah! vous êtes dévot et vous vous emportez !* Soyons patients ; essayons de répondre à l'idée de perfection qu'on se forme de nous, et tout au moins quand les impies nous regardent, tâchons de satisfaire et l'impie, et Dieu qui nous regarde également.

A cette époque, Dieu encore m'envoya le secours de deux bons livres. Des personnes aussi éloignées de la Foi qu'on peut l'être, sans que je leur eusse rien dit de mes préoccupations, dont elles auraient ri, me mirent dans les mains ces ouvrages, qu'un prêtre et qu'un confesseur n'aurait pas choisis plus à propos. C'était l'in-

troduction à l'*Histoire de sainte Élisabeth*, de M. de Montalembert, et le beau travail sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*, de M. Rubichon; quelques articles de M. de Carné me passèrent aussi sous les yeux. Je veux remercier ici ces pieux et savants auteurs du bien qu'ils m'ont fait. M. de Montalembert au point de vue de l'histoire, M. Rubichon au point de vue de l'organisation sociale, M. de Carné sur les problèmes du temps actuel, éclairèrent puissamment mon esprit, et le forcèrent au moins d'admirer la haute intelligence et la haute vertu de l'Eglise, à défaut de sa divinité que je devais nier encore. Oui je vous voyais sage, prévoyante, courageuse, toujours forte et toujours charitable, et je vous admirais, ô Mère! mais sans vous comprendre, c'est-à-dire sans vous aimer; et n'est-ce pas vous outrager encore que vous honorer ainsi?

Savoir, intelligence, raison : choses vaines sans l'obéissance et l'amour! Pour y voir plus clair, je ne me conduisais pas mieux. Je repoussais l'enseignement de cette Eglise qui m'apparaissait surnaturelle en ses œuvres; et parce que je le repoussais, la magnificence de tant de force, le prodige de tant de choses accomplies, de tant d'ennemis vaincus, ne m'apprenaient à remplir aucun devoir et ne m'aidaient à vaincre aucune passion.

Et j'étais toujours dans le combat, j'avais toujours sur le cœur l'arrière-goût d'un plaisir empoisonné. Mécontent et sombre au fond de toutes les ivresses, rongé de soucis dans le sein de l'abondance, tantôt je voulais à tout prix agrandir ma fortune, tantôt je regrettais amèrement toutes mes misères passées; j'étais honteux des brèches faites à ma conscience, j'étais las des débris d'honnêteté qui me restaient.

Je n'avais plus du tout de foi politique. Une année de polémique avait brisé, broyé, pulvérisé des convictions qui ne reposaient sur aucune base stable dans le passé, que je ne voyais aboutir à rien dans l'avenir. Sous l'action continuelle des railleries et des mauvais exemples, le vernis de frêle morale qui les enveloppait s'était dissous.

De tant d'hommes politiques autrefois vénérés, je n'en estimais plus que deux; je les aimais pour eux-mêmes, pour ce que je leur voyais de probité, de courage, pour ce qu'ils souffraient d'injures : leur pensée n'avait plus d'échos dans ma pensée.

Seul avec moi-même, je ne pouvais réunir, ni en politique, ni en morale, deux idées qui ne fussent en désaccord, et entre lesquelles je ne me sentisse indifférent. Je perdais le sens du juste et de l'honnête; je perdais jusqu'à la volonté du combat, jusqu'au désir de la force.

Et je ne me donnais pas deux mois pour n'être plus qu'un de ces *condottieri* de la plume, qui vont d'un camp dans l'autre, moins pour vendre leur bravoure que pour vendre leur inactivité.

Illusions de ma jeunesse, généreux désirs et généreuses fiertés de mon âme, orgueil de l'honneur, orgueil du devoir, dévouement, amitié, amour : tout était souillé, tout expirait, tout allait être anéanti.

J'avais jeté vers le ciel ma dernière plainte, et je consentais à tout. Ma situation n'était plus la fatigue, c'était le râle : l'état où j'allais tomber n'était plus le sommeil, mais la mort.

Certes, Dieu m'a sauvé et m'a bien sauvé ! Il m'a pris au fond l'abîme et m'a emporté dans ses bras. Je ne pouvais plus me sauver moi-même.

Je ne sais quelle pensée me mena chez Gustave, je le vis entouré de cartes, de paquets, d'objets de toutes sortes, se préparant à partir pour un long voyage. — « Viens avec moi, dit-il, sors de Paris, sors de la France, emploie une année à courir le monde : peut-être tu t'en trouveras bien. » Jamais pareil projet ne m'était venu; je n'avais pas les moyens de faire ce voyage; par mille raisons c'était une folie.

Huit jours après cependant j'avais quitté Paris, et le cœur déjà plus léger, je courais sur la route de Marseille. Je croyais aller à Constantinople, j'allais plus loin : j'allais à Rome, j'allais au baptême !...

# EN MER.

Que le lecteur se tranquillise : je ne lui prépare point ici la peinture à laquelle se croit obligé tout écrivain nomade qui enjambe le bastingage d'un navire, ne fût-ce même, comme celui qui portait ma fortune, qu'un navire à vapeur. La mer était houleuse et je n'avais ni le pied ni le cœur marin ; c'est en dire assez. L'humanité me paraissait infirme et petite, mais tout byronnien que je pouvais être alors, je ne me sentais nulle envie, nulle possibilité de me planter au pied du mât, les bras croisés, pour défier poétiquement les vents et la mer. J'en aurais murmuré si je l'avais su d'avance ; je suis bien aise aujourd'hui que ce ridicule m'ait été épargné, et je dois dire en commençant ma course de quel-

ques jours ce que tout sage ici-bas peut dire en achevant la course de sa vie : à quelque chose malheur est bon.

Pour deux raisons je trouvais que le *Lycurgue* n'allait pas assez vite : j'aspirais après la terre ferme, et je désirais aussi, je l'avoue, quand le mal de mer étant un peu apaisé il me fut possible de penser à quelque chose, je désirais ardemment de ne plus voir la France. J'éprouvais ce sentiment étrange, la haine de mon pays. Mais que n'étais-je point disposé à haïr ? La langue qu'on parlait sur le bateau, le drapeau qui flottait à la proue, les propos peu littéraires des matelots et des officiers, je ne sais quelles figures de chevaliers d'industrie qui s'étalaient sur le pont avec cette espèce de *crânerie* particulière à une classe fort nombreuse des produits de notre civilisation : tout cela s'ajoutait à la rancune des tourments que j'emportais dans mon cœur.

Je me disais : « Cette terre de France est livrée à la folie; on ne sait plus ce qu'on y fait; impossible d'y rien aimer, d'y rien croire et d'y respecter rien. De vieux bateleurs s'y partagent le soin d'inculquer à la jeunesse tous les vices qu'ils ont eus; et, chose plus triste! la jeunesse elle-même, frappée au cœur elle ne sait comment, avant d'avoir senti se dégoûte; avant d'avoir connu, méprise; et nous sommes, nous autres jeunes gens, dans cette atmosphère de doute et de raillerie, comme des arbres qui tout d'abord auraient poussé des feuilles fanées. D'un printemps froid et sombre, sans transition, sans beaux jours, nous passons à l'hiver. Sous prétexte de nous instruire, on arrache de nos cœurs toutes les fleurs de la jeunesse, toutes les illusions avant qu'elles ne soient nées, tous les les amours avant qu'ils ne soient éclos; on y rend stérile la place où germent les croyances. Oui, nous ne portons que des feuilles fanées, qui n'ont point eu de doux ombrages et sous l'abri desquelles aucun oiseau du ciel n'a chanté, parmi lesquelles aucun fruit ne mûrira. Ce que l'on nous raconte des choses passées, de la foi qui s'emparait des âmes, des élans de dévouement pour une idée, pour une chose, pour une passion, n'éveille

en nous que des regrets étonnés et pas un souvenir. A vingt-quatre ans nous n'avons ni Dieu, ni roi, ni dame, et nous n'avons pas même une patrie; il n'y a que des autels vides, un trône abaissé, des amours injurieuses; la patrie est un bazar où tout se vend à l'encan des tromperies, où l'on s'injurie, où l'on se pille, où les gloires même, partagées en camps ennemis, sont exposées à l'outrage, et n'ont pas un laurier qu'on ne voie haïr.

» Va donc, cours plus vite sur la vague, arrive plus vite au rivage que je vais chercher, lente machine, noire et bruyante parcelle détachée du sol où j'ai souffert. Le langage qu'on parle ici me déplaît; il fut l'instrument de ma perte. J'ai hâte de me trouver dans la solitude d'une langue que je ne comprendrai pas, de ne plus entendre que des sons qui ne m'auront jamais servi pour blasphémer contre rien de ce que je voudrais chérir, et de n'arrêter mes yeux que sur des livres fermés pour ma pensée, où je ne puiserai le poison d'aucun sophisme nouveau, d'aucune vérité douloureuse qui ne me serait pas encore connue.

» Mais avant de perdre de vue le rivage et de quitter ce navire qui est encore la France, j'y laisserai une malédiction, je jetterai ma pierre sur toutes ces pierres de colère dont l'amoncellement figure l'anathème prononcé au fond de tant de cœurs ulcérés sans retour. Je n'étais point né pour douter ni pour haïr, ni pour me croiser les bras dans le choc des idées qui partagent le monde, sans savoir à quel drapeau porter mon épée. J'avais une conscience pour discerner le bien du mal, un cœur pour aimer, une âme pour croire, et tout cela pour me dévouer. Nai-je pas essayé de le faire, ne me suis-je pas dévoué en effet? Mais à qui? A des cœurs dont mon ignorance fesait toute la candeur, à des hommes que je n'ai pu aimer quand je les ai connus, et qui me parurent trop petits dès que ma jeune et faible raison les eut mesurés. Ils me demandaient la colère et l'injure contre tout ce qu'ils n'aimaient pas; ils guidaient ma main sacrilége contre de vieilles et vénérables, contre de saintes vérités peut-être, que dans la liberté de ma raison j'au-

rais peut-être défendues, et que je sais bien aujourd'hui valoir mieux que leurs misérables inventions. Oh! regret amer, oh! sujet de honte et de sanglante dérision, de s'être rué comme un furieux contre l'œuvre abattue, mais imposante encore, de tant de siècles plus sages et meilleurs que nous; de n'avoir pas soupçonné, à peine entré dans la vie, que le monde pouvait posséder quelques lumières avant que nous ne vinssions! Oh! déplorable et navrant spectacle, de voir tant d'enfants débiles, gâter, ravager de plein droit tout ce qu'il leur plaît de détruire autour d'eux, et porter, sans qu'on les chasse avec des verges, la torche dans le comble des nobles monuments! »

Ainsi, malade, mais ne connaissant pas bien mon mal, éclairé faiblement par l'incendie même où j'avais jeté aussi mon brandon, et qui me laissait deviner l'imposante beauté des choses que je voulais contribuer à détruire; inquiet, troublé, injuste même, nourrissant de vagues repentirs, secrètement attiré vers un but entièrement inconnu, mais arrêté par des obstacles que je ne voyais pas et que je craignais de voir, je me lamentais, trouvant dans ma plainte, cependant, je ne sais quelle douceur et je ne sais quel avant-goût de sécurité jusqu'alors ignorés même de mes jours les plus heureux. C'est que tout dégoûté que je fusse, j'avais cependant à boire le calice du renoncement, et Dieu, dans sa bonté, enduisait de miel les bords du vase où, m'abreuvant de l'âcre douleur de mes fautes, je devais en même temps puiser la vie. Grâce à cette adorable miséricorde, qui me prévenait, qui ne voulait pas me décourager ni m'épouvanter, je ne devais savoir combien l'obstacle était grand qu'après que je l'aurais franchi, combien j'étais malade qu'après ma guérison, combien j'étais coupable qu'après que l'assurance du pardon m'aurait été donnée.

Ces pensées m'occupaient surtout la nuit, alors qu'enfermé dans l'étroite case de ma cabine, comme dans un cercueil, j'entendais les flots qui secouaient le navire, battre avec violence la mince cloison qui me séparait d'eux. Je sentais combien j'étais peu de chose au point

de vue de ma pauvre personne, et parfois j'avais l'instinct des grandes vérités qui nous relèvent tant. Gustave chantait une prière que de pures et pieuses âmes avaient dite pour nous le jour du départ : *Ave maris stella.* — Quelle était donc cette étoile de la mer dont les rayons protégeaient au milieu des flots le faible et tremblant voyageur? Je l'ignorais encore, mais j'avais beau être incroyant, j'avais aussi besoin d'être aimé, et je me sentais plus calme sous cette mystérieuse protection. Non, nous ne devons jamais douter de l'amour de Marie. Donnons-lui pour enfants tous ceux qui ne la veulent pas pour mère. Elle leur fera sentir sa tendresse, et dans l'orage et la tempête, en dépit d'eux-mêmes, par instinct, ils suivront cette étoile qui mène à Dieu.

# CIVITA-VECCHIA.

Malgré ce que j'avais pensé sur le bateau de désobligeant pour la France, je ne pus, en mettant pied à terre, m'empêcher de regarder avec un certain sentiment de nationalité dédaigneuse les pauvres fortifications et l'aspect délabré de la ville pontificale que je contemplais. Il me sembla qu'il n'y avait que les Français au monde pour avoir de belles murailles, de beaux soldats, de beaux canons, et même (ce n'était pas se marchander les satisfactions patriotiques) de beaux douaniers. Je me trouvais, à moi seul, un tout autre peuple que ce troupeau de Romains dégénérés qui m'entourait ; enfin je poussai cette folie si loin, eu me carrant sur le môle, que la réflexion m'en fit

honte : c'était un feuillet du *Constitutionnel* que je venais de lire dans mon propre esprit, et j'admire maintenant ce que je me prenais à glorifier dans la patrie de saint Louis et de saint Bernard. Ah! si jamais je me retrouve à Civita-Vecchia, que je verrai d'un autre œil cette pauvreté qui paraît tout d'abord dans les états du pape, *du Roi mon père!* Le tableau qu'en garde mon souvenir a je ne sais quoi de digne et de touchant qui m'attendrit, et je ne me scandalise plus que l'Eglise ait un manteau troué. Mieux que Cornélie, cette mère auguste peut dire, en montrant ses enfants : Voilà mes joyaux et mes trésors! Mais en ce temps-là je ne fesais point difficulté de croire que Rome mettait le monde à contribution, et que sans pitié pour le pauvre peuple, les cardinaux dévoraient tout.

Un douanier, en me priant d'ouvrir ma malle, me fit faire trève à ces grandes considérations. Il me demanda si je n'avais point de mauvais livres. Cette question me parut étrange, et jeta beaucoup d'eau sur l'enthousiasme que m'inspirait le souvenir de nos places fortes et de nos canons. Je ne trouvai plus que le Pape gouvernât si mal, ni qu'il fût si faible, puisqu'il voulait et pouvait prendre pour la santé morale de son peuple de si sages précautions. Un gouvernement, pensai-je, qui ne laisse pas entrer de mauvais livres, n'en laisse pas sans doute fabriquer. J'allai sur cette idée faire un tour dans la ville. J'y trouvai nombre de mâsures, et les mendiants n'y manquaient point. Mais les yeux d'une vierge pouvaient en sécurité s'ouvrir sur toutes les boutiques, se promener sur toutes les murailles, et je ne lus au coin d'aucune ruelle l'annonce d'un spectacle obscène pour le soir. Cette promenade dissipa la bouffée de tendresse qui m'était revenue pour les splendeurs de notre civilisation.

Je veux donner un bon avis à tous les futurs pèlerins qui, se rendant à Rome par Marseille et la mer, devront s'arrêter à Civita : on les y retiendra par mille petites formalités ennuyeuses : on mettra autour de leur malle une ficelle, un petit plomb; un homme leur de-

mandera leur passe-port pour le faire viser; un autre le leur rapportera; on les forcera d'attendre à deux ou trois barrières successives, etc., et il faudra qu'ils donnent à tout moment des baïoques, c'est le nom que portent dans ce pays les gros sous. Tant de baïoques pour la ficelle, tant pour le petit plomb, tant pour l'homme qui prend le passe-port, tant pour l'homme qui le rapporte, tant pour la première barrière, tant pour la seconde et tant pour les etc. Ce qui prend bien, en tout, deux heures quand on se hâte, et deux francs quand on est généreux. Qu'ils considèrent cela comme le petit désagrément dont on achète d'avance un beau spectacle; tout à l'heure la toile sera levée, et ils ne croiront pas avoir payé trop cher le doux plaisir de leurs yeux.

Enfin la dernière porte est franchie, le postillon fait claquer son fouet, quatre chevaux nous entraînent rapidement sur un pavé plus uni que la dalle de nos trottoirs, déjà la douceur de l'air nous captive. Il y a quelques jours nous avions tristement affaire aux chemins liquides de la Champagne; les pieds dans la boue, le nez dans la neige; nous avions froid, nous n'avancions pas, les jours n'étaient que des nuits sans lune: mais voici maintenant le soleil, la poussière, toutes les fleurs, toutes les senteurs du printemps; des marguerites dans l'herbe, de l'aubépine dans les haies, de jeunes feuilles aux arbres, de beaux troupeaux dans les pâturages verts; la mer est à nos côtés, elle est d'émeraude, elle est d'azur, elle est immense, harmonieuse, et nous avons vingt-cinq ans, et cette terre est l'Italie, et c'est à Rome que nous allons!

Sur ce discours, au premier relai, casquettes jetées en l'air, gambades, chants de triomphes, fleurs cueillies pour être envoyées dans la prochaine lettre à ces pauvres amis de France qui se promènent à la lueur des réverbères, sous un parapluie. Pauvres amis! leur souvenir rehausse d'un grain de mélancolie l'épanouissement de nos joies : c'est un seul souci dans notre couronne de fête, c'est une goutte de citron dans un doux breuvage, c'est peu de chose..... Nous repartons

à toute bride : voici de nouveaux agréments dans la campagne, voici de nouveaux aspects de la mer, et les pauvres amis sont restés au relai.

Et nous allons, et nous allons! Et toujours de charmants paysages se déroulent, et près de nous passent de beaux et pittoresques attelages de taureaux, conduits par ces paysans des campagnes italiennes dont Schnetz et Léopold Robert nous ont fait connaître la rêveuse allure et la physionomie accentuée. Tout à coup, du sommet d'une petite hauteur, quelque chose se montre au fond perdu de l'horizon : — C'est Saint-Pierre! s'écrie mon compagnon avec une expression de religieuse tendresse. — C'est Rome! dis-je en même temps, avec une joie de collégien.

Deux heures après, à la nuit tombante, nous entrions dans Rome par la porte *Cavaligiera*. Comme nous longions la colonnade de la place de Saint-Pierre : — Quel beau jour! me dit Gustave en me serrant la main. — En vérité! répondis-je.

Mais je ne savais pas encore combien ce jour était heureux pour moi. C'était le 15 mars 1838. Le public à qui je m'adresse ne me blâmera pas de consacrer ici une date qui n'a rien d'intérêt que pour le narrateur.

# LES QUARANTE HEURES.

Nous avions des amis à Rome, Adolphe et sa femme, deux époux de la veille, deux cœurs que nous aimions; car depuis longtemps nous connaissions Adolphe, et c'était assez pour nous assurer que nous aimerions Elisabeth aussi. — Vois-tu, me disait Gustave, Adolphe a demandé sa femme à la sainte Vierge et c'est la sainte Vierge qui la lui a donnée : je ne doute pas qu'Elisabeth ne soit douce et simple, et sans la connaître encore, parce que je sais qu'elle est chrétienne; je compterais d'avance tout ce qu'elle a d'aimables vertus. — Moi, je ne me serais pas avisé de cette raison; pourtant je la trouvais bonne.

Nous entrons dans une grande maison, et nous voilà

parmi les dédales d'un escalier noir, à chercher nos amis. Des éclats de rires nous guidèrent; nous reconnûmes cette joie. Adolphe nous reçut avec un plaisir extrême, il ne nous attendait pas. Aussitôt après son mariage, il était parti; peut-être pour s'acquitter de quelque vœu à l'une de ces madones d'Italie qu'il avait souvent visitées et plus souvent priées, et nous ne savions pas que nous dussions le suivre de si près. Dieu seul connaît l'avenir, seul il sait ce qui se fera demain. Certes, je ne pensais guère, lorsqu'un mois avant j'avais vu cette jeune dame, que j'allais la revoir à Rome, et qu'elle serait marraine, en quelque sorte, au baptême qui s'apprêtait pour moi. Plongé alors dans toutes sortes de dégoûts et de tristesses, je ne savais croire à rien de consolant et de doux; je comprenais à peine qu'il y eut des amitiés saintes et des vertus qui ne fussent point farouches; j'imaginais que la piété n'était qu'une sorte de passagère folie, ou qu'une habitude imposée de jeunesse, incapable de tenir devant la raison et devant la liberté. Dans ces pensées, la vie comme je l'ai dit, m'était pénible, le devoir incertain; je sentais tous les jours mon cœur se dessécher, mon intelligence s'appesantir; mes meilleurs moments étaient ceux où je me répandais en plaintes hautaines; je ne pensais à Dieu que pour l'accuser, et cependant j'étais là près de ceux qui devaient, un mois plus tard, me montrer sans emphase, naturellement, toutes les vertus que je méconnaissais; qui devaient, par ce doux spectacle, produire dans mon esprit et dans mon cœur des émotions ignorées; qui devaient enfin faire à mes côtés la veille des armes durant ce moment si terrible et si beau, si désirable et si redouté, où l'Ennemi des Ames livre ses derniers combats à l'heureux déserteur du monde, prêt à passer dans le camp de la croix.

Adolphe, vieil habitué de Rome, où les aspirations de son cœur l'ont entraîné plusieurs fois, voulut sur-le-champ nous faire voir quelque chose de cette cité reine et mère, qu'on se plaît toujours à nommer la ville éternelle, et que nous nommons encore la ville

bien-aimée, la chère Rome, *alma Roma*. Nous partîmes : Elisabeth, par bravoure et par peur de rester seule à la maison, vint avec nous. Les rues étaient désertes, Rome s'endort de bonne heure; mais les lampes veillaient devant les madones et l'air est toujours plein de souvenirs qui ne s'endorment pas. Adolphe et Gustave parlaient des papes, des saints, des martyrs; j'essayais timidement de mêler à leur causerie Horatius Coclès et Spicion l'Africain. Pour me contenter Adolphe nous conduisit au Capitole. « Cet escalier, me dit-il, comme nous y montions, est une construction de Michel-Ange; voici la statue de Marc-Aurèle; et il ajouta pour Gustave, ici près est l'église de l'*Ara-Cœli*, on y célèbre aujourd'hui les Quarante Heures (*) : entrons, et rendons grâce à Dieu qui nous rassemble si heureusement. »

Nous trouvâmes une église resplendissante, mille cierges allumés sur l'autel, et la nef remplie d'une foule agenouillée pieusement : gens du peuple, femmes, enfants, bourgeois, prélats confondus sur les dalles, tous humbles, tous recueillis; le seul bruit qui s'élevât au-dessus du murmure des prières, était le cliquetis presqu'imperceptible des chapelets. Mes compagnons s'adressèrent à Dieu. Je ne voulus pas rester seul debout dans cette église; mais je laissai aller de tous côtés mes regards: guère moins étonné que jadis les Gaulois mes ancêtres, à l'aspect des choses étranges que Rome leur montrait, et guère moins sauvage qu'eux. Tout le monde priait. Et moi, pensai-je à la fin, n'ai-je pas dans le cœur une prière? n'ai-je rien à demander à Dieu? car ces chrétiens me prouvaient l'existence de Dieu mieux qu'aucun raisonnement n'avait pu le faire encore; et je concevais bien, dans cette seule idée de *Dieu*, une puissance assez grande pour être partout, pour enten-

(*) A Rome, le Saint-Sacrement est toujours exposé; il passe d'une église à l'autre, à tour de rôle, et dans chaque église cette exposition dure quarante heures. La piété des fidèles le suit partout. Quelqu'éloigné que soit le quartier, quelque pauvre que soit l'église, à toute heure du jour et de la nuit, il y a quelqu'un en prière devant le Saint-Sacrement.

dre toutes les prières et pour lire dans toutes les âmes. Je cherchai : ma pensée retourna jusqu'à cette France où j'avais laissé mes sœurs, et je priai Dieu d'étendre sa protection sur ces deux enfants. Je ne pouvais, je n'osais, je ne savais demander rien de plus. Ce fut ma première prière. Combien de fois depuis lors mon cœur s'est plongé dans un abîme de gratitude, en voyant avec quelle profusion de miséricorde Dieu m'avait exaucé! Il fit comme le propriétaire d'un champ qui, voyant poindre enfin le bon grain sur la terre longtemps stérile, détourne son pied prêt à fouler ce terrain ingrat.

De l'*Ara-Cœli* nous allâmes au Forum, et du Forum à l'arc de Titus, sous lequel on assure que maintenant encore les Juifs évitent de passer. « J'admire, dit Gustave, que Titus ait pris soin de nous laisser à Rome ce monument triomphal de l'accomplissement des prophéties. » La lune, en donnant à toutes ces ruines un plus solennel caractère, nous laissait voir sous nos pieds le vieux pavé des vieux Romains; et quiconque a souhaité une fois en sa vie de voir Rome, comprendra la magie des paroles que le vent de la nuit, en passant sur toutes ces grandes choses, semblait faire entendre à nos âmes émues.

Telle fut notre première journée : journée pleine, grande et chère journée! Dans les rideaux de mon lit s'enfermèrent avec moi, et la mer, et le printemps, et les ruines, et les souvenirs chrétiens évoqués par mes amis, et les souvenirs romains dont j'avais la tête chargée, et le sombre Capitole, et cet autel resplendissant, et cette prière où j'avais trouvé une secrète douceur... Vives impressions qui ne disparurent pas quand vint enfin le sommeil.

# LA CONFESSION DE SAINT-PIERRE.

Catholique ou protestant, croyant ou incrédule, que l'on fasse profession de bel esprit, que l'on suive naïvement les impressions d'un bon et simple cœur, sous quelque ciel que l'on soit né, de quelques pensées que l'on soit imbu, je n'imagine pas un sang si froid, une situation de l'âme telle que l'on puisse entrer, sans beaucoup d'émotion, dans Saint-Pierre de Rome. — Et je ne parle pas de l'effet matériel de l'édifice, de la hauteur de ses voûtes, de l'immense étendue de ses nefs merveilleuses, des proportions gigantesques et colossales de tous les objets où s'arrêtent les regards; je ne parle pas de l'œuvre humaine, je parle de l'idée qui respire là; car je n'y trouvais qu'une idée, je n'y

sentais point encore des miracles. — Mais enfin, Saint-Pierre de Rome est l'église du pape, c'est l'église de l'Eglise, c'est le plus vaste et le plus magnifique édifice que les hommes aient consacré à Dieu, c'est le foyer d'une pensée dont les rayons enveloppent le monde, c'est le tombeau de ce pêcheur de Judée, de cet homme simple, sans lettres, grossier même, à qui nous ne pouvons nier qu'il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon église. » Non, en vérité, il n'y a rien de solennel et d'imposant sur la terre, si ce lieu, indépendamment de toutes ses magnificences extérieures, n'est pas par lui-même solennel et imposant !

Cette impression subsiste et s'accroît lorsque l'on parcourt Saint-Pierre et qu'on l'étudie. L'immense quantité d'ouvrages d'arts entassés dans cette enceinte immense, où déjà plus de trois siècles ont apporté leurs tributs, permet largement à la critique de s'exercer; mais rien n'y renverse le phénomène de force et de grandeur que l'intelligence conçoit d'abord. Tout y est colossal, tout y semble éternel, tout y a un nom retentissant; et tout est petit néanmoins, tout disparaît devant cette idée qui règne, qui domine, qui écrase : Voici le sanctuaire de la plus ancienne royauté, du plus ancien et du plus étonnant pouvoir qu'il y ait au monde; là est spécialement l'esprit de ce corps miraculeux qui, depuis dix-huit cents ans, s'appelle l'Eglise Catholique; ici des hommes sont venus prier de tous les points du globe; il n'est point de contrée connue d'où ne se soient élevés des vœux et des prières, où il ne se soit répandu du sang pour la gloire des noms que l'on révère ici !

L'on regarde, l'on contemple : il n'est point d'objet d'où ne jaillisse une pensée féconde. Quels étaient sur la terre ceux dont on voit de toutes parts les statues dans ce lieu d'honneur ? Rois et papes sont agenouillés sur leurs tombeaux; mais debout, mais couronnés, mais portant des palmes, recevant des hommages et des prières, je vois des saintes et des saints de tous pays, de toute condition, martyrs, docteurs, princes, artisans, riches et pauvres, enfants et femmes, noms célèbres dans le monde entier, noms inconnus hors de cette enceinte;

et aucune de ces statues n'est dressée à la célébrité des œuvres humaines, l'hommage en est offert au seul éclat de la vertu. Chose que le monde n'avait jamais imaginée avant le christianisme : le culte de l'humble vertu, la gloire d'avoir modestement accompli le bien, tellement élevée au-dessus de toute autre gloire qu'il n'y a plus à en faire de comparaison! Il est des pensées sur lesquelles, si je puis m'exprimer ainsi, on a marché toute la vie sans les voir, et qui tout à coup frappent, éblouissent, s'emparent tellement de l'esprit qu'on les y sent fixées à toujours. Jusqu'alors je n'avais point compris le culte des saints, je ne l'avais point vu. Ce qu'il offre de grand, d'honorable, de sublime, me saisit tellement, que j'aurais querellé volontiers mes amis les catholiques, de ne s'en être point montrés assez fiers devant moi. Par je ne sais quelle bizarrerie d'ignorance, d'orgueil peut-être, je voulais bien avoir pour les saints la dévotion que je ne voulais point encore avoir pour Dieu. C'est qu'en réalité je ne comprenais ni la grandeur des saints, ni celle de la religion : les saints n'étaient pour moi que des grands hommes; je m'arrêtais au triste état de ces prétendus rationalistes à qui la religion paraît une invention intelligente, et qui l'admirent comme ils admireraient les lois de Lycurgue ou la république de Platon.

Dans l'église même de Saint-Pierre, on appelle Confession de Saint-Pierre, le lieu où les reliques sacrées du Prince des Apôtres reposent avec celles de saint Paul. C'est un caveau placé sous le baldaquin de bronze qui forme un dais gigantesque au-dessus du grand autel. Autour de l'escalier de marbre qui conduit à ce caveau, règne une balustrade magnifique; cent cinquante lampes d'argent y brûlent toujours. Ce lieu est le même où saint Pierre, ayant souffert le martyre sous Néron, fut enseveli par ses disciples dans une des grottes que les chrétiens nommaient le cimetière du Vatican. Là le vieil apôtre avait converti et baptisé beaucoup d'infidèles, et là encore, beaucoup de ceux qu'il avait convertis et baptisés, couronnés avant lui de la glorieuse palme qu'il devait conquérir, avaient reçu par les soins

pieux de leurs frères, et souvent, sans doute, des mains de l'apôtre lui-même, la sépulture ignorée alors qui devint si rayonnante quelques siècles plus tard.

Le pape saint Anaclet, successeur de saint Pierre, martyr comme lui, y fit élever un oratoire semblable à celui qu'il érigea à la place où fut enseveli saint Paul, sur le chemin d'Ostie. On appela trophées, confessions et plus communément *Limini* des Apôtres, ces humbles monuments de leur supplice. En 324, Constantin les alla visiter. Dépouillé du diadème et des ornements impériaux, il se prosterna sur la terre en répandant des larmes; de ses mains royales et victorieuses il marqua la place, et commença en quelque sorte à creuser les fondements de la basilique qu'il voulait élever sur ce sol sanctifié; et à cet effet, il transporta sur ses épaules, en l'honneur des douze Apôtres, douze charges de terre. Ce sont là de ces actions que la politique seule ne dicte pas à un maître du monde, et lorsque l'on veut des témoignages, celui-ci est grand. La basilique s'éleva rapidement et fut magnifique. Les riches métaux, les pierres précieuses, les marbres y brillaient de toutes parts; les lampes d'or et d'argent pendaient à ses voûtes, les vases de prix y étaient amoncelés, et pour ajouter à toutes ces magnificences, les corps de saint Pierre et de saint Paul exhumés furent déposés, chacun pour moitié, dans une châsse d'argent massif, laquelle fut renfermée elle-même dans une autre de bronze doré, sur laquelle une croix d'or du poids de cent cinquante livres, emblème en même temps du supplice et du triomphe, étendit ses bras éloquents. La basilique de Constantin fut consacrée à saint Sylvestre. Ruinée par le temps et les guerres, les papes la remplacèrent par la basilique actuelle, œuvre gigantesque d'une longue suite de pontifes, terminée par Six-Quint (*).

C'est devant cette balustrade que viennent avec plus de prédilection et de tendresse s'agenouiller et prier tous

(*) COSTANZI. *Le Istituzioni di pietà che si esercitano in Roma, con una breve notizia de' santuarj che si venerano in essa.* Rome, 1825.

les chrétiens que leur bon ange conduit à Rome. Que de fronts s'y sont appuyés, que de larmes y ont coulé, depuis celles qu'y versa Constantin; que de lèvres pieuses en ont poli le métal ! J'y devais aussi pleurer un jour et ce jour était proche. Mais je rapporte ici les émotions du curieux et du sceptique. Celles du chrétien, dont le cœur purifié par la pénitence n'a plus que des regrets, de la foi, de l'amour, ne se disent point sur la terre et n'ont de langage qu'au ciel.

Une émotion étrange encore, qui fut vive du premier coup et qui depuis ne s'est point affaiblie, loin de là, c'est celle que me firent éprouver cette quantité de confessionnaux distribués dans Saint-Pierre et qui portent pour enseigne toutes les langues d'Europe. C'est une chose inspirée par le Saint-Esprit, comme ces cérémonies si imposantes et si belles, comme ces hymnes ravissants qu'on chante aux offices, comme ces rites sublimes qui marquent tout le culte catholique d'un signe éclatant et divin.

Ainsi, mon Dieu! vous voulez bien qu'on vous apporte ici des souillures ramassées dans tous les coins du monde, qu'on les y laisse, et qu'après tant de courses incertaines on puisse dater, de Saint-Pierre de Rome et de la demeure du suprême vicaire de Jésus-Christ, le point de départ d'une vie toute nouvelle, où l'on sera soutenu par votre amour et qui aura votre sein paternel pour terme et dernier but! Oh! ces confessionnaux! Ils semblent dire tout ce qu'ils ont entendu ; il faut les voir, il faut les écouter. Tant de gens qui n'ont jamais pénétré dans un temple catholique regardent et s'informent. On leur répond : C'est tout l'homme et tout Dieu, c'est toute la religion : le repentir et le pardon, l'incertitude et la lumière, la souffrance dans le double supplice de l'isolement et du remords, qui fait place à la communion avec les saints, avec Dieu. Qui que vous soyez, qui vous trouvez seul dans Saint-Pierre, dans Rome et dans la vie, sous quelques cieux que vous ayez vu le jour, de quelque crime que se soit souillée votre âme, pauvre à n'avoir pas de pain, riche à ne plus pouvoir former une fantaisie, malheureux à ne pas éprouver même le désir

d'une espérance, bourrelé de remords à ne plus goûter ni un instant de sommeil ni un instant d'oubli : allez là vous agenouiller! il s'y trouve une oreille pour vous entendre, un pouvoir assez grand pour vous absoudre, un cœur assez bon pour vous aimer. On ne vous demandera point quel nom vous portez, ni quel rang vous avez dans le monde : ayez seulement un repentir sincère, écoutez avec soumission cette voix qui vous dira de changer de vie; Dieu qui sait et qui voit n'en demande pas davantage; voilà la paix revenue, voilà le ciel reconquis; le pardon descend sur vous, et celui qui vous l'accorde de la part de Dieu sait seulement qu'il vient d'absoudre un pécheur.

Mes amis avaient obtenu la faveur d'entendre la messe dans la petite chapelle si spécialement sanctifiée par ce tombeau des Apôtres, le plus auguste du monde après le tombeau sacré de Jérusalem. J'y descendis avec eux. Nous y rencontrâmes un respectable vieillard, M. le comte de ***, qui puisait dans les sentiments d'une haute piété un courage que les lentes douleurs de l'âge et de la maladie s'efforçaient en vain de lui ravir. C'était, depuis dix ans peut-être, la première fois que j'assistais au Saint-Sacrifice; c'était la première fois de ma vie, peut-être, que j'y fesais attention. Je me tenais derrière tous les autres, debout, dans le plus sombre recoin de la chapelle, et je suivais avec une curiosité émue cette messe dont le silence solennel avait pour mon cœur je ne sais quoi de menaçant. Le Comte, Adolphe et sa femme y communièrent. Lorsqu'ils quittèrent la Sainte Table pour revenir à leur place, je vis sur leurs traits, faiblement éclairés par les cierges de l'autel, tant de recueillement, tant de sérénité, la peinture enfin d'une paix si profonde, que j'en fus pour ainsi dire blessé. Je jetai les yeux sur Gustave, il était prosterné dans sa prière. Je me trouvai malheureux; je trouvai Dieu injuste envers moi, de m'exclure seul de cette paix et de cette joie qui était la même pour le vieillard mourant, pour les jeunes époux, pour le père loin de ses enfants, et souveraine dans tous ces cœurs. Il me

semblait que les autres étaient en ce lieu dans la maison de leur père, et que j'y paraissais, moi, comme un étranger dont on ne s'occupe pas. Certes, j'étais bien le seul injuste, car indépendamment de Dieu, qui ne cesse jamais de s'occuper de nous, mes amis encore m'avaient présent dans leur pensée ; ils m'offraient à Dieu, j'en suis sûr ; ils lui disaient : Père, ne voulez-vous point aussi ramener cet enfant qui ne vous connaît même plus, depuis le temps qu'il vous a quitté ? — Mais je ne savais pas tout ce que l'amour de Dieu met de charité en nos cœurs, et combien nous nous unissons dans la prière à tous ceux qui ne prient pas, pour essayer de les entraîner avec nous.

## LA PRIÈRE.

Le soir de ce même jour, nous étions chez Adolphe. Au moment de nous séparer : — Que ne faisons-nous ensemble la prière ? dit Elisabeth. Puis je la vis aussitôt, sur un regard de son mari qui me désignait clairement, un peu embarrassée de sa proposition et toute surprise de son embarras. Elle comprit que la prière n'était pas une de mes habitudes. Cependant elle ne pensa point qu'il fallût s'en dédire; et quoique sa charité s'affligeât d'avoir pu me gêner, je vis qu'elle en prenait courageusement son parti. En même temps qu'elle, Adolphe et Gustave se mirent à genoux.

L'aventure, à vrai dire, ne me plaisait guère. Je m'impatientais, je me disais que c'était me faire vio-

lence, que j'aurais grandement raison de ne point céder à cette contrainte morale. Pourtant comme il m'était impossible de me méprendre sur le sentiment de cette bonne Elisabeth, tout en murmurant beaucoup, je m'agenouillai.

Mais Jésus a promis d'être avec ceux qui se réuniraient pour prier. Il vint au milieu de mes amis, et sans doute touché de compassion, il ne se retira point parce que j'étais là; il voulut bien que sa présence ne fût pas perdue pour moi. Lorsqu'Adolphe eut à haute voix commencé la prière : *Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le*, ma vie passa comme un éclair dans ma mémoire; il me sembla que personne jamais ne m'avait rien dit d'aussi honorable, ni convié à rien d'aussi doux; et je fus, par la miséricorde divine, moins loin de la disposition où il faut être pour prier.

Les formules usuelles, généralement adoptées par les catholiques de France, sont très-douces, très-simples, très-belles. Je ne les répéterai point ici; j'aime à penser que tous mes lecteurs les connaissent : Bossuet, Fénelon, d'autres illustres conducteurs d'âmes, les ont composées du suc des livres sacrés; mais elles semblent faites par tout le monde, tant elles vont droit à tous les cœurs. Elles furent pour moi une excellente leçon de doctrine et de morale chrétienne : ces accents de tendresse élevés vers le ciel; ces protestations de Foi, d'Espérance et de Charité, cet examen de conscience sur le mal commis envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes; ce pardon demandé pour toutes les fautes de la journée; cette nuit qui commence, placée sous la protection de l'ange gardien; ces vœux de la fraternité catholique, pour les parents, pour les amis, pour les pauvres, les prisonniers, les voyageurs, les malades, les agonisants et pour les ennemis, pour tout ce que l'on doit chérir et pour tout ce qui souffre dans le monde; ce pieux souvenir donné aux morts; ces vieilles prières de l'Eglise enchâssées comme des pierres précieuses dans l'or pur de tant de supplications aimantes; le *Pater*, si plein d'abandon et

de filiale confiance; le *Credo*, si vaillant et si robuste de foi; l'*Ave*, qui mouille les yeux de pleurs : c'était cela que souhaitait mon âme, c'était la pleine lumière que j'attendais ; et toute la douce paix du chrétien, cette paix tant cherchée, cette paix que je niais, parce que je ne la pouvais comprendre, me fut expliquée dans un jet éblouissant de foi et d'amour.

Misère ! misère du péché ! Un instant après, je me souvenais à peine, je ne sentais plus ; je me croyais dupe d'un de ces attendrissements que j'étais accoutumé d'éprouver à l'aspect soudain des belles choses dans l'ordre moral ou dans l'ordre extérieur : un marbre, une toile, un beau vers, une phrase musicale, le moindre trait héroïque ou touchant que nous entendons conter, produisent chez nous cette émotion et ces larmes. Un sentiment analogue, pensai-je, m'a surpris. Je le dis franchement à Gustave. — Mon enfant, répondit-il, je ne veux point te blesser; mais voici l'enseignement de la foi : Dieu ne se plaît et ne réside que dans les cœurs purs.

Je gardai un moment le silence, puis, suivant l'usage, une mauvaise pensée me vint : — Vous autres, repris-je avec quelque amertume, vous savez cela !

— Sans doute, continua-t-il doucement; et quant à moi je peux même dire : je n'ai que trop occasion de le savoir. Selon que je veille à la pureté de mon cœur ou que j'en néglige le soin, Dieu y revient ou s'en éloigne; il occupe dans nos cœurs la place que nous lui faisons ; plus nous en chassons de convoitises, plus il y est ferme et durable; lorsque par un vrai repentir, un vrai désir de mieux l'aimer, une confession sincère, une soumission pleine et complète, nous lui abandonnons entièrement cette demeure qu'il s'est choisie en nous créant, sa promesse ne trompe point : il y vient tout entier. C'est là ce que nous sentons à une profondeur de paix, à un épanouissement de confiance, à une ardeur de sacrifice, à un débordement de sainte joie que j'essaierais vainement d'exprimer, et que tous les doux langages de l'harmonieuse nature n'exprimeraient pas; car ces bruits, ces

murmures, tout ce qui peut s'entendre et se voir, tout dans le monde et dans l'âme prend alors un accent ineffable, et le chrétien, comme il porte un autre cœur, croit habiter une autre vie. Hélas! ainsi que nous sentons ces adorables merveilles, par un effet contraire nous les voyons perdre leur éclat, s'effacer, s'évanouir à mesure que, laissant endormir notre vigilance et séduire notre cœur, nous détournons nos désirs du but sublime que nous leur avions donné.

— Eh quoi! m'écriai-je, Dieu n'est-il donc pas assez puissant pour défendre ses domaines contre les invasions de l'ennemi?

— Il ne lui a pas plu, et je l'en bénis, répliqua Gustave, que nous fussions d'inertes machines, qui, n'ayant pas la liberté d'obéir, n'auraient point la liberté d'aimer; il ne lui a pas plu de nous sauver sans combat, c'est-à-dire sans mérites pour nous. Il nous laisse donc le soin et le devoir de lutter; mais de quel secours ne nous aide-t-il pas! Sa bonté protège encore ce cœur d'où il se retire par les souvenirs qu'il daigne y laisser, par l'adorable facilité de son retour, par cette profusion de clémence que l'âme chrétienne sait reconnaître jusque dans les punitions qui la frappent, moins pour la châtier de ses fautes que pour la réveiller de son engourdissement. Va! ceux qui prient pour toi sont loin de s'y méprendre : dans ces inquiétudes, dont ils gémissent sans doute et dont ils demandent la fin, ils adorent une des plus sensibles grâces dont Dieu puisse prévenir les âmes égarées. Leur déplaisir n'est pas que tu souffres; mais de penser que peut-être, résistant obstinément à l'effort des miséricordes, tu auras souffert en vain. Hélas! ne sois pas le vainqueur de la grâce, ne demeure point le triste vaincu du péché.

Dieu permettait que la pensée de mon ami fût claire à mon intelligence. Cependant j'eus la folle méchanceté de répondre froidement que je ne le comprenais pas.

— J'ai peine à le croire, me dit-il; pardonne-moi. Mais, si tu ne comprends pas, adore donc ce que tu ne peux comprendre. Car d'où vient cela enfin? pourquoi es-tu troublé de ces pensées étranges, et pourquoi

s'est-il trouvé sur la terre tant d'hommes intelligents que le même trouble a saisis? Tu te sens malheureux, et tu ne saurais assigner le motif raisonnable de ton malheur. Ce n'est pas la pauvreté, ce n'est pas l'abandon, ce n'est pas la servitude, et sur tous ces points au contraire tu ne peux éprouver que la joie de la délivrance. Tu n'as pas lieu de marcher dans l'effroi de l'avenir; ton cœur, humainement parlant, ne gémit dans l'amertume d'aucune privation; je ne pense point qu'une ambition quelconque t'empêche de dormir ; le nom que tu portes n'est pas souillé devant les hommes; tu ne te connais pas sur la terre un ennemi : pourtant tu te plains, et tu as raison de te plaindre; encore une fois, d'où vient? A mon tour je ne comprends pas comment tu expliques cela autrement que je ne le fais.

— Si j'ai commis des fautes! dis-je involontairement, et répondant à ma pensée plutôt qu'à son discours.

— Ah! c'est le souvenir de tes fautes! Mais quelles fautes? qui t'en parle? qui se lève devant toi pour t'en faire rougir? qui t'en demande raison? et qui t'a dit que des actes commis pour satisfaire des instincts naturels fussent des fautes? qui te prouve qu'en les commettant tu n'étais pas dans le droit de la nature et de tes besoins? Est-ce la commune renommée? une parole vieille comme les siècles et universellement admise par eux? Oui sans doute. Eh bien! cette parole est humaine ou divine. Si elle est humaine, qu'importe à ta raison son antiquité? cette antiquité ne peut prévaloir contre des instincts de nature qui sont à tes yeux certainement plus anciens, plus respectables et plus sacrés; qui t'empêche donc de la mépriser et de vivre en paix? Quoi! tu nies Dieu, ou tout au moins tu nies son pouvoir sur toi, sa créature, et tu ne peux secouer le fait d'une erreur arbitraire, d'une misérable parole humaine qui vient te poursuivre jusque dans le secret le plus profond de tes volontés; tu permets qu'elle te tourmente du souvenir de mille choses accomplies, pardonnées, oubliées, regardées comme irréprochables par le monde, enfermées peut-être dans les tombeaux? A tant de faiblesse pour les combattre, à tant d'impuissance pour leur échapper,

reconnais la divinité des vengeances que tu subis, et comprends que la main assez vigoureuse pour te serrer ainsi dans les chaînes du remords peut seule te délivrer en s'ouvrant pour le pardon. Mais tu n'en veux pas de ce pardon si souvent offert. Qui dira si le pécheur souffre plus ou du regret de ses fautes, ou de l'amour funeste dont il les chérit! Reconnaissant le courroux de Dieu, l'on nie sa clémence pour échapper aux conditions qu'il y met; l'on ne veut pas avouer cette certitude qui saisit l'intelligence : qu'ayant créé le supplice du remords, il a dû attacher les grâces souveraines du pardon à la liberté du repentir et de l'amendement. Pour se délivrer de tant d'ennuis et d'angoisses que les fautes commises traînent après elles, on veut bien les commettre de nouveau, leur demander sans relâche un bonheur qu'on sait qu'elles ne donneront pas, faire et refaire sans cesse, et toujours sans autre résultat que des regrets plus poignants, tout ce que la loi de Dieu a pris soin de défendre; mais, malgré l'accomplissement surhumain de ses menaces terribles, faire ce qu'elle ordonne avec une si intarissable abondance d'adorables promesses, c'est là ce qu'on ne veut pas même essayer! Dans ton esprit rebelle, tu demandes peut-être à Dieu des miracles : pauvre créature raisonnable, je te laisse à méditer le miracle de ta folie.

Le temps n'était déjà plus où de pareilles idées ne germaient que lentement au fond de mon âme. — Enfin, me disais-je, dans le silence de la nuit, si j'allais mourir?.... et je me rassurais au souvenir de la prière qui m'avait placé sous les ailes de l'ange gardien; puis ce sentiment me fesait éprouver une sorte de mauvaise honte; puis j'y revenais de meilleur cœur; et je m'endormis priant Dieu, mais pour ainsi dire, en me cachant de Dieu et de moi-même, comme si je souhaitais de ne pas prier, et comme si je désirais que Dieu ne sût pas que je l'avais prié.

Il fut donc un temps, j'ose y penser à peine, et je puis à peine le comprendre, où je ne priais pas Dieu, où je ne pensais point à lui. Temps détesté, jours de douleurs et de honte. Si j'étais mort en ce temps-là!

Si la patience du ciel que je bravais s'était cependant lassée ! La seule pensée m'en fait frissonner, comme on a des transes encore au souvenir d'un danger qui n'est plus. Quoi ! Durant de longues années j'ai commencé, j'ai fini chaque jour sans prier, et dans ces tristes jours, je n'avais pas un élan, pas un souvenir pour mon Dieu ! Comment vivais-je, comment pouvais-je vivre, quel ange m'empêchait de tomber dans les abîmes, ou plutôt quelle miséricorde m'a retiré des abîmes où j'étais tombé ? Que de fautes ont souillé ces jours funestes ! Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que vous m'avez permis de vous connaître ; de ce que vous n'avez plus voulu qu'il me fût possible de vous offenser sans crainte et sans remords insupportables. Quelque responsabilité terrible que fasse peser sur moi la lumière où vous m'avez appelé ; quand cette vive lumière, ajoutant à mes crimes, devrait être la source de mon châtiment éternel, je vous rends grâce encore de cela. Je ne sais, tant ma lâcheté est immense, si je mourrai dans votre miséricorde et dans votre amour ; mais pourtant je l'espère, et cette espérance que je tiens de vous, tous les misérables plaisirs de la vie, me les enlevât-elle, ne pourraient trop la payer. Maintenant du moins je ne saurais m'endormir, je ne saurais commencer le jour, je ne saurais rien entreprendre sans me jeter à vos pieds, et si j'ai mérité de douter de ma prière, je sais que je dois mépriser ce doute et que jamais une prière n'est perdue.

Je parlais de plaisirs. Ai-je en effet renoncé à quelque chose qui pusse valoir le plus faible regret ? Je me les rappelle ces heures de plaisir, ces heures d'oubli. Oh ! que j'étais malheureux ! j'assistais à la ruine de moi-même. Ce que j'avais caressé, nourri, longtemps entretenu dans mon cœur, affections, projets, désirs, tout cela s'évanouissait, tout cela mourait avec déchirements et tortures ; j'étais comme une mère condamnée à ne point enfanter, et qui sentirait ses enfants mourir dans son sein. Mes enfants, c'étaient mes illusions de jeunesse, mes sympathies, mes pauvres et stériles croyances d'impie, mes amitiés mondaines ; ces choses que j'avais ardemment

poursuivies et que je n'aimais plus au moment de les atteindre, ces belles apparences qui ne me laissaient enfin saisir que des cadavres, ces cœurs qui se détachaient du mien au moindre choc, ces amis que la moindre absence me faisait oublier; je pensais dans une angoisse affreuse : « C'est donc cela la vie! » Et désenchanté d'avance de toute impression agréable, prévoyant l'inévitable moment de mes dégoûts, ce que j'aimais encore, je ne l'aimais déjà plus; je m'écriais avec larmes, avec colère, que je ne supporterais pas ce supplice longtemps!

Maintenant je supporterai tout. Que si je garde ce besoin d'aimer ardemment, dont les déceptions m'enfonçaient chaque jour au cœur mille poignards, il est dans mon cœur un amour, c'est le vôtre, mon Dieu, au feu duquel se ranimeront sans cesse toutes les nobles affections, et qui est éternel. Nul dévouement ne me lassera sans doute, puisque vous daignez me faire une loi de l'amour et du dévouement. Et quant à mes croyances, ô bienheureux serai-je, du jour où je ne croirai plus qu'en vous! Que m'importe aujourd'hui de voir se flétrir, tomber, disparaître telle ou telle croyance parasite que j'avais gardée encore? Je ne tiens point à ces hochets de ma liberté; je porterai moi-même la hache à toute croyance que je saurai n'être point issue du tronc de la foi. Et quant aux joies, aux enivrements dont je cherchais le sommeil : qu'il s'élève au-dessus de ces empressements frivoles, l'homme qui voit sourire les anges à chaque larme qui tombe de ses yeux! *Fiat voluntas tua. Amen.*

# LES AMIS DE SAINT FRANCOIS.

Elisabeth, Adolphe et Gustave, tous trois pieux et pleins de ferveur, comme ils n'aimaient rien tant visiter qu'un lieu saint ou qu'un saint personnage, n'avaient pas aussi de plus cher sujet de conversation que les beaux récits offerts par la vie des élus de Dieu. Dans les commencements, je n'étais pas peu surpris de cette douce et sereine confiance avec laquelle ils s'entretenaient de mille faits surnaturels, anciens ou récents, que j'avais traités toujours d'inventions puériles, et que j'aurais cru que les chrétiens sensés n'admettaient pas. Mais je ne pouvais douter ni de leur raison, ni de la probité de leurs croyances ; ils étaient simplement devant moi ce qu'ils étaient entr'eux, et parce que je

le savais, je ne me scandalisais pas. Tout au contraire, je finis par prendre intérêt et plaisir à ces discours si nouveaux pour moi. La poésie ne peut rien inventer de charmant, d'élevé, de dramatique (on voudra bien, j'espère, me pardonner le mot) dont les récits qui se font entre chrétiens n'apportent à toute heure des exemples délicieux. Nulle part le grand spectacle de l'intervention divine n'apparaît plus souvent et avec de plus douces clartés; nulle part l'action de ce Pouvoir souverain qui veille paternellement sur le monde et sur chaque individu ne vient plus à propos consoler, raffermir, éclairer le cœur. Mes amis, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, et je le remarquais sans cesse, me semblaient les fils d'un roi puissant, qui recevaient mille preuves du constant amour de leur père, qui le bénissaient, qui s'entretenaient avec sécurité de lui, de ses amis, de son royaume où ils comptaient bien retourner.

Je les écoutais donc; je les écoutais avec plaisir, quelquefois même, pauvre Paria parmi ces enfants d'une caste divine, je les écoutais avec envie; et que l'espoir me berçât d'obtenir plus tard le haut titre qu'ils portaient, que je fusse agité d'un pressentiment funeste et contraire, je leur savais un gré infini de me souhaiter leur bonheur, de le demander pour moi, de m'associer autant qu'il leur était possible au ravissement de leurs espérances, si fermes que je les aurais prises pour des souvenirs.

Un jour, nous promenant sur le *Monte-Pincio*, près duquel était notre demeure, Gustave parlait de la bonté d'un saint vieillard dont le nom seul m'était connu, mais que je devais par la suite vénérer à mon tour et bénir éternellement. Adolphe, après de longs récits de sa tendresse et de sa douceur, — grâce de Dieu encore que ces longs récits! à l'avance ils asseyaient solidement dans mon âme la confiance filiale qui devait mettre tant d'abandon et tant de sécurité dans mes repentirs. — Après ces récits, dis-je, Adolphe se plut à citer l'exemple de saint François d'Assises, le séraphin de la terre, aimable et bien-aimé

entre tous les séraphins du ciel. Il nous rappelait comment saint François d'Assises, voyant un jour des oiseaux en cage, leur disait : Tourterelles mes sœurs, qui donc vous retient prisonnières ? et s'affligeait de leur captivité.

— Oh ! que j'aime cela, dit Gustave, et que je le conçois bien. Notre âme a quelquefois de ces sentiments, quand la prière lui a rendu sa tendresse et sa pureté. Oui, parfois, en nous promenant dans les campagnes, nous remettons sur la haie, de crainte qu'on l'écrase, l'insecte qui s'est laissé tomber. Mais chez nous, c'est l'impression d'un instant, et cette exubérante charité fut la vie de saint François.

— Et, continua notre cher Adolphe, nous n'obéissons pas au pieux sentiment du séraphique, lequel, en protégeant les vermisseaux, trouvait moyen d'adorer le Sauveur, se rappelant que Jésus a dit une fois : « Je suis un ver et non un homme. » — Combien ne devons-nous pas être doux pour les créatures, cependant ! Elles souffrent, parce que la terre est punie, et la terre est punie à cause de nos péchés. Voilà pourquoi nous sommes en guerre avec toute la nature. Saint François avait si bien vaincu le péché, si bien rétabli son âme dans la pureté de son origine, qu'aucune hostilité n'existait plus contre lui dans le monde. Il était en paix avec les êtres, avec les éléments, comme avec les hommes et avec lui-même. Tout ce qui le vit, l'approcha et put l'entendre, en reçut mille témoignages de tendresse et les lui rendit. Il aima toutes choses, toutes choses l'aimèrent. Soumis aux souffrances, parce qu'il était né d'une chair coupable, mais devenu l'enfant de la Foi et de la Grâce, il portait sur la terre des marques de sainteté qui brisaient partout autour de lui le sceau de l'anathème ; Dieu le revêtit d'une splendeur dont il n'a pas voulu lui-même entourer son corps mortel. On ne peut dire de saint François qu'il fît des miracles : le miracle, c'était lui-même; les prodiges sortaient de lui, comme les rayons sortent du foyer. Il fut au milieu de la nature ce qu'était le premier homme dans l'Eden de son innocence : un

possesseur qui jouissait du plein amour des êtres et des choses, sur lesquels il régnait en paix. Sa vie, écrite par saint Bonaventure, d'après les dépositions d'une foule de témoins oculaires, en renferme mille exemples singulièrement gracieux.

— Cite-nous-en quelques-uns, si tu te les rappelles, dit Elisabeth, car j'aime infiniment saint François, et il n'y a point de bonheur ici-bas qui me semble plus charmant que cet accord de charité dont les saints sont unis avec tout ce qui est innocent et pur.

— Eh bien ! dit Adolphe, le saint passant un jour près de Bevagno, vit un lieu sur son chemin où beaucoup d'oiseaux d'espèces différentes s'étaient rassemblés. Il se dérangea quelque peu pour ne les point troubler, et les salua comme s'ils eussent été des êtres raisonnables. Les oiseaux ne se dispersèrent point, mais au contraire se tournant vers lui, et allongeant le cou d'une façon tout étrange, ils paraissaient désirer qu'il s'approchât. Alors il leur fit un discours : « Mes frères ailés, vous devez toujours louer votre Créateur et l'aimer, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes et qui pourvoit à tous vos besoins. Il vous a fait avant toutes ses créatures, et vous a assigné pour séjour les régions pures de l'air : sans que vous semiez, sans que vous moissonniez, sans que vous ayez à vous en occuper jamais, il vous conduit et vous nourrit. » Les oiseaux le regardaient attentivement, s'agitant d'une manière merveilleuse, ouvrant le bec et battant des ailes tandis qu'il parlait. Il alla au milieu d'eux, en toucha quelques-uns avec sa robe : aucun ne bougea. Enfin ils ne s'envolèrent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. Et lui, dans la simplicité de son cœur, ayant vu cela, se fit des reproches de n'avoir jamais jusqu'à ce jour parlé aux oiseaux. Il se rendit ensuite dans un bourg où il voulut prêcher le peuple dans la rue ; mais sur les toits une quantité d'hirondelles gazouillaient si fort qu'on l'entendait à peine. Il leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que j'aie mon tour : écoutez donc en silence la parole du Seigneur. » Les hirondelles,

comme si elles l'avaient compris, se turent à l'instant et ne bougèrent plus.

Il avait surtout une grande prédilection pour les agneaux. Plusieurs fois il en délivra quelqu'un qu'il achetait d'une pièce de son vêtement. Quand il passait au milieu d'un troupeau, jeunes et vieux se pressaient autour de lui, relevaient la tête et le regardaient fixement, à la grande surprise des bergers et des frères. Un jour, près de Greccia, on lui apporta un levreau vivant qui venait d'être pris dans un piége. Il fut touché de compassion. « Comment t'es-tu laissé prendre au piége, lui dit-il, Levreau, mon frère? » L'animal ayant été mis à terre pour qu'il pût s'enfuir, sauta vers François et se cacha dans son sein. Celui-ci après l'avoir caressé comme aurait pu faire une mère, le voulut laisser aller, mais attiré par un charme secret, le levreau revenait toujours vers le saint homme qui fut enfin obligé de le faire porter par un de ses frères assez avant dans la forêt. La même chose arriva d'un oiseau aquatique, pris dans un lac près de Riati. Un brochet qu'on lui avait apporté en ce même endroit et qu'il rejeta à l'eau, nagea auprès de sa barque jusqu'à ce qu'il lui eût donné une bénédiction. Tout lui était enseignement de prière. A Portiuncula, une cigale perchée sur un figuier près de sa cellule, chantait et l'excitait à prier par son chant. Un jour il l'appela: elle vola sur sa main. « Cigale, ma chère sœur, lui dit-il, loue notre Seigneur, ton Créateur. » Elle se mit aussitôt à faire son petit bruit joyeux, jusqu'à ce qu'il l'eût renvoyée à sa place, sur le figuier; elle y resta huit jours, allant, venant à sa volonté. Alors il dit à ses compagnons : « Donnons à présent congé à notre sœur la cigale, car elle nous a réjouis assez longtemps, depuis huit jours qu'elle nous excite à louer Dieu. » La cigale obéissante s'éloigna sur l'heure et ne reparut point. La première fois qu'il visita le mont Alverna, à son retour d'Espagne, un grand nombre d'oiseaux volèrent autour de la cellule que les frères y avaient bâtie pour lui, chantant et battant des ailes. Il vit un indice de la volonté divine dans cette joie que les oi-

seaux témoignaient à sa venue, et résolut de s'arrêter quelque temps en ce lieu. Pendant qu'il y séjourna, un faucon, dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié : par son cri, il annonçait au saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier; il chantait à une heure plus avancée pour le ménager, lorsqu'il était malade; et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche intelligente saluait le matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son.

Mais ce n'était pas seulement aux êtres animés que François prodiguait les effusions de cet amour infini. Avec les mêmes effusions il admirait et louait la beauté des fleurs, voyant en elles, dit un autre de ses biographes, témoin oculaire, un reflet de la fleur impérissable et divine que Dieu fit épanouir sur la tige de Jessé; lorsqu'il en trouvait beaucoup ensemble, il se laissait aller avec elles à un pieux et simple entretien. De même il invitait à aimer Dieu, les moissons, les vignes, les pierres, les forêts, la beauté des plaines, la fraîcheur des eaux, la verdure des jardins, tous les éléments. Il contemplait avec de tendres désirs et une joie inexprimable la magnificence du firmament, miroir où il croyait voir la face du Créateur. Et comme il s'était donné à Dieu pour serviteur avec un dévouement sans bornes, les éléments, ces agents de Dieu, semblaient être devenus aussi ses serviteurs dévoués. Un jour que les médecins allaient lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : « Feu, toi qui es mon frère, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et t'a fait beau, utile et puissant; sois-moi donc favorable aujourd'hui, et Dieu daigne adoucir ton ardeur de telle sorte que je puisse la supporter. » Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut; le feu ne me brûle pas et je ne sens aucune douleur. » Au rapport des mêmes témoins oculaires, l'eau se changea pour lui en vin lorsqu'il l'eut bénite, et un jour que dans une violente maladie, il désirait de la musique qui pût élever son cœur au Tout-Puissant, l'air s'ébranlant de lui-même fit entendre d'harmonieuses vibrations.

François, qui n'était pas moins grand poëte et grand orateur que grand saint, a d'ailleurs magnifiquement chanté lui-même la tendresse radieuse et naïve dont la surabondance de son amour pour le Créateur enveloppait l'universalité des choses créées. L'allégresse de son âme éclate à chaque mot de cet hymne où il célèbre Dieu dans la merveilleuse beauté de ses ouvrages. Ce cantique célèbre se nommait le Chant du soleil. François et ses frères le chantaient souvent, et les Actes des Saints rapportent que des ennemis irréconciliables l'ayant entendu à sa prière, après qu'il y eut ajouté une strophe en l'honneur de ceux qui persévèrent dans la paix, il ne fallut point d'autre discours pour les décider à s'embrasser et à se demander mutuellement pardon (*). Ce sont de pareils chants, sans doute, que les harpes séraphiques accompagnent dans le ciel.

— La même religion, dit Elisabeth, produit encore dans de nobles cœurs ces affections si douces. Je n'ai rien à citer d'aussi beau que ce qui vient d'être dit; mais une vénérable religieuse que je connais est comme saint François qui plaignait les tourterelles captives, et comme cette autre chère sainte qui joignait les mains lorsqu'elle rencontrait une fleur, et pleurait de reconnaissance, remerciant Dieu d'avoir fait cette fleur si belle et de l'avoir placée sur ses pas. Cette bonne religieuse ne peut voir souffrir les créatures, même les créatures inanimées : elle serait peinée si l'on effeuillait un bluet devant elle, à moins que ce ne fût pour les processions de la Fête-Dieu. L'hiver, elle ne mange pas tout son pain, elle en garde une part pour les oiseaux; et la nuit, dans l'été, lorsqu'il fait de l'orage, elle ne peut dormir; non que le tonnerre lui fasse peur : mais elle est navrée en pensant à l'épouvante de ses pauvres amis les oiseaux, que le tonnerre réveille et qui tremblent sous la feuillée. Nous, petites filles, autrefois cela nous fesait sourire. Pourtant au fond de l'âme nous étions

(*) Voyez la note à la fin du volume.

touchées, car la chère religieuse n'est point craintive ni douillette pour elle-même, et n'épargne pas ses peines. Je pense souvent à elle quand j'entends chanter les oiseaux, et je suis bien sûre qu'aucune de celles qui l'ont aimée ne voudrait inutilement fouler une fleur ni tourmenter un moineau.

— Et vraiment, reprit à son tour Gustave, pourquoi fouler une fleur, destinée peut-être à réjouir quelque bonne âme, qui marche derrière nous, préoccupée de soucis où la vue de cette fleur peut apporter de consolantes distractions? Dieu attache souvent de si grands desseins à tant de circonstances imperceptibles, qu'il doit nous être doux de respecter et de laisser vivre, autant que nous le pouvons, toutes les innocentes petites choses auxquelles il lui a plu de donner la vie. De même qu'un cheveu ne peut tomber de notre tête sans sa permission, un brin d'herbe ne sort pas de la terre qu'il ne l'ait voulu; il a eu son but en le voulant: cela doit nous décider à ne rien détruire sans motif, et il est aisé de comprendre pourquoi jamais un saint n'a été destructeur.

— Mais, dis-je, nous voilà bien embarrassés avec ce système, et nous n'oserons plus maintenant faire un pas.

— Oh! s'écria Gustave en souriant, que cela ne t'arrête: si entre toi et ton confesseur il y a un champ de plantes précieuses, traverse le champ, foule, écrase sans regarder où tu mets le pied. Ton âme est plus précieuse à Dieu que toutes ces choses, qu'il saura bien faire refleurir en nombre assez grand pour réjouir les yeux de toute l'Humanité: l'homme n'anéantit point les semences. J'ai voulu dire seulement que la religion nous apprend à ne rien gâter sans but, et que cette surabondance de tendresse dont elle enrichit les cœurs n'est point un sentiment qu'on ne puisse justifier par de très-légitimes et de très-sages raisons, même lorsqu'il s'applique à l'insecte, au brin d'herbe, à l'étincelle et à la goutte d'eau.

Ainsi Dieu plaçait dans la bouche des amis qui m'entouraient, mille paroles dont aucune n'était indifférente au dessein de miséricorde que je dois éternellement bénir.

# AURORE.

Quelques heures plus tard, j'étais seul sous les yeuses de la villa Borghèse; je songeais au long voyage que je m'étais proposé en quittant Paris, et qu'alors je croyais encore devoir accomplir. Je devais aller en Asie, traverser des déserts, courir peut-être des dangers. J'envisageais ces dangers. Puis mes réflexions s'en détournèrent, parce que je vis un ver qui rampait à mes pieds. Il me fit horreur, j'eus envie de l'écraser; mais je pensai : « Je rampe et je suis horrible devant Dieu, plus encore que ce ver ne rampe et n'est hideux devant moi. Comme lui, j'ai attaqué à leur racine bien des plantes utiles; mais il cherche sa vie, et ce n'était pas ma vie que je cherchais; mais il n'a détruit aucune espèce de

plantes, et que sais-je si je n'ai pas fait mourir plus d'une âme? Cependant je vis. Pourquoi le tuerais-je, quand Dieu m'a laissé la vie? » Je m'éloignai, je revins à mes préoccupations. Voilà, me dis-je, que par une pensée éveillée dans mon cœur, Dieu a protégé l'existence d'un pauvre ver : il saura donc bien mettre dans le cœur des hommes des pensées qui protégeront ma vie.....

J'arrivais !

# POLITIQUE.

Il nous fallait faire une visite essentielle au palais Torlonia. Le célèbre duc étant, à Rome, notre banquier. Je ne suis pas, pour moi, de ceux qui trouvent à redire toujours aux grandes fortunes, et qui se plaignent que le fils d'un très-mince artisan, de ce qu'on appelle un homme de rien, devienne, à force de travail et de succès, quelque chose. J'en passerais encore la mauvaise humeur aux descendants des races anciennes : ils ne savent plus d'où ils sont partis, ils ont pu l'oublier ; une longue suite d'ancêtres, une certaine quantité de faits illustres rattachés au nom qu'ils portent, leur permettent à cet égard quelque vanité. Par la raison que *noblesse oblige*, noblesse

aussi est privilége : lorsque depuis plusieurs générations on a l'obligation de se conduire noblement, il y a lieu de croire que l'on s'est en effet conduit souvent avec noblesse, et cela constitue à bon droit une distinction que l'on ait peine à partager avec des nouveaux-venus. Mais un des plus ridicules travers de l'esprit démocratique est bien cette jalouse hostilité dont il s'arme contre tous ceux qui s'élèvent ; et je proteste encore une fois que je ne m'associe point à ce triste sentiment. On veut bien que M. Torlonia soit riche, qu'il ait des voitures, des palais ; mais pourquoi duc? dit-on. Et pourquoi pas duc? demanderai-je. S'il avait fait fortune à Paris, au lieu de faire fortune à Rome, il ne serait pas duc, il serait député, il serait pair de France, il serait premier ministre, ou peut-être plus que tout cela ; ce qu'est un homme qui dispose de beaucoup d'influences, qui possède beaucoup d'argent, qui peut en donner beaucoup : il serait propriétaire d'un journal, il serait le protecteur très-caressé, très-impérieux peut-être, du gouvernement ; il ne serait pas en un mot un simple particulier. Il n'y a pas dans le monde, et surtout à Paris, deux choses qui se ressemblent moins qu'un millionnaire et qu'un simple particulier. J'en appelle à la conscience de ceux qui crient avec le plus de fureur que tous les hommes sont égaux.

Ce point admis, il me semble qu'il y a toutes sortes d'avantages pour la chose publique à ce que, je ne dis plus monsieur de Torlonia, mais qui que ce soit dans la même position, tout homme s'étant créé par son travail de grandes relations, une grande existence, au lieu de rester dans la foule, quand ses intérêts n'y sont plus, entre pour ainsi dire de plein droit dans la classe privilégiée, où par le fait il est déjà. Si son cœur et son esprit, ce qui peut arriver, ne sont point à la hauteur de sa prospérité, son admission dans un rang supérieur lui donne en partie ce qui lui manque de ce côté, et l'assure presque à ses enfants. Il leur transmettra sa noblesse nouvelle et sa fortune, il ne leur transmettra pas certaines mesqui-

neries de cœur et d'âme sans lesquelles peut-être on ne s'enrichit pas ordinairement. Laissez-le avec sa richesse dans sa condition seulement moralement obscure, il y devient ou un intrigant dangereux ou un avare inutile, ou un monopoliseur, sorte d'usurier en grand, qui emploie mille influences extra-légales pour ajouter beaucoup d'or à tant d'or qu'il a déjà. Faites-en un duc : tout change; il ne deviendra pas révolutionnaire, il ne songera plus seulement à s'enrichir : noblesse oblige. Il élève son esprit à de plus dignes projets; il songe à bien asseoir sa famille, à se faire des clients, non plus des séides et peut-être des complices; vous donnez un protecteur aux arts, un bienfaiteur aux pauvres, et ce qui est plus que tout à considérer, une grande famille à l'Etat. Une grande famille, dans un pays catholique, c'est, quoi qu'on en dise, un patronage créé pour une quantité de misères; c'est autant un instrument de civilisation et de bien-être qu'une garantie de durée et de stabilité. La grande famille fait à ses frais rétablir les chemins, relève le pont, bâtit et embellit la chapelle, dote l'hospice et pousse encore dans la carrière des études l'enfant pauvre chez qui se révèlent d'heureuses dispositions. En même temps elle est une pépinière d'esprits éclairés, formés de bonne heure à la connaissance du monde, des grandes affaires; où le pays trouve à bon marché des serviteurs comme il en faut pour les missions difficiles, et cela sans faire tort à personne, croyez-le bien, sans boucher la voie à aucun esprit vigoureux, sans éteindre aucune lumière. Je n'aurais point l'exemple de cette France, si fertile en nobles esprits et en surprenantes fortunes, à l'époque même où ce que l'on veut bien appeler le privilége y régnait, que le bon sens m'apprendrait à vivre sans inquiétudes sur la destinée des grands hommes; je ne crois point à l'étouffement du génie populaire par une Autorité catholique, ni peut-être par aucune autorité. La lumière brillera parce qu'elle est faite pour briller; les hommes vraiment forts se feront place, parce qu'ils sont forts, que Dieu les a créés pour agir, et que le monde a besoin d'eux. Dieu

fait toujours aux grands cœurs de grandes destinées. Il serait bien plus urgent de les protéger contre la concurrence des médiocrités que d'abaisser comme on le fait devant ces médiocrités, des entraves que la force véritable saura toujours franchir. A tout prendre, la monarchie de Louis XIV était cent fois plus favorable aux hommes de génie que la démocratie américaine, ou même, sans descendre si bas, que la démocratie française actuelle. Aujourd'hui qui oserait dire que Colbert trouverait pour devenir ministre toutes les facilités qui sont offertes à beaucoup d'honnêtes gens que je ne veux point nommer, que j'estime, mais enfin qui ne sont pas même des hommes d'Etat médiocres, et à qui nous confions cette œuvre chaque jour plus difficile du gouvernement d'un grand peuple, parce qu'ils ont passablement gouverné leur boutique ou leur maison ?

Certes, théorie pour théorie, et mettant de côté, de part et d'autre, les imperfections que l'expérience a trop révélées, la théorie du gouvernement monarchique, de l'autorité préexistante, éternelle, et par cela même placée au-dessus de toutes les entreprises, en dehors de toutes les discussions, avec de grands corps se partageant les fonctions sociales, tout en laissant à la capacité ce droit de monter et d'arriver qu'elle possède toujours, et que lui garantit d'ailleurs l'intelligente volonté du souverain, avec un clergé riche, qui enseigne, qui étudie, qui moralise, qui construit, cultive et donne ; cette théorie, dis-je, promet plus d'essor à l'esprit humain, plus de sécurité à l'Etat, plus de protection aux arts, et des mœurs plus désintéressées, et des œuvres plus grandes, que cette théorie du *Laissez-faire*, qui n'est réellement que le cri d'impuissance des démolisseurs sommés enfin de bâtir, et qui met le génie humain, lorsqu'il tend à s'élever, aux prises avec ce qu'il y a de plus accablant : je veux dire le contrôle inepte de la médiocrité qui se croit son égale, parce qu'on le lui dit et qu'elle aime à le répéter tous les jours. De l'égalité des droits, on conclut aisément l'égalité des forces, et du niveau des positions légales celui des intelligences. Il en résulte que cette égalité tant pour-

suivie n'existe même pas ; l'homme supérieur, forcé d'assujettir ses plans hardis à l'approbation des esprits bas, jaloux et timides, les subordonne, en effet, à leur étroit jugement. Colbert ou Richelieu dans le conseil des ministres, après avoir été forcés de s'amoindrir devant les chambres et devant les journaux, arriveraient à n'être plus que les très-humbles serviteurs d'une majorité de sept ou huit voix contraires à leur opinion, et qui représenteraient isolément chacune un de ces honnêtes potentats dont je parlais tout à l'heure, que j'estime, mais que je ne veux pas nommer. Au lieu de tout cela, Louis XIV distingue Colbert, il l'appelle, il lui dit : Gouvernez. Et Colbert, à son tour, pour être devenu marquis de Seignelay, n'en sait pas moins très-bien où prendre des hommes capables, qu'il élève comme il a été élevé, qui n'ont pas besoin pour bien servir sous ses ordres, d'avoir passé par trente-six écoles, ni d'avoir été préalablement désignés à sa confiance par une assemblée de deux cents paysans du Rouergue ou du Bas-Poitou. Il leur demande de la capacité, ils en ont, cela suffit; et que faut-il donc de plus ? De la moralité, de la probité? Croyez-vous que Colbert n'en exigeait pas pour le moins autant de ses créatures que les paysans du Rouergue et du Bas-Poitou, que les journaux et les chambres réunies en exigent aujourd'hui des leurs ? Croyez-vous que la volonté, que l'intérêt du prince n'étaient pas aussi vigilants que vos journaux dont le silence s'achète à si bon marché, et qu'on est au surplus toujours tenté de croire calomniateurs ? Croyez-vous que la Bastille, enfin, avec tous ses abus, ne valait pas bien cette belle menace des poursuites pour crimes de trahison que la Charte fait planer sur la tête des dépositaires du pouvoir ?

J'entends bien parler des courtisans, des favoris, des maîtresses. Eh ! mon Dieu, n'y a-t-il plus rien de tout cela maintenant autour du Pouvoir. Le manteau de l'Autorité est-il si beau, si ample, qu'il faille le soulever pour montrer au public beaucoup de ces vilaines plaies? Les injustices sont-elles moins criantes autour des bons

citoyens, et pour n'écrire plus en Hollande, les gazetiers ont-ils meilleur style et sont-ils plus honnêtes gens ?

Il y a mille lois pour punir mille infractions à la probité, mais pour imposer cette probité à tous les hommes, il n'y a véritablement qu'une seule loi : c'est la religion. Or, la religion est mieux établie, enseignée avec plus de soin, entourée de plus de respect sous une monarchie que sous une république, où parmi les libertés que l'on réclame, figure de toute nécessité, au premier rang, la liberté de secouer le joug religieux qui gêne toutes les passions, toutes les convoitises, toutes les avidités. La religion rend les peuples plus faciles à gouverner, les princes plus justes et meilleurs. Elle apaise doucement, par la pensée des réparations et des récompenses éternelles, beaucoup de tourments qui sans cela feraient explosion ; elle oblige le Prince à des vertus, à des soucis, à des craintes qui protègent puissamment le Pays ; elle lui répète à chaque instant qu'il aura, tout roi qu'il est, un compte à rendre à Celui qui sait tout, qui n'oublie rien, qui ne pardonne point au succès, qui ne pardonne qu'au repentir et à l'amendement. Ah ! quel orateur d'opposition dira jamais au Prince ce que Bourdaloue disait à Louis XIV devant toute sa cour, et quelle Charte renfermera jamais pour un peuple ces garanties que Fénelon exigeait au nom de Dieu même dans l'écrit sublime et trop peu connu qu'il intitula : *Direction pour la conscience d'un roi* ? Sans doute le prince peut mépriser pour lui-même ces terribles enseignements : ce n'est qu'un homme qui s'égare ! la religion reste debout et honorée, la chaire continue de retentir pour l'instruction des peuples ; le clergé continue d'élever les enfants ; Louis XIV égaré donne ses derniers ans au repentir. Tandis qu'un infâme Louis XV se couvre de sales ignominies aux yeux du monde, il se lève un Brydaine dont la voix éloquente va partout en liberté ranimer la foi, et qui convertit des villes entières aux sublimes vertus que le prince ne craint pas d'outrager ; à Louis XV enfin, cette bête lubri-

que, (*) succède un ange de piété qui veut rétablir l'Evangile sur le trône, et l'on peut dire : Morte la bête, mort le venin. Si c'est le peuple qui gouverne, et qu'il devienne impie, chose facile, chose qui ne peut guère manquer d'arriver, quel contre-poids, quel remède? La religion est attaquée ouvertement, ou persécutée à petit bruit, mais sans relâche; les institutions religieuses sont affaiblies; les fondations spoliées, supprimées; mille concurrences, mille avidités demandent à vendre ce que les ordres religieux donnaient; les lois ferment ces sources de charité que la confession et le remords ouvraient, aux approches de la dernière heure, dans les cœurs chargés de crimes; par mille séductions, par mille dégoûts, par mille menaces, on cherche à faire du sacerdoce une carrière d'abjection, et l'on s'efforce à murer la porte de ces pieux asiles où des âmes tendres et pures voudraient se consacrer à la prière et au travail sous une règle plus forte que toutes les tentations; le missionnaire n'a plus la liberté de sa rude parole; la sœur de charité même, n'a pas la liberté de son dévouement, et comme aucune génération ne quitte tout d'un coup le pouvoir pour faire place à une génération nouvelle, comme d'ailleurs l'enseignement religieux manque à ces nouvelles générations, la haine fait place au préjugé, au parti pris, à l'indifférence; les iniquités et les tyrannies se perpétuent; la religion mourrait, si elle pouvait mourir. Mais pour la rétablir dans sa gloire, il faut que Dieu intervienne et pulvérise à coups de foudre les forteresses de l'impiété.

Ah! quel admirable et vaste, et puissant édifice, nos pères ont démoli pour se parquer mal à l'aise, et nous après eux, au milieu des décombres! La Société, telle qu'elle s'était assise en France, au sortir du moyen-âge, offre théoriquement l'idéal d'une société chrétienne et d'une société policée : tous les éléments de durée,

(*) Tout en condamnant avec l'auteur la conduite immorale de Louis XV, nous croyons que plus d'une considération eût dû l'engager à employer des expressions moins dures que celles qui se trouvent ici sous sa plume.

tous les moyens de grandeur; une liberté d'autant plus vaste qu'elle n'était point définie; une autorité d'autant plus douce qu'elle s'appuyait sur les mœurs; toutes les voies ouvertes au mérite, par le seul effet d'une volonté qui avait mille chances d'être toujours intelligente contre une de ne l'être pas; la protection à côté de tous les besoins, la stabilité des institutions s'accordant avec le mouvement des esprits : n'était-ce point l'apogée de la civilisation? Tout cela est tombé. A qui la faute? Je n'accuse personne; il faudrait accuser peut-être tout le monde : ceux qui devaient protéger ce bel ordre ont été aussi infidèles à leur mission que ceux qui l'ont attaqué et renversé ont souvent peu compris les conséquences de leur entreprise terrible. Certes, Louis XIV lui-même a été l'indigne acteur du grand rôle que Dieu lui avait destiné, et ce n'eût pas été trop de saint Louis sur ce trône, où l'Amant des La Vallière et des Montespan allait faire place à l'Amant des Pompadour et des Dubarry! où des révolutions vengeresses, sauvages, inouïes, allaient faire passer si tôt et si vite, comme des ombres funestes, les Robespierre, les Barras, les Napoléon, pour n'y plus placer enfin qu'un fantôme, autour duquel des passions furieuses et insensées se livreraient d'incessants combats! Terrible effet du péché qui livre au gré des colères divines, tantôt les rois à de tels peuples, et tantôt les peuples à de tels rois!

Mais, aujourd'hui, que faire? Qui dira au temps: Recule de deux siècles. Quelle main effacera l'histoire, et quelle main plus puissante changera les esprits? Le vieil arbre est frappé dans ses racines, il ne reverdira plus; celui qui donne aujourd'hui tant de fruits amers est défendu par de trop rudes écorces, et le souffle de quelques vains soupirs qu'exciterait le passé ne l'abattra point. Il faut donc travailler à nouveau : Qui saura se mettre à l'œuvre, et quand s'y mettra-t-on? Nous ne voyons accomplir que des ruines; s'il est un reste encore debout des antiques débris, c'est à le détruire entièrement que se dirigent tous les efforts. Pourtant voici bientôt le sol tout à fait

déblayé; rien ne s'élève, et il faut que la société s'abrite quelque part. Où sont les ouvriers? Les hommes depuis cinquante ans ne se sont légué que la science des destructions, et n'ont d'autres traditions que celles des haines qui les divisent. Comment construiront-ils? On ne construit que par l'accord; et cette vieille lyre symbolique du Dieu grec, c'est l'union des citoyens. L'édifice social a son point d'appui sur les cœurs : Que pourra-t-on établir de ferme sur des cœurs vides et mouvants? Quelle obéissance imposer à ces orgueilleux? Quel repos obtenir d'un peuple qui n'a plus de consolations que dans ses rêves de révolte et de chaos? Il n'est qu'un élément assez puissant pour tout vaincre : c'est la Religion; il n'est qu'un ouvrier assez fort, assez hardi, assez désintéressé, assez pur pour tout entreprendre et pour tout accomplir : c'est l'Eglise, sans laquelle rien ne s'est fait de beau, d'intelligent, de solide depuis le jour où elle a inauguré aux lieux où nous sommes, et dans un bourbier semblable à celui qui nous épouvante, l'action universelle de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Laissons agir l'Église : ou Dieu a condamné le monde, et le monde va périr, ou l'Église saura discipliner l'excès du savoir, comme elle a disciplinée l'excès de la barbarie. Avec ses vieilles vérités, elle saura faire des choses nouvelles : l'homme qu'elle doit instruire, consoler, diriger est le même homme qu'autrefois; les circonstances extérieures n'ont rien changé à son âme : il porte le poids des mêmes désirs, des mêmes souffrances, et la même lumière doit dissiper chez lui les mêmes erreurs. Qu'importe ce progrès faux ou réel dont nous sommes vains? Il n'y a qu'une seule Vérité d'où l'homme s'éloigne par mille routes de mensonge. Sur quelque route qu'il s'égare, que l'Église parvienne à le tourner vers la vérité, il sera sur la voie.

Nos causeries se prolongeaient de la sorte, tandis que nous regardions une foule de sculpteurs occupés à embellir toutes les murailles du magnifique palais que se bâtit le riche banquier, duc de Torlonia. Je comparais cette superbe demeure aux mesquines maisons égalitaires, où chez nous les enrichis, après avoir été ministres, reçoi-

vent de très-pauvres esprits sur lesquels ils comptent pour ressaisir, par des intrigues sans grandeur, le pouvoir qu'ils n'ont pas su garder, et je me disais que ces enrichis s'occuperaient mieux à faire canneler les colonnes massives de leurs maussades hôtels. Puis nos pensées s'élevaient plus haut, et enfin je parvenais à des idées que je n'avais point soupçonnées encore. Je comprenais presque subitement que c'était une étrange politique, celle que j'avais vu de tous côtés pratiquer, que j'avais développée moi-même, et qui, chez moi comme chez les autres, fesait toujours dans ses plans misérables, non-seulement abstraction de l'Église, mais abstraction de Dieu même, considéré comme s'il n'était pas. La foi entrait en mon esprit par tous les côtés, comme jadis y entrait le doute, et sans vouloir encore me soumettre à Dieu, je commençais à le chercher, à le voir, à l'appeler partout.

Cette faible lueur de religion et de croyance que je voyais poindre à peine, mais dont je savais que tant d'autres étaient inondés, suffisait pour ouvrir à mes idées un horizon tout nouveau. J'arrivais à comprendre par quel secret salutaire aux sociétés l'homme peut se sentir, dans quelque position que Dieu l'ait mis, investi d'une dignité qui le fait l'égal de tous sous un maître unique, et qui le rend assez indifférent aux choses périssables pour qu'il prenne en patience l'infériorité passagère, et je dirais presque apparente, qui résulte des fortunes, des emplois, des capacités : c'est la dignité d'enfant de Dieu donnée à quiconque a reçu le baptême ; c'est l'égalité du sang de Jésus-Christ qui coule avec la même abondance et la même générosité pour purifier et racheter tous les pécheurs.

# ROME.

J'avais pris enfin l'habitude de la prière, je ne rougissais plus et je ne trouvais pas surprenant de prier. — A Rome, grâce à Dieu, les églises sont pleines de chefs-d'œuvre, et plusieurs d'entr'elles étaient même, dans la Rome d'autrefois, ou des édifices publics, ou des temples païens dont le vrai s'est emparé. Nous allions voir les Thermes de Dioclétien : un pape les a donnés à Buonarotti pour qu'il en fît l'église de Sainte-Marie-des-Anges ; le Panthéon : la croix y resplendit, le Christ y règne, seul comme au ciel, dans l'éternité du Père et du Saint-Esprit ; le Colysée : c'est là que la croix est belle ! O mon Dieu ! cette humble croix de bois sur un humble calvaire, au milieu de cette arène trempée du sang de

tant de martyrs, quelle prédication ! Le *Moïse* de Michel-Ange est à Saint-Pierre-aux-Liens; des fresques de Raphaël ornent les murailles de Sainte-Marie-de-la-Paix; d'admirables figures du Dominicain enrichissent la coupole de Saint-André *della Valle;* les plus beaux marbres, les plus curieux et les plus délicats ouvrages abondent à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, au *Gesu,* à Saint-Ignace, à Sainte-Marie-du-Peuple, et dans une quantité d'autres lieux saints que je ne saurais tous nommer ici. Nous en visitions plusieurs chaque jour; il en était où nous ne nous lassions point de revenir. Avant toute chose, mes compagnons en y entrant rendaient hommage au maître du lieu : ils s'agenouillaient pieusement devant l'autel, et souvent mon cœur, plus encore que les convenances, me disait de les imiter. Que demandais-je à Dieu? J'avais une prière qu'il m'avait lui-même enseignée : Ayez pitié de moi ! C'était le cri de ma faiblesse, car au milieu de cette foi naissante j'étais si combattu, que je ne pouvais former un désir; ou plutôt tant de désirs contraires se succédaient si vite en moi, que je ne pouvais savoir ce que je désirais véritablement, et que je souhaitais toujours ce que je n'éprouvais pas. Pressé par ma raison, pressé par ma conscience, et je crois que je puis le dire aussi, pressé par Dieu, me sentais-je tout près de faire enfin profession de foi chrétienne, d'aller enfin me jeter aux pieds d'un prêtre, et de mettre entre mon passé et mon avenir la barrière d'un engagement sacré? Tout aussitôt le regret de ce qu'il fallait quitter serrait mon cœur dans une étreinte de fer. Je me donnais les lâches raisons que l'on se donne toujours : Que j'étais bien jeune, que je n'avais pas commis tant de fautes, que sans doute Dieu m'avait pardonné, puisqu'il me laissait vivre; qu'il pardonnerait encore, que des erreurs innocentes ou des emportements de jeunesse n'étaient pas dignes de son courroux; que s'il était bon, je n'avais rien à craindre; que s'il était injuste et sévère (pardonnez-moi ces blasphèmes, Seigneur !) mes prières ne me sauveraient pas, et que j'avais bien le droit de me révolter.... Et ces lâchetés ramenaient

tous les doutes. Qui m'assurait de la divinité de l'Eglise, qui me persuadait que Dieu, par un secret renfermé dans sa pensée souveraine, n'avait pas abandonné le monde aux œuvres du monde, ne s'était pas décidé à laisser vivre l'homme comme il l'entendrait, maître de suivre l'un ou l'autre des penchants divers qui le combattent toujours, ayant pour seule récompense et pour seule punition ou la paix ou le trouble de son âme? Evitant d'envisager plus à fond ces sophismes, je me hâtais de secouer toute pensée, tout projet de conversion. Je laissais errer mes yeux, je laissais errer mon cœur avec une ivresse emportée, dans le monde de tous mes anciens délires, comme dans un domaine enchanté dont j'avais failli échanger les puissances contre la tristesse et l'ennui d'une prison. Il n'était coupe amère et breuvage empoisonné dont mes lèvres s'étaient détournées jadis avec dégoût, qui ne me parût délicieuse, et où je ne voulusse boire à satiété. J'entassais les projets, je me promettais toutes les indépendances, et de faire en sorte que je n'aurais à répondre ni de mes actions, ni de mes pensées; il me semblait trop cruel même de ne pouvoir être fou. Réfugié au sein de mes mauvais souvenirs, et plus coupable dans mes vœux que je ne l'avais été dans mes œuvres mêmes, je me reprochais ce que j'avais eu de retenue ou de paresse, je me reprochais d'avoir été fatigué, de n'avoir pas saisi toutes les occasions de mal faire; c'est pour cela, me disais-je, que l'ennui m'a désolé. Et l'homme, le pauvre être misérable qui tout à l'heure s'enthousiasmait au spectacle de la vie des saints, maintenant évoquant d'autres images, se forgeait une espérance d'imiter ces héros de l'enfer qu'il avait vus, libres et gais sous le faix des scandales, montrer effrontément partout un visage où la conscience anéantie ne fait plus monter aucune rougeur. « Je ferai comme eux : j'ai autant d'esprit, j'aurai autant de hardiesse; je triompherai de moi et je triompherai d'eux encore; je les effacerai. » Et mille visions folles, stupides, m'emportaient loin de Rome, loin de mes amis, loin de Dieu surtout, au milieu de Paris, parmi les âmes infortunées que j'y avais aperçues, rê-

vant les succès misérables qui s'y font, et les applaudissements des théâtres, et les éloges des journaux, et la confraternité des orgies, des trahisons, des luttes, tant que pourrait aller mon esprit, tant que pourrait aller mon corps, jusqu'à ce que je fusse épuisé, assouvi, repu... Et alors disait une voix qui me fesait rougir, que j'aurais voulu ne pas entendre, mais qui partait des profondeurs de mon âme, alors tu te convertiras! Je cachais dans mes mains mon visage, où il me semblait que ces odieuses pensées imprimaient un sceau de bassesse, je versais des larmes de dépit, je m'écriais presqu'avec colère : « Si vous êtes Dieu, ayez pitié de moi. » Ces emportements me persécutaient au pied des autels comme ailleurs. Parfois je m'en fesais un argument contre Dieu qui ne savait pas leur défendre l'entrée de ses temples; parfois ils me rappelaient cette sage parole : Dieu habite les cœurs purs.

Mes regards se portaient sur ces chers amis, en prière à mes côtés, et quelle douce paix je devinais dans leur prière! Je les comparais à ceux que je me proposais tout à l'heure d'imiter. Ne ferais-je pas mieux, me disais-je, de prendre pour modèles ceux-ci? L'effort serait sans doute plus honnête; serait-il moins glorieux, le prix en est-il moins assuré? Je cherche la paix, ils la possèdent; je souhaite des triomphes misérables, ils triomphent, eux, du sentiment qui me les fait souhaiter. Je les aime, je les estime, et tout le résultat de mes entreprises serait d'arriver à des succès dont ils me plaindraient dans la fermeté de leur esprit et dans la délicatesse de leur cœur. S'il m'est facile de faire plus mal que d'autres, ne m'est-il pas au moins possible de faire aussi bien que ceux-ci? J'aurais la force d'étouffer ma conscience, et je n'aurais pas celle de maîtriser mes passions! Qu'est-ce que l'indépendance que je me promets, et après tout qui peut se vanter d'en jouir? Le plus effréné dépend de mille choses : si le remords s'est tu dans son âme, il dépend toujours de ses impuissances, de ses craintes; de l'opinion s'il la respecte, du mépris public s'il ne la respecte plus; il dépend de la loi aux barrières de

laquelle arrivent bientôt ses désirs; et s'il brave enfin les lois, alors il dépend des geôliers; et tous les jours, à toutes les heures il dépend de la mort. L'homme a beau s'abandonner à ses désirs, il n'en épuise pas le nombre, et d'un seul désir assouvi, naissent des immensités d'autres désirs qui ne le seront jamais. Vainement il en appelle à sa raison : qu'importe la mesure à qui veut l'infini? La raison lui fait toucher les murailles de l'impossible, et il va se désespérer avec elle au pied de ces limites inexorables au-delà desquelles il place follement l'asile de ses félicités. Tout au contraire, le chrétien bornant ses souhaits et ses efforts au seul accomplissement d'une loi qu'il croit divine, n'a que des volontés dont il peut toujours atteindre le but; il ne dépend véritablement que de cette loi qu'il adore, et sa dépendance est aussi sa joie; il s'affranchit du joug que font peser sur nous les désirs qu'elle lui ordonne de mépriser, et lorsque nous succombons enfin pleins de regrets, d'épouvante et de colère, à la conviction de notre impuissance et de notre folie, lui, franchissant l'abîme de la mort comme un étroit fossé, se repose d'avance par la foi dans cet infini que nous désespérons de saisir. Ainsi plus libre, plus sage et plus heureux, il acquiert tout, en renonçant à l'impossible; tandis que tout le prix de nos efforts est de savoir que nous poursuivons en vain ce qu'il possède déjà.

Quels rêves dans ces cœurs, me disais-je encore, et quels rêves dans le mien! L'on nous voit vivre, causer, sourire ensemble, ensemble admirer les mêmes choses, jouir du même soleil, écouter les mêmes bruits, en mille occasions comprendre, sentir, penser de même. Qui pourrait dire en quoi nous différons! Là, cependant sont de chastes souhaits qui s'élèvent jusqu'au ciel, des regards qui contemplent les anges, des espérances qui s'épanouissent dans le sein de Dieu; ici des souhaits qui craindraient de parler, des regards honteux de tout ce qui les séduit, des espérances de ténèbres, vapeurs impures qu'exhale un fumier de détestables souvenirs. Là vivent les fermes résolutions d'obéir en toutes rencontres aux plus nobles lois qu'ait reçues la terre; ici de chancelantes volontés

que le moindre souffle peut tourner au mal : là le libre essor d'une confiance filiale, tranquille sur les joies qu'elle se permet, heureuse des privations qu'elle s'impose; ici de louches transactions, une crainte d'esclave au bord de mille œuvres douteuses, des convoitises jalouses et toujours plus de regrets et de remords que de contentements : là d'amicales attentes, épiant pour s'en réjouir tous les germes de bien qui peuvent se montrer dans mon âme; ici de secrètes malveillances qui voudraient découvrir chez les autres les plaies qu'ils cherchent à guérir en moi-même : là pour tout dire, la foi, la charité, l'espérance et les œuvres; ici le doute, le soupçon, l'envie et les avortements. Deux plantes qui croissent sur le même sol, à si peu de distance qu'elles confondent leurs rameaux, mais dont l'une est stérile ou venimeuse, dont l'autre donne de belles fleurs et des fruits bienfaisants, ne diffèrent pas plus. Cependant un prodige est possible, et je l'ai vu, de mes yeux, s'accomplir : cette plante mauvaise peut changer de nature, elle peut puiser dans le sol d'autres sucs, elle peut demander à l'air d'autres principes qui la modifieront; et comme sa compagne elle se couvrira de douces fleurs, elle portera de nobles fruits, elle verra tomber à ses pieds tant d'insectes qui la rongent; et malgré l'hiver et malgré les orages, aussi longtemps qu'elle restera sur la terre, elle sera vigoureuse, utile et belle. Quel miracle est-ce là? Et si je ne puis nier ce miracle, quel autre miracle de sa bonté toute-puissante demanderais-je à Dieu? Il éclaire en nous du plein jour de la conscience, l'immensité de nos corruptions, il nous en inspire le dégoût, il y mêle un ardent désir d'en être délivrés, il nous convainc par des exemples multipliés de la possibilité de cette délivrance : puis-je penser qu'il voudra bien en demeurer là, qu'il nous permettra de rester inertes lorsqu'il ne veut pas que nous restions aveugles et sourds? Non! les punitions dont il parle ne sont point de vains épouvantails : il est trop puissant pour mentir, il n'a trompé ni dans ses promesses ni dans ses menaces. Béni éternellement ou éternellement réprouvé : point de milieu! et mes incertitudes ne peuvent

pas même se réfugier dans la sombre espérance du néant. Si le néant était la punition suprême, j'éprouverais à la pensée du néant cet effroi insurmontable que m'inspire la pensée de l'enfer. — Pourquoi ai-je peur de l'enfer ? C'est une terreur de mon enfance? Dans mon enfance on m'a épouvanté aussi des revenants, des sorciers, des fantômes de la nuit, et la raison m'a débarrassé de ces craintes; pourquoi ne m'a-t-elle pas aussi débarrassé de la crainte de l'enfer! Si je n'ai vu ni sorciers, ni revenants, ni fantômes, je n'ai pas davantage vu l'enfer. C'est une invention des prêtres? Qu'importe! Est-ce que ma raison devrait accorder plus d'autorité aux inventions des prêtres qu'à celles des poëtes et des nourrices? Est-ce que je crois aux récits de Milton, au Paradis de Mahomet, à aucune des mythologies de l'antiquité? D'où vient donc que j'incline tant aux croyances de l'Eglise catholique? si ce n'est que de secrets instincts, combattus je le sais et je sais aussi pourquoi, mais irrésistibles, m'y poussent, et que ma raison y pressent la vérité.

Ainsi j'allais et je revenais dans cet espace où Dieu m'avait placé entre le monde et lui. Et je dis entre le monde et Dieu, parce que déjà je n'étais plus dans le monde : en quittant Paris, je l'avais quitté; l'abîme me tentait, je n'y pouvais pas tomber, ou du moins je ne pouvais m'y submerger entièrement. Je demandais à Dieu d'avoir pitié de moi, et sa pitié était la planche de salut qui me soutenait sur les flots. A Rome, mille bruits ne venaient plus étouffer entièrement en mon âme la voix qui depuis si longtemps y gémissait en vain. Tout, au contraire, aidait à l'action de cette voix secourable, et les pierres même me rappelant, à chaque pas que je fesais, quelques-uns de ses accents, lui servaient de preuves pour me convaincre, me conjuraient de l'écouter et de lui obéir. Rome est une prédication constante : les temps s'y sont rassemblés, les choses s'y accordent pour confesser Jésus-Christ. Voici les statues des dieux et des empereurs : maîtres du monde, qui donc vous a fait descendre du ciel et quelles armes vous ont détrônés ? Voici les bustes des écrivains et des

sages : ô philosophes, ô penseurs profonds, vous adoriez tous les vices ne sachant comment les vaincre, vous attachiez par des chaînes vos dieux lares, de crainte qu'ils ne quittassent vos demeures ; vous cachiez soigneusement le nom de vos dieux tutélaires afin qu'un ennemi venant à les connaître, ne les séduisît pas par des présents plus riches que ceux dont vous les honoriez! Sénèque, vous preniez part à l'apothéose de Claude! Cicéron, votre ferme esprit se troublait d'un présage, et au fond de toutes les doctrines que l'esprit humain peut inventer, vous proclamiez l'incertitude du savoir, l'impuissance de la raison; vous appeliez une révélation de la divinité! Voici la trace encore visible des dévastations des barbares : qui donc a pu discipliner les barbares? Voici les images des Apôtres : Artisans et pêcheurs de la Judée, hommes simples et sans lettres, qui vous a faits plus savants que les sages, plus puissants que les empereurs; par quel art avez-vous renversé les dieux de Rome et du monde; par quelles victoires avez-vous établi le pouvoir qui vous dresse ici et dans tout l'univers des statues et des autels?...

Et ainsi de tout ce que l'on voit. Rome est bien ce *livre des ignorants*, dont parlait un bon pape qui voulait que les églises fussent couvertes de peintures et de sculptures, où le pauvre peuple pourrait toujours lire couramment les belles histoires de la religion. Si les lieux saints de Rome semblent être des musées embellis par le génie des Arts, les musées, à leur tour, pourraient souvent passer pour des chapelles où l'art est ennobli par le génie de la Foi. L'Ecriture s'y déroule en mille tableaux tracés par des pinceaux sublimes ; partout sont les grandes scènes des Evangiles, quelquefois si douces et si touchantes, quelquefois si douloureuses, toujours remplies de si hauts enseignements. Les saints resplendissants de paix et d'espérance, les martyrs aussi calmes dans les tourments que dans la prière, les prophètes inspirés, les apôtres glorieux, l'Enfant Jésus et la céleste Mère, y sanctifient en quelque sorte jusqu'à la curiosité et font du plaisir des yeux une admirable leçon pour le cœur. Et non-seule-

ment je puisais avec l'aide de mes amis, dans ces visites, une instruction des choses saintes qui m'avait manqué, j'y recueillais encore d'imposants témoignages. Ces saints, ces martyrs, ces hommes illustres des âges chrétiens, dont je voyais les images, ces grands artistes dont j'admirais les œuvres, ces papes, les tuteurs du monde, plus puissants par la foi, par la sagesse, la patience et l'amour qu'aucun conquérant n'a su l'être par la force du génie et par la force des armes, ils avaient cru, ils attestaient par une succession de dix-huit siècles, par l'autorité de tous les événements, de toutes les pensées, de toutes les œuvres, de toutes les sciences, et les dogmes que l'on me proposait de croire, et les prodiges qui m'étaient racontés ; et plusieurs parmi eux, convertis miraculeusement, ne laissaient pas dans mon esprit un doute qui pût s'appuyer de l'ombre d'une raison.

Et j'éprouvais un immense mépris pour moi-même en considérant ce qui m'empêchait encore d'être de la religion des grands hommes, des saints, des vierges, des martyrs ; de la religion qui était déjà celle de ma raison et de mon cœur.

Soyez béni, mon Dieu, d'avoir eu si tendrement pitié de moi ; d'avoir mis dans mon âme un sentiment de justice que je ne pouvais vaincre, un sentiment d'honneur que je ne pouvais étouffer et qui murmurait toujours ; de m'avoir soumis aux continuelles persécutions de la conscience, à l'implacable dégoût de mes plus violents désirs, à l'insupportable remords de mes mauvaises actions ; et quand vous avez vu que toutes ces choses ne suffisaient pas, de m'avoir enlevé soudainement du théâtre de mes misères, comme on emporte un enfant malade, pour lui faire respirer sous d'autres cieux un air meilleur ; soyez béni de m'avoir présenté goutte à goutte, par des mains amies, et dans Rome, ce vase enduit du miel des miracles, le breuvage salutaire qui m'a guéri, la doctrine maintenant adorée où je veux vivre toujours, et pour laquelle j'espère que je saurais mourir comme vos martyrs bienheureux.

*Amen.*

# LE GRAIN DE SÉNEVÉ.

Je sais quelque part, en France, au fond d'une retraite éternelle, une sainte fille à qui beaucoup d'âmes, inconnues d'elle et qui ne la connaissent pas davantage, doivent cependant d'immenses bénédictions, et ces bénédictions lui sont payées par toutes les bonnes œuvres qu'inspirent la prière et la foi. Elles lui sont payées devant Dieu, dans le sein duquel s'amasse pour chacun le trésor des gloires futures.

Les chrétiens en écouteront volontiers l'histoire :

Cette vénérable personne se nommait Eugénie. Je dis se *nommait*, elle est vivante encore, c'est encore sur la terre qu'elle prie ; mais cependant elle n'est plus de ce monde ; elle y a laissé sa volonté, sa fortune,

son nom. Toute jeune, à dix-huit ans je crois, elle se trouva maîtresse d'elle-même et d'une belle fortune, avec un esprit fort distingué, une éducation parfaite, une grande noblesse de cœur; elle joignait le goût du monde à tous les moyens d'y briller, et peut-être ne savait-elle pas alors combien tant de dons qui lui promettaient une existence heureuse, exposaient en réalité son bonheur : mais elle avait un jeune frère à élever, ce fut par ce devoir que Dieu la sauva. En présence de l'orphelin mis sous sa garde, des sentiments de piété, qui n'avaient certes pas alors l'énergie qu'ils eurent plus tard, la forcèrent de demander cependant conseil à son confesseur. Quel conseil lui fut donné, Dieu le sait! On la vit embrasser son rôle de mère avec une énergie plus que maternelle : toutes les vertus charmantes, le courage, la prévoyance, l'amour, que Dieu par un secret de sa tendresse donne aux mères comme il leur donne du lait, cette jeune fille eut tout cela pour son frère, mais si courageusement, mais avec une profusion telle, qu'il fut visible que la volonté dirigée par la foi, soutenue par la prière, peut créer en nous les nobles instincts de la nature et les élever à une perfection que la nature seule ne leur donne pas. Elle se levait avant le jour, afin que son frère ne partît point pour ses classes matinales sans avoir reçu ses conseils, ses embrassements et fait sa prière à genoux près d'elle, devant le même crucifix. Elle fit pour elle-même les études de son frère, afin de lui servir de répétiteur : elle avait si bien gagné sa confiance et sa tendresse, si bien maintenu la pureté de son âme, qu'elle pouvait encore suppléer le confesseur comme elle suppléait les maîtres. Cela dura quelques années. Le jeune homme grandissait. La sœur voyait approcher le terme de son œuvre, et sentait en même temps se fortifier dans son grand cœur un dessein que Dieu y avait mis pour la récompenser : elle voulait quitter le monde, mais en quittant le monde il fallait quitter son frère, et c'était mourir crucifiée. Le seul moyen qu'elle eût d'adoucir l'amertume d'un pareil sacrifice était de conserver à son frère, autant que possible, les soins matériels qu'elle lui rendait. Elle re-

garda autour d'elle, autour de lui. Le jeune homme ne manquait point d'amis, et ce n'était point ce qui la rassurait : pourtant elle avait une vieille servante, presqu'aussi ancienne dans la famille qu'elle-même. Sans rien dire à personne de ses projets, elle s'appliqua à mettre cette bonne fille en état de gouverner la maison; elle lui apprit à lire, à écrire, à tenir les comptes, à servir enfin d'intendant. Elle y parvint, ce ne fut point sans travail, et si quelque chose manqua du côté du savoir à cette éducation tardive, il y eut compensation plus que suffisante du côté de la probité.

Enfin le moment était venu : le frère avait fini ses études, il allait entrer dans le monde, et quoiqu'il fût confiant, sincère, affectueux, plein de tendresse et de vénération pour sa sœur, elle comprit qu'il devait lui échapper, ou par la révolte, ce qu'elle ne redoutait guère, ou par la ruse, ce qui l'aurait bien plus affligée, ce qu'elle voulait éviter à tout prix : elle ne pouvait plus le protéger que par ses prières.

Un soir, le pauvre jeune homme en rentrant chez lui ne trouva plus sa sœur! Elle avait pu l'embrasser le matin même, sans pleurer, sans lui dire adieu! sans lui laisser deviner qu'il ne la reverrait plus qu'à travers l'infranchissable grille d'un cloître! — Mais c'est à ce prix, mon Dieu ! que vous faites des saints.

Par un dernier trait charmant de bonne grâce et de connaissance du cœur humain, Eugénie avait pourvu à consoler son frère, autant qu'il pourrait être consolé. Elle lui connaissait un ami, plus éloigné peut-être que tous les autres des idées religieuses, mais dont l'esprit et la vivacité d'imagination exerçaient une grande influence sur tous ceux qui le fréquentaient; elle lui écrivit : « On va mal juger la résolution que j'ai prise; » on dira que j'abandonne mon frère, je sais que je ne » l'abandonne pas; en me retirant je sais que je lui » laisse Dieu pour protecteur; je ne doute pas que tu » ne le comprennes, et c'est toi que je choisis pour me » défendre auprès de ceux qui m'accuseront. » Ainsi intéressé, malgré tous les penchants de son esprit, à la justifier, ce jeune homme s'y employa de toutes ses for-

ces, et comme s'il avait agi de son propre mouvement ; Dieu lui en a su gré.

Voilà donc Eugénie dans le cloître, et son frère tout seul au milieu de la vie. Il se désespéra d'abord ; elle s'y était bien attendue, elle avait prié pour qu'il se consolât; il menaça bientôt de se trop consoler, il parut tout près de s'abandonner aux séductions qui l'entouraient, mais elle s'était offerte en sacrifice pour qu'il ne succombât point, et le Seigneur en effet ne le laissa point succomber. Dans tous les projets, dans tous les délires qui persécutent un pauvre cœur à vingt ans, au sein de cette libre fréquentation du monde qui fait perdre le goût de la prière, qui crée mille affaires plus importantes aux yeux de la passion que la grande affaire du Salut, toujours l'image de sa sœur pure et pénitente, de sa sœur agenouillée pour lui, durant les nuits d'hiver, sur les dalles d'une chapelle, le retenait, et des bords de l'abîme le ramenait aux pieds de Dieu. Ce qu'il aurait fait de mal peut-être, si elle avait dû le savoir, il ne le fesait point, parce qu'elle devait l'ignorer. — Quoi, pensait-il, elle priera et je mépriserai la grâce de ses prières ; j'irai la voir, et ce ne sera cependant plus moi qu'elle verra ; je laisserai son noble cœur aimer un cœur souillé ; elle mourra pleine de confiance, et au jour du jugement, quand je paraîtrai devant Dieu, elle entendra publier mes fautes et me verra condamner ! Mais ses bonnes résolutions passaient et le monde était toujours là ; tous les jours il se relevait ; mais il se relevait moins fort. — Va, lui dit un jour sa sœur, tu ne t'en sauveras point, mon enfant, si tu ne renouvelles en entier, par la retraite et la méditation, cette âme que l'air du monde a rendue languissante et que l'approche du péril a blessée. Pour quelques instants, au moins, enferme-toi loin de tes amis seul avec Dieu. Il ne le voulait pas. — Eh bien, dit-elle, si tu le refuses à Dieu, fais-le pour moi. — Il alla donc frapper à la porte d'un couvent : — Je vais, pensait-il avec tristesse, bien m'ennuyer pendant huit jours. Mais Dieu l'attendait, où sa sœur l'avait conduit, et voulait s'emparer d'une âme que lui

présentaient de si persévérantes prières : la retraite produisit son miracle accoutumé, parce qu'il n'est point de cœur lâche et fourvoyé qui ne s'élève en présence de Dieu à un mouvement de repentir, et point de repentir sincère qui ne soit comblé de bénédictions. Au bout de huit jours, la tâche d'Eugénie était terminée : l'homme qu'elle avait voulu former était accompli, l'arbre fragile qu'elle avait cultivé allait donner des fruits au monde. Son frère sortit de retraite avec cette ferveur d'apôtre qui s'augmente à mesure qu'elle s'exerce, et qui, craintive d'abord, double à chaque instant de courage, élargit son action, et bientôt ne connaît plus rien de difficile qu'elle n'ose entreprendre pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu. Il commença d'aimer ses amis comme il faut les aimer : lui passant à peine, comme une faiblesse, sa foi qui la veille était tiède encore, ils vivaient eux-mêmes dans l'oubli, dans le dédain de la religion ; mais le temps des railleries était passé pour eux, comme pour lui le temps du doute et de la tiédeur : il leur parla doucement, mais sans cesse, de leur âme et de l'Eternité ; il les pressa, il les persécuta, surtout le plus revêche d'entre eux, ce même jeune homme à qui sa sœur s'était adressée pour la défendre, et qui ne s'en souvenait plus guère maintenant ; heureusement Dieu se souvient de toutes choses ; ce difficile adversaire fut à la fin conquis, et tout aussitôt animé d'une foi et d'un zèle dont tout autre qu'un chrétien aurait difficilement prévu la soudaine et durable ardeur. Les voilà deux au travail.

Ils se fortifièrent bientôt d'un troisième : une pauvre âme si poétique et si tendre, qu'elle était, pour ainsi dire, à la merci du premier combat qui lui serait livré ; mais si bonne et si pure, que Dieu se hâta de la donner au bien. Celui-là encore fut rempli d'un grand zèle et d'une ferme foi. Comme ses amis, comme ses frères, il publia les louanges du Seigneur et se mit à chercher aussi, avec de douces paroles, les pauvres brebis égarées. Ils en trouvèrent : hélas ! ce ne sont pas les cœurs souffrants, ce ne sont pas les âmes en peine qu'il est difficile de trouver : mais Dieu donne à ceux

qui le connaissent des solutions pour tous les problèmes, des consolations pour toutes les douleurs; et moins souvent qu'on ne le croirait, le chrétien éprouve l'horrible affliction de rencontrer un cœur si durement puni, que la bonne semence y tombe et n'y germe pas. Chacun donc ramena les siens, et ces nouveaux venus, à leur tour, eurent la consolation d'en ramener d'autres, qui se donnèrent aussi de tout cœur au service de la Foi. Enfin, il n'y a pas quinze ans que la sainte fille dont nous parlons est dans son monastère, il y a bien moins de temps encore que son frère, cédant à ses instances, est allé puiser dans la retraite les bénédictions célestes, et déjà l'on ne saurait plus dire jusqu'où s'étendent les rameaux de ce seul germe qu'Eugénie a laissé dans le monde en le quittant. Ce n'est pas sans doute que le nombre de ceux qu'il a plu à Dieu de se rattacher par ce moyen soit immense; cependant déjà ils ne se peuvent plus compter, et presque tous, grâce au Ciel, sont des jeunes gens; ils ont été conquis sur le monde qui semblait les posséder pour toujours; ils ont supprimé le tribut de ruines, de scandales qu'ils pouvaient longtemps encore, par leurs actions, par leurs œuvres, par leurs passions, par leurs désordres, payer à l'enfer : longtemps, au contraire, on peut espérer qu'ils travailleront à l'édification du prochain; car jusqu'ici nous ne sachions pas qu'un seul ait chancelé ou soit tombé sans se relever. Nous en connaissons plusieurs qui, tournant toutes les forces de leur âme vers un but bien différent de celui qu'ils avaient jusqu'alors cherché, peintres, ont consacré leurs pinceaux à la Reine du Ciel; écrivains, ont jeté aux flammes des travaux commencés avec amour, mais commencés dans l'ignorance ou la haine de Dieu; il en est déjà qui élèvent saintement une jeune famille; d'autres qui sont devenus les apôtres heureux de leur tribu; et de plus heureux qui se sont endormis dans le Seigneur. Mon cher Amédée en est, qui depuis a fait avec tant de modestie un si précieux travail, où l'histoire de notre pays se déroule aux vives et nouvelles clartés de l'Eglise et de la Foi; aussi en est Emile, le doux frère de mon cœur,

à qui j'ai le premier parlé de Dieu, qui m'a consolé dans la tristesse, et qui a revêtu de pieuses images cette chapelle où il me semble, malgré tout, que je ne prierai jamais sans être exaucé. Pierre et Valentin, qui vivent loin de nous sur la terre, mais qui nous donnent la main dans le Sacré-Cœur de Jésus, en sont encore; et l'on dirait que Dieu ne les a amenés un instant aux lieux où nous sommes, que pour allumer dans leurs jeunes âmes ce feu sacré dont ils vont maintenant, je l'espère, échauffer d'autres âmes. Et combien que je ne connais pas, en sont également et ne le sauront jamais! Ainsi Dieu répand sa vérité sainte; ainsi ce feu de la Foi ne peut mourir, et ne se trouvât-il plus que dans un seul cœur, Dieu ferait en un instant, de ce seul cœur, un brasier suffisant pour enflammer le monde. Vous connaissez des plantes dont la graine a des ailes, et quand la saison est venue, le moindre vent suffit pour que ces graines s'envolent au loin; et là où elles tombent, naît une plante qui ne tarde pas à produire d'autres graines ailées. Mais nul arbre sur la terre ne donne des semences plus abondantes qu'une âme éprise d'amour pour Dieu, et nulles semences n'ont d'aussi puissantes ailes et ne poussent des germes aussi profonds. C'est pourquoi ne vous découragez point et ne dites jamais que vous demeurez stérile; mettez-vous seulement au service de Dieu, Dieu se servira de vous; et dans votre pauvreté de mérites vous pourrez mériter longtemps par les œuvres de ceux qu'une de vos actions, qu'une de vos paroles auront touchés. Voyez cette sainte fille : elle ne songeait qu'à sauver son frère : elle s'y est employée comme il faut s'employer aux devoirs que Dieu nous impose, de tout cœur et pleinement; elle n'a en apparence agi que sur son frère; mais Dieu, qui se plaît à bénir toute volonté humaine conforme à ses éternels desseins, prolonge en effet jusque dans l'Eternité, le succès de ce plan humblement formé dans un cœur mortel. Du grain de sénevé est sorti un grand arbre où les oiseaux des cieux viennent chanter. Agissons donc; ne nous contentons pas d'être chrétiens pour nous-mêmes.

Ayons pitié de tant d'âmes qui n'attendent peut-être que nos instances pour se donner à Dieu. Ayons pitié de nous-mêmes; car si nous voyons ce que Dieu peut faire par notre moyen, ne devons-nous pas trembler de lui refuser ce concours, et ne serons-nous point punis si nous le forçons, en quelque sorte, à le demander à d'autres qu'à nous ?

Par-dessus toutes choses, obéissance, amour et gloire à Dieu.

# LE DEVOIR.

De ce Paris d'où me venaient tant de bouffées pestilentielles, quelques bons souvenirs aussi m'arrivaient sur les ailes de l'ange qui veille au salut des familles. J'y avais laissé deux jeunes sœurs, encore enfants, mais qui allaient ne plus l'être et dont l'avenir m'inquiétait. Je m'étais dit souvent que j'étais moins leur frère que leur père, et qu'elles m'avaient été données comme un grand devoir ; je me l'étais dit et j'y avais peu songé : je ne songeais qu'à mes misérables désirs de chaque jour ; toute autre préoccupation importunait ma lâcheté. Je m'étais soumis à ce devoir, je ne l'avais point embrassé : je voulais bien faire ce que la nécessité m'imposerait, j'espérais en tirer quelque gloire et me parer de mes

sœurs comme d'une preuve de ma générosité, je n'y prenais pas d'autre contentement ; j'attendais, sans m'occuper d'y pourvoir, des ennuis que mon égoïsme ne pouvait pas esquiver. Au milieu de beaucoup de belles protestations, voilà quel était mon cœur : s'il est devenu moins mauvais, c'est bien grâce à Dieu.

Mais depuis que j'avais quitté Paris, depuis surtout que je pensais sérieusement à mon salut, le devoir que m'imposait l'existence de mes sœurs me devenait à la fois plus présent et plus doux. Il m'était plus aisé de prier quand je priais pour elles. Alarmé de mille dangers que j'avais trop appris à connaître, je demandais à Dieu de les maintenir dans l'innocence, et les plaçant en quelque sorte à mes côtés, je craignais moins entre ces deux âmes virginales de me présenter aux regards de la vierge Marie, dont j'invoquais en tremblant le secours. Ma foi naissante était pleine d'angoisses, et quelques merveilleux récits que je pusse entendre de la bonté qui règne au ciel, je ne me persuadais point que les saints prient sans cesse pour les coupables et que Dieu est pressé de pardonner. Je pensais surtout que la sainte Vierge devait me regarder avec horreur : je ne savais pas que Dieu qui s'est réservé la justice n'a laissé dans les saints que la pitié et l'amour.

Je priais donc pour mes sœurs, et en priant pour mes sœurs je priais pour moi : je m'abritais de leur pureté. Je trouvais ainsi, dans un sentiment naturel à l'âme humaine, le germe du dogme adoré de notre Rédemption : coupable je demandais grâce au nom de l'innocent, et je sentais poindre l'espérance. Que ne devons-nous donc pas espérer, quand l'innocent lui-même élève la voix pour le coupable, quand l'agneau de Dieu se chargeant des péchés du monde offre et donne son sang pour les effacer !

Mais bientôt une pensée venait troubler ma prière : qu'osais-je demander à Dieu? de faire pour mes sœurs ce que je ne voulais pas moi-même faire pour lui ? Je jugeais important qu'elles fussent pures devant moi, devant le monde, et je ne m'occupais pas d'être moi-même pur devant elles, devant le monde et devant

Dieu ! Qui me portait donc à former ce souhait ? La crainte des jugements humains, l'empire des préjugés ! Je me trouvais à genoux devant un préjugé toutes les fois que je voulais braver la loi du Seigneur.

Mais non, ce n'est point un préjugé, ce ne sont point les hommes qui ont fait entrer dans la conscience universelle ce respect et cet amour que les Païens eux-mêmes ont ressenti pour la sainte pureté. Dieu nous a naturellement soumis au respect de tout ce qui est agréable, excellent et cher à ses yeux; c'est la pureté que je désire à mes sœurs, parce qu'elle leur vaut mieux que la richesse; parce que, vierges et chrétiennes, elles n'ont rien à envier dans le monde, et que leur voile immaculé, comme il est une égide puissante, car c'est Dieu qui le donne, est aussi un vêtement de gloire et d'honneur dont la splendeur n'a d'égale que là où sont les mêmes vertus.

Et je ne saurais dire pourquoi, mais je sentais dans mon âme une conviction profonde que le Seigneur accueillerait mes prières, lorsqu'elles s'élèveraient d'un cœur redevenu pur. Causant, en quelque sorte, avec mon Dieu de l'avenir de ces enfants, qui n'avaient point encore quitté le paradis de leur innocence et de sa grâce, il me semblait que je pouvais faire avec lui cet arrangement et, pour ainsi parler, ce marché : que je rentrerais dans ses lois, et, qu'à ce prix, il les préserverait d'en sortir.

Je n'entreprendrai pas d'exprimer avec quelle inexprimable joie je me berçais parfois de cet espoir, qui s'enracinait chaque jour au plus profond de mon cœur. J'étais alors dans la position d'un homme qui compte bientôt terminer heureusement la plus scabreuse affaire de sa vie.

Béni soit Dieu, qui nous donne des devoirs. Le Devoir est un gardien vigilant qui nous tient sans cesse en haleine; un sage compagnon qui nous empêche de perdre la bonne voie ou qui nous y fait revenir ; un phare qui brille dans la nuit du doute; un maître rude et inflexible qui nous tourmente au sein des plaisirs. Pour le chrétien le Devoir est un champ miraculeux qu'il féconde avec allégresse, voyant tout fleurir sous la rosée de ses sueurs, et écoutant comme la chanson d'autant de joyeux oiseaux les doux souvenirs de ses labeurs que le ciel a bénis.

## DEMAIN ! DEMAIN !

Je ne décidais rien, cependant! je remettais de jour en jour, d'heure en heure, et plus d'un mois s'était passé, éclairant mes idées, dissipant mon ignorance, dissolvant mes doutes, ruinant mes objections;... chose étrange et terrible! ne changeant rien à l'incertitude de ma volonté. La conviction de l'existence de Dieu m'avait conduit à toutes les convictions catholiques. Je ne bataillais point sur les dogmes; ils n'offraient rien à mon esprit qu'il ne lui fût aisé d'admettre, et je comprenais du moins que je ne pouvais comprendre, là où tout ne m'était pas parfaitement clair : Dieu, sans doute, avait bien voulu faire cette grâce à ma bonne foi. Je ne discutais pas davantage, on le com-

prend, sur la nécessité de me résoudre enfin et d'aller à Dieu. Plus les entraves qui m'arrêtaient devenaient puissantes, moins je voulais les avouer, et plus je craignais moi-même de les contempler. Le péché était dans mon âme; il défendait sa proie, il me suggérait mille ruses, mille retards; je souhaitais sa défaite, et je redoutais autant que lui l'instant où il serait vaincu.

Ma raison était impuissante, mes meilleurs désirs avortaient, la grâce était méprisée; la crainte même ne pouvait me presser d'aiguillons assez ardents. Je ne pouvais vaincre que par le secours du sacrement de pénitence, et le démon qui régnait en moi m'inspirait pour la confession une invincible horreur.

— Eh quoi! me disais-je, aller me jeter aux pieds d'un prêtre, dérouler à ses yeux toute ma vie et me montrer à lui, non tel que mes amis me connaissent, mais tel que je suis en effet! arracher à l'oubli où je m'efforce de les tenir devant moi-même, tant de souvenirs amers! dépouiller de leur manteau d'hypocrisie tant d'actions de belle apparence, mais en réalité détestables, par lesquelles j'ai trompé l'estime des autres! et tout cela, pourquoi? pour prendre ensuite un engagement que je ne pourrai tenir, peut-être; pour promettre de renoncer à des habitudes qui sont celles de ma vie, de vaincre des instincts qui m'ont toujours vaincu, de ne plus rechercher mille choses qu'il m'est aisé de mépriser, sans doute, qu'il m'est impossible, hélas! de n'aimer pas.

Gustave suivait avec une tendre inquiétude ce combat intérieur : cette science du cœur humain que donne à tout chrétien le vigilant examen de son propre cœur, lui permettait d'en saisir les péripéties renaissantes; la charité lui inspirait d'user de ses droits de vieil ami pour m'offrir discrètement les avis que mon orgueil et ma confusion ne voulaient plus demander. Quelques mots suffisaient pour donner passage au torrent de mes angoisses, et certes il n'aurait pas eu grand'chose à faire pour recevoir en entier ces aveux que je craignais de porter à l'oreille d'un confesseur; tant c'est encore un besoin naturel et impérieux que celui de s'accuser

et de gémir, de jeter hors de l'âme ce fardeau d'iniquité qui l'oppresse, pour y faire plus large place aux nobles sentiments! — Mais Gustave me disait : Ce n'est point à moi qu'il faut conter ta vie; Dieu ne te demande de faire ces aveux qu'à ceux qui ont pouvoir de t'absoudre; pour moi, je ne pourrais te plaindre davantage, j'y risquerais peut-être de t'aimer moins. Le démon nous suggère le désir de ces confidences dont il espère double profit, et par le scandale qui peut en résulter, et par la funeste habitude que l'on y prend de parler de ses fautes sans les laver et sans en éprouver de repentir; mais, en même temps, il sait nous inspirer l'horreur de la confession, parce que la confession est accompagnée des grâces célestes, en assez grande abondance pour que nous puissions triompher de lui. Tu ne comprends point cela? Explique autrement l'étrange mouvement qui te porte à révéler tes secrets à un homme qui peut les trahir, plutôt qu'au prêtre qui ne peut en profiter, qui doit les emporter dans la tombe et qui, probablement, en a entendu beaucoup de plus effroyables; car de plus vieux et de plus grands pécheurs que toi se sont convertis et ont été pardonnés.

Crois-moi, appelle Dieu à ton secours; mets cette forte garnison dans ton cœur assiégé par tant d'ennemis habitués à y pénétrer sans obstacle. Tu as essayé de beaucoup de choses pour obtenir la paix et triompher de toi-même, et tout a été vain; mais tu n'as pas essayé des moyens que la religion vient t'offrir; essaies-en. Voilà dix-huit cents ans qu'ils réussissent dans le monde; ils m'ont réussi à moi-même, car c'est une page de mon histoire que je lis dans tes tristesses. Ils seront tout-puissants pour toi, comme ils l'ont été toujours pour tout homme de bonne volonté. Paix aux hommes de bonne volonté; voilà ce que les anges chantaient dans la nuit de Bethléem.

Quant à persévérer, ne t'inquiète point : outre un miracle de la grâce que tu ne peux bien comprendre qu'après l'avoir éprouvé, l'Eglise sait retenir ses enfants, lorsqu'une fois ils se sont jetés dans ses bras. Par une foule

de pratiques confiantes et douces qu'elle nous enseigne, qu'elle multiplie, et à chacune desquelles elle attache quelque haute et secourable faveur, nous prenons une si chère habitude de vivre dans la pensée du ciel et de nos devoirs, que bientôt nous n'imaginons plus qu'on puisse l'oublier. Tu vivras tous les jours sous la protection de tes prières du matin ; tu t'endormiras sous les ailes de ton bon ange ; dans toutes les actions de ta vie, un mot, le moindre objet, la plus futile et la plus inapparente des choses, suffiront pour éveiller en toi des sentiments de confiance, d'amour, de regrets que Dieu se chargera de faire fructifier ; tu marcheras dans ses promesses et dans ses menaces, qui sont saintes aussi et secourables ; et si tu tombes, il te relèvera. Ce que je te dis là, j'en suis sûr : Dieu l'a fait, non pas une fois, mais cent fois et mille fois par jour pour moi-même, et ton âme n'est pas d'un moindre prix devant son amour. Tu ne peux le savoir, il est vrai, comme je le sais ; tes yeux ne sont pas tout émerveillés et tout éblouis de ces continuels prodiges ; Dieu en met l'adorable spectacle au prix d'un acte de foi, d'obéissance et d'amour que tu t'obstines encore à lui refuser ; tu restes au pied d'un mur qui te cache les merveilles et les fruits de l'Eden. Franchis ce mur comme tant d'autres l'ont franchi, tu verras, comme ils ont vu, comme je vois.

De quoi s'agit-il après tout : de dire à Dieu ce qu'il sait déjà. Car si son oreille peut entendre tes péchés, nul doute que son œil peut les voir, que sa mémoire peut s'en ressouvenir. Songe donc à ce que serait la confession si elle n'était qu'une invention purement humaine, combien elle serait niaise, inutile, funeste, impraticable et pour le pénitent et pour le confesseur ; songe ensuite au miracle de son universalité, de sa durée, de ses effets simplement visibles, et cherche après à ne plus entendre les cris du simple bon sens qui en proclame la divinité ! Or, que signifient les mots et les idées ? qu'est-ce que la raison, si nous nions qu'il y ait toute sagesse et toute puissance là où nous sommes forcés d'avouer qu'il y a divinité ? Nous portons en nous une source maudite de toutes les fautes : c'est

l'orgueil qui pousse l'homme à s'instituer seul juge de la légitimité de ses actions; mais il est juge et partie, il est donc mauvais juge, juge lâche et corruptible; et tu le sais bien; rarement il se condamne, plus rarement il s'impose une peine lorsqu'il s'est condamné; presque jamais il n'exécute sur lui cette peine insuffisante qu'il prononce sans lumières, qu'il n'a pas le droit de prononcer, qu'il prononce non pas par humilité mais par orgueil, et pour l'accomplissement de laquelle lui manquent et la force des grâces divines et le secours de sa propre volonté. De là cette succession non interrompue d'erreurs, de fautes, de crimes, qui le déconcerte, qui le décourage, étouffe ses regrets, fatigue la grâce et le jette enfin dans un endurcissement où, perdant la conscience du bien et du mal, il ne comprend plus rien à lui-même, renonce au combat, s'accepte mauvais, gâte par d'égoïstes calculs même les bonnes actions qu'on lui voit entreprendre, et s'applaudit de sa malice, jusqu'au moment fatal de son réveil dans l'autre vie, où la justice impérissable qu'il a méconnue le frappe pour l'éternité de remords éternellement inutiles. Que faire à cela? Cet enchaînement déplorable de fautes chaque jour plus grandes et chaque jour plus aisément acceptées, c'est l'ordre de la nature abandonnée à ses propres efforts, et l'on ne comprendrait pas même que Dieu qui nous à formés si fragiles, en fît l'objet de ses punitions, s'il ne nous avait donné de quoi vaincre nos faiblesses, et mis quelque part, à notre portée, des guides pour nous éclairer, des remèdes spirituels pour nous guérir, des cordiaux pour nous fortifier: la confession est tout cela. C'est l'orgueil qui te tue, et tu vois par le sentiment d'humiliation dont la confession l'épouvante, combien elle combat et asservit l'orgueil. Tu vas aux pieds du ministre de Dieu comme l'enfant à son père, tu lui dis: j'ai péché. Dieu le sait bien que tu as péché; mais par le fait de ton aveu tu reconnais un autre juge que toi-même, et tu lui demandes grâce; c'est là ce qu'il veut de toi. Or, ce juge est légitime et tout-puissant; il t'impose une pénitence légitime, et moyen-

nant l'humble accomplissement de cette pénitence qui consomme la défaite de l'orgueil, il te fait remise entière des peines éternelles jusqu'alors encourues. Ce n'est pas tout : ce juge que tu es allé chercher, tu l'appelles ton père, et c'est un père en effet que tu trouves en lui. Dieu qui t'a conduit à ses pieds par l'impulsion d'une grâce immense, lui inspire, dans la profusion de ses miséricordes, une connaissance de ton âme et de tes besoins spirituels, que toi-même tu n'as pas si entière ; ses avis, dictés par l'Esprit-saint, te remplissent de consolation et de courage ; Dieu, que tu ne sens que par tes troubles, se fait sentir alors par la paix, l'allégresse de la délivrance, et la sainte assurance de la victoire en de nouveaux combats. Si la nuit se fait encore, qu'importe la nuit ? tu as un guide fidèle ; si l'orage éclate avec des redoublements de fureur, tu ne verras l'étendue des dangers que pour louer, dans l'ivresse et la sécurité inouie de ton amour, la grandeur souveraine du Dieu dont la bonté te défend, te conduit et te sauve : tu seras dans ce vaisseau de Pascal, battu de vagues et de tempêtes que l'équipage, assuré de son salut, ne voit point sans plaisir. Ne me dis point que j'exagère : c'est un droit que tu n'as pas. J'ai pleinement porté le poids de tes incertitudes, tu n'as pas fait encore ce que j'ai fait pour en être délivré. Permets-moi de te donner un exemple vulgaire et certes bien au-dessous des choses dont nous parlons ; mais Dieu nous a environnés d'analogies dont notre intelligence peut aider sa faiblesse, comme le voyageur s'aide d'un bâton pour marcher. Supposons donc que tu es malade d'une fièvre qui résiste à tous les efforts de la science ; je te dis que j'ai souffert du même mal et que je m'en suis guéri par l'usage d'une certaine poudre qu'il est aisé de se procurer partout. Dis-moi après cela que tu ne peux me croire, que tu ne comprends pas que le sulfate de quinine guérisse la fièvre, lorsqu'une foule de remèdes également employés ne la guérissent pas. Tant que tu n'auras pas usé du moyen que je t'indique, mes raisonnements pourront ne pas prouver grand'chose, mais

les tiens ne prouveront rien. Seulement je continuerai de me bien porter, tu continueras de souffrir.

Tu es pauvre, nu, misérable, jeté dans la vie comme un enfant sans famille; toutes les ronces du chemin t'ont déchiré, fesant de ton corps une seule et douloureuse plaie; personne n'a répondu aux besoins de ton cœur, ton esprit traîne péniblement d'effroyables problèmes; tu n'as bu qu'à des sources amères, tu n'as mordu qu'à des fruits pleins de cendre; le souffle de ta poitrine est un long cri d'épouvante et de désespoir, tu vis dans l'horreur du passé, du présent et de l'avenir : c'est ainsi que j'ai longtemps vécu. Mais près de moi, sur ce chemin périlleux où je me lamentais jusqu'à mourir, on m'a fait voir tout à coup une maison magnifique à la porte de laquelle on m'a dit de frapper. Eh quoi! couvert de haillons et de souillures, plus misérable que le ver et plus abandonné, que je demande l'entrée de ce royal séjour? « Oui, frappez au nom même de votre infortune, au nom de votre abandon, de vos plaies et de vos souillures; car, là, réside votre père et votre sauveur, là sont vos frères et vos amis, impatients de vous recevoir et de vous secourir. » Et comme j'hésitais encore, la porte s'est ouverte, les serviteurs de la maison s'avançant vers moi, au nom de leur maître m'ont supplié d'entrer, m'assurant qu'on ne me renverrait point et que je serais guéri. J'hésitais toujours : alors le fils du maître, aussi puissant que le maître, et maître lui-même, est venu; il m'a dit que, non-seulement je pouvais entrer, mais que c'était mon droit inaliénable, et qu'il me l'avait acquis lui-même, par amour pour moi, au prix de son sang et de ses douleurs; que maintenant son Père et mon Dieu, jadis irrité, me voulait pardonner, m'ouvrait ses bras, et, qu'en m'y jetant, je serais guéri. Il me persuadait et cependant je voulais fuir; il me suivit, me pressa de douces paroles, et, par la connaissance qu'il me donna de mes maux, me convainquit enfin que lui seul pouvait être assez puissant et m'aimer assez pour les guérir. Je m'abandonnai à lui, je le suivis dans la demeure de son père, j'y fus salué du doux nom de fils, et je sentis qu'avec ce titre de gloire j'entrais en

possession d'une autre vie. Des mains sacrées effacèrent mes souillures, pansèrent mes plaies, sans m'en faire rougir; me présentèrent une nourriture divine qui me ranima, éclairèrent mon esprit des flots d'une lumière qui n'y laissa point d'ombre? tant de bonté m'enseigna promptement l'amour, tant de miracles m'eurent bientôt revêtu de confiance; et, guéri de mes plaies comme il m'avait été promis, plein de foi, enivré du saint bonheur de la reconnaissance, heureux de ma dignité reconquise, tranquille sous tant de protection, ravi parmi tant de clarté, je marche libre de mes vieilles entraves, unissant mon allégresse aux cantiques joyeux de cette nature si morne naguère; et là où je succombais sans cesse, aujourd'hui, par la force de Dieu qui m'a sauvé et qui me sauve, je ne chancelle même plus. Et toi qui te lamentes et qui doutes, les serviteurs de Jésus t'avertissent, Jésus lui-même te presse, et tu le sais bien, de le suivre où je l'ai suivi, dans sa maison, dans son église: tu n'en as point comtemplé les merveilles, mais aussi tu n'en as point franchi les portes. Moi, j'y suis entré, je te dis que ces merveilles y sont et que je les y ai vues.

Je ne pouvais point répondre, et je ne voulais point agir. Je demandais du temps : je ne savais pas cette chose et cette autre, que je prétendais nécessaire d'apprendre; je ne me sentais point si troublé ni si malheureux qu'il croyait, ni si pressé d'entrer, et Dieu ne fesait point ce miracle en ma faveur. Dieu avait été patient jusqu'alors : il m'accorderait bien encore quelque délai.

— Es-tu donc plus avancé qu'hier ? continuait Gustave. Si tu savais, quand l'heure est venue, comme on regrette de ne l'avoir point avancée autant qu'on le pouvait, au lieu de la retarder opiniâtrément! Songe que chaque jour accroît le nombre de ces fautes dont la foule t'épouvante déjà jusqu'à différer de n'en faire jamais l'aveu. Ce que tu ne sais pas aujourd'hui tu ne le sauras jamais; peut-être même oublieras-tu dans la nuit de ton endurcissement que tu es un pécheur et que Dieu t'a fait de sa tendresse un droit au pardon. Parce que Dieu t'a donné du temps,

tu crois qu'il t'en donnera. Mais le temps que tu dois passer sur la terre est mesuré, la limite en est fixée à jamais, et c'est ce soir peut-être que tu l'atteindras. Ne dis donc pas que tu es jeune, que tu n'as point achevé ton bel âge et que tu veux jouir de ta fraîche saison, car ni toi ni moi ne savons si tu ne portes pas déjà devant Dieu les marques de l'extrême vieillesse : n'es-tu pas un vieillard si tu dois mourir demain?

Cette pensée de la mort me glaçait, car je ne suis point entré dans le sanctuaire comme un noble enfant du Seigneur, par la porte radieuse de l'amour, mais en esclave et rampant sous les voûtes de la crainte, avec tout le troupeau des cœurs abaissés. Cependant je ne pouvais me décider encore, et mon pauvre Gustave gardait comme moi le silence, craignant s'il me poussait davantage, de m'irriter, ainsi qu'il était arrivé souvent.

Et tandis qu'avec Adolphe il demandait pieusement au Seigneur de me secourir, moi je fesais à l'enfer mes vœux misérables : je cherchais à me fortifier de mes plus mauvais souvenirs, j'espérais de quelque événement le surcroît de courage dont j'avais besoin pour échapper à Dieu. Dans ce but j'allais tous les jours demander à la poste des lettres de Paris sur lesquelles je comptais beaucoup, et qui devaient être de nature à me rejeter tout à fait parmi tout ce que je craignais tant d'abandonner. Ces malheureuses lettres n'arrivaient point. Tous les jours l'employé de la poste me répondait froidement qu'il n'avait rien à mon nom, et je me perdais en conjectures sur ce retard inexplicable. Puis quand je m'étais longuement abandonné à la colère, aux soupçons, aux inquiétudes, je me disais : Si mes lettres n'arrivent pas demain, je n'hésite plus. Et le lendemain je remettais au lendemain encore, quoique les lettres ne fussent pas arrivées.

# LA VILLA DES ROSES.

Sur l'une des collines de Rome, s'élève une habitation charmante. On l'appelle la villa *Palatine* à cause de sa situation, ou la Villa-Millns, du nom de son propriétaire actuel ; nous l'avions baptisée, nous, la Villa des Roses; en rappelant ce dernier nom, je n'ai plus besoin de dire pourquoi c'était une de nos chères promenades, et pourquoi le souvenir nous en est resté si doux. Aux avantages d'un site ravissant, d'un grand nombre de belles ruines qui sont parsemées dans son vaste enclos, et d'une foule de souvenirs, je dois le dire, qui nous touchaient peu (car je ne sais même pas quelles sont ces ruines là ; mais tous les visiteurs n'ont point cette sauvage indifférence), la Villa des Roses unit l'avantage

encore d'être aimée du soleil, et de jouir plus tôt et plus longtemps que les autres d'un printemps embaumé. Les roses y fleurissent partout, en espaliers, en gerbes, en bosquets; elles encadrent des parterres tout entiers semés de violettes, ou d'immenses corbeilles de résédas. En vérité l'on ne peut remercier trop les propriétaires de ces beaux lieux, qui n'ont point l'égoïsme de les garder pour eux seuls et qui veulent bien les ouvrir aux étrangers. Il serait malaisé d'exprimer combien les yeux sont charmés de cette prodigalité de fleurs et au milieu de quel nuage odorant on se promène, entre le ciel et la terre, ayant sous les yeux les deux Rome, et avec quel enthousiasme de tendresse mélancolique l'amour des absents, parmi tant de joies, se ranime au fond de la pensée.

— Dieu soit loué d'avoir fait la terre si belle, dis-je à Gustave.

— Et qu'il soit loué d'y avoir mis tant d'amertume et de douleur continua-t-il, car on s'y plairait trop.

— Eh quoi! lui dis-je, est-ce que cette paix chrétienne dont tu me vantes si souvent les douceurs t'aurait abandonné?

— Ni la paix, répondit-il, ni grâce à Dieu, le désir d'une paix plus complète et plus sûre dans un monde où elle me sera éternellement assurée. Je ne suis point las d'un combat que Dieu m'a donné la force de soutenir. Cependant j'aime à penser qu'il aura sa fin. Or, cette grande affection que nous prenons aux choses de la vie, c'est le combat, et Dieu, qu'on est souvent tenté de trouver trop sévère, nous y secourt de deux façons : nous donnant la joie pour nous aider à supporter la peine, mêlant la peine à la joie pour nous rappeler que notre lot éternel n'est pas sur cette terre, et que nous avons à travailler pour mériter mieux. Que pourrions-nous désirer, si le corps habitait ici-bas en paix et en gloire, et si le cœur trouvait dans les tendresses humaines, je dis les plus pures et celles que Dieu sanctifie, tout ce qu'il y souhaite et tout ce qu'il y a cherché? Mais la fleur et l'épine sont sur la même branche, il n'est point de chemin si doux où l'on ne rencontre

enfin la fatigue, de miel qui n'ait son dégoût, de beauté qui n'ait son imperfection, de paix humaine et de contentement terrestre où ne séjournent l'inquiétude et le désir; cela est bien, et nous devons remercier Dieu de laisser en nous ces témoignages de notre infirmité. Je ne connais rien de possible qui puisse faire souhaiter à un homme raisonnable cent années de vie, même d'une vie pure; ce qui est pourtant le plus grand allégement imaginable au fardeau des jours; car, fît-on d'une pareille vie le ciel sur la terre, ce serait le ciel sans la présence de Dieu.

— Le ciel! m'écriai-je, quelles images vous en faites-vous donc?

— Mais aucune image, reprit-il, car je ne pense pas que le chrétien puisse embellir assez rien de tout ce que Dieu lui donne à contempler ici-bas, pour arriver à se former une idée imparfaite des splendeurs que le Seigneur habite, et qui sont à la mesure de sa grandeur et de sa puissance infinies. Le ciel est le séjour de Dieu, l'âme fidèle y sera près de lui, à jamais, dans sa grâce impérissable, dans son amour éternel; elle y sera dans la compagnie de la sainte Vierge, des anges et de tous les saints; elle ne craindra plus la chute, ses plus nobles désirs seront satisfaits, elle occupera un rang dont elle sera contente. C'en est assez sans doute, et cette espérance, cette certitude est suffisante pour nous faire prendre en patience toute peine qui nous est infligée ici-bas, en mépris tout plaisir que la volonté de Dieu nous y refuse. Mais Dieu est si bon qu'il n'a pas borné ses soins à nous promettre l'entrée au séjour de sa gloire, et à nous révéler des saintes félicités qui nous y attendent tout ce que peut en comprendre la faiblesse de notre esprit. Il nous avertit à chaque pas, en toute joie, en toute chose, que la terre est un lieu d'épreuve et d'attente, et pour éviter que nous ne nous attachions à notre exil, sa providence nous y impose d'inexorables déboires, nous y fait porter des désirs que rien ne peut combler, ou du moins qui ne sont comblés que par la ferme espérance qu'il assied en nous. Que de fois j'en ai murmuré! combien j'apprends maintenant chaque jour à l'en bénir.

J'écoutais ces paroles et toutes les autres bonnes paroles que l'on me disait, en cherchant à leur fermer mon cœur; je ne pouvais les oublier et je voulais penser comme si je ne les avais point entendues; mais parce qu'elles pénétraient comme le coin dans le chêne, dans ma volonté rebelle, plus je fesais de résistance et plus solidement elles tenaient. Quelle chose, en effet, n'est pas, pour l'intelligence chrétienne, preuve et très-grande preuve de la bonté de Dieu? Acceptons avec reconnaissance les douceurs de la vie, bénissons-en les amertumes.

Un saint François, dans sa sublime candeur, pouvait remercier Dieu d'avoir fait les fleurs si belles; car au milieu de leurs parfums, son âme détachée de tout, s'élevait au saint désir de la mort; mais pour nous, convives toujours affamés des délices de la terre, c'est le piquant de l'épine qui rend la couronne de roses pesante à nos fronts, et qui nous fait désirer l'impérissable diadème que nous porterons à de plus saints banquets.

O fleurs qui parfumiez ces beaux jardins, où j'errais en causant du ciel et de mon âme, cœur à cœur avec un si agréable et si sûr ami! Doux étaient le spectacle, et l'entretien et l'heure; le soleil d'avril échauffait l'air embaumé, mille oiseaux chantaient dans l'espace, et Rome élevait jusqu'à nous l'éloquente voix de ses deux royautés. Mais des voix plus joyeuses que la voix des oiseaux, mais des cris plus éloquents que la voix de Rome, éclataient en mon âme éblouie par instants d'un adorable espoir; et, pénétré, ravi, sentant en moi toute ma jeunesse, toute mon intelligence, tout mon avenir, je disais à ce viel ami dont je serrais la main fidèle: une existence n'a pas deux fois de pareils moments!

Et cependant, lorsqu'au retour j'aperçus de loin, sous un ciel brumeux, sur un triste rivage, la pauvre maison où m'attendait ma mère, et quand je reconnus ma mère elle-même, qui venait sur le seuil contempler cette route à laquelle depuis si longtemps elle redemandait son fils: ô fleurs, ô spectacles ravissants, ô belles heures de ma vie, combien vous fûtes oubliés! O pâles allégresses de la chair, tout entières effacées par une seule de ces larmes jaillies de mon cœur!

Pourtant, mon Dieu, ce n'était là encore qu'une joie de la terre, et cette mère si tendre et tant aimée n'est enfin que la mère de mon sang, de ma misère et de mon peché. Que sera-ce donc, et que sera le souvenir de toute chose heureuse en ce monde, lorsque je reviendrai, non plus à la maison de boue de mes parents mortels, non plus au berceau de cette vie pleine d'offenses, mais au palais de ma sainte origine et de vos impérissables splendeurs, mais à Marie, la mère de votre amour, mais à Jésus qui a tant souffert pour me racheter, mais à vous de toute éternité, mon père, et père de mon éternité! Gloire à vous, à vous seul honneur, bénédiction et louange dans les siècles des siècles. Amen.

15

# L'ANNIVERSAIRE.

J'interromps ces récits, tracés d'une main rapide durant les loisirs que me fait la nuit, pour écouter l'heure qui sonne. Un jour finit, un jour commence; mais pour moi, cet instant a quelque chose de plus solennel : c'est une année qui finit, c'est une année qui commence. Il y a maintenant vingt-sept ans accomplis que ma mère m'enfanta dans les douleurs, et que bien heureuse, malgré ses douleurs, elle déposa son premier baiser maternel sur le front de son premier né. J'ai besoin de mettre sous la protection du Ciel, qui m'a montré tant d'amour, cette année nouvelle dont il m'accorde de voir le commencement; je le prie de la rendre moins stérile en œuvres de piété

que ne l'ont été ses devancières, ces années maintenant enfuies, insaisissables, perdues à jamais; perdues avec toutes les grâces et toutes les occasions de mérite que Dieu y avait attachées; disparues avec tant de misérables rêves qui formaient, il n'y a que deux jours encore, mes projets d'avenir; envolées sans retour avec un grand poids d'actions condamnables que je pouvais ne pas commettre, et qui vont m'attendre au tribunal de Dieu pour m'être reprochées au jour du Jugement, et pour me confondre à jamais, si je ne profite en hâte des instants, peut-être bien courts que la clémence divine me laisse encore, afin que je les expie, afin que j'atténue par mon repentir et surtout par des actions meilleures, le terrible compte que tôt ou tard je rendrai. Je demande à ceux qui liront ces pages, maintenant que je vis ou quand je serai mort, d'être assez charitables pour donner à mon âme le secours d'une prière, et surtout je les engage à faire eux-mêmes ce que je fais en ce moment, à examiner leur vie, à demander grâce pour l'avenir. Quels qu'ils soient, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, leurs années passeront comme ont passé les miennes; bonheur, malheur passeront comme souvent mon bonheur et mes peines ont passé, et leur vie, enfin, finira comme la mienne doit finir: il n'en restera rien que le bien et le mal dont Dieu fait là-haut la balance. Mais, poussière et brin d'herbe, je puis cependant élever une voix qui rassure mes frères, car je suis pour moi-même et pour les autres, dans ma misère et mon infirmité, un grand exemple des miséricordes infinies de Dieu. J'ai marché dans beaucoup de sentiers douloureux et obscurs; j'ai été bien pauvre, bien faible, bien seul; cependant j'ai senti toujours sa providence à la portée de ma main; il a toujours mis sur les buissons de la route assez de graines pour me nourrir. J'ai suivi longtemps des voies funestes, mais quand j'ai crié vers lui il m'en a retiré; je me suis trouvé sans abri, et c'est alors que j'ai connu sa bonté souveraine et qu'il m'a chaudement revêtu des rayons de son soleil; enfin j'ai eu le malheur de pla-

cer ailleurs qu'en lui mes espérances, et, c'est le miracle de tendresse dont je dois le plus le bénir, il m'a bientôt fait voir combien sont vains, trompeurs et fragiles tous ces palais de chimères où nous cherchons à nous réfugier, comme si son amour ne suffisait pas. Oh! que de soins visibles pour une si misérable créature! Oh! que de longanimité pour un cœur si souvent obstinément ingrat! Que de patience à me répéter sans cesse ce que je devais apprendre, ce que je ne voulais pas savoir! Que d'abîmes dont je n'ai pu sonder l'épouvantable profondeur qu'après les avoir miraculeusement franchis! Quand je contemple ce grand nombre de mes jours écoulés, rassemblés tous dans un seul souvenir, je vois une providence inépuisable en amour, qui en a dirigé tous les événements pour mon bonheur présent et pour mon salut éternel, comme si elle n'avait eu à s'occuper que de moi dans le monde, et comme si le monde entier n'avait été créé que pour moi; et j'acquiers la certitude claire et palpable que Dieu, de toute éternité, a en effet daigné s'occuper de moi, pauvre atome, et daigné s'en occuper constamment, tandis que j'ai passé de longues années sans jamais songer à lui, et que maintenant encore j'y songe si peu.

Oui, de toute éternité Dieu a daigné s'occuper de moi, voilà ce que m'apprend chaque jour et chaque instant de ma vie. Est-ce sans raison qu'il m'a fait naître où je suis né plutôt qu'ailleurs; qu'il ma conduit par mille aventures si fécondes en utiles enseignements; qu'il m'a fait rencontrer par un enchaînement de circonstances qui, se tenant toutes, remontent jusqu'à l'infini, tant de bonnes âmes, tant de généreux amis qui ont travaillé à soutenir ma vie, à éclairer mon cœur, après qu'ils eurent eux-mêmes, par une suite d'autres circonstances également multipliées, également incalculables et merveilleuses, reçu la lumière qu'ils devaient me communiquer? Est-il dans l'histoire du monde un seul événement, grand ou petit, que je puisse assurer avoir été étranger ou indifférent à ce tendre dessein que Dieu semble s'être formé de mon bonheur et de mon salut?

Il existe des hommes sur la terre que je n'ai vus qu'une fois, qui ne m'ont dit qu'une parole en passant que je n'entendrai plus, que je ne reverrai plus, car depuis ils sont morts; mais cette parole a été pour moi l'occasion d'une bonne pensée, d'une bonne résolution; elle m'a évité une faute qui en aurait engendré mille autres peut-être. D'où venaient-ils? N'est-ce pas Dieu qui les envoyait? Il y a des écrivains morts depuis plus de mille ans, dont je n'ai lu qu'une page; mais cette page m'a consolé dans un moment pénible. En la leur inspirant, Dieu ne songeait-il pas à ce moment de tristesse et d'abandon où j'aurais besoin pour me consoler d'un ami discret, qui toucherait aux plus secrètes plaies de mon âme, sans que cependant je lui en eusse rien confié? Qui donc a élevé sur les chemins ces croix qui ont arraché à mes distractions tant de prières? Qui donc, pour réjouir mes yeux et mon cœur, a semé dans les champs tant de fleurs charmantes? Qui donc m'a conduit par la main à travers des routes étranges et inouïes auprès des âmes pleines de charité qui, dès qu'elles m'ont vu, m'ont donné le verre d'eau, le vêtement, le secours; et qui donc avait mis dans ces âmes cette abondante charité? C'est mon Dieu, c'est mon père! c'est lui qui, bien avant que je n'eusse vu le jour, disposait sur mon passage tant d'abris bienfaisants, tant de voix consolantes, tant d'arbres chargés de fruits et chargés encore de fleurs, et tant de cœurs pour m'aimer, que je connais déjà, et tant d'autres que je ne connais pas encore, que je rencontrerai plus tard, selon mes besoins. Il songeait à moi quand les aïeux de mes aïeux dormaient encore dans le sein de leur mère; il y songeait dès l'origine des temps, comme maintenant il songe à ceux qui viendront à la fin des temps mêmes, et continue, en vue de ces derniers nés des hommes, par nos actions présentes, l'œuvre de miséricorde qu'il prépare de toute éternité pour tous les humains. Oh! chose solennelle! pensée qui confond l'esprit et le frappe de vertige dans les hauteurs sublimes où elle le fait monter, de se dire et de savoir que nous, misérables créatures, nous ne faisons point une action si misérable et si petite qui

ne soit pourtant un moyen dont Dieu daignera se servir durant toute l'existence du monde, et qui n'ait son influence sur les destinées futures de tant d'hommes à naître, et peut-être de tant de nations qui ne sont point encore formées!

Et au milieu de tout cela, dans cette chaîne immense et serrée où l'on est à la fois un anneau imperceptible et indispensable, dans cet édifice infini où tout homme peut se considérer comme étant la clé de voûte et comme n'étant rien, pressé, retenu de tous côtés, se sentir libre pourtant! sentir qu'on l'a été toujours, qu'on l'est encore, qu'on le sera! avoir de cette liberté suprême autant de preuves intimes qu'on a commis d'actions bonnes ou mauvaises! vivre dans le miracle de l'union et de l'accord de la prédestination et de la liberté, le contempler, le contempler comme on contemple le soleil, d'un œil ébloui et qui ne voit plus à force de voir! quelle incommensurable idée de la dignité de l'homme, de la tendresse, et, si l'on peut parler ainsi, de la délicatesse de l'amour de Dieu! Il veut être aimé librement, il veut qu'on sache pourquoi on l'aime. La prédestination, c'est la constance de ses bienfaits; la liberté, c'est la raison et l'intelligence; l'accord, c'est la clémence et le pardon, c'est le sang de Jésus qui, au moindre cri de repentir, tombe sur le péché, le dissout, l'anéantit, et sans cesse remplace par des œuvres de grâce qui sauveront le monde, la multitude des œuvres de mal qui le perdraient... O mon cœur! arrête ici, sois humble, tais-toi! Que veux-tu expliquer? est-ce toi qui t'épouvanteras d'un mystère? va! nourris-toi des fruits que ce soleil fait mûrir, et ne demande pas d'autres témoignages de sa vertu. Ce que tu comprends, tous les cœurs chrétiens le comprennent, aucune langue ne l'expliquera. Prie pour ceux qui s'obstinent orgueilleusement dans les ténèbres à nier ce que tu vois bien, et si Dieu, touché par tes prières, leur inspire un peu d'humilité, ils en sauront bientôt autant que toi-même, et plus que n'en peuvent apprendre toutes les analogies.

Mes frères qui vous refusez à Dieu, c'est pour vous que j'ose élever la voix malgré tant de motifs qui m'im-

poseraient le silence si je n'écoutais que ma force et les conseils de l'égoïste raison ! c'est pour vous que je vous parle de moi-même, avec cet abandon sur lequel on se méprendra peut-être et qu'il peut paraître juste de condamner. Mais j'obéis à des entraînements plus forts que moi. Vainement avant d'écrire je me marque des limites que je ne franchirai pas; quelque chose me soulève, m'emporte, je ne puis plus m'arrêter; et tout étonné moi-même de m'entendre, je me demande si c'est moi qui viens de parler ainsi, car jamais je n'ai prévu que je dirais ces choses, et tout à l'heure elles n'étaient pas dans mon esprit. Les voilà pourtant : je me croirais coupable à présent de ne pas les dire : Pensez ce que vous voudrez, mais c'est que je vous aime !

Priez pour moi si je vous suis utile ; priez plus ardemment encore si j'ai le malheur de vous scandaliser. Je n'ai point de mauvaise intention : j'ai regardé ma vie, c'est la vôtre; souvent je l'ai crue amère ; elle est cependant pleine de bénédictions : qui que vous soyez, c'est votre vie. Tout y a passé vite, et beaucoup de temps y fut mal employé : hélas ! n'est-ce pas encore votre vie ? Enfin, j'ai demandé à Dieu de pardonner le passé : plus ou moins, qui n'a pas cette demande à lui faire ? Je lui ai demandé surtout de protéger l'avenir, de multiplier dans mes jours l'occasion des bonnes œuvres, de me faire vivre pour effacer le mal, pour mériter, pour l'aimer, pour le servir, pour être son enfant soumis et fidèle, pour rendre à mes frères le bien qu'ils m'ont fait : par l'ardeur des vœux que nous faisons ensemble, que ce soit ma vie ! O mes frères ! que ce soit notre vie !

## DERNIERS COMBATS.

Nous étions aux approches de Pâques. Afin de solenniser comme il convient à des enfants de Dieu et de l'Eglise catholique cette fête si glorieuse, mes amis s'efforçaient de redoubler de piété, et redoublaient en effet de vigilance pour eux et de prières pour moi. Un motif religieux dirigeait toutes leurs visites dans Rome, où je les accompagnais toujours; la foi et l'amour de Dieu inspiraient leurs conversations; ils restaient plus longtemps prosternés devant les autels, et moi j'étais plus troublé et plus pressé que jamais, et plus que jamais irrésolu: j'attendais toujours ces lettres qui n'arrivaient pas; je pensais que des catastrophes avaient éclaté depuis mon départ, et que par là, peut-être,

Dieu commençait à me punir ; ou simplement qu'oublié de ceux dont je me croyais aimé, j'allais faire encore une fois l'épreuve si souvent faite du mensonge de toutes les affections.

J'enviais le bonheur de mes amis chrétiens qui s'aimaient entre eux d'une amitié sainte et durable, qui aimaient toujours Dieu par-dessus toutes choses, et qui vivaient continuellement dans la certitude de son amour.

Un jour de dimanche, l'un d'eux proposa de sanctifier la soirée par une lecture pieuse : tout le monde en fut d'accord, et moi-même j'y consentis bien volontiers. Adolphe avait apporté de Paris quelques volumes contenant le *Carême*, de Bourdaloue. Il lut le titre de plusieurs sermons ; l'un aimait mieux celui-ci, l'autre celui-là. On convint de s'arrêter au choix indiqué par l'époque où nous étions : nous entrions dans la Semaine-Sainte.

Quoique je ne sois rien moins qu'habile dans l'art excellent de la lecture à haute voix, moitié par vanité, moitié par désir de plaire à mes amis, je m'étais offert comme lecteur. Adolphe me présenta donc le livre ouvert au sermon pour le lundi de la Semaine-Sainte : *Sur le Retardement de la Pénitence.* Je ne fis pas d'abord attention à ce titre, qui surprit mes compagnons, ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, et qui les rendit attentifs, comme à un avis solennel que le Seigneur allait me donner en leur présence. Je ne songeais véritablement qu'à lire de mon mieux, à ces chrétiens, un discours que je croyais devoir les intéresser plus que moi.

Je ne connaissais rien de Bourdaloue; j'appris vite à le connaître. On sait comment procède ce grand prédicateur : il pose et divise, en quelques lignes d'une admirable clarté, le sujet de son discours, s'emparant sur-le-champ de l'esprit de l'auditeur, et le frappant comme d'un coup de massue du bloc des sévères et irrésistibles doctrines qu'il va lui développer ; puis il marche, il s'avance d'un pas tranquille, mais impitoyable ; il monte comme les grandes eaux, couvrant dans toute son étendue l'espace qu'il s'est marqué, gagnant toutes les objections l'une

après l'autre, allant des plus faibles aux plus élevées, et les submergeant toutes des flots puissants de sa logique sans cesse alimentée par la puissance de la foi et par la science de la doctrine, qui est la vraie science de l'homme et la vraie science de Dieu. Peu de mouvements, point de fleurs; il ne songe pas à entraîner, il dédaigne de séduire; mais une clarté qui ne permet aucun subterfuge, une raison qui s'élève sans effort à toutes les hauteurs, une certitude impassible de l'évidence, qui accule tout ce qu'on lui oppose dans la contradiction et dans la folie. Or, je me trouvais aux prises avec ce rude adversaire sur le dernier terrain où je m'étais réfugié. Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie; ou plutôt je ne lisais pas, j'écoutais avec une sorte d'effroi et de stupeur une voix qui ne me semblait plus être la mienne, et qui, me révélant, en présence de mes amis, toutes mes pensées misérables, me couvrait de honte et de confusion. Je tremblais, je balbutiais, je me sentais rougir; mon front s'humectait de sueur : tantôt je voulais jeter le livre et me retirer, tantôt je voulais m'interrompre pour m'écrier que j'étais vaincu et que je prenais l'engagement de ne plus résister à des raisons dont la force me laissait sans excuse, tantôt je sentais les larmes me gagner; et je continuais à travers l'orage de ces sentiments divers ce sermon, cet avertissement à la fois paternel et terrible, où les menaces de mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut, si je voulais me sauver, et qui me fesait si bien sentir qu'en effet, dans la position où Dieu m'avait mis, j'avais moi-même, en mes propres mains, et le don de ma grâce et la sentence de ma condamnation.

Tout ce qui m'avait été dit, tout ce que je me disais moi-même, et tout ce que je craignais de m'avouer, Bourdaloue me le répétait à voix haute, avec l'autorité souveraine de l'Ecriture Sainte, des Pères, de son propre génie, avec des paroles qui pénétraient comme des glaives ardents jusqu'au fond de ma conscience : « Je viens aujourd'hui vous dire ce que l'Ange dit à

» saint Pierre dans la prison : *Surge velociter;* levez-vous
» et ne tardez pas. Je sais quelle illusion vous séduit, et
» par quels prétextes la passion vous trompe et vous joue.
» Pour calmer les remords intérieurs de votre âme, vous
» ne renoncez pas entièrement à la pénitence, mais vous
» la différez; vous ne dites pas : Je ne me convertirai
» jamais; ce désespoir fait horreur; mais vous dites :
» Je ne me convertirai pas encore si tôt; et moi je veux
» vous faire voir les suites malheureuses de ce retarde-
» ment, et l'affreux danger où il vous expose....

« Il n'y a rien de certain, mes frères, dans le futur,
» que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, si-
» non que nous y serons surpris; car le Sauveur du mon-
» de nous l'a dit en termes formels : *Quâ horâ non pu-*
» *tatis.* Après une parole si positive, mais si terrible,
» ajouterai-je encore au désordre de mon péché les dé-
» sordres de la plus insensée témérité, remettant tou-
» jours ma conversion, demandant toujours trêve jus-
» qu'au jour suivant : *Inducias usque manè?* Et pourquoi
» cette trêve, qui ne peut être, si je l'obtiens, qu'une
» continuation affectée de mon iniquité; et, si je ne l'ob-
» tiens pas, que la cause de mon impénitence finale?
» Pourquoi cet appel opiniâtre au lendemain, contre
» l'oracle de la sagesse qui me le défend : *Ne glorieris*
» *in crastinum?* Puis-je ignorer que ce lendemain a
» perdu des âmes sans nombre, et que l'enfer est plein
» de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur!
» Ils se flattaient d'un lendemain, et il n'y en avait point
» pour eux; ils avaient fait un pacte avec la mort, se-
» lon l'expression du texte sacré, et la mort ne le gardait
» pas. Est-il croyable qu'elle changera de nature pour
» moi, et qu'étant si infidèle pour le reste des hommes,
» j'aurai seul le droit de pouvoir m'y fier? Quand mê-
» me je l'aurais ce lendemain, sera-ce un temps de péni-
» tence et de conversion? Toute sorte de temps n'est point
» le temps de la pénitence....

» Nous le connaissons, chrétiens, ce temps de la visite
» de notre Dieu; ce jour qui nous est accordé, nous le

» connaissons, et peut-être à l'instant que je vous parle, » Dieu vous dit-il secrètement : Voici, pécheur, votre jour, » voici le temps que j'ai destiné pour vous ; c'est aujour- » d'hui qu'il faut quitter cette vie libertine, car je ne » veux plus de retardement. »

C'étaient là de ces paroles qui me fesaient pleurer, car je sentais vivre en moi-même le miracle qu'elles m'annonçaient ; mais bientôt j'étais saisi d'épouvante en écoutant ces menaces :

« Qui sait si Dieu se tournant contre nous (après » que nous aurons méprisé la grâce), ne nous dira » point alors, comme à ces Juifs dont il est parlé au » premier chapitre d'Isaïe : Retirez-vous et ne paraissez » point devant mes autels pour me faire une offrande » indigne de moi ; je ne vous connais plus et vos sa- » crifices me sont à charge ? Comme Roi des siècles et » Monarque éternel je voulais les prémices de vos années, » je voulais ces années de prospérité qui furent pour » vous des années de dissolution ; je voulais ces années » de santé que vous avez consumées dans le repos oisif » d'une vie molle et paresseuse ; je voulais cette jeunesse » dont vous avez fait le scandale de tant d'âmes ; je » voulais cet âge mûr qui s'est passé dans les intrigues » de votre ambition démesurée ; vous avez sacrifié tout » cela au monde et vous l'avez fait dans l'assurance que » ce serait assez de m'en offrir quelques débris ; et moi » je vous dis que ces oblations me sont odieuses et qu'il » est de ma gloire de les réprouver. Ainsi parlait le » Seigneur, et ainsi se comporte-t-il tous les jours à » l'égard de certains pécheurs, après les délais criminels » qu'ils ont apportés à leur conversion. »

Mes amis eurent pitié de moi ; pxétextant la fatigue d'une si longue lecture, ils m'interrompirent à la fin de la deuxième partié ; et de fait, véritablement, je n'en pouvais plus ; mais bien avant dans la nuit la voix de Bourdaloue retentit à mon oreille, et le lendemain encore je l'entendais comme un tonnerre menaçant.

Ce jour-là, si je ne me trompe, qui était le lundi de la Semaine sainte, ou le mardi, nous allâmes entendre la messe à Saint-Pierre. Je n'entrais jamais sans émotion

dans ce temple sublime, et, comme un vrai catholique de Rome, j'y fesais de bon cœur mes dévotions. Je ne manquais pas de baiser le pied de cette statue du prince des apôtres, dont le bronze, en cette partie, s'est usé et a pris une autre couleur au contact des lèvres fidèles qui viennent s'y poser. Quels cœurs malheureux ont donc les premiers conçu un triste plaisir à contester le sentiment si naturel qui nous porte à honorer les reliques des saints et à les invoquer devant leurs images ? J'étais certes libre de préjugés, je n'étais pas chrétien encore, je refusais encore à Dieu ce qu'il me demandait essentiellement, et déjà pourtant j'aimais les saints; mon cœur et ma raison me montraient en eux des médiateurs qu'il m'était doux et consolant d'appeler à mon secours.

Après la messe, nous allâmes nous agenouiller devant la balustrade qui entoure, près du maître-autel, le tombeau des Apôtres. C'était notre usage toutes les fois que nous visitions Saint-Pierre : et même, je puis bien l'avouer, j'avais souvent trouvé que mes amis y passaient un peu trop de temps. Il n'en fut pas de même ce jour-là. Appuyant mon front sur mes mains jointes, j'osai enfin devant Dieu contempler franchement mon âme, bouleversée depuis un mois par tant de contradictions, chargée de tant d'inquiétudes, bourrelée de tant de remords, si honteuse de ses lâchetés, si effrayée de l'avenir qui l'attendait, et si incertaine encore de ses résolutions. Jamais je n'avais vu si clairement mes misères ; je fus saisi de pitié, et ne pouvant plus m'en tenir, je pleurai sur moi-même à chaudes larmes, dans une angoisse et dans un déchaînement de douleurs que je ne saurais bien exprimer ; c'était un trouble sans pareil, une confusion inouïe : le regret de mes péchés et l'amour de mes péchés, la colère, la tendresse, l'impuissante fureur d'un cœur vaincu malgré lui, le repentir généreux d'un enfant qui retourne à son père, le désespoir d'un jeune homme arraché à tous ses plaisirs, la reconnaissance d'un prisonnier délivré de ses fers ; tout ce que je pouvais penser, tout ce que je pouvais comprendre, tout ce que

je pouvais sentir alimentait ce torrent de larmes ; je pleurais d'avoir offensé Dieu, je pleurais de ne plus pouvoir l'offenser en sécurité ; prosterné à ses pieds je lui demandais de ne point briser dans mes mains les indignes idoles pour lesquelles je l'avais trahi, et presque en même temps, ô folie et misère ! je le suppliais de les anéantir jusqu'au dernier vestige; et comme si j'avais pleuré du sang, il me semblait qu'avec mes larmes s'en allait ma vie.

A ce moment violent, mais rapide, quoiqu'il m'eût suffi pour embrasser, dans le pêle-mêle de leur défaite, l'ensemble de mes désirs les plus contraires, succéda bientôt une sorte de calme qui amena de désolantes réflexions. Il me parut que j'étais toujours au même point, et que ce jour de la conversion, dont Bourdaloue m'avait parlé la veille, ou n'était pas encore venu pour moi, ou bien plutôt était passé, passé à jamais, passé par ma faute, passé pour mon éternelle condamnation, et que j'allais ou mourir coupable, ou retomber plus bas dans ce bourbier d'iniquités que j'aurais pu fuir, pour y mériter, par de plus longues souillures de plus terribles punitions. Une sorte de rage alors s'empara de mon cœur et j'osai me révolter contre cet arrêt sévère que je prêtais à Dieu. Mais quoi! pensai-je, Dieu n'est-il pas clément et plein de miséricorde? Il ne m'a pas condamné, car je veux me convertir, je veux me convertir aujourd'hui, je ne lui demande qu'un peu de secours. Quel secours demandais-je donc? un miracle, sans doute, n'étant pas capable de comprendre encore celui qui s'opérait en moi. Comme si je m'étais attendu à être transporté dans les airs, ou à voir des yeux, de mon corps, Dieu descendre de sa gloire pour m'absoudre et me transformer, je me figurais qu'il ne voulait pas m'exaucer parce que ces prodiges ne s'accomplissaient pas. Je m'adressai aux saints apôtres : Pierre, vous avez renié par trois fois votre maître ; Paul, vous l'avez persécuté ; ai-je donc plus péché que vous? Venez à mon secours ! obtenez-moi le pardon que vous avez obtenu ! Etrange prière, sans doute, cri d'orgueil jeté par le ver à demi-écrasé dans

la fange. Mais je devais offenser Dieu même en implorant sa grâce, et après lui avoir demandé pardon de mes fautes, lui demander pardon encore de mon insolent repentir.

Et comme les saints apôtres ne sortaient point de leur tombeau, pour venir en personne m'assurer qu'ils intercéderaient en ma faveur, après de nouvelles larmes, je me levai convaincu que je ne me convertirais pas.

Voilà le triomphe de la raison humaine, ou du moins quels services je tirais de ma raison. Elle souffrait bien que je demandasse à tout propos des miracles, elle ne suffisait pas à me pousser là où tout lui disait cependant que ces miracles si désirés s'accompliraient.

Et quand nous fûmes sortis du temple, je navrai le cœur de mon pauvre Gustave, qui augurait bien de ces larmes et de cette longue prière, en lui disant avec sincérité que je m'étais offert à Dieu, mais que Dieu ne voulait pas de moi et que je ne serais jamais chrétien. Puis, comme un moment avant, j'avais demandé secours à Dieu, demandant à l'enfer un autre secours, j'allai encore voir à la poste si j'avais des lettres de France, et l'on me répondit encore qu'il n'y en avait pas. Et c'est ainsi, Seigneur, que j'ai toujours vécu dans le miracle de votre pitié; mais alors je l'ignorais. Ne me condamnez pas maintenant que le sachant si bien, comme j'abusais jadis de mon ignorance, je suis tenté d'abuser de ma foi.

Gustave et Adolphe, et cette bonne Elisabeth aussi, étaient à mon sujet remplis d'inquiétudes. — Hélas! se disaient-ils, est-ce qu'il ne profitera pas des grâces de Pâques et de Rome, dont le Seigneur se plaît à l'accabler? Gustave, bravant l'humeur sombre et taquine où j'étais presque continuellement, cherchait les occasions de me dire une bonne parole. Adolphe, moins libre avec moi, n'osait me presser, et se bornait à me prodiguer les marques d'une affection dont on ne peut se figurer la constante douceur; car cette âme pieuse exhale la douceur comme une fleur exhale son parfum. Elisabeth priait; elle était douce aussi, compatissante et simple. Renfermée dans la modestie de son sexe et dans

la réserve commandée par la date si récente encore de notre première entrevue, elle ne me disait pas un mot qui eût trait à la religion; mais la charmante aménité de son caractère, la droite et naturelle affection dont elle aimait ses devoirs, et cette vraie piété, qui paraissait en elle sans qu'elle songeât à la montrer jamais, étaient une grande et nouvelle prédication.

Un jour, et je crois bien que c'était encore ce même mardi de la Semaine sainte, Adolphe tournait autour de moi, cherchant comme toujours ou à me distraire ou à m'éclairer. J'étais assis, je lisais, je ne sais quel livre, ce n'était pas toujours le sermon de Bourdaloue, je lui gardais rancune. Je levai les yeux sur Adolphe; il était aisé de deviner sa pensée, et, obéissant moi-même à je ne sais quel bon mouvement que m'envoyait Dieu : Cela vous ferait donc bien plaisir, lui dis-je, Adolphe, si je me convertissais? — Il ne me répondit pas, mais je vis dans ses yeux une larme. Qu'il soit béni pour cette larme!

Et vous, Elisabeth, soyez bénie également pour le regard charmé que vous échangeâtes avec Adolphe en m'entendant parler ainsi.

Oui soyez bénis tous, mes chers tuteurs, pour l'aide que vous m'avez donnée en ce difficile combat. Je sais combien vous avez prié pour moi, car depuis j'ai prié pour d'autres; et avec quelle ardeur, avec quelle plénitude de tendresse et de foi le chrétien ne supplie-t-il pas Dieu de prendre et de toucher ces cœurs rebelles qu'il lui présente sans se décourager jamais! Soyez béni de m'avoir tant aimé, maintenant que je sais comment les chrétiens aiment. Soyez bénis, toi Gustave, du courage persévérant de ton affection; toi, Adolphe, de la persévérante douceur de la tienne; et vous, Madame, de vos vertus.

## LE GÉSU.

C'est le nom que porte, à Rome, la maison-mère de la Société de Jésus. Là réside le général de l'ordre, et l'on y voit encore, transformée en chapelle, l'humble cellule que saint Ignace habita. Mes amis avaient donné leur confiance à un religieux de cette illustre compagnie, vieillard chargé d'années et d'œuvres, dont la vertu et le savoir représentent dignement, dans la hiérarchie de l'ordre, toutes les qualités qui honorent ses membres français. Ils allaient souvent le voir, et quelquefois je les y avais accompagnés avec plaisir. Le bon Père me semblait doux et vénérable, quoique je ne pensasse point avoir jamais affaire à lui. Mais surtout ce qui me plaisait particulièrement, je le dirai,

c'était un sentiment puéril : c'était la curiosité de pénétrer chez les *Jésuites*, dont le nom m'offrait quelque chose de terrible et de mystérieux. J'étais de cette pauvre génération que les journalistes, les brochuriers et les orateurs d'une époque et d'une école qui, maintenant, je le crois du moins et je l'espère, rendent le dernier soupir, ont englutinée d'une si niaise ignorance. Gustave avait, il est vrai, un peu réformé mon jugement. Cependant il y restait bien des idées du *Constitutionnel*, qui, mêlées aux miennes, fesaient un étrange ragoût. Me voir chez les Jésuites me paraissait toujours non moins étonnant que hardi. Le moyen en effet d'imaginer, après la belle éducation que l'on nous donne, après ce que nous apprennent les écrivains, les professeurs, et les doctrines d'égoïste émulation qui font de la vie un champ de course et de guerre contre le prochain, le moyen, dis-je, de comprendre qu'il y ait des hommes uniquement occupés de prière, de dévouement, et de qui la suprême ambition, ici-bas, est d'être parfaitement pauvres, parfaitement humbles, parfaitement obéissants ! Nécessairement, pensais-je, il y a sous ces apparences quelques grands et redoutables projets que l'on n'avoue pas. Ces folles visions commencèrent à s'effacer lorsque j'entrai dans la cellule du bon Père qu'allaient voir mes amis ! Hélas ! l'ancienne mansarde où mon adolescence s'était écoulée au milieu de tant de privations adoucies par tant de joyeuses espérances, n'était pas plus étroite ni plus indignement meublée. Enfant pauvre du plus pauvre peuple, je n'avais eu ni un lit moins épais, ni une lampe plus fumeuse, ni des chaises plus rares, ni, sauf la différence des sujets, des estampes plus grossières, collées sur la nudité du mur. Mais une lumière éblouissante pénétrait dans ma mansarde, et ici le jour semblait fuir l'étroite fenêtre qui lui opposait la mauvaise humeur de ses vitres noircies ; mais si j'étais pauvre, j'étais jeune ; si ma cage était aérienne, j'y chantais comme l'oiseau, et c'était ici le séjour d'un vieillard courbé par cinquante années de travail, savant, illustre, et, pour tout dire, un des flambeaux de la chrétienté. J'étais,

moi, sorti de ma mansarde, et j'avais pu viser dans le monde à tous mes désirs. Lui, tantôt sous un ciel et tantôt sous un autre, à travers beaucoup de persécutions et de souffrances, il n'avait trouvé, voulu, cherché, conquis que la pauvreté humble et constante où je le voyais, et dans laquelle il voulait mourir, après l'avoir, au plein soleil de ses jeunes années, choisie pour épouse, en repoussant du pied la liberté, la richesse, la gloire, qu'il pouvait conquérir aisément.

D'où venaient ces résolutions étranges? Qui avait poussé le saint vieillard à cette vie de sacrifices? Qui l'y avait retenu, qui l'y rendait content, et non pas seulement lui, mais tous ses frères, jeunes et vieux, que je voyais passer, portant sur leurs visages les éclatantes marques du travail, de l'humilité, de la douceur et de la paix? Et quels ambitieux étaient-ils donc; ne mettant pas même leurs efforts à vaincre les ambitions humaines, mais les ayant vaincues une fois pour toutes, et à jamais!

Il y avait là une énigme, et grâce au Ciel j'en pouvais trouver le mot : l'amour de Dieu!

Longs et sombres corridors du *Gésu!* dignes ministres du Seigneur qui les parcourez, occupés de pieuses pensées et de projets de sacrifices! maison bénie, d'où s'élèvent, comme d'un encensoir toujours brûlant, des prières qui n'implorent que le travail et le martyre. O combien je vous aime! Vous n'êtes pas seuls, grâce à Dieu, ni dans Rome ni dans le monde; mais pour la première fois vous m'avez montré la pauvreté sainte et joyeuse, l'humilité couronnée de la seule véritable gloire, les promesses de la foi plus puissantes sur le cœur de l'homme que toutes les réalités de la vie; et je n'ai bien compris jusqu'où le Seigneur a eu pitié du monde qu'après vous avoir connus.

Loué soit le Seigneur notre Dieu de l'éclatante lumière qui rayonne au front de ses saints, et du feu inextinguible dont il veut que la charité consume leurs cœurs!

## 18

## SUR LA SCIENCE.

L'opiniâtre lâcheté de mes irrésolutions, l'inertie, indigne de tout être doué d'un peu de cœur et de bon sens, dans laquelle je me plongeais pour échapper aux infatigables persécutions de la grâce, me devenaient chaque jour et à chaque instant plus insupportables. Je n'y trouvais nul repos, nul allégement même passager. Il ne suffit point de se boucher les yeux et les oreilles, lorsque l'on a une fois vu et entendu ce qui plaît ou ce qui épouvante : l'image reste en nous plus séduisante ou plus terrible; les échos de l'intelligence donnent un accent plus pressant ou plus sombre aux paroles qui les ont frappés, et pour un grain de vérité qui pénètre en nous à l'aventure, bientôt germe un épi.

Mais sans parvenir à rassurer mon âme qui gémissait et qui voulait être sauvée, sans espérer que j'y dusse parvenir jamais, je voulais au moins sauver, devant mes amis, l'honneur si compromis de mon amour-propre. Je cherchais continuellement des prétextes, des sophismes qui pussent leur faire croire à des doutes que je n'avais déjà plus au moment où je les formulais, et toujours battu sur ces doutes, je m'appliquais toujours à en imaginer de nouveaux. Que disais-je? Je ne saurais ici le rapporter, et ce n'est pas par un reste de cet amour-propre coupable : c'est qu'en vérité, je ne me le rappelle plus. Mais vous, qui luttez encore contre Dieu, tenez pour assuré que je disais tout ce que vous dites sans y mettre probablement plus de sincérité que je n'y en mettais moi-même ; car le bon sens, la saine intelligence, le savoir, je ne dis pas le mien qui est nul, mais le savoir le plus étendu, fournissent peu d'objections. C'est l'orgueil, c'est le délire des sens, c'est le bestial attachement qui nous assujettit aux joies de la matière, qui les fournissent à flots, bien que contraints par un irrésistible instinct de pudeur, à ne les point avouer. Quel homme, en effet, osera dire franchement : — « Je ne suis rien ; je ne puis rien créer, et tout ce que je vois me prouve un Créateur. Ce Createur a fait toutes choses, et les a faites de rien ; car lorsque l'intelligence même de l'homme est dépourvue des facultés créatrices, et ne peut faire naître spontanément par l'effort de sa volonté ni un brin d'herbe, ni un vermisseau, comment comprendre que la matière inintelligente, d'abord se soit créée elle-même, puis qu'elle ait formé l'ordre du monde, et enfin qu'elle ait enfanté en dehors d'elle cette vie agissante qu'elle n'a pas ! Il y a donc un Créateur préexistant à toutes choses, que je devrais croire préexistant à lui-même si je pouvais nier son éternité. Il est maître de la vie, il est maître de la mort ; il n'a point commencé, il ne doit point finir ; cela est évident, et de cette évidence il m'est aisé de conclure et sa toute-puissance et sa perfection. Comme tout ce qui est sur la terre, je suis sa créature : s'il m'a fait, il me connaît; il sait ce qui se passe dans mon cœur, il voit l'action de cette intelligence

qu'il m'a donnée; par le don de cette intelligence, refusée aux autres créatures, il m'impose envers lui des devoirs qu'elles n'ont pas. J'ai certainement autre chose à faire qu'à végéter comme la plante, et qu'à vivre comme l'animal : tout m'en avertit, tout me le prouve et j'en suis d'accord. Qu'ai-je donc à faire ? je l'ignore ; mais on me dit que le Créateur a institué des hommes pour m'en instruire, et ma raison comprend sans peine qu'il en doit être ainsi : la société spirituelle doit avoir sa législation et ses juges, comme la société corporelle a les siens, sans lesquels elle ne pourrait subsister. J'irai donc à ces hommes, et je leur demanderai de me faire connaître la législation qui régit les âmes... Non ! ils me commanderaient des sacrifices auxquels je ne veux pas consentir; ils exigeraient que j'acceptasse des croyances qui ne me sont pas parfaitement claires ; ils proposent des mystères, je prétends qu'il n'y ait pas de mystères pour moi. Si je veux bien croire que Dieu a fait le monde, je ne veux pas croire qu'il ait fait quelque chose de plus ; s'il a donné à l'univers des lois toujours obéies, je ne veux pas admettre qu'il m'ait donné des lois. La législation que je cherche est en moi-même, et si elle paraît insuffisante et obscure, je m'arrange de cette insuffisance et de cette obscurité. Je nierai le Créateur que tout me révèle, plutôt que d'avouer son pouvoir; ou j'avouerai son pouvoir et je ne m'y soumettrai pas. J'aime mieux le despotisme du monde que l'autorité de Dieu ; je préfère les joies que je puis me procurer n'importe comment, elles me sont plus chères, toutes souillées de la boue où je vais les chercher, que ces joies douteuses de l'espérance, qu'il faudrait acheter par tant de privations. »

Voilà ce que l'on pense ; on ne le dit pas, car on est plus maître de le penser que de n'en point rougir; et pour ne pas le dire, on se rejette ou dans la torpeur de la brute, ou dans la mauvaise foi des subtilités. On ne comprend ni la vie ni la mort, on ne se comprend pas soi-même, et l'on voudrait pénétrer clairement tous les secrets du ciel et de Dieu : Dieu sait tout, permet tout ; pourquoi donc a-t-il permis le

péché? Pourquoi nous a-t-il donné des instincts contre lesquels nous devons lutter ? Pourquoi cette curiosité destinée à s'irriter contre tant de mystères ? Qu'est-ce que la Trinité?... Mille questions semblables ! Et aucune réponse ne nous satisfait, parce qu'au bout de toutes les solutions se présentent les devoirs que nous voulons éluder à tout prix.

Quelquefois je me fâchais contre mon pauvre Gustave, je le trouvais insupportable de prétendre avoir toujours raison. Mais, me disait-il, ce n'est pas moi qui ai raison ; je ne te donne point des choses que j'aie inventées ; je n'y mets aucun orgueil, et je n'y prétends aucun honneur. Je te répète les paroles de la sagesse éternelle, et voilà pourquoi tout ce que tu peux dire est vain, ne m'ébranle point, et j'oserai ajouter, ne te satisfait pas toi-même. D'ailleurs, pas plus que moi, tu n'imagines rien, tes arguments sont vieux comme l'homme et comme le péché; tu ne te sers même pas de tous ceux que l'esprit de révolte a façonnés bien longtemps avant toi. Sous l'inspiration de l'orgueil, la science humaine s'est complue à en accroître le nombre...

— Ah ! m'écriais-je, m'emparant de ce mot comme d'un grand avantage, bienheureux es-tu que je ne sois pas savant, que je n'aie pas longtemps approfondi et fouillé ces matières ! je saurais...

— Que saurais-tu ? me disait-il à son tour. Que les plus savants hommes, au bout de leurs plus sublimes efforts, ou sont tombés dans la folie, ou se sont précipités avec amour au pied de la croix. Quel est le champ de la science? C'est le monde. Qu'est-ce que le monde? C'est l'œuvre de Dieu. S'il y a des savants qui trouvent dans l'œuvre de Dieu des arguments contre l'existence de Dieu, cela me semble moins un prodige de science qu'un prodige de stupidité. Ils cherchent, ils analysent, ils découvrent, quoi? — que ce qui nous paraissait simple est composé; c'est-à-dire que là où nous ne voyons qu'un miracle, il y en a cent, il y en a mille, il y en a à l'infini : que l'homme, par exemple, n'est pas un bloc de chair animé, mais un assem-

blage merveilleux de pièces diverses concourant au même ensemble sous l'action d'un je ne sais quoi qui vient on ne sait comment, qui s'en va sans qu'on puisse s'y opposer, qui retourne ils ne savent où. Ils retrouvent, à des degrés différents, de mêmes lois et de mêmes complications dans tous les êtres et dans toutes les choses : l'eau est composée de tant de parties, l'air de tant d'autres; cette substance se modifie sous l'action de telle autre : l'expérience apprend aux savants à opérer ces modifications; elle ne leur apprend pas à ne point les opérer, lorsqu'ils ont une fois placé les choses et les substances dans les circonstances où elles se modifient. Ils ne créent donc pas des lois nouvelles, mais ils font de nouvelles applications d'une loi préexistante, et de certaines forces de la nature, qui n'en existaient pas moins pour n'être pas encore connues. La science constate, applique; encore une fois, elle ne crée point. Quel savant a créé, c'est-à-dire fait de rien quelque chose, ne fût-ce qu'un brin d'herbe, ne fût-ce qu'un grain de poussière? Dieu a dit que la lumière soit! et la lumière fut.

Ainsi le mystère est partout, jusque dans la vertu qui fait que la plus vile des substances, sous l'action de telle autre substance, également vulgaire et méprisable, change de couleur, se dissout ou s'anéantit. Qui a voulu, réglé tout cela de toute éternité? Qui a déposé dans les substances les plus contraires ces vertus mystérieuses par où elles s'unissent et se confondent jusqu'à engendrer d'autres substances et des agents nouveaux, par où elles se combattent jusqu'à s'entre-détruire? Si quelque savant prétend me prouver que c'est le hasard, ou que la nature elle-même l'a ainsi réglé dans ses desseins, je ne suis pas grand clerc; mais je me fais fort de prouver, devant toutes les académies du monde, que ce savant-là est un sot.

Ce qui ne milite pas contre l'idée de Dieu dans l'ordre matériel, se trouvera-t-il dans l'ordre moral? Et après que l'homme a fatigué son intelligence à constater partout dans le monde la trace d'une volonté créatrice souverainement sage, toute-puissante, infinie en prodi-

ges, au lieu de reconnaître dans cette intelligence même le chef-d'œuvre du grand ouvrier qu'elle admire, y verra-t-il ou quelque chose qui l'égale, ou quelque chose qui le nie? S'il prétend cela, il ne le prétend que pour lui-même; cette monstrueuse impertinence émeut de pitié mon intelligence, à moi, qui tressaille de joie sous les regards paternels de son Créateur, et qui par là donne un démenti formidable à tous les savants possibles et à tout ce que la science pourra jamais inventer.

Mais la science tombe rarement dans cette abjection de nier Dieu, auquel cas le savant n'est plus un savant, mais un catalogue, et si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'armoire, où sont renfermés des livres et des collections. La science est plus adroite et plus orgueilleuse : elle admet Dieu, et tourne ses efforts à combattre l'Eglise. Dieu, pour elle, est bien un créateur tout-puissant, un législateur très-sage, qui a fait toutes choses dans un ordre et dans une régularité admirables, sauf la société humaine, à laquelle il n'a donné ni législation, ni juges, ni instituteurs; car tout cela c'est l'Église et ce qu'elle a mission d'enseigner. En sorte, que si nous en croyons cette science si vaste et si profonde, l'intelligence de l'homme est véritablement le seul mal qu'il y ait sur la terre, puisque poussée par de mauvais instincts et les dirigeant à son tour, elle possède avec la haine de l'ordre le pouvoir de s'en écarter, avec l'amour du mal le pouvoir de l'accomplir, ce qui ne se remarque en aucune du reste des choses créées, que l'on voit toutes assujetties à des lois dont elles ne se départent pas, les astres donnant leur lumière, la terre sa végétation, les arbres leurs fruits, les brebis leurs toisons, l'air et l'eau fesant les offices auxquels on sait les employer, et jusqu'aux plantes venimeuses et aux bêtes malfaisantes continuant de payer fidèlement à l'homme leurs tributs dont il peut tirer profit. Cette loi, qui est la seule raison d'être du monde, l'homme ne l'a pas reçue, et sans doute il l'attend encore après des milliers d'années de souffrances; mais il l'attend en vain. Le moyen en effet de croire qu'il la recevra? Il continuera donc de souffrir, abandonné à son insuffisante sagesse, qui s'agite, depuis que

les siècles ont une mémoire, sans avoir pu trouver parmi les flots mouvants de tant de doctrines folles, désespérantes, dégradantes, menteuses, la terre ferme où elle doit s'établir en paix.

Il y a bien, il est vrai, quelque part une société qui s'intitule l'Église Catholique; elle dure sous sa forme actuelle depuis dix-huit cents ans, avec les mêmes croyances et les mêmes préceptes; et par une suite non interrompue de faits extraordinaires, qu'on dit appuyés sur les plus clairs témoignages, elle prétend établir son point de départ à ce berceau formé par les beaux ombrages de l'Eden, où le premier homme fut fait du limon de la terre, mais aussi des mains, du souffle et à l'image de Dieu. Cette société, cette Eglise prétend garder le dépôt des traditions antiques confirmées et modifiées par de nouvelles lois reçues de Dieu même; elle prétend avoir la connaissance de Dieu et de l'homme; elle présente, elle offre, elle va porter à tous les hommes, une doctrine en dehors de laquelle nulle autre doctrine n'a pu s'élever sans se dissoudre à l'instant, comme un corps que la vie abandonne, et qui n'est bientôt plus qu'une pourriture où se remuent et s'entre-dévorent des insectes hideux. Dans cette Eglise et pour cette doctrine, ont souffert et sont morts d'innombrables quantités de martyrs, ont travaillé d'innombrables quantités de puissants génies; elle a certainement fait les plus grandes choses qui se soient faites; elle a certainement eu pour enfants humbles et fidèles les plus grands hommes en toute espèce de savoir; elle a été sans cesse attaquée par tous les moyens et de toutes les manières, et jusqu'à présent elle a toujours vaincu; et jamais elle n'a demandé d'autre prix de son triomphe que le droit d'éclairer ses ennemis, de leur pardonner, et de les aimer encore lorsqu'ils ne veulent ni de ses lumières ni de son pardon. Aux esprits entravés de doutes, elle promet des certitudes et des miracles; aux cœurs troublés, la paix; aux cœurs vides, l'amour; à l'intelligence honteuse de ses folies, une règle; à ces victimes de leurs passions, désespérées de ne pouvoir les vaincre, une loi qui les domi-

nera ; à ces âmes honnêtes, mais faibles, qui se sont souillées et qui gémissent de leurs souillures, une eau régénératrice, sous les inépuisables flots de laquelle reparaîtra dans sa blancheur première l'honneur de leur pureté ; elle promet la joie aux malheureux, la rédemption aux captifs, le pardon aux coupables ; à tous, aux plus engouffrés dans les ténèbres, aux plus avant perdus dans l'abîme des douleurs, de les assouvir de lumière et d'espérance ; et tout ce qu'elle promet, des millions et des millions d'hommes, aujourd'hui comme dans les siècles passés, élèvent la voix sur toute la surface de la terre, pour affirmer qu'elle le donne pleinement, qu'ils le savent bien, qu'ils le savent pour l'avoir reçu d'elle et conservé par ses soins.

Or, lorsque l'on s'avise de dire cela aux savants, les uns n'ont point encore entendu parler de cette petite Eglise Catholique, ou n'ont pas jugé qu'il fallût s'en informer plus au long, étant occupés à façonner un système bien autrement vaste et important que le sien ; les autres, questionnés sur ses prétentions, ont trouvé dans quelque bibliothèque quelque bouquin où elles sont contestées : ils s'en tiennent là. Il y en a qui font gravement au miracle permanent de son existence des querelles de grammaire, et qui assurent que tout vient d'un mot hébreu mal traduit autrefois ; il y en a qui veulent démontrer par la physique, la chimie et l'histoire naturelle, que la religion catholique pèche par la base, parce qu'un miracle est, suivant eux, impossible à Celui qui a fait cette belle et puissante nature, où tout est miracle... jusqu'à leur abrutissement ! et d'autres, par l'histoire, entreprennent d'établir que les saints, les papes, les évêques, le sacerdoce entier dans la majestueuse suite des âges chrétiens, n'ont été qu'une succession de fourbes, de faussaires, de tyrans, d'impudiques ou de niais : en sorte que Dieu n'a jamais tant permis de crimes aussi noirs, qu'aux hommes qui les ont accomplis en son nom. Quant à expliquer comment quelque chose de si puissant est sorti de tant de sources infimes, comment des faussaires, des scélérats et des niais, ont trompé

si longtemps et trompent encore le genre humain, c'est à quoi ils renoncent. Là encore se trouve le mystère impénétrable devant lequel il faut absolument s'abaisser partout où l'homme n'adore pas avec un respectueux amour la marque du doigt de Dieu.

Voilà ce que la science a trouvé contre l'Eglise, qu'elle nie, pour qu'à sa suite la brutale ignorance nie effrontément Dieu lui-même; mais cette science, c'est la science impie, et par là même impuissante, bornée, stérile. Ses zélateurs ne sont pas entrés dans le sein de cette Eglise qu'ils accusent ou dont ils nient le pouvoir; ils n'ont pas essayé par la pratique des devoirs qu'elle impose, de constater sur eux-mêmes l'inefficacité des secours qu'elle promet; ils n'ont opposé à ses doctrines que des dénégations puériles, et aucune des institutions essayées sous leur influence n'a obtenu de Dieu ce miracle de la durée et de l'unité que l'Eglise présente au monde et qui les confond.

N'est-il cependant que cette science-là? Tout ce qui feuillette les vieilles années, tout ce qui fouille, sonde, interroge l'homme et la nature, est-il à ce point contraire à l'Eglise, à la divinité de son institution, à la sagesse sainte de sa conduite, à la probité de ses croyances, à la sublimité de ses enseignements? Tu le sais, et je n'ai point à te citer ici des noms qui sont sur tes lèvres aussi bien que dans nos cœurs. Pour un rêveur imbécile, qni ne comprend rien lui-même à ses propres livres lorsqu'il les relit après deux ans, pour un poëte qui trouve des raisons dans les hasards de la rime, pour un bibliothécaire usé sur son fauteuil, pour un chimiste aveuglé par la loupe avec laquelle il regarde un peu de fange, combien d'hommes et combien de légions de grands hommes dans tous les pays, dans tous les temps, dans toutes les sciences, ont vengé l'Eglise, et prouvé par leur amour filial, encore plus que par leurs travaux, la vérité de toutes ses paroles, la sainteté de tous ses dogmes, la déraison ou la turpitude de tous ses ennemis!...

Ecoute : il est dur et pénible à mon amitié de rendre ton aveuglement moins excusable en t'offrant les

moyens de le dissiper ; mais comme enfin mes sollicitations et mes avis peuvent aussi te décider à faire ce que tu dois faire pour te sauver, et que Dieu nous ordonne de le publier partout, je ne me tairai point. Encore une fois je te déclare que l'Eglise a les paroles de vie, et je te presse d'aller les lui demander, comme j'y suis allé moi-même, afin que tu connaisses Dieu et que tu l'aimes comme je l'aime, et comme je le connais. Mille dangers peuvent se présenter dans le voyage que nous devons entreprendre; j'y craindrais trop pour ta vie, si j'y craignais pour ton âme. Va trouver un prêtre : tu peux avoir des doutes que tu ne veuilles pas me proposer, et d'autres auxquels je saurais mal répondre; je ne puis te faire comprendre ce miracle du pardon que tu n'as point à me demander et que je n'ai point à te donner : le prêtre y suffira, c'est son œuvre et son droit. Nous parlions tout à l'heure d'une loi de la nature par laquelle certaines substances mises en contact se modifient, s'épurent, changent de forme et de couleur : la même loi se retrouve dans l'ordre spirituel ; elle y est tout aussi infaillible, et Dieu a permis qu'elle y soit pleinement expliquée : le prêtre a des mots sacrés qui transforment l'âme coupable mais pénitente, qui détruisent en elle et le mal et souvent jusqu'au germe du mal, qui la font blanche et radieuse de souillée et de noire qu'elle était : je le sais, je te le répète, par moi-même. Essaies-en au moins ; après nous verrons ! Donne cette consolation à ce bon Adolphe et à moi, qui t'aimons à un degré que tu ne peux comprendre et que tu ne peux sentir ; rassure-nous sur ton âme pour laquelle nous tremblons toujours.

Il me serrait les mains; sa voix était émue. La pensée de ce grand voyage et de l'Eternité, qui pouvait commencer si tôt, troublait mon cœur.

— Eh bien ! lui dis-je, j'irai voir le Père***, je te le promets.

Je n'avais pas lâché ce mot, que j'aurais voulu le retenir. — Tu me comprends, ajoutai-je, je n'irai pas me confesser ; j'irai seulement causer avec le Père et lui soumettre mes objections.

— Bien entendu ! me répondit-il, sans pouvoir cacher sa joie.

— Voilà, pensai-je avec regret, comme je suis toujours dupe de mon bon cœur. Mais ils ne me tiennent pas encore.

Et je me dirigeai vers la Poste, tout en ruminant et classant dans mon esprit la foule des doutes qui me revenaient aussi nombreux, aussi pressants que si jamais un argument solide en faveur de la foi ne m'avait été donné.

Je demandai mes lettres : il n'y en avait toujours pas.

# LES FIANÇAILLES.

Le soir de ce jour-là, Adolphe allant au *Gesu*, je l'y accompagnai. Nous entrâmes chez le Père. J'avais la tête meublée de raisonnements sur le péché originel, sur les mystères, que je voulais qui me fussent bien clairement expliqués. J'avais trouvé dans ma position, dans mes relations, dans l'intérêt de mon avenir et dans l'intérêt de l'avenir de mes sœurs, mille raisons péremptoires de ne point changer de vie, un pareil changement devant nécessiter l'abandon de cette profession d'écrivain de laquelle seule je croyais pouvoir tirer mon existence, et que je ne sentais pas compatible avec la foi chrétienne, de la façon dont je l'avais exercée. Après les premiers compliments, je priai, non sans quelque in-

quiétude, Adolphe de nous laisser seuls ; il s'empressa de céder à mon désir, et j'accompagnai, malgré moi, ce cher et honnête ami, tandis qu'il s'éloignait, d'un étrange regard, comme si c'eût été le monde et mon passé qui se fussent éloignés dans sa personne, pour m'abandonner à l'entrée d'une nouvelle vie. Le Père, ayant fermé sur lui la porte, revint seul vers moi, et, me regardant avec un sourire dont la vénérable bonté rayonne encore dans mon cœur : — Eh bien ! me dit-il, mon enfant ? — Mon père ! lui dis-je, mon père !... Le cœur me manqua, mes yeux s'obscurcirent ; et, laissant mon front tomber sur mes mains : Ah ! mon père ! m'écriai-je en fondant en larmes, je suis bien malheureux !

Le bon vieillard s'approcha, calma mon agitation par de douces paroles, me dit que l'enfant qui rentrait à la maison paternelle ne devait pleurer que de joie ; et quand je fus en état de lui répondre, nous causâmes un peu. Si je lui fis, comme je me l'étais promis, des objections, elles furent courtes, et je ne me les rappelle pas; je n'en avais plus à faire. Tout ce que je me rappelle de cet instant, c'est le sourire du saint religieux, mes larmes et mon bonheur. Je ne me confessai point, pourtant, ce jour-là. Le Père, voulant que je pusse me préparer à un acte si sérieux, remit à m'entendre au surlendemain, et je le quittai, ayant promis de revenir, mais moins engagé par ma parole encore que par mon cœur.

Est-ce tout ? Oui, grâce à Dieu ; et que ceux qui trouveront que je n'ai point fait une assez belle défense soient assez heureux pour être plus vite vaincus ! Il y a des hommes que la vérité atteint du premier bond; d'autres qu'elle poursuit sur des cîmes plus hautes que celles où les forces de mon esprit me permettaient de la fuir; les uns ne se rendent qu'après avoir parcouru le vaste champ de la science, et s'être égarés dans tous ses abîmes ; d'autres sont pris dans la fatigue des années et des plaisirs ; de nobles cœurs sont attirés par l'amour; d'autres, moins généreux, le mien est de ceux-là, sont terrassés par la crainte; il y en a que Dieu enlace des chaînes de la douleur ; il y en a qui vont à lui dans

la pompe de toutes les félicités. Tous les moyens lui sont bons : qu'il soit béni de les employer tous ! Il m'a ramené : j'ai bien assez de lui rendre grâce, et j'y emploierais toutes les heures d'une longue vie que ce serait encore trop peu; mais j'espère bien y employer l'Eternité.

En face de la cellule du Père, dans le vaste et sombre corridor, qu'une pauvre lampe éclairait faiblement, il y avait, au-dessus d'un prie-Dieu, une statuette de la Sainte-Vierge, devant laquelle la piété des religieux entretenait une veilleuse et un bouquet d'humbles fleurs. Ce fut là que je retrouvai Adolphe à genoux; je lui serrai silencieusement la main, et, comme il avait à parler au Père, je pris sa place en l'attendant devant l'image de Marie. Bien qu'occupé de pensées et d'affections fort contraires, je puisai dans ma prière des consolations inaccoutumées, demandant à Dieu de me faciliter ce terrible passage et, puisque je m'élevais à lui, de me donner la force nécessaire pour ne point retomber, lui recommandant mes parents, mes amis, sur lesquels j'étais plein d'inquiétudes, et songeant encore à des âmes qui n'auraient pas soupçonné, si elles avaient pensé à moi, qu'en ce moment là je priais pour elles dans la maison des Jésuites et devant l'image de Marie. Mais, dans ma tristesse, je commençais à plaindre ceux que j'avais connus, de n'être point disposés à embrasser ces résolutions dont j'étais loin encore de m'applaudir entièrement. Sans doute le péché avait reçu une forte atteinte; je le sentais chanceler, il n'était pas vaincu. Je pouvais bien prier pour les compagnons de mes erreurs, je ne pouvais les chasser de ma mémoire, ni en effacer la peinture encore trop vive des égarements qu'ils avaient partagés. Je ne me désespérai point, pourtant. Je compris que je n'avais pas le dernier mot des miséricordes divines, et qu'il fallait attendre l'absolution.

Adolphe vint me rejoindre. Nous sortîmes ensemble : Cher ami, me dit-il, priez bien la sainte Vierge, elle peut tout sur le cœur de Dieu.

Nous regagnâmes silencieusement notre demeure. J'annonçai à Gustave et à Elisabeth que j'irais me confesser le Vendredi-Saint. Les anges savent quelles actions de

grâce furent ce jour-là rendues à Dieu ; et je le sais aussi, car j'ai nagé dans les torrents de délices que goûte un chrétien, lorsqu'il sait qu'un de ses frères longtemps battu par l'orage, touche enfin le roc de la pénitence et reconquiert son éternité.

Je n'allai point le lendemain chercher mes lettres ; mais saisissant une feuille de papier à demi-remplie l'avant-veille de plaintes sur un silence qui me desespérait, j'y ajoutai, le cœur gros et d'une main tremblante, quelques lignes contenant l'aveu de ma résolution et la prière de ne rien entreprendre qui dût s'y opposer. Que Dieu me pardonne les larmes que je ne pus entièrement retenir en signant cette confession, par laquelle, rompant avec le passé, je m'abandonnais à lui pour l'avenir, sous peine si j'y manquais, de tomber dans le mépris du monde comme dans son courroux ! Je fesais l'acte le plus digne, et peut-être le seul acte vraiment digne qui eût encore honoré ma vie, et j'étais navré de regrets. Je me hâtai de faire porter cette lettre ; je me sentais bien faible, j'étais pressé de m'engager sans retour.

# PECCAVI.

J'employai le Jeudi et le Vendredi-Saint à mon examen de conscience, suivant la méthode de saint Ignace, que le père m'avait indiquée; c'est-à-dire m'aidant des lieux que j'avais habités, des emplois que j'avais remplis, des personnes que j'avais connues. Quoique je n'aie pas tenu grande place dans le monde, je pourrais ici garnir bien des pages des noms de ceux à qui je dois demander pardon. Si ce livre tombe sous leurs yeux, qu'ils sachent tous que je regrette amèrement de leur avoir fait tort, de les avoir offensés, ou de les avoir scandalisés. Qu'ils me remettent ces fautes, tant celles qu'ils connaissent que celles qu'ils ne connaissent pas;

car nos ennemis et nos amis même ignorent la moitié des violations que nous commettons chaque jour contre la loi qui nous ordonne d'aimer le prochain ; qu'ils me les remettent comme depuis ce moment si cher et si solennel, je leur ai moi-même remis de grand cœur, et à mon grand soulagement, tout ce que je pouvais avoir à leur reprocher. Il est doux d'être sans haine pour qui que ce soit sur la terre, non pas même pour les méchants.

Pour être nouvelle, cette occupation ne m'en fut pas moins facile. L'homme garde la mémoire du mal qu'il a fait mieux qu'il ne garde celle du bien, qui n'a pas tant à s'exercer, et mieux encore que celle de ses pauvres joies si longtemps poursuivies, si rarement atteintes, si vite oubliées lorsqu'elles ne laissent pas à la conscience la souillure et le remords. Depuis plus d'un mois les fâcheux souvenirs du passé me persécutaient, j'en profitai : cependant je puis dire que seulement alors, en les examinant pour m'en accuser, je commençai d'en comprendre et la bassesse et la perversité. Quelquefois je sentais que la rougeur me montait au visage ; qui m'eût regardé en ces moments-là m'eût fait cacher ma tête dans mes mains. Ceux qui voudraient ne voir dans ces récits, plus complets que je ne m'étais peut-être promis de les faire, que la révélation d'un faible cœur, fasciné par la crainte, ou séduit aisément par l'amitié, si rien ne les a touchés dans tout ce qui précède, et ne leur a paru digne d'entraîner une grande détermination, qu'ils considèrent ce que je leur dis maintenant : Je veux bien qu'on ne m'ait point donné de bonnes raisons, je ne tiens point à établir que j'y devais céder : l'essentiel étant pour moi d'avoir cédé, le reste m'importe peu. Mais voici un fait : je ne vis dans mon passé presque rien dont l'aveu ne dut humilier, je ne dis pas la conscience du chrétien, mais l'orgueil et l'amour-propre de l'homme. Confesser cela, c'était, n'appréciant pas bien encore ni le miracle de la clémence divine ni le caractère divin du prêtre, aller contre tous les errements de ma vie, violenter tous mes instincts, détruire devant un homme

à l'estime duquel je tenais comme on tient à l'estime de tout homme au monde, la trame soigneusement tissue de ma réputation. J'allais aux genoux de cet homme lui dire : On m'a cru cette vertu, je ne l'ai point, j'ai au contraire ce vice ; ici j'ai paru agir avec générosité : mon action au contraire était lâche, perfide, pleine de convoitises, et je l'ai couronnée d'un mensonge ; là j'ai trahi un ami ; et là, malgré les cris de ma conscience, la vérité. Et tant de choses qu'il ne convient ni d'écrire, ni de laisser supposer... Enfin, vous qui lisez, vous êtes homme, descendez dans votre cœur : il y a tout à croire qu'il n'est ni plus mauvais ni plus souillé que le mien, mais il renferme toujours assez de pénibles mystères pour que vous souhaitiez ardemment de n'y laisser pénétrer aucun regard. Ce secret éternel je l'avais souhaité comme vous, avec plus de raison peut-être que vous, et aussi ardemment que vous ; je le souhaitais encore : en le souhaitant cependant je me préparais à tout révéler ; j'en frémissais de crainte, et je m'y préparais toujours ; la honte et la sueur couvraient mon front, et je me décidais à ne rien cacher, à ne déguiser rien : qui donc m'y forçait ? Ma parole donnée? je trouvais dans mes souvenirs cent violations de ma parole, et ce n'était pas là ce qui me gênait le plus en vérité. La crainte de l'enfer ? crainte lointaine, crainte disparue, devant la crainte de cette honte assurée qui m'attendait demain. Le repentir ? il était bien muet encore et bien intermittent. L'amour de Dieu ? c'est à peine s'il passait à longs intervalles pâle et languissant, dans mon âme, comme un rayon de soleil dans les jours d'orage. La foi ? j'allais la mériter, je voulais l'avoir, je ne l'avais pas ! Qu'était-ce donc ? Hélas ! je vous le demande, car sur mon âme, je ne le savais pas.

Ainsi vous ne pouvez le dire, et hormis le chrétien qui le dira ? car toute science, toute philosophie et toute sagesse humaine sont impuissantes à donner de si hautes solutions. Ce qui me poussait malgré tout, ce qui suppléait à la crainte, au repentir, à l'amour, à la foi, c'était la grâce de Dieu. Grâce pure, entière et gratuite, qui n'était méritée par rien, rien au monde ;

pas même par un peu de bonne volonté, car en cherchant bien dans mon âme, je n'y trouvais peut-être que le faible désir de vouloir. L'angoisse profonde dont j'étais, la veille encore, si cruellement tourmenté, avait elle-même disparu, comme il arrive souvent des maux corporels, qui disparaissent au moment d'y appliquer le remède terrible qui doit les guérir, et à l'efficacité duquel d'ailleurs on ne croit pas.

Enfin le moment arriva, c'était le soir. Je ne pouvais aller seul au *Gesu*, connaissant mal encore les rues de Rome, et ne parlant pas l'italien; je n'y voulais pas aller seul, craignant qu'au moment de franchir cette porte redoutable je ne vinsse à reculer, saisi d'une insurmontable terreur. Gustave devait m'accompagner. — Eh bien, me dit-il, partons! Pauvre Gustave! il me parut cruel, et je lui en voulus de ce mot plus que je ne saurais dire. Nous partîmes cependant, et sur le chemin je ne pensais pas que j'allais à la régénération spirituelle, à l'éternelle jeunesse de l'innocence, de l'espoir et de l'amour. Mais, disais-je tristement, c'en est donc fait, hélas! et voilà qu'au milieu de ma force, au seuil de mon avenir tout à coup, par la porte des humiliations, j'entre dans la vieillesse du corps et du cœur! je fuirai désormais les chemins encore fleuris de mon printemps; je n'obéirai plus aux doux caprices de ma liberté, je limiterai mon intelligence et mes forces, je craindrai de voir, je craindrai d'entendre, je craindrai de penser et d'aimer. J'oubliais que j'avais maudit cette liberté, que dans tous ces chemins mes pieds s'étaient blessés aux cailloux, mes mains s'étaient déchirées aux épines, que mon intelligence volant dans les ténèbres s'y était heurtée sans cesse à mille problèmes affreux, y avait défailli devant mille terreurs, que ma pensée était bornée par la nuit, que mon cœur était outré du mensonge et de la bassesse de ses attachements; j'oubliais toutes mes douleurs et toutes les promesses naguère si claires de la religion. O mon Dieu, qui fera bien voir de quelle étreinte désespérée l'homme s'identifie à son péché, de quelles illusions folles il est le jouet et la victime, par combien de liens le démon le

saisit, par combien de ruses il l'égare; afin que marquant l'étendue de tant de faiblesse et de misère, on ait au moins quelque petite mesure de votre puissance et de votre bonté!

Cet ouragan d'angoisses et de regrets furieux ne s'apaisa point tout à fait quand nous fûmes dans la cellulle du Père et en sa présence. Mais je m'y sentis plus ferme, et comme sur une hauteur que la mer ne saurait submerger, quelque grand que fût son effort. Je regardai le cher compagnon qui m'avait mené dans cet abri, sans pouvoir encore lui pardonner d'avoir, je le croyais, suscité ces tempêtes. — Va-t'en, lui dis-je, avec une secrète colère. Il sourit, et, au milieu de tant de préoccupations poignantes, je ne pus m'empêcher de sourire moi-même du *volontiers* spirituel et empressé dont il accueillit mon invitation. Lorsqu'il fut parti, je regardai le Père; mes yeux devaient exprimer l'incertitude où j'étais encore dans ce moment suprême. — Mettez-vous à genoux, me dit-il, avec la calme dignité d'un juge.

Je me mis à genoux et je me confessai. O combien les prêtres doivent admirer la miséricorde du Seigneur; mais aussi, comment, au spectacle continuel de son indulgence, ne seraient-ils pas doux et indulgents?

Je me levai le cœur bercé d'un joie sérieuse et paisible, non pas délivré encore, mais allégé; non pas absous, mais béni. En retrouvant Gustave dans le corridor, en prière à cette même place où j'avais vu Adolphe, et où, comme lui, il était resté les mains levées vers Marie durant le combat, si je ne lui dis point que j'étais heureux, je pus du moins lui dire que j'étais satisfait. Pour lui, ce qu'il éprouvait, ce n'était pas de la joie, ce n'était pas du bonheur: c'était de l'ivresse. Il venait de servir à conquérir une âme, il avait sauvé son ami. Il me demandait de prier pour lui à mon tour, pour ses enfants, pour sa femme, pour tous ceux qu'il aimait. Sa vivacité d'imagination lui fesait former mille projets de pieux travaux; son cœur reconnaissant se répandait en bénédictions ferventes. Je ne lui répondais pas; je n'avais presque plus ni pensées ni sensations. Brisée de fatigue, mon âme s'endormait délicieusement.

Un fait, qui arriva le lendemain ou le surlendemain de ce jour, vint soudainement me tirer de ce repos réparateur, et me prouver combien je tenais encore au passé, mais en même temps combien aussi j'étais déjà plus fort contre ses séductions. Adolphe étant allé à la poste en était revenu dans une étrange perplexité : on lui avait remis pour moi plusieurs lettres arrivées à Rome déjà depuis longtemps, ainsi que nous le vîmes par les timbres, et que la négligence des employés avait égarées, comme il arrive souvent. Supposant bien que c'étaient là ces malheureuses lettres, si impatiemment attendues, craignant leur effet sur moi, et redoutant que je ne me misse à soupçonner quelque supercherie, Adolphe et Gustave tinrent conseil. La décision fut qu'on me donnerait les lettres, en priant Dieu qu'il n'en résultât rien de mauvais. Adolphe me les présenta donc, sans mot dire, le pauvre garçon, mais avec un air consterné dont je ris encore aujourd'hui. Sur le moment je ne pensai point à rire. Un coup d'œil jeté sur l'adresse m'apprit ce qu'elles contenaient. Ah ! mon Dieu ! quelle tentation de m'en emparer, d'aller dans quelque coin les lire, les relire cent fois ! Quels regrets de ce qu'elles n'étaient pas arrivées deux jours plus tôt, et comme je sentis bien que je n'avais pas versé toutes mes larmes, et que tout ce que j'avais cru briser la veille n'était pas détruit encore ! Mais vous eûtes pitié de moi, vous me donnâtes un peu du courage dont j'avais besoin. — Jette tout de suite ces lettres au feu, me criait mon bon ange. C'était ce qu'il fallait faire. Dieu se serait plu à récompenser cette bonne résolution ; je ne pus m'y décider et je transigeai. Hélas ! funeste habitude, car tout sacrifice doit être généreusement consenti ; et devient plus difficile à mesure qu'on remet à l'accomplir. Va, dis-je à Gustave, en faisant un grand effort, je ne veux point lire ces lettres à présent. Porte-les au Père ; dis-lui qu'il les ouvre....., qu'il les brûle....., ou qu'il les garde pour me les donner lorsqu'il lui plaira.

Je les ai lues ces lettres, mais plus tard, lorsque, plein de confiance dans la force des sacrements qui rendent au chrétien sa gloire et son courage, on ne

craignit plus le léger combat qu'elles me feraient livrer. Sans doute je bénis Dieu qu'elles ne soient pas arrivées avant le jour où je pris envers lui un engagement solennel; sans doute j'aurais mieux fait de les brûler sans les lire, lorsqu'elles m'arrivèrent. Mais que contenaient-elles enfin? Ce qu'il fallait, il y a peu de jours, pour faire pencher la balance en faveur de l'enfer; ce qu'il fallait maintenant pour que mon âme, fière et ravie du lumineux espace ouvert à son essor, pût oublier à jamais, dans la nuit d'un dédain suprême, les plus redoutables ennemis qu'elle avait cru devoir redouter. Gloire à Dieu !

# ATTENTE.

C'est un doux moment dans la vie du chrétien que celui où, n'étant pas tout à fait rentré encore dans la grâce de Dieu, il est assuré d'y rentrer bientôt, et s'y prépare avec une joie qui n'est pas sans mélange de crainte et de saisissement, cherchant à bien effacer jusqu'aux moindres traces de ses souillures, parfois inquiet de savoir s'il y réussira, mais plus ordinairement rempli d'une confiance surnaturelle dans la voix qui lui promet de lui rendre toute sa pureté. Déjà il parcourt l'éden des promesses divines ; s'il n'est qu'un étranger admis par grâce dans ce beau jardin, demain une grâce nouvelle et qui lui est formellement assurée, l'en fera

possesseur ; il sera l'enfant du maître ; tout fleurira, germera, chantera pour lui. Ces amis qu'il y rencontre, demain seront ses frères ; il ira, pénétré d'amour et de reconnaissance, et couvert de la pourpre divine, s'asseoir avec eux au banquet paternel. Que cette attente m'était chère, et de quelles beautés nouvelles Rome et toutes choses ravissaient mes yeux ! Dans ces églises où nous allions prier, je n'étais plus un vivant blasphème ; j'avais dépouillé l'insolence stupide de mon orgueil, et mille objets, muets et morts jusque-là, commençaient à m'y parler tendrement. Un sens inconnu s'éveillait en moi, qui me fesait respirer au milieu des temples je ne sais quels parfums épanchés par des fleurs invisibles, et qui donnait à leur silence des voix confuses encore, mais si douces pourtant, que jamais musique de midi sous les feuillages, ni savants accords de la lyre, ni accents inspirés de la poésie et de l'éloquence, ne m'avaient plus enchanté. Les saintes images paraissaient me suivre d'un regard fraternel ; quelquefois je contemplais la croix comme si je ne l'avais pas vue encore de toute ma vie, et véritablement comme je la voyais alors je ne l'avais point encore vue ; elle fesait battre mon cœur, elle étincelait de prodiges, elle s'élevait, elle s'agrandissait, elle se perdait dans le ciel et sous mes larmes.

Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester des vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence, et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux

de toutes les gloires de la Religion et de l'Eglise ; dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les clous de la croix, je retrouvais des titres de famille, et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser l'horizon des splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

## 22

## QU'ON LUI RENDE SA ROBE D'INNOCENCE...

Enfin, il me fut donné d'achever le lent et pénible, mais sincère aveu, devant lequel j'avais reculé si longtemps. Je l'avais commencé avec des déchirements terribles, je le terminai dans le calme vivifiant de l'espérance et du repentir. A genoux aux pieds du saint religieux qui m'exhortait sur ma vie passée, et sur la vie nouvelle qu'il fallait mener désormais, je n'éprouvais plus ni regrets pour les choses abandonnées, ni craintes pour l'avenir. J'écoutais d'une oreille pieusement attentive les leçons de la sagesse divine; elles portaient dans mon cœur une lumière complète, je sentais pleinement possibles toutes les œuvres qu'elles me recommandaient, je n'y voyais plus rien d'assujet-

tissant, elles ne me proposaient plus rien d'obscur; et jusqu'à cet adorable et facile pardon de tant d'erreurs, tout m'était expliqué par la bonté suprême qui n'y mettait d'autre condition que de mieux faire à l'avenir, après m'avoir donné dans ce but toutes les grâces dont j'aurais besoin. Je nourrissais une sainte confiance que je ne serais plus nuisible à mes frères, et que Dieu pousserait envers moi la miséricorde jusqu'à me délivrer, dans leurs âmes, du mal que j'y avais jadis occasionné, faisant de mon retour un avis salutaire dont ceux qui m'avaient connu seraient maîtres de profiter, et que tous peut-être ne dédaigneraient pas.

Abandonnant ce passé qui n'était plus en mon pouvoir, et sacrifiant de bon cœur les mauvais désirs pour effacer les coupables actions, je sentis, non plus le vague vouloir, mais la résolution vraie de marcher franchement dans la voie qui m'était tracée, et où je ne craignais plus de me perdre, parce qu'au lieu d'y suivre mon impuissante sagesse, j'y suivrais la sagesse de Dieu, sous l'œil et sous la main de la sainte Eglise catholique romaine, établie par le Père des fidèles pour diriger vers lui tous ses enfants.

J'étais dans le port, et je regardais d'un œil tranquille cette mer infinie des anciennes tentations où il ne me semblait pas que de nouvelles tempêtes dussent jamais m'éprouver.

Je savais ce que c'est que le mal : c'est ce que Dieu défend. Vingt-quatre années j'avais vécu sans le savoir et sans pouvoir l'apprendre; je le savais maintenant pour ne plus l'oublier, et toutes mes déceptions, et toutes mes misères, n'étaient plus un mystère où se perdît ma raison.

Je bravais la possibilité de toutes les infortunes, sans daigner même honorer d'un regard celles qui pouvaient me menacer. Dieu intervenait visiblement dans ma vie : j'avais la foi. Je l'avais trouvée avec toutes les consolations, avec toutes les évidences, avec toutes les certitudes, là où l'on m'avait dit que je la trouverais. Vienne donc l'orage et le malheur! je vaincrai par ce signe, me disais-je en contemplant le crucifix.

Et lorsque, levant sa main sur ma tête, le ministre

du Seigneur prononça d'une voix douce et grave les paroles sacramentelles de la miséricorde et du pardon, je me courbai plus bas en frémissant d'allégresse : j'adorai le secret inexplicable de la clémence divine, et je compris que Dieu pouvait me pardonner parce que je sentis que j'étais pardonné.

Le lendemain Gustave, Adolphe et Elisabeth, bénissant Dieu, me conduisirent au banquet céleste de la réconciliation. C'était durant l'octave de Pâques, à la sainte basilique de Sainte-Marie-Majeure. Jésus mon Sauveur, ayez pitié dans votre grande miséricorde, et de moi si indigne de tant de grâces, et de tous ceux pour qui je vous ai prié ce jour-là !

## SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Sainte-Marie-Majeure, la chère basilique où je fis cette communion qu'il m'est doux d'appeler ma première communion, est un temple vaste et magnifique, dont la touchante histoire, lorsque je la connus, me parut avoir je ne sais quelle douce et mystérieuse analogie avec l'acte solennel que Dieu m'avait permis d'y accomplir. On raconte qu'au IVe siècle de l'ère chrétienne, sous le saint pape Libère, deux époux de grande famille et de haute piété, désespérant d'avoir des enfants, s'adressèrent pieusement à la très-sainte Vierge, pour que cette faveur leur fût accordée par son intercession, et pour qu'elle leur fît en même temps connaître de quelle manière ils pourraient lui témoigner leur gratitude, car, après s'être

adressés à une si puissante protectrice, ils ne doutaient pas que leur désir ne fût bientôt rempli. La sainte Vierge leur fit connaître qu'elle voulait bien les exaucer : dans la nuit du 4 août de l'an 352, elle les avertit, par un songe, qu'eut aussi le pape Libère, de faire édifier une église en son honneur au lieu où, dans la matinée suivante, ils verraient le sol couvert de blanche neige, malgré l'excessive chaleur de la saison. Et ils virent, au jour naissant, qu'une très-grande quantité de neige était en effet tombée sur le mont Esquillin. La nouvelle de ce fait miraculeux se répandit aussitôt dans toute la ville, et saint Libère, suivi du Clergé et d'une grande quantité de peuple, se rendit sur les lieux. A peine y fut-il arrivé, qu'à la vue de cette multitude un nouveau prodige se manifesta : la neige se divisa d'elle-même en grandes lignes, de manière à dessiner sur la terre tout le plan d'un édifice. La douce foi des fidèles n'en demanda pas davantage; on se mit à l'œuvre : l'église fut promptement bâtie, grâce aux largesses des deux époux, et comme elle se trouva être la plus grandiose, et la plus belle qu'on eût encore, dans tout Rome, dédiée à la très-sainte Mère de Dieu, elle fut, d'un commun accord, nommée Sainte-Marie-Majeure; mais on l'appela aussi Sainte-Marie-des-Neiges, en commémoration du miracle de ce manteau blanc et pur tombé du ciel sur le sol où elle s'élevait; basilique Libérienne, en souvenir du saint pape Libère qui l'avait consacrée et qui avait eu tant de part à sa construction; enfin Sainte-Marie-du-Berceau lorsque, plus tard, elle fut enrichie des précieux débris de la crèche où naquit le Rédempteur.

Et moi, ne dois-je donc pas aux prières des amis qui m'ont adopté, ma renaissance spirituelle? Ne l'ont-ils pas ardemment sollicitée de la divine compassion de Marie? N'est-ce pas sur les collines de Rome et dans l'aride été de ma jeunesse, quand le feu de toutes les passions brûlait et désolait mon cœur, qu'un voile de pureté, tombant tout à coup sur ce cœur misérable, y a marqué les fondements d'un nouvel édifice, a permis à la foi d'y construire un temple où j'adore Dieu,

où j'honore et vénère tendrement Marie?... Mère des chrétiens, mon secours, mon refuge et mon espérance! je vous ai implorée souvent dans mes chutes et dans mes angoisses, et vous ne l'avez pas oublié, car malgré tout, j'ai senti s'accroître envers vous ma confiance et mon amour. Hélas! pourquoi mon cœur n'est-il pas assez pur, assez dévoué, assez généreux et grand en tendresse, pour que vous y soyez toujours et Sainte-Marie-des-Neiges et Sainte-Marie-Majeure.

Plusieurs souverains pontifes ont eu pour la basilique de Sainte-Marie-Majeure, la plus pieuse et la plus amoureuse prédilection; aussi est-elle devenue, par leurs soins, d'une richesse et d'une élégance rares, tout en conservant le caractère grave et vénérable qui sied aux lieux sacrés. Saint Sixte III la fit beaucoup embellir à l'occasion du Concile œcuménique d'Ephèse, où fut condamné l'hérésiarque Nestorius, impie détracteur des mérites infinis de Marie très-sainte: il l'orna d'un grand nombre de mosaïques représentant divers traits de l'Ancien Testament et de la vie de la bienheureuse Mère de Dieu, couvrit de lames d'argent le grand-autel, et donna pour les usages du saint ministère, une quantité de vases de prix. Après ce pontife, Symmaque, Grégoire III, Adrien I, Léon III, Pascal I, témoignèrent aussi leur dévotion par la richesse de leurs présents; Nicolas IV, de l'ordre des Franciscains, y fit faire la magnifique tribune en mosaïque que l'on y admire; Clément VIII, Paul V, Sixte-Quint, Benoit XIV, Léon XII, y prodiguèrent les marbres, y firent travailler les plus riches métaux par les plus habiles artistes; et ce serait à n'en finir pas de vouloir suffisamment décrire les chefs-d'œuvre qu'ils y ont renfermés. Argent, or, diamants, jaspe, porphyre, y brillent de toutes parts, et toute chose y a son histoire aussi bien que son éclat.

A l'extérieur, la chère basilique n'est pas moins admirable, comme on peut le voir par les deux magnifiques planches de Piranèse, le poëte inspiré de l'architecture romaine, à laquelle son burin conserve la majesté que lui donnent le temps, le ciel de Rome et

ses souvenirs. Sainte-Marie-Majeure a deux façades; devant la principale, au milieu d'une de ces vastes places où les monuments respirent à l'aise, et se dressent comme une ville à la limite d'un désert, la statue en bronze de la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus s'élève sur une colonne en marbre blanc de soixante-dix pieds de hauteur, la seule qui reste de l'ancien temple de la Paix, chef-d'œuvre de grâce, d'élégance, de beauté; type de perfection probablement unique au monde, et l'une des merveilles de Rome que mes yeux ont toujours contemplée avec le plus de ravissement. L'autre façade est décorée d'un de ces obélisques dont le grand pape Sixte-Quint prenait plaisir à semer sa ville, moins pour les relever que pour leur faire porter la croix, afin qu'ayant vu les malheurs de l'Eglise, ils servissent de témoins et d'instruments à son triomphe. Le sentiment sublime dont on salue les inspirations à chaque pas dans Rome, a gravé sur la base de cet obélisque les mots suivants : « *Christus, per invictam Crucem, populo pacem præ-* » *beat, qui augustâ pace in præsepe nasci voluit.* »

Mais plus que la richesse et les arts, ce qui a rendu la basilique de Sainte-Marie-Majeure, si chère à tant de Pontifes, au peuple romain et à tous les fidèles, c'est le grand nombre de reliques dont elle est le vénérable et auguste dépôt. Là sont quelques-unes des pierres qui formèrent le berceau de l'Enfant-Dieu, dans l'étable de Bethléem, les linges dont il fut enveloppé, la *culla* faite des mains de saint Joseph, laquelle est portée en procession durant la sainte nuit de Noël et exposée tout le jour suivant à la vénération publique; là sont les reliques de saint Jérôme, de saint Mathias apôtre, de saint Pie V, et d'une quantité d'autres saints, de vierges et de martyrs. On y voit aussi, et l'on y honore particulièrement une de ces images miraculeuses de la sainte Vierge que la tradition attribue au pinceau de saint Luc. Dès les premiers siècles, cette image était si généralement vénérée à Rome, que durant la peste de 596, qui fesait de grands ravages, le saint pape Grégoire-le-Grand qui gouvernait alors l'Eglise, voulut s'en servir pour implorer en cette extrémité la

miséricorde du Seigneur. Le matin de Pâques, il se rendit, accompagné du Clergé et du peuple, en procession de pénitence à la Basilique Libérienne, et prenant dans ses mains la sainte Vierge, il se dirigea vers la Basilique de Saint-Pierre. Arrivé au môle Adrien, où s'élève actuellement le château Saint-Ange, une voix que tout le monde entendit clairement, retentit dans les airs : *Regina Cœli lætare, Alleluia; quia quem meruisti portare, Alleluia, resurrexit sicut dixit, Alleluia.* Aussitôt, pénétrés de la plus tendre et de la plus pieuse affection pour la très-douce Mère, et déjà remplis d'espérance au milieu de leur commune douleur, le Pontife et le peuple répondirent d'une même voix à cette voix céleste : *Ora pro nobis Deum, Alleluia,* et subitement la peste cessa dans toute la ville, mais non pas comme on peut bien le penser, la dévotion singulière que l'on avait à Rome pour la pieuse image, et pour le sanctuaire où elle reposait.

De tous les papes qui aimèrent Sainte-Marie-Majeure, aucun ne lui témoigna plus que Clément VIII, l'ardeur de sa tendresse et l'immensité de sa confiance. Dans les besoins graves de l'Eglise et de la Chrétienté, ce pontife avait coutume de sortir de son palais avant le point du jour, pieds nus, pour aller célébrer la messe à l'autel de Marie. Plus d'une fois on le vit gravir à genoux la montagne, et lorsqu'il était arrivé trop tôt, attendre patiemment aux portes de la basilique, le moment où elles s'ouvraient. Ce fut ce même Clément VIII qui donna à la sainte image sa couronne de pierres précieuses, et à l'illustre chapitre de Sainte-Marie le palais pontifical voisin de l'Eglise.

Je m'arrête avec une très-douce complaisance à tous ces détails (*), parce que Sainte-Marie-Majeure est aussi mon église bien-aimée, et qu'il n'est pas un lieu dans le monde que j'aimasse autant revoir, et couvrir de mes baisers et arroser de mes larmes, non pas même la

(*) Voyez le livre cité plus haut : *Le instituzioni di pietà*, etc., *dal Sacerdote Costanzi.* Nous n'avons point cherché à vérifier dans d'autres auteurs l'exactitude de ces faits. Notre foi n'a pas besoin de s'accroître, et ne craint pas d'être détrompée.

tombe de mes parents. Je les ai développés aussi parce qu'ils offrent à l'esprit au moins quelque idée de cette foi généreuse, expansive et charmante qui caractérise le Catholicisme romain. Mettant de côté mes croyances et mon amour, je respecte encore profondément cette prodigalité à parer les autels, à embellir les saintes images. Lorsque l'on a donné à Dieu toute son âme, et le bien pour qu'il l'accroisse, et le mal pour qu'il le détruise, ce n'est pas trop d'offrir aux représentations matérielles que nous nous faisons de lui et de ses saints, tout ce que le génie des arts peut ennoblir, et tout ce que le sein inépuisable de la terre produit de rare et de précieux. Oui, mon Dieu, à vous toutes choses, et nos pensées, et nos rêves et nos travaux; à vous le parfum des âmes et le parfum des fleurs; à vous l'âme, la fleur aussi, et à vous le sang de nos veines, et le travail de la terre et les ouvrages de nos mains, et que tout ce que nous offrons, même à d'autres, soit encore à vous, car même en vos saints et même en votre très-chère, très-aimée et très-miraculeuse Mère, c'est encore vous, Seigneur, que nous honorons.

Sainte Vierge, je n'ai point la richesse ni la piété des illustres souverains qui ont embelli votre sanctuaire; je ne suis qu'un ouvrier indigent, et plus indigente encore est mon âme, où le péché moissonne, et ravage souvent jusqu'à l'espoir de la moisson; cependant je suis vôtre, et vous m'avez donné mille preuves de votre maternel amour. C'est pourquoi j'ose vous offrir l'humble tribut de mes veilles. Voici un travail sur lequel j'ai pâli souvent depuis le soir jusqu'aux approches de l'aurore; acceptez-le, souffrez que je le dépose sur le seuil de cette basilique où votre divin Fils s'est donné à moi en gage de miséricorde et de réconciliation. Pour misérable que soit la fleur, elle a poussé par votre grâce sur un terrain ingrat et maudit jadis, où ne croissaient que la ronce et l'ortie. Bénissez l'œuvre, bénissez surtout l'artisan; et si j'ose vous demander une faveur, que mes lèvres puissent se poser encore une fois sur ces marbres usés par les pieds des fidèles, devant votre image révérée.

## AU VATICAN.

Nous eûmes une audience du Saint-Père. La seule chose à faire pour obtenir cette faveur, c'est de la demander. Si le souverain Pontife a des sujets à Rome; à Rome et dans le monde entier, il n'a que des enfants. Un père pourrait-il se cacher à ses enfants, et refuser le témoignage empressé de leur tendre vénération. Le R. P. Vaure, dont tous les Français qui l'ont vu à Rome gardent un si excellent souvenir, nous conduisit dans les appartements pontificaux. Le luxe n'est point ce qu'on y admire, et je fus touché de l'aspect de ces salles simples, gravement ornées de portraits historiques, garnies de meubles et de tapis qui portent plus que des traces de vieillesse. Après quelques

moments d'attente, une porte s'ouvrit, nous entrâmes dans un petit salon où Grégoire XVI se tenait debout. Agenouillés à ses pieds, nous baisâmes avec autant de joie que de respect, cette mule pontificale sur laquelle l'humilité des vicaires de Jésus-Christ, ne voulant pas qu'on parût adresser à leur seule personne des hommages qui lui sont si légitimement dus et qu'il est si doux de lui payer, a fait tracer, dès les premiers siècles de l'Eglise, l'image vénérée de la croix. Grégoire XVI est un grand et vigoureux vieillard, son visage respire une bonté paternelle. Il nous reçut avec une bienveillance parfaite. Après quelques paroles, le P. Vaure attirant sur moi l'attention de S. S., lui dit que j'étais un converti de Rome. Alors, et voilà ce que je voulais dire, la bienveillance de l'auguste vieillard fit place à une expression ineffable de tendresse et de joie; il daigna me féliciter, m'adresser de prévoyants conseils, m'indiquer une lecture, et lorsqu'au moment de le quitter nous nous agenouillâmes pour recevoir sa bénédiction, je sentis sur ma joue une caresse paternelle de cette main qui bénit le monde. Je ne m'enorgueillis point de la bonté dont je fus l'objet : ce qui pénètre encore à présent mon cœur, c'est cette joie si touchante que laissa voir le père de tant de millions de fidèles, en apprenant que cette famille innombrable venait de s'accroître d'un obscur enfant.

## 25

## COUP-D'OEIL RÉTROSPECTIF.

Je n'étais pas, comme on l'a vu, sans quelques prétentions littéraires : J'avais pris ce ridicule en me frottant dans les rédactions de journaux aux feuilletonnistes, bien que nous autres grands politiques du premier Paris, qui fesions et défesions des ministères, nous éprouvassions généralement pour les feuilletonnistes, occupés seulement d'écrivains, de chanteurs et de danseuses, un souverain mépris que j'aime à croire qu'ils nous rendaient entièrement. Je voulais donc faire des feuilletons, et non-seulement des feuilletons, mais des romans, et peut-être des vaudevilles si j'avais été bien heureux. Ce n'était pas la gloire qui m'y tentait le plus ; j'y voyais un gain facile et de faciles plaisirs,

et je ne crois pas calomnier le plus grand nombre des hommes de lettres en disant que c'est le mobile auquel ils obéissent volontiers, malgré tant de protestations réformatrices et vertueuses qu'ils affichent très-haut. Ils seraient trop coupables ou trop niais, s'ils voulaient en effet sérieusement enseigner la société.

Ainsi, ne sachant point ce qui m'allait arriver, je m'étais mis en voyage avec la pensée de recueillir des sujets d'articles, des descriptions, des figures, tout ce que l'on fourre dans les romans. J'avais même commencé, à Rome, de prendre des notes que je retrouve dans mes papiers, et j'ai honte de moi-même en voyant de quels travaux j'étais véritablement disposé à gratifier le public. Pour que quelques lecteurs au moins, puissent se féliciter du changement survenu dans mes pensées, je veux bien leur montrer ce que je menaçais d'être comme voyageur en littérature d'agrément: je copie sans pitié quelques-unes de ces notes :

« 17 Mars. — Bains, mieux installés que les bains parisiens ; vastes cabinets pavés de mosaïques ; baignoires en marbre : elles ont un nom : *Nettuno*, *Glauco*, etc. — Champignons pour suspendre les habits. On peut faire (j'aurais dû dire au moins refaire) un article des différents usages de la vie, chez les différents peuples modernes.

« Contrat avec la femme qui nous loue une chambre pour deux mois.

« 18 Mars. — Déjeuner chez Lepre (célèbre aubergiste). Vin d'Orvieto dans de petits flacons entourés de jonc ; ces flacons, d'un verre mince et excessivement léger, sont bouchés avec de l'huile. (*Usage de la vie chez les différents peuples modernes*). Les Romains ne savent pas encore fabriquer les bouteilles à goulot et ne veulent pas se donner la peine de l'apprendre. » — Le lecteur intelligent voit venir ici la tirade, et je ne sais vraiment pas trop comment le gouvernement pontifical s'en serait tiré. Poursuivons :

« Le dimanche, grande promenade au *Corso*, toilettes françaises à Rome; chapeaux de femmes trouvés sans doute dans les fouilles du Colysée : la plus belle collection de vieux chapeaux qui soit au monde... (ou je me trompe ou cette remarque est d'Elisabeth). Les bourgeoises romaines s'habillent avec le mauvais goût le plus audacieux. On dit que pour montrer ces belles choses, les dames romaines font de grands frais, et que souvent le père de famille s'habille en valet de pied pour suivre dans la rue sa femme et sa fille tournées en princesses. »

« — Palazzo Barberini. La plus belle pièce des palais romains est l'antichambre. Ces antichambres semblent en effet destinées à faire attendre des princes. Celle du palais Barberini est magnifique... Admirable plafond de Pierre de Cortone. Pavé misérable et délabré sous cette fresque gigantesque. On vous conduit par d'obscurs corridors, où vous ne voyez rien que des murs blanchis, couverts de quelques rideaux de toile verte, et tristes chaises éclopées. Le *cicerone* tire les rideaux, et côte à côte sur la même muraille apparaissent la *Fornarina* de Raphaël, l'*Esclave vénitienne* du Titien, la *Beatrice Cenci* du Guide, la *Sainte Cécile* de Lanfranc. Le rideau d'en face cache le *Jésus aux docteurs* d'Albrecht Durer; un autre, *Adam et Eve après la première faute*, du Dominiquin. Dans la chambre suivante c'est une *Sainte Famille* d'Andrea del Sarte (un mot de l'histoire d'André). On ne peut rendre l'impression que produisent ces chefs-d'œuvre. Les trois figures de la première salle surtout sont merveilleuses. La Fornarina a de grands yeux noirs; visage brun et solide; à son bras magnifique un bracelet d'or portant le nom de Raphaël; la marque du maître. La Fornarina après tout n'était qu'un bel animal (développements, Raphaël la fit mettre à la porte avant de mourir). L'esclave vénitienne me plaît mieux; elle étale des cheveux et des vêtements d'une incroyable puissance de couleur; le caractère de la physionomie est original et frappe surtout par une sorte de défaut ravissant; l'un des yeux louche un peu. Mais rien n'est beau, délicat, touchant comme la *Cenci* du

Guide. L'art ne saurait dire plus et par des moyens plus simples : il n'y a que la tête et une draperie blanche qui recouvre les cheveux et les épaules. Mais la pose, le regard, ces cheveux qui s'échappent en désordre, ce teint pâle, ces paupières légèrement rougies, cet indescriptible mélange d'innocence, de douleur, de résignation.... Voir l'histoire de Béatrice.... On n'en peut détacher sa vue, on y revient toujours... Conte d'Hoffmann.... On voudrait emporter avec soi cette ravissante image. Elle fait tout comprendre de la passion désespérée (oh! oh!) que l'on peut éprouver pour une créature qui n'existe plus. Le propriétaire d'un pareil chef-d'œuvre est bien généreux de s'en priver en quelque sorte pour le laisser au public. Si la Cenci était à moi, j'aurai peine à me reléguer hors de l'appartement magnifique où je voudrais la placer... Conte d'Hoffmann (j'y tenais!). »

« Chez les Jésuites, Chambres de saint Stanislas Kotska et de saint Louis de Gonzague. »

« Palazzo Colonne. — Les Colonna ont fait une galerie splendide avec leurs portraits peints par les plus grands maîtres. On y voit Vittoria Colonna, la muse de Michel-Ange, qui lui adressa de si jolis sonnets; colossale beauté, dans les proportions architecturales qui devaient plaire à ce maître Hercule qui n'était pas satisfait à moins de remuer des montagnes et de tailler des géants. »

« Académie de France. — Salon de monsieur Ingres. — Les élèves. — Dans ce palais grandiose de la villa Medici, à l'ombre de ces beaux arbres, avec Rome et tant de chefs-d'œuvre sous les yeux, comment parviennent-ils à ne produire que des pauvretés? Serait-ce que le génie s'endort dans le bien-être et dans le loisir, et que ce lait avare qu'on arrache par tant d'efforts aux mamelles de la misère est meilleur à former de fières pensées et de vaillants esprits? Peut-être! Un peu de poudre éparpillée sur une table brûle sans explosion et ne soulèverait pas une feuille de papier; mais comprimée dans le canon du fusil, ce peu de poudre chasse la balle et lui fait percer au loin le chêne et le fer. C'est la contrainte qui fait la force; sans obstacle point de triomphe, sans ennemis point de valeur. Il y a bien

des choses à dire en faveur de la pauvreté, et ceux qui veulent que tout le monde soit riche, ne me paraissent pas grands clercs. »

« 19 mars. — Rome est plein de charmants contrastes. A chaque instant la campagne et la solitude font invasion dans la ville; on sort d'une rue populeuse, on se trouve dans les ruines et au milieu des champs. Fûts de colonnes brisées, restes de statues, pierres chargées d'inscriptions éparses çà et là. Mais maudits ces Français qui ont gâté Rome en s'amusant à tout déblayer, relever, mettre en ordre; retirant autant qu'ils pouvaient les ruines de la rue où elles fesaient si bien, pour les étiqueter dans des musées où elles s'ennuient à nous ennuyer. »

« La villa du prince de la Paix, Godoï. De la misère et des roses. »

« L'église de Sainte-Pudentienne, exposition du Saint-Sacrement, concours des fidèles. Il y a deux Rome, il y a deux mondes, il y a deux humanités : n'y a-t-il qu'un Dieu ? — (Voilà qui se termine en profondeur !) »

« A Saint-Pierre-aux-Liens, le *Moïse* de Michel-Ange. C'est la force bien sûre d'être la force, c'est la loi sévère, c'est l'homme qui a conduit son peuple dans le désert, préférant la misère à la servitude, et qui a *donné* en quelques mots ce code admirable *qu'on appelle* les commandements de Dieu : tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de faux témoignages, etc. Michel-Ange a bien commenté la Bible. Il y a des penseurs à Paris qui ont inventé le gouvernement représentatif et qui disent que ce code va être abrogé, mais que le commentaire de Michel-Ange durera. Gustave prétend que ces penseurs-là mériteraient qu'on abrogeât le foin et le chardon. »

« La *via Scelerata*, où Tullie passa sur le corps de son père. Il y a des noms de femmes qu'on se rappelle ici, dont l'immortalité n'a pas l'air d'épouvanter trop toutes les femmes célèbres du temps présent. »

« Grandes fritures dans toute la ville à l'occasion de la fête de saint Joseph. »

— Assez n'est-ce pas ? Oh ! de grand cœur ! mais voilà

ce que je savais voir dans Rome, et ce que je prétendais vous en rapporter. C'est un bel emploi de l'intelligence humaine que mon époque me permettait là. Avec une semblable portée de pensée, si ce n'est avec aussi peu de talent, voilà pourtant ce que vos amuseurs vont voir par le monde et ce qu'ils vous en disent après... Enfin, Dieu soit loué! Ce n'est pas la chose dont je le bénis le moins, de n'avoir point à mon tour épaissi d'un peu d'encre cet égoût déjà si noir et si troublé où la pensée publique s'abreuve de nos jours. J'y avais certainement toutes sortes de dispositions.

Nous nous plaignons quelquefois, dans la vie, de mille chagrins passés, dont Dieu détruit les traces avec un soin constant, comme il efface au printemps les traces de l'hiver; nous ne songeons point à le remercier de ne nous avoir point permis de faire tout le mal que nous projetions; et pour ne parler ici que des gens qui écrivent, de s'être opposés par mille moyens à ce que leur esprit put vomir sur le monde tout ce qu'il renferme d'orgueil, d'effronteries, de conceptions abominables, d'enseignements funestes! Quelle grâce cependant n'est-ce point là, et qu'un mauvais livre doit être un terrible poids sur le cœur d'un chrétien!

26

# VITA HOMINIS MILITIA EST SUPER TERRAM.

Dieu ne jugea pas bon, dans sa sagesse infinie, de m'accorder longtemps cette paix profonde que mes amis m'avaient promise, que j'avais espérée, et que je crus d'abord avoir trouvée dans la religion. Je n'en chercherai point les raisons, je risquerais de ne pas les saisir. Il me suffit d'ailleurs de savoir que Dieu est souverainement juste. Or, je porte à cet égard dans mon âme une conviction qui n'a plus à souhaiter aucune lumière, et que je ne crois pas qu'aucune épreuve puisse affaiblir jamais. Mais faut-il tant chercher ? le cœur de l'homme est mêlé de fougue et d'indolence. J'avais besoin du combat. Comme j'avais dormi dans l'erreur, je pouvais dormir dans la vérité, et sous l'abri

de cette foi morte, me laisser ressaisir par l'éternelle mort.

Encore échauffé de ma victoire, je vis donc tout à coup reparaître l'ennemi, et ce fut avec une angoisse profonde qu'à ses premières atteintes je me sentis, comme autrefois, faible, lâche et chancelant. Cet ennemi, c'était tout le passé que j'avais cru mort et disparu pour toujours. Il se montrait à mes yeux sur l'autre bord de l'abîme vers lequel je me retournais sans cesse. Il n'était plus souillé, honteux, misérable comme au jour de ma fuite et de mon renoncement, mais revêtu de jeunesse et de gloire, tendre, plaintif, touchant et me faisant mille offres de retour. Les choses que j'avais cru pouvoir impunément regretter me disaient : Nous sommes encore là ; nous t'aimons encore. Qu'y a-t-il entre nous et ton cœur ? une parole ! qu'elle soit oubliée, et reviens ; tu ne nous as point connues. Nous avons aussi notre sagesse, nous avons aussi notre durée ; tu vois que nous ne tombons pas comme la feuille de l'églantier, au premier vent qui s'élève ; tu sais que tous nos dons ne sont pas en promesses : que cherches-tu qui ne soit parmi nous ?

Mais en même temps la voix tonnante des menaces divines se fesait entendre ; car les séductions ne possédaient plus ce pouvoir qu'elles conservaient naguère, de me faire perdre en un instant tout le terrain que j'avais péniblement gagné ; elles ne m'entraînaient plus du cercle lumineux de la foi dans les épaisses ténèbres du doute. Elles me poursuivaient partout, je les entendais toujours ; mais partout et toujours aussi, je voyais et j'entendais Dieu. Hélas ! c'était Dieu courroucé, menaçant, terrible : je le craignais de toute ma raison ; j'aimais le monde de tout mon misérable cœur.

Quand je fesais un effort, quand je me demandais ce que j'avais enfin à regretter, et pourquoi cette folie de se plaindre, de tendre les bras vers les jouets brisés et rejetés la veille, je me disais que j'étais en effet insensé, mais que cela était ainsi, et que je regrettais mes ennuis, mes inquiétudes, mes douleurs ; que j'étais condamné à d'indignes attachements, que par

un secret de colère inexorable, Dieu ne voulait me donner qu'un joug de fer, dont je devrais me lasser un jour, et qu'alors tout serait dit pour mon éternité.

Je me jetais au pied des autels : j'avais honte de la tiédeur de mes prières. Mes lèvres seules, disais-je, ont prié. Je ne voulais pas comprendre que la prière de la volonté est un acte de foi et d'amour, très-agréable à Dieu et dont il nous récompense plus tard, en nous accordant les célestes consolations de la prière du cœur.

Il m'arrivait des lettres de France où mes meilleurs amis, ignorants, comme on l'est généralement, des choses de la religion, me plaignaient doucement d'une résolution qui leur semblait être le sacrifice irréfléchi de ma jeunesse, et de nature à me fermer beaucoup de portes dans l'avenir. Ils se consolaient en me laissant deviner qu'ils regardaient ce changement, à la vérité bien étrange pour eux, comme une fantaisie de courte durée. Leurs regrets me touchaient aux larmes, en même temps leur espérance me fesait frémir. Je n'avais que trop lieu de croire moi-même que je ne persévérerais pas. Je prenais la plume pour leur répondre, et quand je relisais ces pages rapides, stupéfait de la force et de l'assurance des raisons que j'y avais exposées, trouvant mes actions, mes pensées même, fort au-dessous de mes paroles, je m'accusais d'hypocrisie, de mensonge, de n'être chrétien que devant les hommes, et d'autant plus coupable devant Dieu. Puis je retombais à mes désirs, à mes regrets, à mes craintes, et nulle crainte n'était assez forte pour entraîner longtemps ma pensée hors du champ détestable où elle vagabondait, parmi toutes les ombres de l'erreur.

La pleine confiance est fille de l'amour : n'aimant point Dieu, je croyais qu'il ne m'aimait pas : et comme j'étais inquiet sur mon salut, j'étais inquiet aussi sur ma destinée temporelle, à laquelle jusqu'alors j'avais si peu songé. Puis, quand je m'étais bien troublé l'esprit à ce sujet : Hélas ! disais-je, j'attends moins de Dieu que je n'attendais autrefois du hasard ! Et la honte de cette méfiance était encore une main d'angoisse qui me serrait le cœur.

Plongé dans une morne tristesse, je me montrais sauvage avec mes amis; et comme moi, ils ne semblaient recueillir de ma conversion que des fruits amers. Adolphe s'en effrayait; Gustave qui me connaissait plus à fond, et qui n'avait pas été sans éprouver lui-même quelque chose de semblable, augurait mieux de l'avenir; il disait qu'un chrétien ne se fait pas en un jour. Mot bien vrai, que j'ai entendu répéter depuis par un pieux évêque. Non, un chrétien n'est pas l'œuvre d'un jour! mais l'œuvre de toute une vie.

Je ne trouvais d'allégement qu'au tribunal de la pénitence. Dieu m'avait prévenu d'une grande grâce, visible entre toutes celles dont il m'entourait et que je ne pouvais apprécier que plus tard : j'avais une confiance d'enfant dans la parole du confesseur. Et comment aurais-je pu faire pour douter, lorsque je n'entendais pas un mot qui ne fût rayonnant d'évidence, qui ne me démontrât clairement ma folie, mon injustice, et qui ne m'indiquât des moyens de repos et de sécurité que je reconnaissais infaillibles aussi souvent que je voulais les employer.

Enfin, après un mois environ de cette lutte intérieure, je parvins à me rassurer. Les images du passé reparurent moins fréquemment; je m'habituai à les considérer d'un œil plus ferme. On m'avait dit d'implorer, par l'intercession de la Sainte Vierge, le don de persévérance, je l'avais fait; nous avions même résolu, Gustave et moi, d'accomplir dans ce but le pèlerinage de Lorette, et peu à peu je finis par ne plus autant craindre de retomber entièrement et pour jamais. L'Eglise enseigne à ses enfants de douces et faciles prières qu'ils prennent l'habitude de prononcer dans toutes les occasions : j'appris ces prières, et les fantômes ne tinrent pas devant leur miraculeux pouvoir. La paix vint, et sur cet arbre de la foi, que l'orage avait fortifié dans mon cœur, l'espérance et l'amour, comme des oiseaux divins, commencèrent à chanter. Au milieu de beaucoup de troubles encore, de beaucoup de reproches que j'avais à me faire, de beaucoup d'imprudences où je laissais mon esprit s'égarer, je sentais mes pensées s'a-

grandir ; la foi me donnait la clé d'une foule de choses obscures ; j'attendais avec de saints contentements les difficultés que le titre de chrétien pourrait susciter dans ma vie; je me reposais sur la bonté de Dieu du soin de quelques chères existences attachées à la mienne; dans mes prières je lui demandais de faire des chrétiens de tous ces amis pour qui je ne lui demandais naguère que de douteuses joies et de périssables trésors.

Et je sus enfin que je n'étais pas converti, mais que je devais commencer à me convertir, et que par la miséricorde de Dieu j'en avais le pouvoir.

Voilà comment je suis devenu chrétien. Dieu m'y a aidé plus que je ne puis dire; mais il n'est point nécessaire de tout exposer; ce serait d'ailleurs l'impossible, et qui voudra bien examiner son cœur et sa vie, n'y trouvera pas la trace de moins de prodiges que la bonté céleste n'en a faits pour moi. Dieu a tenu ses promesses et plus que ses promesses; car l'homme n'est pas fidèle à ses engagements, et le pardon va plus loin qu'il n'est permis d'espérer. Si nous n'avons pas des contentements plus durables, c'est que nous y aimons trop ce qui n'a point de durée; si nous nous meurtrissons, c'est que nous allons toujours sur les chemins où la chute est facile. Mais ne perdons pas pour cela confiance; le combat c'est le mérite, et la chute même est une victoire, lorsque repentant et soumis l'homme en profite pour mieux reconnaître sa faiblesse et mieux aimer celui en qui réside seul toute force, toute sagesse et tout amour.

## 27

## DOUTES. — OBÉISSANCE.

Un mot me fut dit sur je ne sais quelle pensée captieuse, contraire à l'enseignement de l'Eglise et à laquelle pourtant je m'étais fort attaché : « Cela est une idée de Luther. » Ce mot me fit peur. Depuis quelque temps j'étais obsédé du fantôme de Luther. Presque toujours, quand je m'abandonnais à mon sentiment, aux séductions de mon esprit, aux séductions de mon cœur, quand j'essayais de concilier les entraînements d'une nature encore trop rebelle avec les prescriptions inflexibles de la loi, j'arrivais aux conséquences luthériennes, j'arrivais à l'abîme, et le vieil homme reprenait le dessus. Ce résultat soudain m'inspirait d'autant plus d'horreur et de crainte, que j'y avais été conduit par une suite

d'idées qui me semblaient irréprochables, que je trouvais chrétiennes, que je trouvais sévères, dans l'austérité et dans la foi desquelles je m'étais complu, jusqu'à l'inexplicable issue qui se révélait tout à coup. Alors je me rappelais les commencements de Luther, sa pleine ferveur, ses jours et ses nuits passés dans l'oraison, dans les larmes; et cette foi ardente, et cet amour pour Dieu, et ces terreurs sur son salut, et cette conscience scrupuleuse, que l'on retrouve dans la piété des saints. Rapprochant ces commencements de leur dénouement sinistre, et me retrouvant si souvent moi-même sur la pente fatale où tant de foi s'était misérablement perdue, je m'écriais avec angoisse : Qui donc sera sauvé ?

L'habitude de la vie chrétienne m'a délivré de ces épouvantes, et m'a donné la clé d'une énigme sous le poids de laquelle mon âme a gémi longtemps.

Luther, aux jours radieux de son innocence, priant, pleurant et veillant dans sa chaste cellule, présente avec le reste de sa vie un contraste inquiétant et terrible; mais quand la révolte arrive, et que le moine en délire écrit ses propositions, tout l'homme est expliqué. Il donne pour articles de foi les divagations contradictoires d'une intelligence où l'orgueil, après un long combat, fait triompher la chair en lutte avec l'esprit. Aussi longtemps que la chair est seule, l'esprit maintient la victoire incertaine, ou plutôt garde le dessus; dès que l'orgueil s'en mêle, tout est consommé. Le Catholique, méditant en face de sa conscience, les formules insolemment décrétées par Luther, est assailli de lumières et croit souvent écouter sa propre confession. Là, se retrouve tout ce qu'une raison malade invente pour se tranquilliser et pour se désespérer; tout ce que l'on imagine pour satisfaire en paix l'impétueuse voix des passions; tout ce que l'on redoute, lorsqu'un rayon de foi venant éclairer ce chaos effroyable, on reste attéré devant l'immensité des faiblesses humaines, et tenté de croire que marqué d'une prédestination fatale, on ferait pour résister d'inutiles efforts. L'âme éperdue se prend à mille sophismes suggérés par l'enfer : tantôt, que la foi suffit pour être

sauvé; que Dieu est mort une fois pour tous les hommes, et qu'ainsi l'homme ne pèche plus; tantôt, au contraire, que l'homme pèche toujours; que ses meilleures actions, les plus chastes, les plus humbles, sont cependant infâmes; et que malgré tout, il ne parviendra point au port de la bienheureuse éternité.

C'est en effet ce qu'il est aisé de croire. Dans les orages de la vie, la justice divine use de ces punitions, permet que ces tentations dures éprouvent la présomptueuse humanité. En quête de solutions pour déguiser ce qu'il trouve d'amertume à l'obéissance, et pour esquiver la nécessité du sacrifice, l'homme se fait une divinité de sa raison, dont il espère de lâches secours. Mais Dieu tout aussitôt met en pièces l'idole fragile; et, jouet d'une ivresse fatale, l'esprit déraisonne, chancelle, tombe dans la boue de toutes les absurdités. Se berçant d'espérances ou de terreurs également déplorables, ou il se dit que le ciel lui appartient quoiqu'il commette des crimes, ou il croit qu'il sera perdu malgré toutes ses bonnes résolutions; confessant par là simplement que la tyrannie de son orgueil et de ses vices lui impose le dogme de la fatalité.

Oui, ces doutes sont fréquents : ils viennent à beaucoup d'âmes, et même des âmes fidèles en sont parfois troublées; mais ces âmes fidèles les portent au tribunal de la pénitence. Elles y reçoivent l'ordre de les mépriser, elles les méprisent; ils s'en vont. Luther a dû recevoir le même enseignement de son confesseur. Par orgueil, il n'a point voulu rester en paix, et c'est peut-être pour s'être cru obstinément coupable qu'il l'est devenu.

# DE ROME A NAPLES.

A MON FRÈRE.

En voyage, la pensée abrège le chemin, et la marche repose de la pensée. Marchons, reposons-nous, allons à Naples, et n'ayons plus de pensées que celles qui pendent aux buissons, aux ruines; égrenons, sans y songer, ce collier disparate des idées du rêve et de la causerie, qui se forme de fruits sauvages, de cailloux, et de grains de sable, et de perles quelquefois. Quel stoïque a passé sur le bord des prés et n'y a pas fait son bouquet d'herbes fleuries? Partons donc, cueillons le bluet, le cyclamen et l'anémone, ne méprisons ni l'humble pavot ni le réséda sans parure, ni la marguerite sans parfum, ni le liseron qui fleurit sous la

poussière. Pour sainte Catherine de Sienne, dans la plus dédaignée de ces fleurs, il y avait une prière qu'elle lisait en pleurant; peut-être en trouverons-nous une qui descende de celles auxquelles a parlé saint François.

Voici donc des notes de voyageur; mais de celles-ci, quoiqu'anciennement écrites, et rapides comme les courses que l'on fait en un temps où tout pèlerin s'essouffle plutôt qu'il ne se fatigue, la pensée chrétienne au moins n'est pas tout à fait absente. Toutefois, lecteur qui m'avez suivi jusqu'à présent, vous savez ce qu'on fait de ces bouquets formés sur la route: lorsque l'on arrive, on trouve souvent qu'il n'était pas nécessaire de les cueillir, on les jette sur le seuil et l'on n'y pense plus. Bien ou mal travaillées, il est des pages dans ce livre où je vous supplie de vous arrêter; je ne vous offre qu'avec hésitation celles qui vont suivre, comme le vain amusement d'un intermède qui devrait à coup sûr être meilleur, et peut-être qui devrait n'être pas. Je fais des livres, en vérité, et j'en gémis. Pourquoi suis-je occupé d'autre chose que de l'humble travail de mes mains? pourquoi tant de voix habiles qui pourraient nous réduire à l'admiration et au silence en louant Dieu dans la double splendeur du sentiment et du langage se taisent-elles, ou ne font-elles entendre que des hymnes au génie du mal, loin des autels délaissés du vrai Dieu?

---

Préparatifs. Nous avons quarante lieues à faire, et je viens de signer un *contrat* avec mon voiturin. Il doit me conduire en poste, me nourrir, me loger sur la route, moyennant douze piastres (60 fr.), non compris la *buona mano* du conducteur, laquelle bonne main, vulgairement *pour-boire*, sera plus ou moins forte en raison de ma satisfaction. Ces précautions te paraissent singulières. Ce n'est pas tout: comme je dois passer par Terracine, patrie de Fra-Diavolo, et lieu fort mal famé de tout temps, on m'a beaucoup recommandé de ne

point partir sans armes, et je me suis sérieusement muni d'une paire de pistolets. Mais il faudra que les voleurs y mettent beaucoup de complaisance, pour que ces redoutables instruments les dérangent, s'ils ont quelqu'affaire avec nos bagages; car, par suite d'une vieille habitude française, j'ai fourré mes pistolets au fond de ma malle, et ils ne sont pas chargés.

---

Albano. — Une charmante ville, au milieu des montagnes et des bois, près d'un beau lac qui s'est formé dans le cratère des volcans éteints, mais trop connue et trop malpropre aussi. Ces poétiques villages d'Italie sont encadrés de fleurs et de fumier. Pourquoi les peintres italiens, élevés dans ce pêle-mêle de basse-cour, ont-ils rempli leurs toiles de vastes portiques, de nobles fleurs, de riches seigneurs chantant sous les beaux arbres, de grandes dames, de saints et de dieux, tandis que les peintres flamands, vivant dans le pays le plus nettoyé du monde, ont une prédilection marquée pour les étables, les ivrognes et les cabarets? Le Flamand, grand ami de la matière, recherche la propreté comme un élément de bien-être matériel, et ne rêve, que pipes bien chargées, que tavernes bien chaudes où la bière est servie en abondance par des filles joufflues; ses yeux contemplent avec ravissement les monceaux de légumes, le gibier mort, la casserole luisante où cuira le repas (*). L'Italien, au contraire, sobre comme un anachorète, et trouvant aisément le peu dont il a besoin, vit sans s'inquiéter de ce qui l'entoure, marche sans regarder où il met les pieds, l'œil perdu dans le monde aérien de ses belles imaginations. La grande poésie a tracé elle-même sa vivante image, en faisant d'Homère, le chantre des dieux et des héros, un pauvre vieillard aveugle et deguenillé.

(*) M. Veuillot aurait dû mieux parler de nos peintres; il perd de vue nos Hemmelinck, nos Messis, nos De Vos, nos Rubens, sa riche et glorieuse école, cette suite de noms à jamais célèbres dont s'honore la Flandre et qui certes ont traité d'autres sujets que ceux que Teniers affectionnait. (*Note de l'Editeur belge.*)

C'est à Némi, près d'Albano, que notre ami R*** prit si singulièrement ce regret qui parfois lui revient encore après dix ans. Il se trouvait à Némi, sur le soir. N'ayant rien de mieux à faire, il regardait les habitants revenir de la promenade. Vint à passer une jeune fille, mais si belle, si sérieuse sous ses longues paupières et sous ses blonds cheveux, le corps si svelte, le pied si digne, la main si pure, et tout entière si noblement voilée de sa candeur, que certainement Raphaël ou le Corrège a laissé quelque part son portrait. R*** la regarde et le voilà tout ému; elle passait, il la suit; bientôt elle entre dans une vieille et gentille maison, semblable à celles qu'on voit dans les fresques du Ghirlandajo, la porte se referme; R*** attend.... Vaine attente! la jalousie ne se lève pas; la belle vision a disparu, disparu pour toujours! car le pauvre voyageur sent bien qu'il faut partir : sa destinée n'est pas là. Il obéit à cette destinée qui l'entraîne, mais toutes les ronces de la route emporteraient un lambeau de sa chair qu'il ne s'éloignerait pas plus douloureusement. — R*** me fesait cette confidence un jour de décembre, dans la galerie d'Orléans, à la lueur du gaz, au milieu d'un nuage formé par la fumée de cent cigarres, à mille lieues de Némi. Il se demandait tristement pourquoi il avait été si fou de ne pas rester là-bas, épousant cette chaste jeune fille qui lui aurait donné pour dot le soleil et les ombrages de son pays, sa vieille maison, ses mœurs pieuses et toute la sage existence des bons Italiens, qui vivent tranquillement occupés de belles études et d'honnêtes rêveries.

— Va! mon ami, si tu l'avais épousée, tu regretterais ta liberté et la France; et tu te trompes sur l'inquiétude qui veille incessamment dans ton cœur. Si tu veux être calme, épouse la grande idée de la vie éternelle, et la grande conviction de l'amour de Dieu. Tu traverseras après tous les édens de la terre, et tu n'y regretteras rien; tu t'enfonceras dans tous les déserts épineux du monde, et tu n'y craindras rien.

---

Velletri. — On a exécuté aujourd'hui à Velletri deux bandits des Marais-Pontins et l'on vend au peuple de petites feuilles contenant le récit du fait. J'y vois que les suppliciés étaient condamnés depuis deux ans. Dans les Etats Romains on n'exécute guère une sentence de mort qu'après avoir ramené le coupable à des sentiments religieux, ou perdu entièrement l'espoir de le convertir. C'est le seul reste possible aujourd'hui de cette loi généralement établie dans la chrétienté, au moyen-âge, qui ne permettait pas de condamner un homme à la peine de mort s'il ne fesait préalablement l'aveu du crime dont il était accusé. Etrange loi! qui révèle à elle seule ce que pourrait être une société catholique, et qui fait envisager sous un singulier jour les progrès de la civilisation. — Nulle part autant que dans les Etats de l'Eglise on ne respecte cette parcelle divine que renferme encore l'âme déchue. On punit parce qu'il faut punir; mais avant tout on veut absoudre et sauver. — Les deux têtes seront placées derrière les petites grilles disposées à cet effet au-dessus de la principale porte de la ville. Ce memento n'est pas sans nécessité sur la lisière des Marais-Pontins.

Nous sommes ici chez les Volsques. Velletri occupe la place de l'ancienne *Velitræ*, fière ville, qui résista quatre siècles aux efforts des Romains. On ne pense jamais, lorsqu'on parcourt l'histoire romaine, que les rivales de Rome l'avoisinaient de si près, et que pour se représenter ces luttes éternellement célèbres, il faut s'imaginer Versailles guerroyant contre Corbeil, Saint-Germain ou même Saint-Cloud. Corioles était quelque part dans ces plaines désertes, et nous avons ce matin passé, sans nous en apercevoir, sur la poussière et l'herbe qui recouvrent la capitale du Latium, Alba-Longa, illustrée par Pierre Corneille de Rouen dans les Gaules. Que de sang fut répandu sur cette terre où nous sommes, mais aussi que de beaux vers elle inspira! Tout enfant des nations civilisées qui la parcourt maintenant s'y rappelle, à chaque pas, les études de sa jeunesse, les héros de ses premières admirations, les combats de ses pères, les grands poëtes de son pays.

Il n'est point de lourd esprit qui n'y rêve, et de tête folle qui ne reçoive quelque impression sérieuse du choc de ces noms retentissants. La destinée de Rome, fantôme toujours présent et partout mystérieux, se lève sans cesse devant la pensée, et sans la fatiguer l'écrase. Voyez : Rome subjugue le Latium, elle subjugue les Volsques, les Etrusques, elle subjuge Carthage, rien ne lui résiste, elle subjugue le monde, et c'est alors qu'elle est vaincue. O miracle ! c'est alors aussi qu'elle triomphe, et que Dieu, comme s'il voulait montrer ce qu'il peut faire, assied la puissance inébranlable du Verbe sur les débris humiliés du glaive qui a vaincu l'univers.

Il est permis sans doute de chercher par quel secret de force et de sagesse introduit dans sa constitution, Rome antique a dominé des populations plus puissantes que celles qui l'environnaient, puis enfin le monde. Mais, au XIXe siècle de l'ère chrétienne, s'obstiner encore à découvrir ce secret merveilleux dans une combinaison *humaine* quelconque, cela me semble héroïque, je l'avoue, et je considère comme infiniment moins braves les honnêtes gens qui courent après le cercle carré.

---

Cisterna. — Les histoires de coupé et d'intérieur s'assombrissent beaucoup. Avant-hier une voiture a été arrêtée et dévalisée. Elle avait une escorte napolitaine, mais les gendarmes ont pensé qu'une résistance imprudente exposerait les voyageurs. « Que voulez-vous faire contre la force ? » disaient-ils. Et ils se réjouissaient beaucoup que personne n'eût été blessé. Bons cœurs ! Du reste les voleurs ont tout enlevé. Ces voleurs sont facétieux. Il y a quelque temps, un chargé d'affaires tomba entre leurs mains ; ils le traitèrent avec tous les égards possibles, mais ne lui laissèrent absolument qu'un gant et une botte. Dans ce costume, léger, même pour le climat d'Italie, le personnage diplomatique alla demander l'hospitalité au premier aubergiste du chemin. Les marmitons purent faire là d'excellentes réflexions sur le néant des grandeurs.

J'ai des compagnons dont ces légendes allongent la mine. Pourquoi s'inquiéter? N'entendons-nous pas tous les jours et partout raconter des choses semblables? Qu'est-ce que cela prouve? Savons-nous, pour ce qui nous concerne particulièrement, si les chances vraies d'accident ou de mort ne sont pas partout les mêmes? A tout prendre, j'aimerais mieux voyager à minuit dans les Marais-Pontins que d'aller à la même heure rêver au clair de lune sur l'esplanade des Invalides. Combien de gens qui se sont fait exempter du service militaire, ont été tués d'un coup de fusil dans les rues de Paris. Vous craignez de voyager en diligence, et un omnibus ou un badigeonneur vous tombent sur la tête, tandis que vous regardez à votre montre quelle heure il est. J'approuve assez ce que me disait un bon moine : — Que le seul danger étant de mal mourir, il ne haïssait pas de se trouver dans des circonstances périlleuses, parce qu'alors il mettait naturellement plus de soin à se tenir prêt. — C'est précisément par ce sentiment qu'un chrétien, après avoir fait ce qu'il devait faire, se résigne d'avance à toutes les fortunes, sans être fataliste comme un Turc ou comme un chien.

La pensée a parfois d'étranges rencontres. Ce moine me rappelle que Cisterna était jadis la station romaine de *Tres Tabernæ*. Tu vas voir pourquoi. Un jour, un centurion de la légion Auguste, conduisant quelques prisonniers de Judée qui en avaient appelé au tribunal de César, s'arrêta aux *Trois Loges*, où l'un des captifs confiés à sa garde était attendu par des amis venus de Rome à sa rencontre jusqu'en ce lieu. Ce prisonnier était déjà accompagné d'un certain nombre de gens de Pouzzoles, chez lesquels il avait débarqué, et qui lui témoignaient tous une tendre vénération. Les deux troupes s'accueillirent avec une politesse cordiale et simple, et on les vit, après avoir fait des signes étranges, lever les mains au ciel en prononçant un nom mystérieux. Les gens de *Tres Tabernæ*, surpris d'un tel spectacle, questionnèrent le centurion; celui-ci, vieux soldat aux graves discours, leur raconta, sur le prisonnier qu'il conduisait à César, des détails qui les étonnèrent gran-

dement. Au sein d'une tempête qu'il avait prédite, et qui dura quinze jours, cet homme avait annoncé que le vaisseau serait perdu, mais que les passagers ne périraient point, et il était arrivé ainsi qu'il avait dit. Mordu par une vipère, il n'en avait reçu aucun mal. Il lisait dans l'avenir, et sa parole, qui prédisait les événements futurs, guérissait aussi des malades qui semblaient déjà la proie de la mort. Est-ce donc un Dieu? s'écrièrent à ces mots les auditeurs du centurion. Mais celui-ci, tombant dans une rêverie profonde, leur montra de la main le groupe attentif formé autour de son prisonnier, et se contenta de répondre : Tous ceux-là sont les disciples de Jésus de Nazareth, que beaucoup appellent le Fils de Dieu. — Or, le prisonnier du centurion, c'était Paul, apôtre des Gentils; Paul qui, après avoir été, pour la foi qu'il persécutait naguère, poursuivi à Damas, chassé d'Antioche, lapidé en Lycaonie, captif et déchiré à coups de fouet en Macédoine, couvert de moqueries par les philosophes d'Athènes, calomnié à Corinthe, persécuté dans Ephèse, jeté dans les cachots à Jérusalem, venait, pour cette même foi, souffrir à Rome la prison et la mort. — Et voilà pourquoi, en songeant à ce bon moine qui ne craignait point de mourir, pourvu qu'il mourût bien, je me suis souvenu que Cisterna occupe l'emplacement de *Tres Tabernæ.*

---

Torre-de'-Tre-Ponti. — Une longue, immense, éternelle avenue de superbes arbres sur quadruple rangée, formant double et triple berceau; un ciel vraiment d'azur, un soleil éblouissant; de chaque côté de grasses prairies où ruminent majestueusement de magniques bœufs couleur de café au lait; plus loin, des buffles sauvages; un horizon de montagnes rocheuses qui écorchent au passage les flancs de pourpre et d'or des nuées; encore plus de printemps dans les narines que sous les yeux : je gronderais volontiers mes compagnons de ne

m'avoir pas éveillé plus tôt, tant je regrette ce que j'ai pu perdre d'un si charmant paysage. Je m'informe de notre situation topographique : nous sommes au beau milieu des terribles Marais-Pontins.

En effet, c'est la fièvre en grosses bottes qui galoppe devant nous sous la forme d'un postillon; cette femme en guenilles qui nous tend la main, c'est l'*aria pessima*, sa sœur ou sa mère. — Conducteur, un peu plus vite, s'il vous plaît : nous avons là un Prussien qui mourra de peur s'il s'endort avant d'avoir franchi les solitudes empestées; pour se tenir éveillé, il aborde en français (de Landernau) les questions métaphysiques et religieuses. Qu'avons-nous fait à la fièvre, hélas!

Les Marais-Pontins parlent encore bien haut de la Ville éternelle. Lorsque les fondateurs de Rome établirent leur repaire de brigands au centre des confédérations étrusque et latine, dans l'espace laissé vide par la peur du mauvais air, et se constituèrent en peuple sous le gouvernement de deux aventuriers, enfants d'une échappée des lupanaires de Véïes ou d'Albe (pauvre *louve* humaine dont il fallut faire un véritable animal pour la poétiser et relever un peu l'honneur de ses nourrissons); en ce temps-là, lorsque Rome n'avait pas encore creusé le misérable fossé qui devait marquer à la fois ses premières limites et son premier fratricide, les Marais-Pontins, assainis par de merveilleux ouvrages, étaient loin de présenter le spectacle qu'ils offrent aujourd'hui : vingt villes florissaient où ne s'élève plus maintenant un seul village; vingt villes enrichies par toute la civilisation des races étrusques; vingt villes pleines de marbres, de temples, de colonnes, de statues; vingt villes dont il n'est pas resté debout pierre sur pierre, dont le nom même s'est perdu! Rome détruisit tout, et ne daigna qu'à peine compter le nombre de ses victimes; elle crut que ce nombre insolent suffirait à sa gloire, et ne voulut point laisser à la postérité un plus long souvenir des vaincus. Parcourez maintenant les espaces où s'élevaient, il y a trois mille ans, les édifices somptueux de tant de riches cités, où les peuples, arrivés aux limites de la civilisation, érigeaient

de magnifiques statues à leurs orateurs, devenus, comme chez nous, les chefs du gouvernement; où les artistes perfectionnaient leur travail par la science, et produisaient des œuvres dont les débris attestent des connaissances anatomiques que nous n'avons point surpassées : partout le silence y règne; la poussière des arbres tombés de vieillesse a fertilisé ce sol couvert d'ombrages séculaires; la main de l'homme n'y paraît plus, et les bêtes fauves habitent en sécurité les retraites qu'y forme une végétation indisciplinée. Là, les lianes puissantes des forêts du Nouveau-Monde grimpent au faîte des érables, pendent en festons flottants, s'allongent en guirlandes immenses, se joignent et se mêlent en épais berceaux; les plantes des tropiques y donnent des fleurs charmantes, les herbes s'y élèvent à de prodigieuses hauteurs, et la chaleur du climat, fécondant cette terre opulente, y entretient une verdure éternelle. Fécondité stérile, étalage de richesses perdues, que l'homme contemple avec terreur et regret! L'ombre de ces feuillages, le parfum de ces fleurs, les rayons de ce soleil, tout cela donne la mort. Le voyageur, traversant à la hâte cet éden funeste, rencontre parfois un pâtre aux traits basanés, aux vêtements en haillons, aux membres grêles, dont le front jeune encore porte le sceau d'une destruction prochaine : c'est l'habitant des Marais-Pontins, le gardien sauvage des sauvages troupeaux qui brouttent dans ces savanes empestées. Ordinairement, avant de se résigner à leur métier terrible, les pâtres des Marais-Pontins ont rompu avec la société par de mauvaises actions, et la société les laisse se précipiter dans ce vaste tombeau, sachant bien comme eux-mêmes qu'ils n'en sortiront pas. L'impression que produit leur aspect est effroyable et profonde : on dirait l'ombre de quelque instigateur des cruautés autrefois commises en ces lieux, condamné à errer sans abri, sans compagnon, sans espérance, éternellement misérable et solitaire sur la terre qu'il a lui-même dépeuplée à jamais.

Toutefois, les Marais-Pontins, longtemps entièrement abandonnés à la peste, ne sont pas tout à fait incultes aujourd'hui. Sixte V et Pie VI, à force de travaux, de

dépenses, de soins, à force de volonté et de génie, sont parvenus à rendre, sinon salubres, au moins cultivables, certaines parties de ces vastes déserts. On a souvent conquis des provinces avec moins de courage et d'efforts. Mais Sixte V, dont on retrouve la main partout dans les Etats de l'Eglise, et Pie VI, étaient des souverains d'une rude trempe, et des hommes comme il s'en rencontre rarement. Sixte fit serpenter dans les marais un canal hardi; Pie VI y lança comme une flèche, sur les traces perdues de la voie Appienne, la belle route que l'on parcourt aujourd'hui, affrontant et dominant des difficultés devant lesquelles avaient reculé les vieux Romains eux-mêmes, qui ne se décourageaient pas aisément. Grâce à ces pontifes, de belles prairies et de vastes champs de blé viennent parfois reposer les yeux de l'observateur. Mais c'est là tout ce que l'homme peut faire : il ensemence, il récolte en toute hâte; cette terre vengeresse ne lui permet pas de l'habiter. Quoi qu'il fasse, l'homme ici n'a plus d'empire : l'ancien territoire des tribus étrusques est désormais le partage d'une confédération bien autrement durable, la confédération des brins d'herbe, qui ne bâtit point de murailles, qui ne fait point de lois, qui n'a point d'orateurs, et qu'on ne détruit pas.

---

Terracina. — J'aime ce bon soldat ostrogoth, Théodoric, qui se fit bâtir ici un palais dont on admire les ruines encore imposantes : il fesait écrire à Venantius, en le nommant comte de ses domestiques : « Les lettres ajoutent un nouveau lustre à la plus haute naissance; leur suffrage rend un homme digne des plus grands honneurs » ; — et ne sut jamais signer son nom. Peu de temps après ce Théodoric (vers le milieu du sixième siècle), les Romains firent la plaisanterie la plus lâche et la plus incroyable dont peuple avili se soit jamais avisé. Voyant qu'à tout moment l'Italie changeait de maître, et qu'on ne savait jamais bien préci-

sément qui régnerait, de l'empereur d'Orient ou du chef barbare, ils imaginèrent pour se trouver toujours en règle avec le vainqueur, de faire frapper sur leurs monnaies un visage informe, autour duquel ils mirent l'exergue célèbre *D. N. S. Victoria*, Notre-Seigneur la Victoire, c'est-à-dire notre très-grand, très-vénérable et très-adoré maître le Plus Fort ! La victoire ne suivant plus leurs drapeaux, ils suivaient les drapeaux de la victoire, *e sempre bene !* Quand un peuple fait de pareils tours, on avouera qu'il ne faut pas être grand clerc pour le conduire : le roi la Victoire a dans le plat de son sabre un code et un ministre tout trouvés.

Un de nos compagnons vient d'ouvrir la bouche : il s'est dénoncé Anglais. Le Prussien et lui s'avouent réciproquement de graves inquiétudes ; nous approchons de Portello. C'est l'endroit sinistre : le chemin s'enfonce dans un fourré de broussailles, entre les rochers et la mer ; les maisons s'éloignent, la nuit s'avance ; vraiment la place est aisée aux mauvais coups. L'aspect des lieux suscite à l'un de nous une réminiscence assassine : d'une voix dolente, il déclame ces vers, où un illustre académicien a présenté si poétiquement le bandit de Terracina :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi ;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez : il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez ! etc.

Couleur locale !

Deux poëtes seulement, en France, ont parlé de l'Italie avec un sentiment poétique et vrai. Dans ses ballades, M. Casimir Delavigne dépeint avec un naturel charmant les douces habitudes de la vie, les gracieux paysages, les chants sur la montagne, les promenades sur l'eau, les superstitions parfois un peu sensuelles,

et cette vague mélancolie qu'inspirent les ruines couvertes de grands noms à demi-disparus. Dans le *Pianto*, au contraire, M. Auguste Barbier exprime d'une manière élevée et parfois sublime tout le côté sévère, douloureux même de l'Italie. Ces deux profils de la même figure ressemblent parfaitement à l'original et diffèrent entre eux du tout au tout. M. Casimir Delavigne chante en s'accompagnant de la mandoline napolitaine, M. Auguste Barbier dessine avec un crayon austère ramassé dans les cloîtres du Campo-Santo. L'écueil de l'un est l'afféterie, celui de l'autre est la rudesse; la vérité, les beaux vers, la belle couleur sont le mérite de tous les deux. Cependant, que ces poëtes illustres autant par l'éclat que par la conscience de leur talent, me permettent de le dire avec tout le respect qu'ils méritent et que je professe pour eux : ils n'ont pas vu l'Italie en face; ils ne l'ont pas sondée à l'âme. De cette femme étrange, qui sourit et pleure, de cette reine au long veuvage qui couvre de diamants sa robe en lambeaux, et qui porte des fleurs sur son voile de deuil, ils n'ont vu que le costume, ils n'ont pas senti le cœur. Le cœur de L'Italie, c'est la foi catholique; c'est par là qu'elle est grande dans le passé, belle et touchante encore, pleine d'avenir enfin. Ses plus riches monuments, ses plus grands hommes, ses plus nobles souvenirs, ses plus doux usages, ses plus sûres espérances, tout cela c'est sa foi! cette foi qui lui a donné Grégoire VII, Innocent III, Thomas d'Aquin, François d'Assises, Giotto, Jean de Pise, Arnolphe Lapo, Raphaël, Michel-Ange, Bellarmin, Muratori, Dante, Pétrarque, Morgagni, Allegri, Pergolèse, et tant d'autres dont les noms rayonnent au sommet de toutes les gloires de l'esprit humain; cette foi qui a défendu et maintenu la nationalité italienne contre les efforts du monde entier; cette foi qui nourrit le pauvre sans le mettre en prison; qui fait du peuple italien le plus sobre, le plus décent, et, malgré sa misère, le plus gai des peuples; qui le conserve intelligent et honnête à travers des vicissitudes politiques faites pour l'abrutir mille fois, qui le tient prêt à de grandes choses dont le jour viendra. Vous riez en passant devant tant de

madones qui bordent les chemins : vous regardez de haut les humbles moines qui marchent pieds nus dans la poussière! Ah! plutôt inclinez-vous! ces madones, ces moines sont, je vous le répète, les forteresses et les soldats de la nationalité. Voilà ce qu'il aurait fallu voir; voilà ce qu'il aurait fallu chanter; voilà tout un côté vierge encore des poésies de la terre italienne; beaux champs remplis de germes, moisson immense de riants détails et de fortes pensées, faisceau dispersé de chants sublimes, épopée qui attend son poëte!

---

Mola-di-Gaeta (royaume de Naples). — Chose étrange! on ne nous a ni tués, ni volés ni arrêtés; pas l'ombre d'une escopette! Nous étions pourtant bien disposés à ne faire résistance aucune. Faut-il croire qu'il n'y a pas de brigands sur la route de Terracine? Non; mais il faut croire qu'il y en a beaucoup moins qu'on ne dit, et que la police est mieux faite en ces parages déserts qu'on ne le pense généralement. Les voyageurs accréditent beaucoup de contes : il est sage de s'en méfier. Et vraiment, comment un touriste, ayant franchi cette route, la seule suspecte, consentirait-il à n'y avoir couru aucun danger?

L'auberge où nous voici est un vaste palais avec de hautes salles peintes à fresque, de larges balcons, des armoiries sous le portail d'entrée, un grand jardin où nous pouvons, en levant la main, cueillir les oranges comme on cueille les pommes en Normandie; de très-beaux restes de constructions romaines, et la mer pour clôture.... Cette splendide villégiature compte, à ce qu'on assure, parmi ses anciens propriétaires, M. Tullius Cicéro, avocat et consul. Mais

Du Vésuve à la voie Appienne
Il n'est débris, villa qui n'appartienne
A Cicéron.

Quoi qu'il en soit, le possesseur actuel ne pouvant plus, à ce qu'il paraît, fournir à son entretien, l'a philosophiquement transformée en une très-bonne *locanda,* dont il touche d'excellents revenus. Ce grand sage est l'*illustrissimo signore marchese* de je ne sais plus quoi. Dans le royaume de Naples, quantité d'autres nobles seigneurs, comtes et marquis très-authentiques ont, comme celle-ci, pris un métier pour vivre. Les uns sont assureurs de contrebande; d'autres, marchands de livres défendus; beaucoup sont traiteurs, et beaucoup joueurs d'écarté.

Cette noblesse italienne.... Il y aurait bien des choses à dire sur elle : elle est parfois terriblement civilisée; elle fait bien des courses à l'étranger, elle lit bien des traités traduits de l'anglais... Mais il se fait assez de politique sur les bords de la Seine, et nous avoisinons ici les rives du Liris, où les écrevisses abondent, et dont le gourmand Apicius préférait les locustes à celles même de Smyrne et de l'Afrique. D'ailleurs, si la noblesse italienne a des comptes à rendre, ce n'est pas avec nous qu'elle les réglera. A quelques lieues d'ici se trouve Arpino, l'ancienne Arpinum, où naquirent Cicéron et Marius; et non loin de laquelle tous deux, après tant d'années glorieuses, finirent si malheureusement. Un fait assez rare dans l'histoire se rattache au nom de cette ville. Au quinzième siècle elle fut sauvée du pillage par un pape qui intercéda pour elle en mémoire de Marius et de Cicéron. Je n'espère que médiocrement rendre un jour le même service à la célèbre ville de Boynes en Gatinais. Ce fut ce même pape Pie II (Æneas-Silvius) qui définit la loi : *une intelligence sans passion.*

Si cela nous souriait, nous pourrions nous croire d'importants personnages, tant la police a soin de nous. Nos passe-ports sont visés à l'entrée et à la sortie des moindres bicoques, et jamais pour rien. Quand on ne paie pas la signature du commissaire, il faut au moins payer le soldat qui est venu demander le passe-port et qui le rapporte. C'est une institution paternelle des gouvernements italiens : ils nourrissent ainsi, sur la grand'route,

une partie de leurs sujets. On dirait même que certains princes ou grands-ducs sont de moitié dans les bénéfices des aubergistes, tant ils ont inventé d'incroyables ruses pour retenir les passants. Deux de nos amis arrivèrent un jour en poste dans la capitale du tyran (*) de Lucques. Après avoir déjeuné, comme c'est l'usage, de deux *ovi da bere* et de la moitié d'un vieux poulet, ils voulurent repartir avec un voiturin qu'ils venaient de louer. Mais, par une véritable loi d'opéra-comique, quand on est entré à Lucques en poste, on ne peut en sortir qu'en poste ; et le maître de poste, armé d'un gendarme, s'opposait au départ des voyageurs. Force était donc de rester ou d'abandonner le voiturin qui réclamait indemnité. Déjà le peuple lucquois, assemblé sur la place, riait de l'embarras des voyageurs, quand ceux-ci vinrent à penser que du centre de l'empire à son extrême limite, il n'y avait pas si loin, et qu'aucune loi, heureusement, ne les empêchait de sortir à pied. Aussitôt ils chargent leurs malles sur le voiturin, et se mettent en marche devant l'équipage, accompagnés de la force publique stupéfaite, et suivis des acclamations joyeuses de la populace, enchantée de voir bafouer les gouvernants. Après deux heures d'une marche modérée, semée de petits temps d'arrêt consacrés aux beautés du paysage, nos bons compagnons atteignent la frontière. Se tournant alors vers l'armée lucquoise, ils la remercient de l'honneur qu'elle leur a fait, de la sécurité qu'elle leur a procurée, la saluent profondément, montent en voiture et poursuivent leur chemin.

*Cosa di niente,* comme disent les Italiens, *cosa da ridere.* En définitive, il est assez juste que les Italiens profitent un peu de la curiosité des voyageurs. Ces petits impôts sont plus ennuyeux que lourds, et nous font contribuer, pour une bien faible somme, à l'entretien des monuments que nous admirons. On paie

(*) Ce mot ne doit pas être pris dans sa signification rigoureuse.
(*Note de l'Editeur belge*).

plus cher, et l'on attend plus longtemps, pour voir au théâtre une médiocre décoration, que pour contempler à loisir en Italie les sites les plus beaux. Ceux qui veulent voyager sans embarras ont les *omnibus*, et feraient bien de ne nous point rompre la tête. J'approuve aussi très-fortement que, dans un pays où les conspirations sont faciles, on surveille un peu les voyageurs; que là où la liberté de la presse n'est point permise, on défende l'introduction des livres considérés comme dangereux. Il n'y a de blâmable que l'avidité des agents qui permettent de trop fréquentes infractions. Eh! ne faisons pas tant les fiers! en France aussi, bien des choses s'arrangent discrètement avec une pièce de cent sous. Nous ne sommes pas la perle des peuples. La perle des peuples est... une perle qui n'existe pas.

Mais, à quelles niaiseries vais-je m'arrêter quand la voiture m'emporte à travers les plus beaux chemins du monde, entre des haies de lilas, de chèvrefeuilles et de jasmin; quand la mer chante à ma droite, quand les orangers et les aloès se dressent sur la côte, quand la violette fleurit à mes pieds... Il faut que je cite ici quelques lignes d'une ancienne description : elles valent leur pesant d'or fin.

« Tout ce pays est couvert d'orangers et de citron-
» niers toujours chargés de fruits, ce qui fait que toute
» cette étendue de terrain, qui va jusqu'à *Gayete*,
» paraît comme un parterre doré et odoriférant, que
» l'on pourrait en quelque sorte nommer un véritable
» paradis terrestre. En effet, on ne saurait rien voir de
» si charmant, et il n'y a pas de promenade ou d'allée,
» pour bien entendue et ordonnée qu'elle puisse être,
» qui puisse approcher de la beauté de ce chemin qui
» a, à la droite, la vue de la mer, et, à la gauche,
» celle des plaines à perte de vue, toutes couvertes de
» fleurs et de fruits, et arrosées de petits ruisseaux dont
» le murmure ne flatte pas moins l'oreille du voyageur
» que les fleurs flattent l'odorat. » Que c'est joli! que cela porte bien sa date et vous exhale bien une odeur de 1740 qui monte au cerveau comme une essence de

parfumeur royal! Ailleurs, le même livre, qui s'appelle d'une façon toute naïve les *Délices de l'Italie*, dit qu'autour de Piperno les narcisses et les lis croissent *sans artifice;* et il raconte qu'aux environs de Terracine « on voit encore, de côté et d'autre, des ruines » de palais, de maisons de plaisance et de sépulcres des » plus considérables de l'empire romain; car, *pour le* » *dire en passant,* c'était une chose fort en usage parmi » eux, de se faire enterrer le long des grands chemins. » Ne dirait-on pas les impressions de voyage d'une femme de chambre, mais d'une femme de chambre de ce temps-là? d'un temps où tout le monde avait en France un certain instinct de style et de politesse, une certaine littérature naturelle qui se remarque en tout ce qu'on fesait. Ouvrez n'importe quel imprimé, n'importe quel livre de la grande époque qui commence à Pascal et finit aux encyclopédistes, que ce soit un formulaire de cuisine, un almanach, un mémoire d'avocat consultant, un article de gazette, vous y trouverez je ne sais quelle élégance naturelle dont le secret est perdu.

---

Capoue. — Idéal de laideur, de misère et de malpropreté. Le Prussien, devenu très-loquace, ne manque pas de jeux de mots qui ont cours ici depuis Annibal. Sa plaisanterie voltige avec un poids de cent livres à chaque patte, sur tout ce qui passe devant nos yeux.

Le côté grotesque du caractère napolitain commence à se manifester clairement. Cette ville de Capoue est gardée avec une jactance militaire sans pareille. Ce ne sont que remparts, forteresses, gros canons, soldats de toutes armes, avec de grands chapeaux qui n'en finissent pas, des plumets flottants, des sabres qui raient le pavé; on se croirait dans la ville forte du peuple le plus batailleur de l'univers, à la veille d'un siége ou d'une affaire décisive. Quand vous regardez ces guerriers, ils se dressent sur la hanche et retroussent leurs moustaches de l'air le plus déterminé; l'on n'en rencontre

pas un qui ne semble s'écrier : *Vaincre ou mourir!* Voici pourtant un officier qui n'y fait point tant de façon. Le digne homme, chargé d'un quintal d'épaulettes, ficelé à son sabre, presque aussi long, presque aussi maigre que lui, et la lèvre empennée d'une énorme moustache grise, se promène de poste en poste à cheval sur un âne. Les sentinelles lui présentent les armes : on dirait que l'âne salue.

Autre piége : on ne se contente plus de viser nos passe-ports, on veut visiter nos malles. Bien désappointés seraient les douaniers, si, moins pressés d'arriver, nous les voulions laisser faire. Ils se présentent avec une mine très-rébarbative, annonçant d'un ton farouche qu'ils vont inspecter le bagage. On leur fait voir quelques *carlini;* la mine s'adoucit, et tout bas, d'une voix caressante, ils promettent de se borner à un simulacre de visite. Mais nous leur déclarons que pour notre argent, nous voulons avoir la satisfaction de violer ouvertement la loi, et que si l'on dérange seulement une courroie de la voiture, nous ne donnerons pas un centime. Le douanier alors tend la main, souhaite à nos excellences un *felicissimo viaggio,* ferme la portière; tout est dit. Cela se fait en plein jour, à la face du public, sans vergogne aucune.

On demandait à quelques-uns de ces douaniers pourquoi ils étaient là. — Pour empêcher la contrebande, seigneur. — Mais si quatre ou cinq gaillards déterminés se présentaient avec des marchandises prohibées et voulaient les introduire de force, que feriez-vous? — Ah! que veut votre excellence? *Scapperemmo la via, la vita è tanta cara!*

Rien n'est beau comme la campagne de Naples, quand les volcans vivants ou morts n'y étendent pas de vastes cercles de désolation. La vigne surtout, si maussade dans notre pays, forme en ces lieux la plus élégante décoration de paysage. Des arbres vigoureux remplacent le prosaïque échalas de nos vignobles. Les pampres grimpent en liberté sur ces sveltes appuis et les unissent entre eux par des guirlandes hardies qui laissent pendre comme des festons de diamants leurs

grappes d'améthyste, d'ébène et d'or. Les routes sont souvent bordées durant des lieues entières par ces magnifiques berceaux sous lesquels l'œil s'égare à d'immenses profondeurs. La lumière y joue, l'oiseau y chante, l'esprit y rêve. C'est un tableau ravissant, dit-on, que celui de ces grandes plaines animées par les cris, le mouvement et le travail des vendanges, quand les belles filles de la campagne napolitaine tendent au-dessus de leur tête leurs bras brunis, et reçoivent dans des corbeilles les grappes qu'y jettent les vendangeurs. Gozzoli, le Raphaël de la vieille peinture, l'a essayé dans ses fresques du Campo-Santo; Léopold Robert a dû le rêver.

La montagne noire et pelée que voici à droite, c'est le Vésuve. Ces nuages bleus qui semblent flotter dans la mer se nomment Nisida, Caprée, Procida; c'est Naples qui s'étend sur la rive. Noms célèbres! Mais combien les pensées qui vous saisissent aux portes de Rome sont loin de celles que l'on rencontre ici : vieille Capoue, c'est là ta fille.

# NAPLES.

J'habite un pays froid et brumeux, au milieu d'un peuple en haillons. Quand je mets le nez à la fenêtre, je vois circuler dans la rue une population abritée de grands vilains parapluies verts et bleus. Le brouillard se condense sur les feuilles naissantes et coule tristement le long des branches, noircies par un hiver qui n'en finit pas; mes oreilles sont aussi désagréablement frappées que mes yeux. Les cris rauques des petits marchands qui s'agitent sur le pavé, montent jusqu'à moi plus lugubres que les cris du ramoneur à la fin de l'automne; le tabac est mauvais et fort cher. — Si je veux m'aventurer un peu dehors, il faut affronter la boue, les gouttières; et tout, dans la principale rue

de l'endroit, me rappelle les agréables aspects de la rue de la Grande-Truanderie; même bruit, même tumulte, mêmes embarras de voitures, même lumière, même odeur de mauvais fromage et de vieille épicerie. Eh bien, cette rue se nomme la *Strada Toledo;* cette ville maussade, criarde, enguenillée, qui distille le rhume, comprime les poumons et serre le cœur, c'est Naples! Oui, Naples, Napoli, Parthenope, la ville des poëtes, la ville des lazzarons, la ville du soleil; cette Naples dont on a dit: *Voir Naples, et puis mourir!* — Mourir! ah! que non pas! Il faut vivre, au contraire, pour se sauver bien vite, pour revenir admirer les bords de l'île Louviers, pour courir à Montmartre, pour souhaiter l'horizon de la rue Mouffetard. Afin de trouver un peu de soleil à Naples, j'ai fermé portes et fenêtres, j'ai fait un grand feu, et je me suis mis à rêver au passé. Ceci ne paraîtra bizarre à aucun voyageur. Quelques beaux et curieux que soient les lieux où nous sommes, ils pâlissent devant les moindres souvenirs de la patrie. On contemple, en bâillant, l'Etna couronné de flammes ou le Stockhorn au diadème d'argent; puis, tout à coup, les yeux brillent, le cœur se gonfle, on pousse des cris de joie: qu'a-t-on vu? Le coin d'une maison, un accident de terrain, une fleur qui rappelle les alentours de l'humble et lointain pays qu'on a quitté, et auquel peut-être on n'avait jamais trouvé tant d'attraits. Ah! c'est qu'il n'y a pas là seulement une fleur, un accident de terrain; il y a tout un monde de joies pieuses, il y a des visages d'amis, le sourire d'une mère, les caresses d'une sœur, mille rêveries de jeunesse, mille peines charmantes, — car bien souvent nos peines ressemblent à ces fruits âcres qui deviennent doux en vieillissant. — De ce simple souvenir enfin, comme d'un buisson qu'on frappe, s'envolent des multitudes d'oiseaux joyeux. Que ne peut-on s'envoler aussi, fendre les airs et retourner d'une aile empressée au doux séjour que l'on a fui pour si peu.

Hier, nous avons profité d'un demi beau temps pour courir jusqu'à Pouzzoles. En descendant de la Solfatare, nous nous trouvâmes au milieu d'une gorge dont l'aspect

me frappa singulièrement. Des deux côtés, la montagne s'élevait avec des formes et une végétation tellement pareilles à celles des collines qui entourent P***, que pendant un moment l'illusion fut complète. De plus, l'*Angelus* sonnait aux Camaldules, et pour un catholique, toutes les cloches parlent le langage de la patrie... Je crus que j'étais de retour, et qu'en débouchant de la montagne j'allais encore saluer mon vieux clocher. Hélas! je ne vis que la mer Thyrénienne, Ischia, Capri, Naples sur le bord; dans le fond, Sorrente, et le Vésuve dominant le tout. Beaux noms! grand spectacle! mais que m'importe : ce n'était pas là le spectacle que je demandais à Dieu. Un instant le soleil, comme s'il eût voulu me dédommager, se montra dans toute sa splendeur, et couvrit de ses rayons l'immense tableau que je contemplais. Je vis sans voile ce golfe bordé de volcans et de fleurs, le vent m'apporta les parfums de la terre et les murmures des flots, la pensée me redit toutes les grandes choses dont la plage est semée, enfin, je touchai du doigt le but de mes désirs, je me sentis bien réellement là où si souvent dans ma vie j'avais désiré d'être...

Non è questo'l mio nido,
Ove nudrito fui si dolcemente.
Non è questa la patria....

Pardon si je parle italien. Ces trois vers de Pétrarque sont tout ce que j'en sais, tout ce que j'en ai voulu apprendre. Je donne comme un précepte très-utile qu'il ne faut pas connaître la langue d'un pays que l'on visite. On a toujours un compagnon qui possède cette langue et qui se trouve par là naturellement chargé des commissions, détails et menus arrangements du voyage. C'est lui qui s'informe des chemins à prendre, débat le prix des places avec les voiturins; il s'occupe des douaniers, satisfait les gens de police, interroge les cicerones, paie les faquins et reçoit leurs bénédictions lorsqu'ils ne sont pas contents. Tous ces petits tracas lui sont agréables, et vous n'êtes pas non plus très-malheureux d'en être débarrassé; car, du reste, les ruines, les mo-

numents, les beaux sites, les grandes peintures parlent un langage que tout le monde comprend.

On ne saurait guère parler de Naples sans dire un mot du Vésuve. Quel mensonge encore que celui-là! Le soir de mon arrivée, on me fit remarquer, dans le fer à cheval des montagnes qui bordent le golfe, un mamelon pelé, échancré au sommet, et portant, comme un vieux parasite, une serviette de neige sur son vêtement noir. — Regardez, me dit-on? — Je vois parfaitement, répondis-je. — Hé bien? Hé bien? — Vous ne reconnaissez pas le Vésuve? — Eh! au fait, m'écriai-je, où est-il donc, le Vésuve? — Mais le voilà! *Ça*, le Vésuve? — Certainement, reprit un peu piqué le patriote napolitain qui me le fesait voir. Tenez, ajouta-t-il avec une incroyable emphase de satisfaction, *il lance* des flammes!

En effet, un toupet rougeâtre venait de se dresser au front chauve de la montagne. J'aurais pris cette lumière pour un feu de pâtre, si elle n'avait aussitôt disparu. Après ce bel exploit et ce grand effort, le Vésuve se tint coi, et mon Napolitain de répéter : *Il lance des flammes!* — Le digne homme paraissait fort satisfait de sa pièce curieuse, mais franchement le Vésuve a tout l'air de vivre sur sa réputation. Les Napolitains font tout pour la lui conserver, cette réputation qui leur vaut tant de visiteurs, tant de consommateurs, tant de tributaires de tous les pays : ils sont les dévoués flatteurs de leur volcan, ils applaudissent ses moindres hoquets, ils feignent d'avoir peur toutes les fois qu'il éternue; mais les habitants de Portici, de Resina, de Torre-del-Greco, villages bâtis sous l'ombre du cratère, poussent surtout jusqu'à l'hyperbole ces flagorneries; s'ils entendent des bruits souterrains, s'ils éprouvent la moindre secousse de tremblement de terre, si seulement le Vésuve couvre de roches et de laves brûlantes cent ou deux cents toises de terrain, ils commencent à déménager. A les entendre, le voyageur arrive toujours le lendemain ou repart toujours la veille d'un désastre. Pure gasconnade! le Vésuve grogne et ronfle quelquefois; mais c'est qu'il dort.

J'ai cependant, comme les autres, voulu grimper jusqu'à la gueule de cette vieille cheminée d'enfer. J'avoue franchement que, contemplé de là, le volcan conserve encore une certaine tournure. Lorsqu'après avoir vu depuis longtemps déjà disparaître toute trace de végétation, vous marchez enfin sur ce sol brûlant et sonore, entouré de vapeurs suffocantes qui s'échappent par des milliers de crevasses à travers lesquelles vous pouvez vous chauffer au feu immense qui brûle et fermente sous vos pieds. Lorsque vous sentez frémir la mince croûte de terre qui recouvre ces abîmes, je ne sais quel désagréable souvenir de Pompéï, d'Herculanum et d'Empédocle vient tout d'abord vous tracasser le cœur ; on se prend à trouver bien belle la verdure des champs qu'on aperçoit au loin. Dans le fait, il n'y a réellement pas de danger ; y en eût-il, on se laisserait encore séduire aux étonnements de ce spectacle si neuf pour un œil parisien, si grand pour une tête pensante. Je suis resté là près d'une heure, changeant de place quand la pierre sur laquelle j'étais assis devenait trop chaude, et faisant redire, avec une joie d'enfant, aux échos du cratère, les noms que j'aime le plus. J'attendis que la nuit fût tout à fait venue avant de pouvoir m'arracher aux délices de cette contemplation ; chaque étoile qui scintillait aux cieux m'apportait une pensée sainte; j'éprouvais un immense besoin d'incliner mon intelligence et mon cœur devant celui qui a fait les étoiles, la mer et les volcans.

On stationne, avant de quitter la montagne, chez un fameux ermite qui vous fait manger (sans mauvaise intention, le digne homme!) d'un grand vilain macaroni au *caccio di cavallo* (fromage de jument ; — ragoût de cosaque), et goûter d'une boisson qui se nomme ou que l'on nomme vin de Lacryma-Christi. Cet ermite offre encore aux pèlerins du Vésuve une espèce de registre où ils déposent leurs pensées. Il y en a deux gros tomes que j'ai feuilletés pour avoir une idée de la littérature qui se fait en cet endroit là, et voir com-

ment l'esprit de l'homme se tient à la hauteur des œuvres de Dieu : c'est humiliant! Les deux volumes sont pleins de balivernes atroces écrites dans toutes les langues européennes. Après m'en être fait traduire quelques-unes, je me suis réjoui, pour l'honneur de l'humanité, de n'entendre que le français, mais je m'en suis affligé pour la France. Si vous allez quelque jour au Vésuve, je vous le conseille, ne luttez point d'éloquence avec le volcan. Il est plus fort que nous.

Un jour, à Naples, nous étions allés visiter la place des Carmes, où éclata la révolte de Masaniello. Il fesait froid, il pleuvait, et cette place sombre et déserte me parut moins belle qu'on ne la représente à l'Opéra. Un seul étranger, silencieusement enveloppé d'un épais manteau, s'y trouvait avec nous. En nous approchant, nous reconnûmes dans ce curieux, grave et triste comme le temps qu'il fesait et le lieu où nous étions, le malheureux artiste qui s'est fait applaudir de tout Paris et de toute la France sous les traits du pêcheur d'Amalfi : c'était Nourrit lui-même qui visitait ainsi le théâtre des exploits de Masaniello. Hélas ! rien encore à cette époque ne pouvait faire penser qu'il y aurait une si triste conformité entre le destin du personnage et celui de l'acteur; que Nourrit, après avoir rendu Masaniello si célèbre, après avoir, comme lui, remué les masses et triomphé au bruit des acclamations populaires, viendrait, comme lui, mourir à Naples, victime aussi, comme Masaniello, d'une sorte d'ingratitude, et fou comme lui. Terrible mystère des destinées humaines, devant lequel nous sommes plus petits encore et plus peu de chose que sur les flots irrités, ou près du bord fumant des cratères.

30

## MASANIELLO ET M. DE GUISE.

Je sais peu de souvenirs dans l'histoire qui me touchent autant que celui de Masaniello. Il est bien autrement intéressant que tant d'autres dominateurs de populace, dont le sort fut à peu près semblable au sien. C'est une figure candide; on l'admire, on le plaint franchement, et sa folie, vraisemblablement déterminée par les fatigues et les scènes d'horreur de la révolution, n'est qu'un motif de plus à le plaindre et à l'admirer. Il avait tous les penchants honnêtes, toute la naïveté d'action, toute la probité simple d'un sauvage chrétien : il adressa au peuple de Naples des allocutions pleines d'éloquence; il montra, durant les cinq ou six premiers jours de son règne, qui dura

dix jours en tout, une perspicacité, une sagesse qui étonnèrent de vieux politiques; il eut des inspirations de piété sublimes. On le vit, lorsqu'il se rendait en grande pompe auprès du vice-roi, pour traiter avec lui d'égal à égal, arrêter son cheval, se jeter à genoux devant sa vieille mère qu'il rencontra sur son chemin, et lui demander sa bénédiction. C'est une belle histoire, parce qu'autour de cette figure se groupent tous les abominables caractères qui sortent de la boue des populaces remuées par une révolution. Il est bien rare qu'un peuple, en cette circonstance, ne se donne pas tout de suite pour chefs les plus hideux misérables qu'il y ait dans le pays; les Napolitains n'y manquèrent pas plus que ne firent en pareille occasion beaucoup d'autres. — Je me rappelle qu'en juillet 1830, les volontaires d'une grande ville arrivèrent à Paris sous la conduite d'un homme dont la profession, au-dessous de celle des égouttiers et des valets de bourreau, ne se peut nommer autrement, et j'ai vu l'année d'après, en présence de la garde nationale sous les armes, ce vainqueur recevoir du préfet la croix et l'accolade. — Masaniello donc, avait pour amis, lieutenants et collègues, une cohue de scélérats qui finirent par l'assassiner, et par rétablir les tyrans qu'il était possible de chasser tout à fait (*). Mais c'est là l'éternelle plaisanterie des révolutions, toujours la même, toujours nouvelle, et dont il paraît bien qu'on ne se lassera jamais : toujours les anciens tyrans se trouvent préférables aux libérateurs; à peine les a-t-on chassés, qu'on leur fait les yeux doux, qu'on les appelle, et c'est à leur tour comme libérateurs qu'ils reparaissent, les chaînes en mains :

Ah! rendez, rendez-nous nos chaînes,
Au nom de notre liberté.

Voilà le refrain le plus national qu'il y ait sur la terre. Aucune révolution ne durerait quinze jours, sans le grand nombre de ceux qui, durant ces quinze jours,

(*) L'éloge de Masaniello, qui précède, nous semble ridicule : c'était à ce chef de parti que la qualification de tyran devait être réservée. (*Note de l'Editeur belge.*)

ont mérité la potence au moins quinze fois. M. de Maistre dit qu'un peuple ne choisit jamais ses maîtres ; cela est vrai, mais l'on peut ajouter que s'il les choisissait, avec toute sa stupidité il ne saurait les prendre pires qu'il ne les reçoit, pour sa honte et pour son châtiment. Lorsqu'on regarde quelque révolte un peu considérable que ce soit, il faut bien conclure avec ce puissant philosophe, que rien, dans le cours des choses, ne montre mieux qu'un peuple en révolution la justice régulière qui préside au gouvernement de l'univers. L'esprit attentif, qui compte et qui pèse les torts réciproques, les punitions communes et extraordinaires, le commencement, la suite et la fin de ces drames aux péripéties diverses, marchant tout au même dénouement par des coups de destinée aussi frappants qu'inattendus, a de quoi se divertir de la sagesse des politiques et de la présomption des ambitieux. Dieu ne semble réellement pas tant mépriser la volonté d'un seul homme que les efforts de tout un peuple. On voit sous l'action de ces lois inconnues, mais immuables et certaines pourtant comme celles qui font mouvoir les mondes dans les espaces, on voit les cœurs et les volontés se transformer en un clin d'œil, les passions se soulever ou s'apaiser comme la mer, sous un souffle soudain qui vient on ne sait d'où ni pourquoi ; les résolutions les plus violentes tourner en avantage à ce qu'elles voulaient anéantir ; les plus assurés triomphes n'être qu'une voie rapide au dernier abaissement, à la dernière infortune ; et en définitive l'ancien ordre rétabli sur ses bases qu'on avait cru détruire, et qu'on a seulement rajeunies. Cela prouve, je crois, plusieurs choses : qu'un peuple se révolte encore plus pour sa punition que pour celle de ses tyrans ; que ces tyrans ne sont jamais aussi méchants qu'on les fait noirs ; que toute société viable et régulière, par les lois, par les mœurs, de façon ou d'autres, comporte toujours assez de liberté pour qu'on y puisse vivre aisément ; enfin qu'aucun progrès ne se fait par voie révolutionnaire, parce qu'il faut toujours revenir à l'ordre, qui est le point de départ de toute révolution. Pestes, guerres, famines, tremblements de terre, révo-

lutions : fléaux de Dieu qui battent le monde, sans que le monde puisse savoir jusqu'où il sera battu, quand et comment il cessera de l'être! Puis quand le redoutable batteur est satisfait, d'ordinaire il brise son arme, et le conquérant ou le révolutionnaire est la dernière victime qu'il foudroie sur tant de victimes amoncelées. Ne craignez point, ne vous plaignez pas : la main qui frappe tient le van et nettoiera l'aire, elle saura séparer le bon grain de l'ivraie. Quelques méchants paraîtront triompher, beaucoup de justes seront morts : ne vous plaignez point! Là-haut se donnent des couronnes, et l'enfer est éternel comme Dieu. Seulement, qui que vous soyez, soyez prêt à partir, et pour bien mourir, vivez bien. Voilà tout le pouvoir et toute la sagesse de l'homme.

J'avoue que pour moi, dans ces idées, réside à peu près tout l'intérêt des révolutions. J'y cherche l'accomplissement de ces vengeances formidables qui poursuivent la violation des lois divines imposées à l'humanité, et je ne trouve pas dans l'histoire du monde, depuis dix-huit cents ans, de faute politique qui ne soit un outrage fait aux commandements de Dieu et de l'Eglise; je n'y vois pas non plus une page terrible où le sang innocent ne coule pour racheter l'homme mortel, comme le sang de Dieu même a coulé pour racheter les âmes. Cette seconde rédemption qui marche de pair avec l'immolation des méchants, et qui brise dans le même supplice, sur le même échafaud, des destinées pour qui la vie immortelle va commencer si différente, ce calvaire toujours sanglant où le Juste meurt entre deux larrons, c'est la grande leçon de l'histoire; le reste est peu de chose, en vérité. Je ne regarderai jamais comme un progrès de l'esprit humain quoi que ce soit qui tende à éloigner les hommes de l'austérité religieuse, et l'époque la plus corrompue, quel que soit son éclat, me semblera toujours la plus déplorable et la plus barbare. Ces époques ressemblent aux fusées qu'on lance dans les airs; l'instant où elles atteignent l'extrémité de leur course, où elles éclatent en étoiles brillantes, est celui où elles s'éteignent et meurent dans la nuit. Cherchez

le moment où il y eut le plus de vrais chrétiens sur la terre, si vous voulez connaître l'époque la plus honorable et la plus heureuse de l'humanité.

Me voici loin de l'histoire de Masaniello ; dût-on m'accuser d'y rester trop longtemps, j'y reviens encore. Ce fait n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être ; ceux qui ne l'ont étudié qu'à l'Opéra pensent que tout fut fini par la mort du fameux pêcheur ; ils ne savent pas la suite très-curieuse de cette révolution — roman, dont le dernier acte fut joué avec beaucoup de bravoure et beaucoup d'éclat par un illustre gentilhomme français, d'une naissance quasi-royale et d'un nom si célèbre et si malheureux, que la première surprise passée, on s'étonne à peine de voir Henri de Lorraine, duc de Guise, figurer comme troisième successeur de Masaniello sur la courte liste des capitaines-généraux de Naples. M. de Guise, en effet, jeune, brillant et beau, après nombre d'aventures étranges, comme il en arrivait aux grands seigneurs en ce temps-là, se trouvait à Rome lorsqu'éclata la révolution de Naples. Il y poursuivait la rupture d'un mariage inconsidéré, pour en contracter un autre plus inconsidéré encore. L'état de solliciteur lui laissait du loisir ; il imagina, pour se désennuyer, d'aller se conquérir une couronne chez les Napolitains, et là-dessus il partit avec quinze hommes et quelques milliers de francs, après avoir écrit à sa mère pour lui demander sa bénédiction. — Singulier trait de ressemblance entre le prince français et le pêcheur d'Amalfi ! — Guise traversa la mer, seul dans une barque, au milieu de la flotte espagnole, qui fit feu sur lui de tous ses canons. Mais il était de cette bravoure qui décourage et semble épouvanter le danger. L'écervelé jeune homme, lorsqu'il eut pris terre, se conduisit comme un héros, on devait s'y attendre, et comme un sage politique, ce qui est plus surprenant. Tout, même la raison, était possible à ces étourdis. A force de fermeté, de présence d'esprit, de courage, de bons sens, il se créa un parti, car il n'en avait point ; des soldats, chose qu'il dut avoir faite avant de la croire possible. Il nourrit son peuple sans argent, et

sans poudre il gagna des combats. Enfin, après six mois de cette incroyable royauté, il alla, devenu prisonnier des Espagnols, réfléchir durant quelques années aux inconvénients de l'ambition. On ne le jugea point trop malheureux à la cour de France, parce que cette longue captivité l'empêcha d'épouser la belle dame dont l'amour avait été la raison déterminante de toute son échauffourée. Guise, que le cardinal de Retz appelait le héros de la fable, et c'était fort justement dit, peut être regardé comme le type de ces paladins et de ces gentilshommes qui fondèrent en Europe la réputation si joviale, si folle, si spirituelle, si magnifique, si généreuse, et à tant d'égards si peu méritée aujourd'hui, du caractère français. On nous la conserve encore, faute de savoir à qui la donner. Ce ne sont pas les Anglais, les seuls gentilshommes cependant qu'il y ait dans le monde à l'heure où nous sommes, qui en hériteront. Il y a bien loin des farces maussades de lord Byron à la grâce charmante de Guise et de ses contemporains.

Un siècle et demi après Guise, Naples, où, depuis Robert Guiscard, s'attachent tant de souvenirs de la France, revit à sa tête encore un aventurier français; et si les peuples avaient, comme on le dit, de la mémoire, Naples aurait pu retrouver quelques traits dégénérés de Henri de Lorraine dans la figure impétueuse de Joachim Murat. Nos chers compatriotes se montrèrent, lors de ce dernier passage à Naples, ce qu'ils y furent toujours et ce qu'ils ont le malheur d'être assez généralement partout : braves soldats et bons cœurs, mais trop peu soucieux de l'honneur des familles et trop indifférents en matière de religion pour jamais pouvoir s'établir chez un peuple moral et religieux. Un intrigant fort habile, qui préparait la voie à M. de Guise, lui conseillait de paraître souvent à l'église, afin « que le » peuple perdît l'opinion que les Français ne sont oc- » cupés qu'à mettre à mal tout ce qui se rencontre de » femmes sur leur passage. Il serait même important, » ajoutait-il, que l'on pût obtenir à cet égard quelque » retenue des Français qui feront partie de l'expédition. »

Je ne sais si M. de Guise suivit ce conseil; mais, à coup sûr, les compagnons de Murat n'y songèrent pas, et ceux qui ont profité de la domination française à Naples pour y étudier les mœurs publiques ont eu raison d'en parler comme ils ont fait. Ces messieurs songeaient à se bien divertir; toujours en fêtes, toujours en festins, prodiguant de l'argent qui ne leur coûtait guère, et prouvant en maintes occasions qu'il n'est pas besoin d'avoir des titres de noblesse pour se croire en droit d'écraser les manants. Il y en eut quelques-uns d'assassinés, et c'était une belle occasion d'appeler les vaincus un peuple lâche et sauvage; mais la débauche fit parmi eux plus de victimes que le couteau des époux outragés; et si Murat fut mal soutenu par son peuple, le peuple pourrait en donner plus d'une excellente raison. Nous autres voyageurs nous nous montrons avec orgueil quelques belles et utiles constructions qui signalent le séjour de nos drapeaux; c'est fort bien : mais, après avoir admiré ces monuments glorieux, glissons-nous discrètement dans quelque église; et là, au milieu de ces pauvres gens qui prient, agenouillons-nous tristes et humiliés, prions pour nous et pour les autres, demandons pardon à Dieu du mal que ceux de notre pays ont pu faire ici dans les âmes. Qui sait? près de nous peut-être gémit en secret une douleur, s'épanche un remords dont un de nos parents fut la cause coupable autrefois.

31

## SAINT-THOMAS-D'AQUIN.

Justement nous avons près d'ici la belle église de Saint-Dominique-le-Majeur, solide, solennelle, grandiose, comme tout ce que firent les Dominicains. Saint Thomas, le docteur angélique, habita, sous la bure monacale, humble parmi les plus humbles, le couvent qui touche à cette église, où maintenant la piété des fidèles rend un culte public à ses vertus. Héros du monde, dont nous répétions tout à l'heure les noms trop célèbres! princes, tribuns, rois, conquérants : à genoux, et rougissez de votre gloire! Le moine qui vécut en ces lieux n'eut point de courtisans quoique gentilhomme; point de richesses quoique le plus savant docteur de son temps; point de pouvoir humain quoique

éloquent à remuer des mondes. Il enseigna ici et ailleurs la théologie, avec un traitement de vingt-cinq francs par mois; dans l'intervalle de ses cours, il composa des ouvrages sublimes, et mourut, à quarante-huit ans, en demandant pardon à Dieu et à ses frères des péchés qu'il avait commis : c'est sa vie tout entière. Et cependant, depuis six siècles, sa mémoire est vénérée. On a conservé précieusement jusqu'aux moindres vestiges des humbles choses qui furent à lui : un crucifix, un débris de sa chaire, un lambeau de sa robe; son étroite cellule est devenue une chapelle où nos lèvres pieuses cherchent la trace de ses pas. Savez-vous pourquoi? Ce n'est pas parce qu'il fut un orateur puissant, un philosophe prodigieux, un écrivain illustre, un docteur lumineux au sein de l'Eglise; d'autres le devancèrent dans la voie qu'il suivit (*), parlèrent aussi éloquemment peut-être, déployèrent une science aussi vaste, écrivirent avec non moins de sagesse; mais il fut un ange de pureté, mais il se montra plein de tendresse et d'amour pour ses frères, mais il se forma toujours à l'école de celui qui disait : » *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*; » mais il aima et pratiqua constamment la justice : voilà pourquoi ses reliques sont honorées sur les autels, et pourquoi nous disons dans nos prières : Saint Thomas, priez pour nous.

(*) On croit à tort que saint Thomas débrouilla le premier ce qu'on appelle dédaigneusement le *chaos de la scolastique*, et qu'il fut en quelque sorte le fondateur de cette science si belle et si méconnue. Le créateur de la scolastique fut un Français, Pierre Lombard, dit le *Maître des sentences*. Un siècle avant saint Thomas, en 1164, il rassembla et coordonna admirablement, en quatre livres, les matériaux épars de la théologie; plus tard, *Albert-le-Grand*, le maître de saint Thomas, fit une *somme théologique* qui remplit le 17e, le 18e et le 19e de ses vingt-deux in-folios; Alexandre de Halls, sous lequel aussi étudia saint Thomas, et qui fut surnommé l'*Irréfragable*, fit pareillement une somme en quatre in-folios; enfin, Henri-le-Grand, le *Docteur solennel*, antérieur encore à saint Thomas; Ægedius Colomne, et saint Bonaventure, le docteur *séraphique*, ses contemporains; Duns Scott, le *docteur subtil*, son antagoniste, élevèrent de pareils édifices. « Loin donc d'avoir ouvert la route, saint Thomas l'a fermée, » dit M. Leclère d'Aubigny, dans la préface de sa savante *Histoire des Apôtres de la Réforme*, où nous puisons ces détails.

## 32

# RENCONTRES.

Les hommes qu'on voit le moins lorsqu'on voyage en Italie, ce sont les Italiens. Dans les voitures publiques, dans les musées, dans les auberges, dans les églises, à cette heure du jour où, les messes étant dites, chacun vaque à ses affaires; autour des ruines abandonnées, au fond des campagnes, vous avez toujours un ou plusieurs compagnons. Questionnez-les; ils viennent d'Angleterre, de Prusse, d'Espagne, de Suisse, de Russie, d'Amérique; ce ne sont jamais des Italiens. Circonstance tout à fait sans inconvénient pour les charmes de la conversation, bien au contraire! tout cela gazouille un

peu de français, car il n'y a que nous au monde pour dédaigner les langues étrangères comme nous le faisons. Aussi, pour peu qu'on aime à causer, une tournée en Italie peut tenir lieu d'un voyage en Europe; et je puis me vanter, pour ma part, d'avoir fait une fructueuse et instructive visite aux Etats-Unis, en une très-courte excursion sur mer, de la Piazzetta au Lido, et retour. Mais ce n'est pas seulement l'étranger qu'on apprend à connaître dans ces aventures de voyage : c'est la France surtout qu'on y peut étudier. Là, en effet, plus de différences d'âge, de position, de fortune; plus de dissentiments politiques : il n'y a que des compatriotes, trop enchantés de vanter leur pays pour songer à se disputer. Isolé de ses amis, loin de son journal, à l'abri de ce terrible vent des factions qui courbe toutes les têtes, moins préoccupé de ces intérêts jaloux qu'il faut toujours défendre, chacun se redresse et prend pied sur le terrain naturel du patriotisme et du bon sens; chacun écoute volontiers les raisons que d'autres peuvent avoir pour n'être pas de son avis. Je me rappelle qu'à Venise, dans la belle sacristie des *Frari*, devant la Madone de Giam-Bellino, je liai conversation avec un grand jeune homme qui admirait comme moi ce chef-d'œuvre. Nous sortîmes ensemble de l'église, il entra dans ma gondole, bref nous passâmes trois jours sans presque nous quitter. Et cependant, quand nous nous demandâmes nos noms, il ne se pouvait pas qu'on fût plus opposés, plus ennemis que nous l'étions l'un de l'autre en France : nous avions pris part avec la fougue de nos âges à ces luttes brutales de la presse qui occasionnent tant de mal et de déchirements; sans nous connaître nous nous étions attaqués, la moindre circonstance aurait pu nous mettre aux mains, et pour un rien nous nous serions trouvés face à face avec des pistolets au détour de quelque haie, au lieu de nous rencontrer amis par la patrie, parents par le cœur, frères par la croyance, sur cette bonne terre d'Italie, où tout d'abord nous avions perdu nos fureurs pour ensuite y acquérir la foi. Louons Dieu !

Les rencontres ne sont pas toujours aussi agréables

pour tout le monde : témoin la triste aventure de ce lettré célèbre, Italien d'origine, Génevois de nation, irréligieux par système, suisse par le style, historien de son métier. Prisonnier dans le coupé d'une diligence avec un vieil officier, il fit tomber la conversation sur l'histoire, comptant bien y gagner quelque compliment. Mais, hélas! le vieil officier, homme fort instruit et catholique plein de zèle, avait lu les livres de son compagnon inconnu! Il en parla Dieu sait comme! Voici le début de son discours : Vous conviendrez, mon cher monsieur, que ce... (il le nomma) est un grand bélître. Puis, marchant toujours de la même allure, il lui déroula ses erreurs, ses balourdises, ses sophismes infectés de mauvaise foi; et je ne crois pas que jamais les vingt volumes du pauvre homme aient torturé un catholique autant qu'il le fut lui-même durant deux heures par cet involontaire bourreau. Je tiens le fait d'un témoin digne de foi qui connaissait parfaitement le célèbre auteur, pour qui ce supplice fut plus amer que je ne puis l'exprimer.

S'il est des rencontres charmantes, s'il en est de cruelles, il en est de bien grotesques aussi. Dites-moi, par exemple, ce que fesaient tout à l'heure dans la chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin ces deux hommes que nous y avons remarqués : l'un cachant en Italie son nom rendu trop célèbre par un éclatant scandale; l'autre, cent fois plus coupable et plus immoral à mes yeux, venant s'y délasser de ses immondes triomphes sur les théâtres secondaires de Paris? Passe encore le premier : par la morale qui court, ce n'est qu'un malhabile et un vaincu; personne ne pense, même les plus indignés, qu'il ne vaille au moins ses accusateurs. Mais le second, ce bouffon de la populace, qui n'a d'autre génie et d'autre talent qu'une obscénité impudente, ce rieur infect qui, chaque soir, par la voix de vingt histrions, prêche aux cœurs corrompus qui l'écoutent le mépris de toute pudeur et de toute dignité; ce profond calculateur qui spécule sur les audaces d'une fille perdue et les dépravations d'un parterre, fesant jouer par cette malheureuse des rôles d'enfants libertins, de manière à n'avoir besoin que d'un seul mot pour égorger à la fois deux pudeurs :

devant le crucifix aux pieds duquel s'inspirait le docteur angélique, que fait donc cet homme, ô mon Dieu!

Mais voici bien autre chose, et pour le coup il faut baisser les yeux. L'homme et la femme qui viennent d'entrer, savez-vous quels ils sont? Sortons de ce lieu saint, et peut-être j'oserai vous le dire. Eh bien, cette femme, c'est l'effrontée célèbre qui ne craignit point de quitter le nom plein d'honneur, le rang élevé qu'elle avait dans le monde, une famille riche en vertus, des enfants tout jeunes encore, pour suivre je ne sais quel baladin, et cet homme, c'est ce baladin. Vous avez vu le couple scandaleux, dont un écrivain plus scandaleux encore a célébré l'histoire. Car, et c'est pour cela que toute pitié se tait au fond du cœur révolté, ces malheureux ont bien osé tirer vanité du crime qui nous fait rougir! c'est par leurs soins que le public l'a connu. Lui, s'est servi du scandale pour rehausser sa gloire; elle, sans doute, a trouvé bon d'imiter, autant que l'époque le permet, ces filles d'empereur qui se déshonoraient sur le Forum, et quant à leur historien, toute honte de ce genre est un plagiat qui l'enorgueillit. Ils ont trouvé tous leur compte à mettre un peu de luxe et d'élégance autour de leurs personnages assez laids, et de leur train passablement délabré. Jouissez donc, poétiques amis, de votre gloire, puisqu'ainsi vous l'avez voulu; sachez que votre nom n'est point ignoré des hommes, et que le bruit de vos hauts faits répandu dans le monde est devenu comme une légende affreuse qu'on se murmure parfois, même au foyer des chastes familles, quand les enfants sont endormis. Et pour cela je vous rends grâce, à vous particulièrement, illustre écrivain, aux soins de qui nous devons de ne rien tant mépriser que vous. Plus d'un faible et tendre esprit qui vous admire se préoccupait de ce grand mépris que vous affectez pour la religion; mais vous vous êtes fait connaître, et, grâce au ciel, personne à présent ne s'étonne ni ne s'afflige de vous voir haïr l'Eglise catholique, ses ministres et sa foi. Puissiez-vous cependant savoir un jour que la foi des vierges est aussi celle des repenties.

O Paris! volcan de fange qui perpétuellement éclabousse le monde!

# L'ATELIER DE VIANELLI.

A la Margellina, quartier des pêcheurs, dans la *Via del Dattero*, laquelle doit son nom au plus beau palmier qu'il y ait en toute l'Italie; côté de Naples plus particulièrement chéri du soleil, d'où l'on voit tout le golfe, toute la ville et toute la mer, Vianelli, le peintre, a placé son nid avec le double instinct de l'artiste et de l'oiseau. Si l'on veut contempler un des plus splendides spectacles du monde, causer avec un homme des meilleurs et des plus spirituels qu'il y ait, admirer les plus beaux dessins d'architecture qu'on ait faits depuis Piranesi, il faut aller frapper à cette petite maison de la *Via del Dattero*, qui est indiquée au loin par la tête ronde et charmante de ce grand palmier. Ne craignez

point d'importuner l'artiste. Premièrement, Vianelli, pauvre comme tout homme distingué a toujours droit de l'être, vit de son travail; et, pour vendre ses dessins, il faut bien qu'il les fasse voir; secondement, il est si désintéressé, qu'il lui est égal de ne rien vendre, pourvu que le visiteur ne soit point un sot, ce que je ne soupçonnerai jamais de vous, mon lecteur. Présentez-vous donc de pied ferme, Vianelli vous recevra bien, il vous ouvrira, avec toute la bonne grâce italienne et tout le sans-façon français, trois ou quatre vastes cartons où sont rangées les merveilles architecturales de l'Italie et ses plus remarquables points de vue : vastes panoramas où l'œil retrouve un portrait fidèle des montagnes et des villes qu'il a parcourues; monuments grandioses de l'art antique ou moderne, qu'on regrettait de n'avoir point assez longtemps admirés, et que l'on revoit avec leurs belles lignes, leurs singularités caractéristiques, leur ensemble imposant; images tracées par un crayon si fidèle et si intelligent qu'en se bornant à copier, il paraît créateur. J'insiste là-dessus, car là est le mérite éminent et singulier de Vianelli. Ses dessins de monuments ne sont pas des portraits qui posent, ce sont des portraits qui parlent, qui remuent, qui vivent; il y sait mettre ce je ne sais quoi que le copiste le plus exact, lorsqu'il n'est qu'un copiste, oublie toujours; ce je ne sais quoi que le daguerréotype n'a point le temps de saisir, ce je ne sais quoi qui est une inexactitude enfin plus vraie que l'exactitude même. Les colonnades, les frontons, les grandes rues, les belles places ont le caractère qui leur convient. Au pied de ces portiques, la belle invisible qui accompagne l'artiste et le rêveur dans toutes leurs expéditions, la pensée est assise; elle se promène là-bas sous l'ombre de ces maisons magnifiques, elle habite le demi-jour de ces nefs majestueuses où vous avez prié si vous êtes catholique, où vous avez souhaité de prier si vous ne l'êtes pas.

# POLITIQUE.

A M***.

Nous nous occupions beaucoup de politique autrefois, et nous n'étions pas souvent du même avis, cher camarade, si j'ai bonne mémoire. Indigné des platitudes et des inepties qui surnagent de toutes parts dans le courant démocratique, révolté des misérables ambitions que je voyais éclore et prospérer, épouvanté des mains où plus d'une fois je crus voir tomber l'avenir de mon pays, j'étais pour l'ordre à tout prix, pour le pouvoir, quels que fussent ses projets. Armé contre d'autres injustices, tu ne pouvais, toi, te débarrasser d'une croyance naïve aux vertus du peuple souverain. Tu ne voulais qu'une obéissance librement

consentie, comme s'il y en avait de cette espèce, en notre temps surtout. Quelques grands mots (nous étions jeunes!) dont les écrivains de ton parti se servaient adroitement alors, t'avaient pris la tête et le cœur, tu ne fesais nulle difficulté de prêter au dernier des tiens tout ce que le ciel a mis de bon et d'honnête en toi; sans trembler, sans hésiter peut-être, tu aurais volontiers renversé à tout prix ce que je voulais à tout prix maintenir, et ce que tu souhaitais ce n'était pas seulement pour la France, c'était pour le monde entier. De là ces célèbres querelles où venaient se heurter de si belles phalanges d'arguments.

Depuis que je suis à Naples, en pleine monarchie absolue, je me rappelle tes raisons et les miennes, je les applique aux faits, et il me semble que nous nous trompions tous les deux un peu; c'est l'ordinaire résultat des théories contraires. Liberté trop complète, pouvoir trop entier, il y aura toujours beaucoup de mal à ces deux extrémités, du moins mal au milieu peut-être, je ne sais pas. Mais pour trouver le mieux, le bon ou le passable, il faudrait introduire dans les gouvernements des hommes, quelque forme qu'on leur donnât, certains éléments de force et de liberté, à quoi nous n'avons songé ni l'un ni l'autre quand nous disputions.

Du reste, avant d'aller plus loin, sois bien convaincu qu'on dit de lourdes sottises lorsqu'on critique les gouvernements sans connaître les peuples, et lorsque l'on veut, sans plus de raison, appliquer à l'un ce qui convient ou paraît convenir à l'autre. C'est en cela surtout que nos directeurs parisiens sont libéralement absurdes. Enfermés dans leurs académies et leurs bibliothèques, vivant au milieu des journaux, des discussions, des systèmes, ils sont complètement dénationalisés, aussi Anglais, Américains, Russes, Belges, et de toutes les époques, qu'hommes de leur temps et de leur pays. Ils ont étudié tous les peuples, ils les savent par cœur, et finalement, ils n'en connaissent pas un, à commencer par la France. Vois-les à l'œuvre, tout leur est bon. Ils croient que les mœurs, les usages, les habitudes, la vie entière des nations se pétrit aussi facilement

que la cire molle d'une tête de sophiste. Ils ne voient nulle difficulté à ce qu'un peuple endosse les institutions d'un autre peuple, comme un comédien change de costume et de passion. Ils croient que toutes les charrues peuvent labourer toutes les terres, que la casaque anglaise fera très-bien sur le dos de l'Italie ou de l'Espagne, que le code du protestant peut devenir le code du catholique, qu'on peut gouverner comme un peuple qui boit de la bière, un peuple qui boit du vin. Bon pour eux, éclectiques qui boivent des deux selon leur fantaisie, qui n'ont d'autre préjugé que de n'en point avoir, d'autre habitude que de courir après les habitudes nouvelles, d'autre nationalité que le cosmopolisme le plus élargi, qui respectent au même titre tous les dieux et trouvent également bonnes toutes les religions. Les nouveautés ne blessent ni leurs croyances ni leurs intérêts; elles ne grèvent pas leurs propriétés, elles ne ruinent point leur commerce, et ce n'est pas à l'ambulance que la guerre les conduit. Les convulsions des peuples les affligent sans doute, mais ils les considèrent un peu de l'œil dont le médecin regarde les maladies étranges et inconnues.

Le gouvernement absolu fait ici triste figure. Non qu'il se rende coupable des tyranniques iniquités que ce nom de gouvernement absolu nous fait toujours supposer; il est au contraire doux et benin, et il faut le dire à la louange du roi actuel. Mais tout semble dans les états napolitains mourir de paresse et de misère : les mendiants y abondent, les ports sont déserts de navires, l'industrie y est rare et chétive, le commerce presque nul, l'agriculture routinière et sans débouchés pour ses produits; à part les laves et les coraux dont on fait des jouets pour les voyageurs, je ne sais pas ce qu'on fabrique ici. Tout ce qu'on y achète vient de l'étranger, et est si mauvais, si malhabilement fait, qu'il faut renoncer à s'en servir. Il semble même qu'on prenne à tâche de gâter ce que la nature produit bon et excellent. Dans ce pays d'oliviers et de vignes, on ne sait faire ni l'huile ni le vin.

Les travaux publics seraient au niveau du reste, si

l'administration française, comme partout où elle a passé, n'avait laissé à Naples d'utiles et durables traces. Tant bien que mal on entretient ce que les Français ont fait; mais ce qu'ils n'ont pas achevé, on ne l'achève pas.

Les productions littéraires et l'art, sauf de bien rares exceptions, sont, plus encore que dans le reste de l'Italie, indignes des beaux noms et des beaux exemples qu'on rencontre à chaque pas sur cette terre si fertile autrefois. La librairie ne jette dans le public que des sonnets, des cantates sur l'heureux retour du roi lorsqu'il revient de la campagne, des dithyrambes pour célébrer la convalescence d'un acteur malade; plus, des traductions de romans français ou anglais; et quels romans! Ne cherche pas dans les bas-fonds de nos cabinets de lecture l'in-octavo rebuté des portières qui n'a point reçu l'honneur de la traduction italienne : tu ne saurais le trouver. Ainsi du théâtre : tout est traduit, jusqu'au plus misérable vaudeville de l'Ambigu. On voit même à Naples un homme qui a été fait baron uniquement pour sa persévérance et sa rare aptitude à cette sorte de travail.

Des faits plus graves (bien que l'abaissement littéraire d'un peuple si intelligent soit chose sérieuse) accusent le pouvoir. Le bien-être public ne fait aucun progrès; loin de là, il est manifeste que le bien des pauvres, les dotations des hospices sont mal administrés, et quelque chose de pis; l'instruction rétrograderait, si l'ignorance n'avait pas ses limites comme la science; enfin, la réputation nationale ne se relève pas des fâcheuses atteintes qu'elle a reçues, à tort ou à raison. C'est comme un axiome commercial de l'Europe entière qu'il faut, pour traiter sagement avec un Napolitain, avoir de triples et de quadruples garanties. Sous ce rapport, il n'y a réellement que les Grecs qui soient plus mal famés. Je n'ai point fait de commerce, et j'ignore quelle est au juste la valeur de ces accusations; mais je les ai trouvées dans toutes les bouches, dans les bouches napolitaines, qui plus est.

Tels sont les méfaits du gouvernement, et probablement je ne sais pas tout; ta logique te fera deviner

le reste. En conclurai-je cependant, qu'une autre forme du pouvoir conviendrait mieux à ce pays; que ce que nous appelons des *institutions libérales* relèverait ce qui tombe, feraient éclore ce qui ne germe pas? Non, mille fois non. Il est bien rare qu'un peuple n'ait pas plus de liberté qu'il n'en mérite; celui qui n'en a pas du tout est probablement très-indigne d'en avoir. Quand le vice est dans le gouvernement, la faute est dans la nation. Ce n'est pas le gouvernement absolu qui écrase les Siciles; lui seul, au contraire, pourrait les relever. Malheureusement le roi paraît ne pas le savoir. Au lieu d'user de l'instrument admirable qu'il a dans les mains pour donner à son royaume cette impulsion énorme et sans obstacle qui ne peut partir que d'une seule volonté, au lieu d'imposer l'ordre et le travail à sa noblesse, l'exactitude à ses commerçants, et cela serait chose facile, l'intelligence à son administration, il s'amuse à faire le potentat, il joue au soldat comme un grand enfant, il s'épuise à fournir de hochets guerriers, de grands plumets, de grands sabres, une armée de soixante mille hommes, et laisse tomber en ruines l'admirable port de Brindes, qui pourrait lui donner plus de millions qu'il n'a de régiments. Avec ses soixante mille hommes, superbes, il faut le dire, et très-bien équipés, il est tout juste en mesure de repousser une agression des rois de Lucques et de Modène; mais n'a pas le pouvoir d'envahir leurs états.

Suppose maintenant à la place du trône une assemblée nationale; — car il ne faut pas songer à mettre ici, comme chez nous, une chambre en face d'un roi, ils ne feraient que se disputer et se battre. — Ce seront d'autres hochets et des folies certainement pires. J'ai recueilli sur les lieux les souvenirs de la République parthénopéenne : ils ne sont pas attrayants. Les locataires crurent que les premiers effets d'une vraie liberté devaient être l'abolition des loyers; les affiliés du carbonarisme, qui remplirent spontanément la ville, payaient à coups de canne les non affiliés qu'ils employaient; ainsi de suite, et l'on est fort convaincu qu'il en serait de même encore. Cette pauvre république parthéno-

péenne se montra tellement extravagante, folle, violente, que l'épreuve en est faite pour longtemps. Si quelque conspiration la ramène un jour, sois sûr qu'elle ne sera pas de longue durée. On débitera beaucoup de discours, les proclamations abonderont, les poëtes feront rage; mais on ne cultivera pas mieux les champs, le peuple ne sera pas mieux élevé, on ne réformera ni la législation ni l'administration commerciales, on ne déblaiera pas le port de Brindes, et le dernier rejeton de la race royale sera ramené en triomphe sur les épaules d'un propriétaire et d'un lazzarone.

Ce n'est pas qu'il manque d'hommes intelligents, savants et probes : on en trouve à Naples dont le caractère honorerait tous les pays; mais ils sont eux-mêmes dans une fausse voie. Trop préoccupés de ce qui se passe ailleurs et de ce qu'ils voient chez eux, trop différents de la nation qu'ils souhaiteraient régénérer pour bien comprendre ce qui lui convient, trop philosophes pour ne pas s'abuser beaucoup sur le caractère général de l'Italie, ils ne songent point à faire germer ici des institutions authoctônes, ils veulent y transplanter le constitutionalisme anglais ou français, radicale erreur de l'école dans laquelle ils sont élevés. La liberté de la parole et de la presse leur semble former partout l'idéal d'une société heureuse, là même où presque personne n'est en état de bien dire et de bien penser; j'entends, penser avec bon sens, dire avec sagesse et utilité. Leurs études ne sont point pratiques; comme tous les hommes qui savent le matin à quelle heure ils dîneront le soir, la vie matérielle des peuples les intéresse peu. Or, les peuples ont mille manières de le dire, et plus j'y pense, plus je trouve qu'ils ont raison : pour ce grand, cet immense nombre qui suit de si loin la fortune des petites phalanges entre lesquelles se vide le débat, la meilleure des institutions *humaines* est encore le rêve de Henri IV, la poule au pot. Quant à l'âme, à la tranquillité morale, à l'espérance, au courage qui fait supporter les misères de la vie, tu sais ce que j'en pense : rien de tout cela n'est directement du ressort des rois, ni

d'aucun pouvoir laïque ; c'est une tâche réservée au clergé ; le clergé en poursuit, à travers les révolutions et les volontés humaines, les devoirs toujours contrariés. Le roi peut mal seconder ce grand ouvrage ; les révolutionnaires peuvent en retarder les progrès : tout leur pouvoir se borne là. Et peut-être, malgré son ignorance, ce peuple qui n'a point perdu la foi se montrera-t-il avant peu plus sage et plus heureux que nous.

Voilà ma conclusion toutes les fois qu'une circonstance, qu'une lecture, qu'une observation quelconque me remporte dans cet espace de la politique, où par la faute des mœurs présentes, plus que par ma propre faute, j'ai vraiment erré, sans savoir ce que je fesais, comme un pion sur l'échiquier, passant du blanc au noir, d'une limite à l'autre et n'y trouvant jamais qu'une différence de couleur, n'y voyant jamais qu'un combat de combinaisons puériles, au terme duquel, pions vaincus et pions vainqueurs vont s'endormir du même sommeil dans les fossés qui bordent le champ, laissant toute la gloire aux joueurs qui ont eu encore tout le profit, tout l'intérêt et tout le plaisir.

Il n'y a qu'une loi qui promette aux peuples ce qu'ils doivent désirer ici-bas de liberté, d'égalité, de sécurité, de bonheur, et sous le règne de laquelle ils puissent être autre chose que de pauvres instruments dans la main d'un joueur, indifférent, hormis pour ce qui le concerne, à leur destinée. Cette loi c'est l'Evangile. Quand les peuples voudront l'adopter, ils y trouveront l'honneur et le repos ; tant qu'ils ne s'y soumettront pas, les lois qu'ils recevront, celles qu'ils feront ou croiront faire eux-mêmes, ne seront que des armes de vengeance dont Dieu se servira pour les punir.

Dieu dit aux hommes : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-mêmes. — Aimez-vous les uns les autres. » Et saint Paul, développant ces préceptes, y montre aussi bien le fondement de la société humaine que l'accomplissement de la loi. — « Les commandements de Dieu, dit-il : Vous

ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne convoiterez point; » et s'il y a quelque autre commandement, tous sont compris dans cette parole : « vous aimerez le prochain comme vous-même. » L'amour du prochain ne souffre pas qu'on lui fasse aucun mal, et ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi. »

C'est le fondement de toutes les théories sociales actuelles. Toutes veulent partir de là ou arriver là. Tous les réformateurs cherchent la fraternité, c'est-à-dire l'amour.

Mais ils cherchent une fraternité en dehors de l'Evangile : ils ne la trouveront pas.

Ils ne veulent pas la chercher dans l'Evangile, parce que la fraternité évangélique est un fruit précieux qui s'obtient par la culture d'une foule de vertus que le monde redoute et qu'ils redoutent comme lui.

Voyant donc que les hommes refusent de s'aimer de la façon que Dieu l'a prescrit, et ainsi qu'il est ordonné par les commandements, c'est-à-dire chacun en s'abstenant de porter aux autres le dommage qu'il craindrait pour lui-même, les réformateurs cherchent d'autres moyens; ils croient dans la stupidité dont le Ciel frappe justement leur orgueil, que la loi divine n'est pas tout entière connue, que Dieu n'a pas su la donner une fois pour tous les temps, qu'ils suppléeront à l'œuvre incomplète du divin législateur ! Et ils veulent par des combinaisons d'intérêt personnel obtenir ce que Dieu n'a voulu donner qu'à la charité et à l'amour, c'est-à-dire au dévouement, c'est-à-dire à la condamnation et au mépris de cet intérêt dont ils font bassement le mobile de l'humanité.

Inutile de suivre leurs conceptions et de les discuter : ce qu'ils cherchent n'existe pas.

Le Créateur ne peut pas permettre que la créature, isolément ou en société, trouve le repos et le bonheur dans une voie autre que celle qu'il lui a tracée lui-même. La voie tracée divinement aux hommes, c'est la pratique des vertus évangéliques; or saint Paul nous fait parfaitement comprendre qu'il n'y a dans l'Evangile qu'une vertu qui comprend toute la loi : celui donc

qui méprise un commandement les méprise tous, et n'a point cette vertu; il se consume vainement à la poursuite des biens qu'elle promet. L'individu peut trouver, il est vrai, quelques joies sensuelles et grossières, parce qu'en dehors de cette vie l'attend une justice à laquelle il devra répondre, et qui saura le punir. La Société n'a d'existence qu'ici-bas : elle est punie ici-bas. Ordre admirable, qui tout ensemble lie et sépare, distingue ce qui doit être distingué, confond ce qui doit être confondu, permet à Dieu de frapper le membre sans toucher le corps, de foudroyer le corps sans dommage pour les membres, en sorte que toute limite de responsabilité est scrupuleusement observée, et toute mesure de justice souverainement accomplie !

Dans l'état où Dieu a bien voulu nous faire vivre, chacun de nous comporte pour ainsi dire deux existences : l'existence privée, l'existence sociale. Le monde incline à séparer entièrement ces deux manières d'être d'un même individu : Il agit comme si elles n'étaient pas soumises aux mêmes obligations, aux mêmes devoirs, il crée une morale publique et une morale privée; de là vient ce cahos où se débattent dans l'angoisse les sociétés humaines. Mais pour les chrétiens, mais dans la volonté de Dieu, il n'y a qu'une loi, qu'un devoir, et le monde souffrira par jour mille morts, tant qu'il ne l'aura pas compris.

Eh bien! irons-nous prendre parti dans ces misérables querelles; irons-nous donner nos pensées, notre force, notre âme à ces hommes qui, dans leurs combinaisons, oublient la loi chrétienne, et républicains ou monarchistes, font toujours passer avant l'Eglise ou leur république ou leur monarchie? Non; laissons-les se débattre: faisons parmi eux une société à part, qui les supporte, qui les aime, et qui ne leur appartienne pas. Lorsqu'ils seront las de se déchirer, de se haïr, nous voyant doux et tranquilles, et dignes de leur respect, ils viendront à nous. Tant pis pour eux, s'ils n'y viennent pas; tant pis pour eux, s'ils nous persécutent, parce que nous soumettant à leurs lois dans tout ce qu'elles n'ont pas de contraire à de plus saints devoirs,

nous refusons d'ailleurs d'épouser leurs vaines colères et de concourir à leurs misérables projets : tout l'effort de leurs persécutions ne peut jamais aboutir qu'à nous mieux assurer le ciel, qu'à nous y envoyer plus tôt, et qui sait? En mourant sous leurs coups, nous sauverons peut-être l'avenir. Quand Dieu met le fer aux mains de ses ennemis, c'est que leur chute est prochaine! Ce sera comme aux jours de l'empire : combien y a-t-il aujourd'hui dans le monde de fervents catholiques qui battaient des mains, hier encore, sur les gradins de l'amphithéâtre, et que voilà prêts à paraître dans le cirque à présent? Qu'on les y traîne et qu'on les y couvre d'avanies ou de blessures : quel que soit leur destin, ils peuvent être tranquilles; d'autres spectateurs y descendront après eux, qui auront aussi des successeurs, et il en viendra encore après ces derniers, jusqu'au jour où tous ces vaincus glorieux et obscurs, à force de défaites, se trouveront avoir triomphé. Avec le sang des martyrs Dieu convertit les bourreaux.

# A PROPOS D'UN MOINE.

La vraie foi est la seule foi, car seule elle produit des œuvres de foi, pleinement honorables pour celui qui les accomplit, pleinement secourables pour tous les autres. Dans la religion catholique, n'y eût-il que les ordres religieux, ce serait assez pour prouver la divinité de cette religion. Consacrer sa vie à Dieu, la consacrer au prochain pour l'amour de Dieu; embrasser toutes les privations, toutes les fatigues, dans la seule vue des récompenses célestes, c'est un *acte de foi* qu'aucune autre religion n'a pu produire; c'est un *acte d'espérance* qu'elles sont incapables de former; c'est un *acte de charité* qu'elles n'opéreront ja-

mais. La religion catholique y parvient sans peine au moyen de trois vertus : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, qu'elle a seule le droit et le pouvoir de conseiller. Cherchez, essayez : ces arbres-là et les fruits qu'ils donnent ne se trouvent que dans le jardin de l'Eglise ; ils ne vivent point et ne se reproduisent point ailleurs. Ailleurs ne luit point le soleil, et ne tombe pas la rosée qu'il leur faut.

36

## UN JOUR DE SOLEIL.

J'ai maltraité Naples : nous ne la quittâmes point, toutefois, sans y avoir vu le beau temps; et il faut avouer qu'elle est aussi belle et brillante au soleil, que déplaisante et maussade sous un ciel de pluie. Imaginez, dans ce dernier cas, une pauvre fille qui court les rues pendant le carnaval, en oripeaux de théâtre : plus elle a mis de rubans et de dentelles, plus elle a de fleurs dans les cheveux, plus ses ajustements rassemblent d'éclatantes et fraîches couleurs, plus aussi la boue y paraît, plus le vent et la pluie la défont et la fanent, et tout ce dont elle s'est parée pour plaire, la rend odieuse à voir. Mais que le lendemain l'air soit doux, limpide et sonore, que le soleil revienne et qu'elle revienne avec le soleil : tout

son fol attirail est charmant; elle est pimpante; elle est légère; ses rubans chatoient à l'œil, son rire est agréable, sa chanson réjouit. Voilà vraiment Naples. Elle est arrangée pour vivre au soleil. Si le soleil s'efface, adieu beauté, sourire, splendeur, tout s'en va; c'est un fard, c'est une poussière. Si le soleil reparaît, tout reparaît avec lui; les bords du golfe étincellent comme un collier de diamants, l'air est plein de bruits joyeux, tout semble danser, tout semble fleurir; la guenille du pauvre elle-même a je ne sais quoi dont les regards ne s'offensent plus; elle cesse d'être misérable et devient pittoresque. Pour quiconque n'a pas vu Rome, l'on comprend alors que Naples ait des attraits.

Profitant d'un de ces jours de fête, qui furent trop rares pour nous, nous allâmes visiter le *Bosco-Real*, maison de plaisance du souverain, bâtie au milieu d'un parc immense, sur le sommet d'une montagne d'où l'œil embrasse à la fois, Naples, le Vésuve, la campagne et la mer. L'édifice a la majesté dure de la royauté espagnole. On y reconnaît l'œuvre grave et forte de cette monarchie qui semblait ne se plaire qu'aux choses faites pour ne changer jamais. Il ne se peut rien de moins orné ni de plus imposant : des cours solennelles à pleurer d'ennui, des arcades dessinées comme un arc-en-ciel de fer, des escaliers et des corridors à physionomie claustrale, des chambres vastes, sans tentures, blanchies seulement à la chaux, et sur les murailles rigides, des tableaux, des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre dignes en tout d'y briller, et par leur prix inestimable et par les sujets qu'on y a représentés : supplices, ensevelissements, moines en prières, portraits plus sombres encore que tout cet ensemble, d'un grandiose morne et terrifiant. Si l'on entend quelque bruit, involontairement l'on se range, comme pour laisser passer un de ces pâles et raides personnages qui froncent le sourcil dans les cadres de Velasquez; mais l'on ne voit que le valet de pied aux couleurs de la maison de Naples, dont la bonne figure et la livrée fatiguée de servir, vous disent qu'il n'y a plus qu'une image de tant de puissance et de tant de hauteur.

Lorsque sorti de ce lugubre palais, on se trouve au

grand air, dans la profusion de la nature napolitaine, qui rit de toutes parts comme un enfant, et qu'on ne peut mieux caractériser qu'en disant qu'elle est joyeuse, le palais et ce qu'il renferme paraissent bien n'avoir pas été faits pour le pays. Ces choses ont été apportées là par des étrangers qui les ont oubliées au moment du départ; ils ont oublié aussi cette fière montagne qui gronde et menace toujours au milieu du riant horizon.

Ah! que ce parc du *Bosco-Real* est beau, qu'il a de fleurs, quelles magnifiques allées, quels épais berceaux toujours verts, impénétrables à la neige, impénétrables au soleil; quelles percées majestueuses sur un panorama d'heureuses merveilles, les plus variées que l'on puisse concevoir! La main espagnole s'y fait sentir encore : elle a, d'un compas austère, ménagé ces espaces, régularisé cette profusion, distribué comme des haies de courtisans tous ces beaux arbres; de la nature même elle a fait un salon royal, où l'étiquette plus forte que la sève mesure aux branches la longueur qu'elles peuvent avoir, assigne aux fleurs la place où elles doivent s'épanouir. Mais l'étiquette n'empêche pas le vent d'agiter les feuilles, le soleil d'y sourire, l'oiseau d'y chanter, ni les montagnes d'onduler à l'horizon, ni la plaine bigarrée de richesses de s'étaler au loin, ni la mer d'aller là-bas confondre son azur avec l'azur du ciel, ni le cœur des enfants de Dieu d'éclater en cantiques d'allégresse au grand spectacle des œuvres de Dieu.

# BON USAGE DE LA VIE.

J'admire comme le monde a lieu d'être fier de ses philosophes, qu'il estime si haut, et qui ne peuvent se mettre d'accord. Il me semble merveilleux qu'au lieu de perdre du temps, ainsi qu'on le fait quelquefois, à vouloir les concilier, pour reconnaître ensuite que c'est la chose impossible, et s'abandonner alors avec malaise à ces instincts de l'homme qui ne sont pas moins obscurs et moins contradictoires que toutes les philosophies, on ne se fasse pas un simple raisonnement : il n'y a que deux écoles, une qui admet la révélation divine et l'institution d'un ministère de réconciliation entre la créature et le Créateur; une autre qui, dans la multiplicité de ses sectes et de ses divisions,

admet tout, hors ce point. Cette dernière école n'a jamais réuni deux hommes intelligents dans une croyance identiquement la même; ses écrivains et ses docteurs se contredisent; donc rien ne prouve que la Vérité soit avec aucun d'eux. L'autre école, au contraire, offre au monde, depuis dix-huit cents ans, l'imposant spectacle d'une foule de puissants génies, réunis dans la plus miraculeuse unité de croyances et de sentiments. Il n'y a pas un docteur luthérien ou calviniste qui pense exactement comme Calvin et Luther, pas un disciple de Kant qui le comprenne, pas un disciple de Fichte qui marche dans sa voie; et là même où je vois plusieurs esprits garrottés dans les liens du même système, je ne vois rien qui m'indique une religion. Mais partout où sont les catholiques, il n'y en a pas un qui ne pense, qui ne croie, qui ne prie, qui ne s'efforce d'agir absolument comme saint Pierre et saint Paul. Tels ils ont été au commencement, tels ils sont encore, tels ils seront jusqu'à la fin. Rien ne prévaut contre ces pensées, contre ces croyances: ni l'âge, ni les événements, ni les malheurs. Tandis qu'ailleurs l'esprit dépouille en vieillissant tout ce qui l'avait le plus charmé, et prend comme des vêtements mieux en harmonie avec son âge, des opinions nouvelles à mesure qu'il prend de nouvelles années: le catholique, stable dans ses croyances premières, n'éprouve que le besoin de s'y attacher plus fortement. Là est donc la Vérité, ou tout au moins convient-il d'étudier si elle y est.

Oh! oui, certes, la vérité est là, et vous ferez bien, mes frères, de vous en enquérir. Lisez nos livres, écoutez nos docteurs; tous parlent de même, tous ont les mêmes promesses, et vous trouverez dans tous, je dis dans les plus humbles et les plus ignorés, la solution éclatante des plus inextricables problèmes où puisse se briser votre raison. Vos philosophes vous ont-ils dit clairement ce que vous avez à faire dans le monde? Et s'ils vous l'ont dit, l'ont-ils fait eux-mêmes? Et si vous l'avez voulu faire, en avez-vous été contents? J'affirmerais que non. Mais un livre pieux me tombe sous la main; qui l'a écrit? Je l'ignore; je l'ouvre et j'y

lis ces simples paroles : « Nous avons le passé à ré-
» parer, l'avenir à préparer. Le présent nous est donné
» pour combattre, expier le passé, préparer l'avenir. » Eh bien ! je vous le dis, le chrétien, l'enfant de l'Eglise, quel qu'il soit, dont l'intelligence s'élèvera seulement jusqu'à comprendre cet enseignement si limpide, s'il veut s'en ressouvenir, et user pour s'y conformer de la force qui est en lui, celui-là est plus savant que tous vos systèmes, et peut défier le monde et l'enfer.

## VIE ERRANTE.

Nous étions revenus de Naples à Rome, nous y étions revenus comme chez nous. Tout chrétien comprend que Rome peut aisément devenir une patrie; et où donc, en effet, a-t-on plus d'amis, plus d'ancêtres, et sous les yeux plus de merveilles, et pour le cœur plus d'objets de vénération et d'amour? A Rome, véritablement, le monde entier n'est plus que le champ d'une seule famille, qui veille, travaille et prie sous le regard paternel d'un seul chef et d'un seul pasteur. Nous y passâmes encore d'heureuses journées, visitant nos chères églises, et Raphaël, et la croix du Colysée, et Michel-Ange, et le Capitole, et toute cette foule

de prodiges que l'œil et le cœur embrassent d'une admiration douloureuse, en songeant qu'on va les quitter et que peut-être on ne les reverra plus. Nous allions aux Quarante-heures, à Saint-Pierre et Saint-Louis-des-Français; nous disions adieu à ces hommes excellents qui sont, à Rome, les doux frères du pèlerin... Hélas! que la dernière bénédiction de l'un d'eux nous fut chère et cruelle! Enfin, il fallut partir. O Rome! ton inexpugnable rempart c'est le concert incessant de ces prières qui s'élèvent pour toi vers Dieu de tous les points du monde!

Le Seigneur m'a donné pour croix une vie errante. J'ai quitté de bonne heure ma famille; le nid n'était pas assez large pour la couvée, et mes parents eux-mêmes, forcés comme moi de quitter les leurs, m'avaient emporté du lieu natal, lorsqu'à peine je venais de sortir du berceau et d'essayer mes pas sur une terre que je n'ai point revue; trop jeune pour en conserver longtemps la mémoire, assez âgé déjà pour m'affliger de ce premier départ; en sorte que le souvenir le plus vif que j'aie gardé de mon pauvre pays, c'est le souvenir des larmes que je ne pus contenir en voyant le clocher du village disparaître à l'horizon. Quelqu'un me dit alors en souriant : « Adieu Boynes! » Adieu! il me semble que c'est le premier mot qu'ait entendu mon oreille, et je me suis dit quelquefois qu'il était comme un présage de toute ma vie. J'ai couru, dressant ma tente aujourd'hui dans un lieu, demain dans un autre, toujours obligé de partir au moment où sentant mon cœur prendre racine, il m'était doux de croire que je pourrais rester. Et ainsi il m'a fallu traverser dans la prospérité des fleuves de tristesse qu'aux jours de mon infortune je ne connaissais pas. Cela est dur, on ne s'y habitue point. Il est plus douloureux de changer à mesure que l'on a plus changé. Il y a des fleurs d'amitié qu'on a semées et qui naissent, et qu'il faut abandonner quand leurs parfums sont plus doux; il y a de bons cœurs, de belles âmes qui semblaient vous avoir attendu là pour vous aimer : on s'était fait de leur commerce une chère habitude, ils avaient toute votre confiance, on comptait les posséder toujours....

on ne les reverra plus! il faut s'en aller pour ne plus revenir! C'est une mort! partir plusieurs fois, c'est plusieurs fois mourir. Dans les commencements, on se console par la pensée que des liens si précieux ne seront pas rompus, mais seulement relâchés, que l'on s'écrira, que l'on se confiera toujours. Hélas! que cette pauvre consolation dure peu! mille choses arrivent que l'on ne peut se confier; mille circonstances empêchent d'écrire ; peu à peu d'autres amitiés se forment, des deux côtés l'oubli se fait, on s'écrit moins, on ne s'écrit plus, on finit par perdre presque tout souvenir de ceux que l'on a tant aimés, ils finissent par perdre tout souvenir de vous : c'est bien une mort, et le cœur est une terre qui consume tous ses morts; voilà ce qui est triste lorsqu'on ne l'ignore plus, et ce qui rend si navrant de partir.

Je le dis, mais vous le savez, mon Dieu, j'ai cessé de m'en plaindre; j'ai accepté cette loi comme toutes vos lois, et vous m'avez appris que la destinée du voyageur est celle de tout homme sur la terre. Vous faites les parts égales; que l'on reste ou que l'on s'en aille, la mort est toujours là. Toutes les fleurs de la vie humaine sont périssables, et celles qui promettaient d'avoir le plus d'éclat et de durée meurent les premières, bien souvent! Est-il plus triste de les laisser brillantes et d'être assuré qu'elles se faneront dans l'absence, ou de les voir se faner sous ses yeux, par sa faute, ou sans même que l'on puisse savoir pourquoi? Qu'importe, puisqu'elles doivent se faner et périr! puisque ni vœux, ni soins, ni larmes ne les peuvent maintenir éternelles, puisque l'implacable mort est toujours là, dépouillant lentement la vie de toutes ses douceurs, et comme on arrache un chaume inutile, arrachant enfin la vie!

Qu'importe où l'on pleure et sur quoi l'on pleure ? Puisque vous avez dit : « bienheureux ceux qui pleureront, » c'est encore dans un dessein de votre miséricorde que vous nous envoyez tant de sujets de larmes! Puisque vous êtes partout, qu'importe où l'on s'en va! Puisque vous serez toujours, qu'importe ce qui meurt! Ah! mon Sauveur et mon père, c'est à votre ciel qu'il

faut arriver, et le chemin est toujours assez bon, qui peut nous y conduire. J'avais une seule chose à demander : c'était de savoir que toute offrande vous agrée, et que tout sacrifice consenti par nous-mêmes, est un engagement que vous prenez envers nous. Vous avez daigné me l'apprendre : soyez loué de toutes choses et soyez-en béni. Amen.

# PAX DOMINI SIT SEMPER VOBISCUM.

Dans un jardin, au printemps, vous voyez les plantes bourgeonner et quelques-unes qui commencent à fleurir. Elles fleuriront, elles auront des parfums, elles donneront des fruits, chacune à son heure. Il leur faut, pour cela, seulement ce que le ciel leur distribue de soleil et d'air. Elles ne changent point de place; Dieu prend soin de les féconder où elles sont. Elles ne se jalousent pas; le brin d'herbe a sa beauté comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a aussi son utilité; car dans la nature, telle chose est utile, parce qu'elle est belle, et la beauté de telle autre consiste dans son utilité. Pourquoi donc vous plaindre de votre rôle, pourquoi le trouver trop borné, trop humble? Pourquoi

vous inquiéter et vouloir faire tant de choses? Restez où Dieu vous a mis; portez les fruits qu'il vous demande.

Petit brin d'herbe, le passant vous dédaigne, mais Dieu prend soin de vous faire croître, et son soleil est tout entier pour vous.

Et le sage sait bien que dans votre frêle enveloppe se cache un suc précieux.

---

Parfois nous croyons que notre destinée va changer de face et de voie : Dieu nous conduit en des lieux où il semblait que nous ne dussions jamais aller, nous met dans des situations où nous pensions ne nous trouver jamais. Nous sommes émus, tout près de pleurer. Il faut dans ces grands doutes, dans ces circonstances solennelles, se confier en Dieu, détourner ses yeux de la vie, se réfugier dans la prière; ouvrir les ailes de la foi et des hauteurs où elle s'élève, se contempler soi-même comme si l'on n'existait déjà plus. Quand l'âme est au ciel, qu'importe où s'en ira souffrir le corps. D'ailleurs, si Dieu nous assigne tel devoir pour lequel nous aurions de la répugnance, c'est qu'il nous est bon d'y être soumis, et nous devons compter que la force de le remplir ne nous manquera pas. Songeons toujours à la vie éternelle, comptons toujours sur la bonté de Dieu. Toute journée n'a qu'un certain nombre d'heures, et il n'est point de malheur terrible qui puisse empêcher le lendemain d'arriver. Un de ces lendemains sera le jour de la mort. Il n'est point de tyran qui puisse nous empêcher de mourir. Voici une belle maxime : elle est de sainte Thérèse :

Que rien ne t'inquiète,
Que rien ne t'épouvante :
Tout passe,

Mais Dieu ne passera point.

Ne nous décourageons point, parce qu'une chose juste, que nous demandons avec instance, ne nous est pas accordée. Dieu est grand, le temps est à lui. Sainte Monique demanda pendant quinze ans la conversion de son fils. Dieu paraissait vouloir être sourd à ses prières : ce fils pourtant fut un jour saint Augustin.

---

Pourquoi donc toujours cette tristesse sur la rapidité des destins de l'homme? La vie est courte? Eh! qu'importe! quel besoin avez-vous de rester si longtemps sur la terre? Le ciel est aux bonnes œuvres et non pas aux longues œuvres. Craignez de vivre mal, ne craignez pas de vivre peu. Vous êtes ici pour travailler. Si vous travaillez bien, avez-vous peur de recevoir trop tôt la récompense? Au contraire, souhaitez-la. Dieu permet que vous la souhaitiez : ce qu'il permet est juste et sage. Si vous travaillez mal, de quoi se plaint votre cœur plus vertueux que vos œuvres? Convertissez-vous et désirez de mourir aussitôt, afin de ne point retomber dans le péché. « Celui-là qui veut vivre afin d'atteindre la perfection, disait un saint docteur, qu'il désire de mourir, et il est parfait. »

Mais ne croyez pas la vie si courte : vous laissez longtemps après vous le bien ou le mal dont vous avez rempli vos jours. N'avez-vous gâté qu'un cœur, combien en gâtera-t-il d'autres? N'avez-vous préservé qu'une âme, combien d'âmes ne préservera-t-elle pas?

---

Je suis seul isolé : qui pense à moi dans le monde! Qui? Dieu, la sainte Vierge, les Anges, les Saints, tout le Ciel, et toujours!

Songeons à ce que nous projetions de faire il y a deux ans, à ce que nous avons fait; à ce que nous étions alors, à ce que nous sommes. Dans deux ans, à pareille époque, où serons-nous, que ferons-nous? Dans quelques jours j'irai peut-être mourir en un lieu et parmi des personnes dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom. Quelle folie de former tant de projets qui n'intéressent que nous, et ce que nous devons le moins considérer en nous! Il n'est qu'un projet à faire, et facile, et qui a plus de chance que tout autre de n'être point déjoué : c'est de bien servir Dieu, c'est de l'aimer, c'est d'obéir, c'est d'être prêt à tout faire, à tout supporter pour lui, et surtout c'est d'être toujours prêt à mourir.

---

Eh quoi! du trouble, de l'inquiétude encore lorsqu'à peine vous sortez du tribunal de la pénitence? Regardez une image de Jésus-Sauveur. Il est sur la croix pour vos péchés, mais il y est par son amour. Ne doutez point de sa justice, ne doutez pas non plus de sa miséricorde. Dieu pardonne tout; il oublie tout, puisqu'il vous commande de pardonner et d'oublier; car pourrait-il exiger des hommes une vertu qu'il n'aurait pas, et tromper, lorsqu'il punit le mensonge? Tenez votre âme en une sainte joie, écartez les souvenirs pénibles. N'est-ce pas un secret orgueil que vous craignez de n'être pas pardonné, et par une secrète concupiscence que vous revenez aux mauvais souvenirs? Que tout cela soit oublié comme Dieu l'oublie. Formez dans le recueillement la sincère résolution de ne point recommencer; — allez en paix.

---

Sommes-nous à ce point asservis au démon qu'il puisse nous importuner du bruit que d'autres font

dans le monde, et de l'éclat dont ils y paraissent entourés ? Songeons à ce qu'est la gloire humaine ! Où vont ces œuvres de l'esprit et de l'art que l'on jette aux admirations de la foule ? Je veux qu'elles durent autant que les siècles, toujours brillantes et belles, et toujours applaudies ; mais les siècles aussi mourront ; et toute gloire humaine mourra, quand sur la limite du dernier jour de l'Humanité, comme un conquérant blessé au sein de la victoire, expirera enfin la Mort. Et sans attendre la fin des siècles, dans un petit nombre d'années, dans un petit nombre de jours, quel plaisir le succès de son ouvrage pourra-t-il procurer à l'artisan qui sera dans le cercueil et que rongeront les vers ? Dieu ne daigne pas entendre les bruits de nos renommées ; mais il entend jusqu'au moindre souffle d'orgueil qu'elles excitent en nous. Il l'entend et s'en souvient. Ne croyons point avoir fait quelque chose de bien considérable, parce que nous avons jeté une pierre dans la mer sans fond et sans rives de l'éternité : toute œuvre de l'homme n'est que cela devant Dieu. Nous pensons que nos petits mouvements préoccupent tout l'univers, cependant les astres roulent au-dessus de nos têtes, nous les voyons à peine et nous ne les entendons pas. Il n'y a que Dieu qui sache bien et toujours tout ce que nous faisons, et qui s'en souvienne. Pensons-y, car il nous en parlera.

# THÉORIE.

Un voyage est une halte dans la vie; j'entends un voyage qui n'est ni d'affaires, ni de science, ni à certains égards même de simple curiosité; car s'il faut combiner des entreprises, étudier, prendre des notes pour parler au retour, en un mot si l'on traîne après soi ses intérêts, sa pensée, sa petite gloriole d'homme qui veut voir ce que tous les autres n'ont point vu : où est la liberté, où est le repos? Ces choses-là vous dominent, et voilà qu'au lieu d'un délassement vous rencontrez la plus compliquée des fatigues. Nous étions, pour nous, en Italie du moins, des voyageurs comme je rêve de toujours voyager; sans le moindre souci, pas même d'examiner dans le pays où nous passions tout ce

qui ne se présentait pas naturellement à nos yeux; très-débarrassés dès les deux ou trois premiers jours de cette curiosité morne et homicide qui fait entreprendre aux Anglais et à beaucoup d'autres, mais spécialement aux Anglais, tant de longues pérégrinations sous l'ardeur du soleil, à travers les chemins semés de cailloux roulants, pour aller voir quoi? le gardien de quelque vilaine masure, la maison de quelque garnement célèbre, ou, dans un champ désert, la pierre qu'avala Saturne, croyant manger un de ses enfants. Nous ne chargions pas non plus nos mains des redoutables volumes où l'on dit tout ce qu'il faut voir, et presque tout ce qu'il faut penser. Prétention bien exorbitante malgré le mérite des auteurs. Nous allions donc ainsi, libres et libérés, comme de francs promeneurs, à ce qui nous plaisait, seulement à ce qui nous plaisait; n'emportant jamais que ce que nous pouvions savoir d'histoire et ce que nous pouvions avoir de goût, ne remportant que ce que nous avions pu butiner nous-mêmes de miel ou d'émotions; nous inquiétant comme de rien de pouvoir dire si cette muraille était d'un temple de Jupiter ou de Vénus, si cette colonne venait d'Auguste ou d'Antonin. Combien de fois même, ne pouvant offrir que de courts moments à quelque ville d'ailleurs très-bien notée par le guide, au lieu d'aller en toute hâte aux curiosités, nous sommes restés tranquillement agenouillés dans la plus voisine église, priant pour nous-mêmes, pour nos amis dont nous venions de causer! Douce manière de tenir encore, malgré l'éloignement, à la patrie absente, et de s'entretenir avec ces plus chers de tous les amis, que le chrétien a le bonheur de rencontrer partout dans les pays catholiques : d'abord le bon Dieu, la sainte Vierge, et puis le Saint spécialement vénéré dans l'église où nous nous trouvions. Le sacristain était toujours là pour nous dire quelles reliques on exposait à notre vénération sur l'autel; nos pauvres cœurs aussi étaient là toujours, avec les peines, les inquiétudes, les regrets que la mort seule en effacera, pour prolonger et rendre bien intéressante la conversation. Oh! si l'on pouvait dire, si l'on pouvait confesser tout ce que l'on sent ainsi de

douleurs heureuses, de consolations, d'espérances; si l'on pouvait peindre avec quelle ardente et confiante tendresse, l'âme, comme une vigne sauvage et abandonnée, embrasse de tous ses jets tantôt un saint qu'elle se choisit soudainement pour protecteur, tantôt une forte vérité de la foi qui la soutient et la relève, tantôt Dieu même qui se fait toujours si bon dans nos tristesses : ce serait là un beau livre! Mais qui le fera aussi beau qu'il est écrit dans le cœur de tous les enfants de l'Eglise; et celui qui ne l'a pas dans le cœur, qu'en retrouvera-t-il sur le papier?

Souvent, poussant plus loin encore nos hauteurs envers les *cose da vedere*, nous ne leur donnions d'autres rivaux que nous-mêmes et les propres charmes de notre esprit. Assis sous un bel arbre, quelque recoin charmant de paysage sous les yeux, nous causions; et de quoi? ah! vraiment de peu de chose : quelquefois de cet air si pur dans la transparence duquel le profil des arbres se découpait si nettement; quelquefois d'une plante dont l'un de nous fesait l'anatomie, et qui nous montrait plus d'éclatants prodiges que n'en pouvait offrir ce trente-sixième cirque ou ce quarantième arc-de-triomphe jusqu'où nous nous décidions sans peine à ne pas aller. — Est-il possible! nous a-t-on dit souvent au retour, vous étiez si près de telle curiosité, vous n'aviez qu'un pas à faire, et vous ne l'avez point vue? — Nous ne l'avons point vue; mais, sur la route, nous avons rencontré le plus beau chêne qui se puisse voir, le plus charmant ruisseau où jamais se soient mirées les étoiles, la plus jolie haie parée de fleurs, derrière laquelle le soleil se couchait et qui semblait pour fleurs porter encore des éclats de soleil; nous avons vu là tout doucement la nuit venir, et soudain les lucioles prenant leur volée illuminer la prairie d'autant d'étoiles qu'il y en avait dans les cieux. Et toutes ces choses, arbres, ciel, étoiles, lucioles, ruisseau, formaient dans nos cœurs je ne sais quel bouquet d'émotions divines d'où s'exhalait pour parfum la prière.

Voilà comment un voyage est une halte dans la vie. Voilà comment nous avons passé en Italie quelques mois qui se sont écoulés plus doucement et plus vite que

ne s'écoule une heure de repos dans un jardin magnifique, où l'on se promène avec ses rêves et ses souvenirs, où l'on compare volontiers le souvenir à la tige fanée, le rêve à la fleur épanouie qui va se faner à son tour. Et jamais, n'est-ce pas, toi qui m'écoutes et qui te souviens de ces bonnes journées, jamais on ne nous fera croire, malgré nos négligences et tant de choses extraordinaires dont nous ne savons ni les noms, ni la figure, que ç'a été là un voyage perdu. Voyage à recommencer peut-être, si Dieu nous en fait la grâce, mais perdu, non ! Car l'un de nous au moins en est revenu meilleur. Dans cette absence de préoccupations étroites, à force d'admirer, de sentir, il a trouvé Dieu ; ayant trouvé Dieu il s'est trouvé lui-même. Dieu est le seul guide de l'homme qui veut descendre sans effroi et sans désespoir dans son propre cœur.

Italie ; terre d'asile ! vieux refuge de la pensée, et refuge encore de l'âme dont les sens, ces éternels barbares, veulent éteindre le flambeau : jadis les lettres et le savoir allaient dans tes solitudes et parmi tes débris toujours vivants, chercher un abri, des lumières, des leçons ! Mais aujourd'hui que les lettres triomphent et que leurs clartés orgueilleuses jettent le trouble et la flamme où elles devaient porter la lumière et la paix; aujourd'hui que leur feu dérobé aux foyers du ciel prétend animer l'argile, et veut follement refaire ce que Dieu a fait, il faut, ô Italie ! aller chercher dans ton sein le jour pure et légitime des croyances ; il faut s'y mettre à l'abri de ces sophistes révoltés qui s'éblouissent aux rayons de leur fausse sagesse ; il faut demander à ton silence, à tes saints, à l'ombre de tes églises, à l'exemple de tes peuples pieux un bien plus précieux mille fois que tout le savoir révélé jadis par tes ruines et les veilles studieuses de tes illustres enfants.

# FALLERI.

Partis le matin de Rome, nous étions arrivés deux heures avant la tombée du jour à *Civita-Castellana*, une de ces villes pontificales au sombre aspect, qui montrent de loin leurs grandes murailles ruinées, dans lesquelles on pénètre par quelque porte en délabre, moitié antique, moitié moderne, et qui vous offrent tout d'abord de rudes visages trop en harmonie avec la tournure austère, on pourrait dire sauvage du pays. Fût-elle pourtant plus déplaisante cent fois, la ville serait encore bien venue, et par-dessus toutes Civita-Castellana. On vient de traverser une contrée si rude, la route solitaire vous a fait longer parfois des bois ou des ravins si inquiétants, que c'est véritablement plaisir de retrou-

ver enfin des habitants et des habitations. Cependant, dérogeant pour cette fois à mes coutumes, j'insistai près de mes compagnons pour que nous allassions sur le champ visiter *Falleri* qu'un livre lu à Rome m'avait indiqué être tout près de là. Mais qu'est-ce que Falleri? c'est la ville des Falisques, un des peuples étrusques, qui succomba l'an 359 de Rome, sous Furius Camillus, deux ans après Veïes. On en voit la muraille encore debout après tant d'années. Mes compagnons, fatigués, se souciaient assez peu d'aller contempler ces pierres, d'autant plus que nous ne pouvions trouver dans l'auberge personne qui connut Falleri, ce qui donnait une pauvre idée de la célébrité du lieu. Pour moi, je sentais que je dînerais mal si je ne voyais préalablement mon mur étrusque. Je me le figurais noir, juché sur quelque noir rocher, parmi toutes sortes d'arbres fièrement plantés à l'aventure, de ci, de là, dans les escarpements d'un site à loger une population de farfadets. Quel voyageur à l'imagination vive et de peu de scrupules sera donc jamais si bien inspiré par la muse des bonnes moqueries, qu'il nous fasse un beau voyage imaginaire, où les choses seront représentées non comme elles sont, mais comme on croit souvent qu'on les verra!

Enfin j'eus la fortune de rencontrer un marmiton qui tira tout le monde de peine en prononçant qu'évidemment les seigneurs étrangers voulaient parler de *Santa-Maria di Falleri*. Dans ma préoccupation classique, j'avais oublié qu'en effet, après Furius Camillus, la ville des Falisques avait eu un autre conquérant, dont le doux nom préserve de l'oubli son vieux nom enterré comme elle-même. — Eh bien, que voit-on à Santa-Maria demandèrent mes compagnons? — A dire la vérité, seigneurs, répondit l'aubergiste avec l'inimitable moue des Italiens, peu de chose, très-peu de chose. Mais j'étais féru d'un trop grand désir de voir ces malheureux murs étrusques pour me laisser dégoûter par aucune raison, et l'on vit bien qu'il fallait m'en passer la fantaisie. Elisabeth et Adolphe y consentirent, Gustave, le moins curieux des hommes, qui nous avait laissés un beau jour au milieu du Capitole pour aller causer avec

un moine de l'Ara-Cœli, s'y résigna; en un clin-d'œil une petite calèche fut disposée, et nous nous lançames à la découverte de Falleri, suivis par les regards quelque peu narquois des gens de Civita-Castellana. Je dois avouer que ces regards me firent mal. Je sentis qu'on nous prenait pour des Anglais.

A peine en chemin nous comprîmes pourquoi l'on avait paru trouver difficile de nous faire voir Falleri, et en même temps quel singulier pays nous allions visiter : il n'y a pas de chemin. Après avoir suivi durant quelques minutes une espèce de charrière plus bossuée qu'un champ de vigne, notre calèche s'aventura tantôt à la traverse d'étroits sentiers, tantôt en pleines landes toutes couvertes d'ajoncs et de genêts, fesant mille détours, nous laissant voir sous divers aspects la ville que nous venions de quitter et le Sorracte, ce diamant de l'Etrurie, qui se teignait d'éclatantes couleurs au soleil couchant. L'air était doux, plein de vagues senteurs, plein d'insaisissables harmonies; notre calèche, lentement tirée parmi ces genêts qui l'environnaient de toutes parts, avec un mouvement de tangage et de roulis assez semblable à celui d'une barque, semblait voguer sur les flots d'or d'un lac parfumé, et comme on peut d'une barque, en étendant la main, toucher l'eau, l'aimable dame que nous accompagnions pouvait, en allongeant le bras, sans quitter sa voiture, se faire des bouquets.

Au bout d'une heure de cette course, je pourrais bien dire de cette navigation, le cocher ayant tourné, viré, réfléchi, questionné le ciel, ses chevaux, et surtout l'utile marmiton qui se tenait derrière la voiture en façon de gouvernail, arrêta, nous fit descendre, et montrant je ne sais quoi dans la plaine étendue sous nos yeux, nous dit gravement : *Eceo!*

O douleur! nous ne vîmes rien....

Mes compagnons partirent d'un navrant éclat de rire, et je me tournai de nouveau vers le marmiton, lui jetant un regard mixte où se mêlaient sans doute l'indignation et la prière. Dans le fond de ma pensée, je lui disais d'un ton terrible : Qu'as-tu fait des murs de Falleri? puis j'ajoutais avec une voix suppliante : Si tu les as,

fais-nous-les voir. Je n'oserais affirmer qu'il comprit tout cela. Cependant, marchant résolument jusque sur la cime d'une petite dune, au pied de laquelle nous étions restés, il dit joyeusement à son tour : *Ecco santa Maria di Falleri ! — Viva Gesu !*

En effet, sur le tapis vert d'un champ de blé se dessinait, au centre du vallon, dans les lueurs sombres du crépuscule, une ligne de constructions noirâtres, dentelées par le temps, de hauteur inégale, et d'une étendue d'un quart de lieue environ. Je me hâtai d'y courir : la porte était ouverte, — elle est toujours ouverte depuis plus de deux mille ans ! et je me vis dans un champ encore. Les murs existent, la ville n'existe plus ; il n'en est plus vestige. Une herbe menue en a recouvert la place, et dans l'enceinte toujours debout de cette cité si bien morte, on ne retrouve pas même un tombeau. Pourtant Falleri fut habitée après sa ruine ; la vieille enceinte n'a pas vu mourir qu'une seule cité. Un débris plus triste que tous ces débris qui ne se voient que par la pensée, s'offrit à nos yeux : c'est une église sans porte, sans toitures, mais dont les restes donnent l'idée d'un édifice assez considérable, et indiquent une construction qui ne remonte pas à plus de trois siècles ; cette église était dédiée à la sainte Vierge : Santa Maria di Falleri. Elle indique assez que derrière les murailles du peuple étrusque un nouveau peuple, plus oublié que l'ancien, avait tout récemment bâti ses demeures ; que sur ces murs où flottaient les enseignes des adversaires de la vieille Rome, les enfants de Rome nouvelle ont aussi planté leur bannière. Mais tout a disparu, tout est sous la terre, et le nom seul de l'Eglise, dont les ruines elles-mêmes ne se retrouveront bientôt plus, est resté dans la mémoire des gens du voisinage pour préserver de l'oubli les noms de ces deux villes et de ces deux peuples anéantis. Près de l'église on a construit quelques hangars qui servent de refuge aux ouvriers de la campagne dans le temps des moissons, et au milieu de l'espèce d'enceinte que forment ces hangars, s'élève, sur la margelle d'un puits, une croix formée de deux branches d'arbres. Là, quelques pourceaux fouillaient

l'herbe sous la garde d'un enfant de dix à douze ans, seul propriétaire ou du moins seul habitant de ce territoire, qui durant plusieurs siècles fut, pour tant d'hommes, tout ce que représente le mot le plus grand de toutes les langues après le mot Dieu : une *patrie!* cet enfant s'était couché par terre, sous les bras de l'humble croix, comme pour passer la nuit, enveloppé des pieds à la tête d'un grand sarreau de toile grossière, dont les plis ne laissaient voir de toute sa personne que deux yeux mornes et fatigués. Nous nous approchâmes de lui; il ne fit pas un mouvement, il ne nous demanda point l'aumône, il ne daigna pas même tourner la tête pour nous voir passer. Dans le lieu où il vivait, successeur de deux peuples et de deux villes, c'était trop peu sans doute que quatre étrangers pour mériter son attention.

Nous jetâmes avant de partir un dernier regard sur les remparts des Falisques. Bien que le temps y ait fait en beaucoup d'endroits les ravages que n'a pu opérer l'homme, ils ont bien la mine de vouloir suivivre encore à la troisième cité qu'on s'aviserait d'élever derrière eux. Ils sont plutôt cyclopéens qu'étrusques, élevés en certaines parties de dix à douze mètres, sur une épaisseur de deux mètres et demi; ils sont formés d'énormes pierres volcaniques très-artistement taillées et posées régulièrement les unes sur les autres, sans mortier, au moyen de cette puissante mécanique des anciens, dont les nombreux tours de force en ce genre indiquent la science avancée.

Nous revînmes par les genêts, causant de toutes ces choses, de ce silence, de cet enfant, des peuples étrusques, et de Furius Camillus, et du général français Macdonald qui, il y a quelque quarante ans, avec une petite troupe de trois ou quatre mille hommes, battit dans les environs de Civita-Castellana une armée de trente mille Napolitains, exploit supérieur à celui du vainqueur de Falleri; puis enfin, fort satisfaits de notre excursion, nous rentrâmes à l'auberge où nous trouvâmes la soupe un peu froide; dénouement vulgaire d'une si grande journée.

42

# SPOLETTE ET FOLIGNO.

On conçoit bien qu'il y ait une foule d'histoires, d'aventures et de légendes des ducs de Spolette. Cette petite ville s'est plantée dans les montagnes avec un certain air de casse-cou qui ne devait rien promettre de fort soumis il y a quelques centaines d'années. Ces montagnes sont toutes noires ; mais c'est sur la plus noire de toutes que Spolette s'élève, entourée de ravins et de cîmes que notre voiturin trouvait encore difficiles à franchir, quoique les passages n'en fussent plus défendus que par la poussière et le soleil de mai. Quel soleil aussi ! Spolette aujourd'hui a fait sa paix avec le monde, et sauf de petits tremblements de terre qu'elle éprouve de temps en temps, rien ne trouble la profonde tranquil-

lité de sa vieillesse. Elle paraît ne plus penser qu'à Dieu, et lorsque l'on parcourt sa principale rue, on croirait se promener dans le long corridor d'un immense couvent. Chaque maison a l'air d'une cellule. Presque toutes les portes adressent, comme dans une communauté religieuse, de pieux avis aux passants : *Iddio ci vede.* — *Eternita.* — *Viva Gesu !* — A l'angle de la rue vous voyez une affiche : c'est un *invito sacro ;* l'on vous annonce que tel jour, à telle heure, une paroisse de la ville ou quelqu'autre paroisse du voisinage célébrera la fête de son saint patron, et que ce jour-là l'Eglise, « comme une bonne mère, ouvrira le trésor « de ses indulgences à ses enfants. » Il y a partout des madones ornées de fleurs nouvelles; une lente procession dirigea nos pas jusqu'à une vieille église byzantine qui se trouve au bout d'une rue aux pavés encadrés d'herbe, comme dans un musée. L'on ne peut s'imaginer la paix qui règne dans ce pays, et comme, si l'on en croit les visages, les gens y sont doucement heureux! Nous n'y fûmes point, d'ailleurs, favorisés du moindre tremblement de terre, et tout l'événement qui se rattache à notre passage dans la cité guerrière de l'Ombrie, c'est un coup de soleil que j'y gagnai, en allant reconnaître sur l'élégant et célèbre aquéduc qui s'élève à l'extrémité de la ville, les lézardes que le dernier tremblement de terre y a, nous avait-on dit, occasionnées. J'ai vu les lézardes, elles ressemblent beaucoup à celles que le temps fait aux murs bâtis depuis plusieurs centaines d'années. Mais le moyen de croire qu'une construction des Romains puisse être jamais lézardée? Un tremblement de terre a fait à l'aquéduc ces égratignures; n'en doutons pas.

Foligno, c'est Spolette dans la plaine. Nous y arrivâmes un jour de frairie; toute la route était couverte de ces équipages qui ne sont ni champêtres ni citadins : des charrettes à prétentions urbaines, des carrosses démantelés et lamentables, et de ces vieux chevaux de famille qui ne marchent plus qu'à leur fantaisie; mais tout cela chargé d'une population en belle humeur. Je n'ai vu que les Italiens pour s'amuser comme ils font

quelquefois, en honnêtes gens qui n'ont pas besoin de se presser, ni de s'étourdir. Et qu'ont-ils à faire de mieux! Ils vivent de peu, ils vivent sans inquiétudes; l'humble fortune qui suffit à leurs désirs n'est pas vacillante toujours entre une banqueroute et une révolution; ils ne reçoivent pas tous les matins dix journaux qui leur crient que le Ministère va trahir le Pays, et que la chose publique est perdue si la loi de l'impôt n'est pas contresignée par Pierre, au lieu d'être contresignée par Jean; ils n'ont point une armée de professeurs qui leur enseignent, dans un mauvais jargon d'Allemagne, à ne rien croire et à ne rien espérer; ils ne sont point forcés de livrer leurs enfants à des colléges qui les gâtent, et qui leur renverront de petits grimauds philosophiques, tout disposés à manger leur héritage, et à se faire sauter le crâne après. Ils se contentent de leur soleil, de leur morceau de pain, de leurs vieilles croyances... Ah! certes, ils méritent bien de vivre et de mourir en paix!

Nous errions, Gustave et moi, dans les rues de Foligno, cherchant les églises. Il s'en trouva encore une ouverte, et nos yeux y furent frappés d'un spectacle singulier. Au beau milieu de la nef, devant l'autel, sur un tapis à desseins éclatants, nous vîmes un cadavre étendu : c'était une femme âgée; on l'avait revêtue de ses habits de fête; ils indiquaient une médiocre condition; une jeune femme du peuple, sans doute quelque parente, s'occupait à lui mettre des gants; un tout petit garçon contemplait cette scène avec la curiosité profonde des enfants, immobile, et tenant dans ses mains une belle fleur ramassée parmi celles dont un soin pieux avait entouré la morte. Nous étions seuls dans l'église, il y fesait un grand silence, le jour baissait, la veilleuse allumée devant le tabernacle commençait à projeter de grandes ombres sur les murs. Nous nous mîmes à genoux, et nous priâmes pour les âmes du purgatoire, pour le repos de cette sœur inconnue, dont les restes mortels étaient là devant Dieu et devant nous. La jeune femme qui achevait d'habiller la morte nous regarda faire avec un étonnement qui me parut n'être

pas sans quelque mélange de gratitude. Nous priâmes de bon cœur, dans l'espoir qu'un jour peut-être, pour un mort qui nous serait cher, ou pour nous-mêmes, il se trouverait un passant pieux qui voudrait bien prier à son tour. Et en regardant le visage de cette femme, qui semblait dormir et sourire dans son sommeil, je pensai qu'elle était morte doucement, le crucifix sur les lèvres, le cœur fortifié des paroles saintes, ayant près d'elle une main amie pour lui fermer les yeux : je demandai à Dieu de m'accorder les mêmes secours dans ce moment terrible, puisque des saints mêmes l'ont redouté après l'avoir désiré toute leur vie ; je le demandai encore à la sainte Vierge, à saint Joseph patron de la bonne mort : *Orate pro nobis nunc et in horâ mortis nostræ.* Et quittant l'église en même temps que l'enfant et la jeune femme, nous y laissâmes le cadavre de notre sœur sous la garde de Dieu.

Ce fut la première mort qui me fit prier. Depuis que j'étais chrétien rien ne m'avait encore aussi puissamment rappelé cette inévitable pensée de notre destruction. Elle ne me vint pas, cette fois, avec le cortége de terreur et d'épouvantes qui l'environnaient jadis, car je ne la regardai point avec les seuls yeux de mon corps soumis à ses coups, mais aussi avec les yeux de mon âme, que je venais de reconquérir et qui bravait son attente, réfugiée en Dieu où nul ennemi n'est à redouter.

Dans mes souvenirs, ces rêves que l'on fait tout éveillé, j'ai revu souvent la morte de Foligno. C'est un des visages amis que j'aime à saluer, parmi ce peuple d'ombres que tout homme traîne à sa suite et se plaît à évoquer souvent. Mais une fois pourtant j'ai senti ce souvenir exciter dans mon cœur des mouvements de rage et de désespoir. C'était dans une demeure affligée, au milieu d'une nuit d'hiver. Pendant que les pluvieuses tempêtes de mars gémissaient au dehors, moi, avec ma famille en larmes, je priais pour mon père agonisant. Hélas ! cet homme, dont toute la vie n'avait été qu'un effort héroïque de courage, cet homme d'une droiture et d'une probité sans ombre, et

d'un dévouement toujours plus grand que ses devoirs, il s'était trouvé faible devant la mort. Il avait bien su travailler, souffrir, se dévouer aux plus pauvres que lui, se dévouer à ses enfants, se dévouer à l'honneur: son digne cœur le lui avait appris; mais personne, personne au monde, ne lui avait appris assez tôt qu'il y eût dans le ciel un Dieu pour récompenser tant de labeurs, et que s'endormir dans le sein de ce Dieu clément, c'est revivre pour l'éternité. Une société sans entrailles pour le pauvre peuple, et sans intelligence pour tout ce qui s'élève au-dessus des plus grossiers intérêts d'une abjecte vie, avait écarté de lui, dès sa naissance, les dépositaires de la parole sainte; elle l'avait laissé croître comme tant d'autres, dans l'ignorance de son âme, de son Dieu; et stupidement indifférente sous la garde de ses bourreaux, ne s'était point mise en peine s'il deviendrait un honnête homme, ou si les passions en feraient un forcené contre lequel il faudrait déchaîner bientôt les machines brutales qu'on appelle encore des juges et des lois. Il était resté honnête homme et ses enfants n'en doivent rendre grâce qu'à son baptême; il avait résisté dans sa droite ignorance à toutes les misères, à toutes les tentations, à tous les exemples infâmes qu'il avait sous les yeux, dont on le pressait, dont on l'accablait, dont il fut la victime souvent. Sans se plaindre, sans accuser le sort ni personne, sans envier la prospérité des fripons qui triomphent impunis de toutes parts, sans être fier de sa probité qu'il ne savait point si méritoire, et de son courage dont il ignorait la grandeur, toujours bon, secourable, tendre, il avait traversé presqu'autant de jours mauvais qu'il avait vécu de jours. Mais, comme il ne s'était plaint de rien, il n'avait aussi rien espéré; ses regards ne voyaient au ciel qu'un espace vide, et dans l'existence qu'une chaîne à porter péniblement, n'ayant d'autre bonheur que d'en alléger le poids, par un surcroît de fatigue pour lui-même, à sa compagne dévouée et à quatre pauvres enfants qui marchaient autour d'eux. O mon vénéré père! Dieu sait tout, il vous a connu, je ne désespère point! Mais est-ce assez d'avoir

une conscience tranquille quand l'agonie s'avance enfin avec toutes ses douleurs, quand tout secours mortel est impuissant à rassurer la nature épouvantée, quand le messager de paix et d'espérance, le prêtre, ce gardien des portes du ciel, prêt à les ouvrir au moribond, n'est pour ses yeux prévenus par cent mille mensonges abominables, que le héraut détesté qui précède l'inévitable mort? Oh! non, ce n'est pas assez, Seigneur! il faut encore vous aimer et savoir que c'est à vous que l'on va; et mon infortuné père qui ne le savait point, malgré ses longues vertus, malgré ses enfants réunis autour de son chevet et qu'il laissait dans une voie plus heureuse, souffrit presque sans consolation, toutes les angoisses du trépas. Ce fut alors que dans mon affliction je tressaillis de colère, en me rappelant cette morte de Foligno, dont le visage gardait la douce empreinte de l'espérance qui avait charmé ses derniers moments. Ainsi serait mort mon père s'il avait connu Dieu, si les chefs de la société dans laquelle il a vécu, lui avaient donné ce qu'elle doit par tous les moyens s'efforcer de donner à tout homme venant au monde : la connaissance de Dieu. Ah! vous faites bruit de vos mensonges, vous vous vantez des progrès que la civilisation accomplit sous votre souffle, de l'état meilleur où vous appelez le peuple remis à vos soins!... Mais moi, je vous demande ce que vous avez fait de ces institutions sublimes qui le protégeaient sans cesse, qui le consolaient partout, qui le forçaient en quelque sorte à connaître Dieu; je vous demande ce que vous avez fait de cette foi chrétienne qui formait l'espérance de toute sa vie, qui garantissait la paix de sa dernière heure? Oui, voilà ce que je vous demande, et bien d'autres vous le demanderont, et bien des fils éplorés vous ajournent dès à présent au tribunal de Dieu, pour y rendre compte de leurs larmes et du sang de Jésus-Christ, par votre faute inutilement versé!

## LA CLOCHE, L'ENCENSOIR ET LA ROSE.

Mon Dieu, la cloche pieuse qui nous appelle aux pompes de votre Eglise, cette cloche solennelle, qui nous avertit qu'un de nos frères expire et qu'il faut vous implorer pour lui; cette cloche joyeuse, qui célèbre vos fêtes et dont le chant remplit le vaste espace des airs; cette cloche amie et vigilante, qui le soir, au milieu de tous les troubles de la vie, nous arrache à l'oubli du ciel et nous recommande doucement d'invoquer le bien-aimé nom, que jamais les pauvres pécheurs n'invoquèrent en vain : cette cloche n'est pourtant qu'un bronze insensible suspendu entre quatre murs, et qu'une main grossière met en mouvement.

Seigneur, ces encensoirs d'argent et d'or qui fument

aux pieds de vos tabernacles, qui s'élèvent et se balancent devant votre présence réelle, emplissant les temples d'une odeur de piété, et d'une blonde fumée qui est comme le parfum visible de nos prières; ces encensoirs ne sont encore qu'un métal stérile, et des bras charnels les agitent à nos yeux.

Créateur tout-puissant, qu'est-ce que la fleur aux couleurs si vives, qui embaume nos terrestres chemins? Tandis qu'elle envoie vers vous, sur les ailes de l'air, tant de suaves émanations, elle reste fixée à la terre comme nous. Sa tige, sans beauté, sans éclat, sans odeur, n'offre souvent que de rudes épines dont elle déchire les pieds du pèlerin.

Ainsi de mon âme, cette ignorante et cette captive : elle est attachée à la terre, elle est dans la poussière comme la tige des roses; comme la cloche et l'encensoir, elle obéit à de viles impulsions.

Mais par votre grâce, ô Père-Saint, cette âme qu'ébranlent des passions grossières, jette aussi vers vous des accents pieux : dans cet encensoir froid et stérile, vous avez mis un feu divin qui consume et purifie lorsqu'on l'agite, je ne sais quoi de lui-même qui prend alors des ailes, qui vous cherche et que vous ne refusez pas; cette fleur enfin, cette fleur épineuse, fleur de la terre qui ne peut quitter la terre, s'épanouit au soleil de vos miséricordes et dégage vers vous, comme des messages d'amour, de pures et célestes émanations.

Soyez béni, mon Dieu, d'avoir donné au bronze une voix si douce, à l'encens des ailes si puissantes, à la fleur des parfums si légers, à la pauvre âme humaine une foi si vive et des prières dont ses captivités n'arrêtent point l'essor.

Parfois cette poudre où je suis retenu, cette boue où mes pieds se plongent, ces mauvais sentiments qui me poussent et m'emportent, tout cela m'épouvante, et j'ai peur de vous voir repousser avec dédain le faible hommage que je vous rends. Mais vous êtes bon, je me rassure. Vous prenez ce qui s'élève : et le son qui monte vers vous, et l'encens que je vous offre, et le peu de parfums qui s'épanchent de mon âme, c'est l'indigente rançon du captif, à l'insuffisance de laquelle votre grande miséricorde saura bien suppléer.

## BOLOGNE.

Bologne, çà et là très-animée, a aussi de grands quartiers déserts, et grâce à ses longues arcades, on y voit la solitude encore qu'il y ait des passants. Lorsqu'on s'y trouve la nuit, par un clair de lune, il semble qu'on se promène sans fin dans les bas côtés d'une église gothique dont la voûte est le ciel; le silence aide à l'illusion, et les lanternes allumées devant les madones brillent comme les lampes d'une chapelle. La grande et bizarre place de l'église de Saint-Pétronne, pleine de mouvement et de boutiques, avec ses fenêtres bariolées de damas aux vives couleurs, sa belle fontaine, chef-d'œuvre de Jean de Bologne, ses facchini qui jouent en criant, ses arcades qui s'interrompent,

son vieux palais qui se noircit, sa belle cathédrale aux imposants souvenirs, présente un coup-d'œil plein de charmes et tout à fait italien. Nous sommes arrivés à Bologne un jour qu'on avait amené, de son sanctuaire à la ville, la célèbre et tant vénérée madone de Saint-Luc. C'était une foule, un empressement, des signes de croix et des manifestations de joie intérieure à toucher les plus indifférents. Voilà sous quel aspect s'offrit à nous la ville la plus *libérale* (et l'on sait ce que l'on entend à Paris par ce mot) de toute l'Italie. Plus tard un jeune Bolonais avec qui je voyageais, m'en donna en quelques mots une idée bien plus éloignée encore de celle que s'en font nos journaux patriotes : le pauvre jeune homme ne pouvait pas trouver à se marier parce qu'il avait eu la faiblesse de visiter l'Angleterre et la France, et que pas un bourgeois de Bologne ne voulait donner sa fille à un garçon nouvellement arrivé de ces pays-là.

Mais quelle que soit la beauté de Bologne-la-Grasse, et de la grande place, et des arcades, nous passions notre vie au Musée. Il y a là des chefs-d'œuvre qui épuiseraient l'admiration. Au premier rang la sainte Cécile de Raphaël, l'un des tableaux les plus complétement beaux qui soient au monde; rien n'est magnifique et grandiose comme le saint Paul rêveur, appuyé sur son épée nue, qui occupe la droite du tableau. C'est tout le grand apôtre, tel qu'il paraît dans les Actes et dans ses épîtres : la force assurée d'elle-même, la paix, et la sérénité dans les plus hautes entreprises, et l'instrument du martyre devenu entre ses mains comme un bâton pour l'aider à marcher vers la vie éternelle. Saint Jean n'est pas compris avec moins d'intelligence; ses yeux attachés sur sainte Cécile expriment le respect et l'attachement d'un cœur chrétien. La sainte est réellement sainte; on ne se lasse pas de l'expression parfaite avec laquelle elle entend le concert des anges et brise, en les laissant tomber, les instruments de la musique terrestre. L'autre sainte, placée près d'elle a quelque chose de la Fornarine des *uffizii*. C'est sans doute, et malheureusement, le portrait en pied de

cette personne, inconvenance que Raphaël s'est rarement permise; encore pour poétiser un peu cette robuste fille a-t-il eu soin de lui donner une belle couronne de cheveux blonds. A côté de Raphaël, place qui lui est due, on voit le martyre de sainte Agnès, du Dominiquin : ce tableau est presque à la hauteur du saint Jérôme pour la sûreté du dessin et la vigueur du coloris. La sainte qu'on égorge a sur le visage la pâleur de la mort, toute la faiblesse, toute la crainte de l'humanité, mais dans les regards toute la foi des bienheureux; ses mains expriment une affreuse douleur, mais ses yeux voient Dieu, invisible pour tous les autres, qui du milieu du chœur des anges lui tend la couronne des martyrs; le bourreau est épouvantablement sauvage; le proconsul bourgeonné, qui regarde avec une curiosité indifférente la sainte, le bourreau et le bûcher, est encore plus hideux. Il y a dans cette figure autre chose qu'une peinture magnifique; il y a de l'histoire et de la philosophie. Il est certainement impossible de mettre d'une manière plus frappante et plus vive la corruption païenne en présence de la chasteté, du courage et de la foi des chrétiens. Quels hommes étaient ces peintres qui savaient faire simplement de si belles et si intelligentes choses, et qu'avec toutes nos poétiques nous sommes présentement loin d'eux!

On ne trouve pas cependant à placer, auprès des tableaux du Dominiquin, sa figure telle qu'il l'a laissée, rêveuse, souffrante, réfléchie... La peinture du Dominiquin est pleine de décision, d'énergie, d'éclat. Il était dans son œuvre l'homme de ses rêves, sans doute, et non celui de la réalité; ou plutôt il était tout bonnement un homme d'un grand savoir, d'un grand génie et d'une modestie parfaite. Ses tableaux ne sont point dans sa physionomie peut-être, mais ils sont dans le livre qu'il s'est mis à la main, lui qui avait si bien le droit d'y placer des pinceaux.

Et ce saint Bruno, du Guerchin? Quelle ardeur de prière, quelle foi! comme cette admirable page semble bien écrite entre deux communions! et quelle science d'exécution s'unit à tant de vigueur de pensée. On peut

s'éloigner, traverser les mers et laisser passer les années : cette grande figure blanche à genoux, éclairée avec une si éclatante profusion, ces pieds, ces mains, cette tête qui vivent, qui prient, cette robe qui semble se soulever aux soupirs de l'oraison, tout cela reste dans le regard à jamais.

Et le vieux maître Francia, qu'il est pieux encore et charmant ! quelle douce paix dans ces figures de bienheureux qui entourent le trône où il se plaisait à asseoir la vierge Marie, et que je l'aime, se mettant lui-même dans son tableau, au-dessous des saints personnages, avec quelque naïve légende qui exprime sa dévotion.

Mais voici l'ouvrage le plus pieux certainement, et le plus séduisant peut-être, de toute la galerie : il est du Pérugin. C'est, comme presque toujours, une Vierge dans sa gloire, l'enfant Jésus au bras ; une auréole de têtes d'anges avec des ailes de couleur, et aux bas deux saints et deux saintes, les plus chers au peintre ou au propriétaire du tableau. Les saints sont ici saint Jean l'Évangeliste et saint Michel Archange ; les saintes, sainte Catherine et sainte Appolonia. Sainte Catherine regarde la Vierge avec une céleste expression d'amour ; l'autre sainte baisse et penche la tête, elle sourit intérieurement de bonheur et d'ivresse chrétienne, elle berce dans son esprit la céleste vision qui remplit encore son regard ; je ne sais laquelle est la plus belle et la plus sainte des deux. Saint Jean lève les yeux sur la sainte Vierge ; l'Archange regarde le spectateur et semble l'engager à prier. Cette tête d'Archange se retrouve souvent dans les tableaux du Pérugin, et semble une réminiscence inspirée du visage de Raphaël adolescent.

On peut, à Bologne, entre le Dominiquin, le Guerchin, le Guide d'une part ; Francia et le Pérugin de l'autre, et Raphaël au milieu de tous, juger sur pièces la difficile question du système qui convient le mieux à l'art catholique. Mais pourquoi juger, c'est-à-dire en ce cas, retrancher ? De tous côtés, il y a bien assez de chefs-d'œuvre, ce me semble, pour laisser le différend *in statu quo*. Les vieux peintres représentent

des saints qui sont déjà dans le ciel ; les autres les laissent sur la terre et dans le combat. La sainte Agnès ne ressemble point à la sainte Appolonia; elles sont belles toutes deux, et la sainte Cécile, leur sublime sœur, sans ressembler précisément à l'une ni à l'autre, est pourtant leur sœur, et elle est bien sainte aussi. Acceptons franchement tout ce qui est beau, tout ce qui prie, tout ce qui est pieux, et cependant permettez que mon dernier regard soit pour le Pérugin.

# FERRARE.

Au premier abord, la ville des ducs d'Este m'a paru plus triste que Pompéï. Ce n'est plus ici la momie d'une cité, c'est une ville moribonde. Avec ses faubourgs désertés et son reste de mouvement vers le centre, elle a l'air d'un malade condamné : les extrémités sont froides; s'il y a encore un peu de vie au cœur, ce peu de vie est en quelque sorte sans espoir. Mais si Ferrare se meurt, quelle douce mort! N'était l'officier aux couleurs d'Autriche qu'on voit çà et là se promener avec la mauvaise figure d'un médecin qui serait l'héritier présomptif de son malade, on se plairait vraiment au spectacle de cette agonie. De grandes rues où l'herbe, l'air et le soleil donnent rendez-vous aux lézards; un

vieux château tout étrange; des souvenirs politiques, littéraires et dramatiques, à défrayer une existence d'érudit; d'autres souvenirs plus doux et plus utiles, des souvenirs pieux, qui remplissent une belle magnifique église, et qui fourniraient des modèles à la charité d'un saint; une bibliothèque abondante en manuscrits lisibles, chose qui n'est pas d'un médiocre prix; un bruit continuel de musique et de chansons, car Ferrare est mélomane entre toutes les villes du monde; voilà, je pense, bien assez pour en rendre le séjour charmant. Et encore je ne parle pas de ces couvents où l'on trouve toujours de pieux et savants hommes, habiles ordinairement dans les sciences divines et humaines, aussi capables d'élever et d'éclairer l'esprit que de consoler le cœur : je ne les compte point, car c'est là le lot ordinaire des villes d'Italie, la richesse qui leur est commune et qui explique parfaitement pourquoi toute une existence à passer dans l'une de ces bourgades, effraierait moins qu'un séjour de quelques mois dans n'importe quelle ville de France, où l'on a toujours tant d'affaires et, pour seule distraction à ces affaires, les journaux et les romans de Paris.

Lorsqu'on se promène dans les rues de Ferrare, on a bientôt franchi le petit cercle où se remue la population (population de vingt-quatre mille âmes cependant; mais la ville était faite pour en contenir cent mille), et l'on se trouve alors dans de vastes quartiers tellement délaissés que nous y rencontrâmes en tout, dans l'espace de plus d'une heure, deux personnes et un chien. Les pas du curieux retentissent sur le pavé avec ce grand bruit qui nous étonne malgré nous, quand par hasard nous nous trouvons seul à une heure très-avancée de la nuit dans une de ces rues de Paris où mille bruits assoupissent tous les bruits. Çà et là la tête d'un arbre en fleurs vous donne un coup d'encensoir par-dessus les murs d'un long jardin; d'autres fois un petit carillon de guitare qui accompagnait en sautillant votre rêverie, s'arrête tout à coup, une jalousie se soulève, deux yeux noirs et curieux vous regardent passer. En voyant tout cela on se prend à songer à ces comédies de Molière,

dont la scène indiquée sur une place ou dans une rue, choque nos habitudes qui n'admettent point de pareilles vraisemblances. Mais à Ferrare, comme à Palerme ou à Messine, dans la rue on est encore seul et chez soi. Ergaste y peut causer avec Cidalise, Scapin y peut voler Géronte; le tout sans craindre les survenants.

C'est à Ferrare qu'une bonne dame de la Chapelle-Saint-Denis, en voyage pour son plaisir, entendant une fille d'auberge aborder un air de Mercadante, s'écria toute stupéfaite : « Quel étrange pays! jusqu'aux servantes qui chantent de l'italien! »

Mais voyez cette maison ou plutôt ce palais, ce palais des diamants (*palazzo dei diamanti*). La riche et magnifique fantaisie qui le fit construire tout en marbre voulut encore que chaque pierre fût taillée comme un joyau; l'entrée est magnifique, la cour spacieuse, les appartements à la taille des princes.... Eh bien, tout cela est à louer deux cents francs par an! Cependant vous feriez un mauvais marché, comme ce commis-voyageur en quincaillerie qui se donna un jour le plaisir de louer, moyennant quinze francs par mois, tout un palais de Venise, sur le *Canal Grande*. Il avait trente chambres à sa disposition, et il était obligé d'aller coucher à l'auberge les jours de pluie.

Nous avons demandé à visiter la prison du Tasse : nous l'avons vue.... avec les yeux de la foi. C'est un fort vilain trou, si sombre et si noir qu'il nous a été impossible de nous y attendrir. Il n'est guère croyable qu'on ait enfermé un honnête homme, pour lequel on ne manquait pas, d'ailleurs, d'attachement ni de pitié, dans ce cachot sans lumière et sans air. On dit que la vraie prison de Torquato, celle-ci ou une autre, avait une fenêtre donnant sur le palais, aujourd'hui détruit, du prince de Ferrare, et de laquelle il voyait même la fenêtre d'Eléonore : ce fut le souvenir qui nous toucha. Sans doute, plus d'une fois il aperçut cette dame, brillante, entourée d'hommages, puis la belle vision s'est évanouie. N'est-ce pas la vie de l'homme et du poëte? Tous, au fond du cœur, nous nourrissons un amour immense pour quelque vision chérie : elle apparaît dans

la nuit de nos misères, nous tendons les mains, nous voulons nous élancer vers elle; alors nous nous heurtons contre les froids barreaux qui nous environnent, et tout disparaît. Heureux qui, à force de voir disparaître ainsi les chimères, ne les regarde plus, et, recueillant toutes ses pensées, tous ses désirs, n'en fait plus qu'un jet puissant qui prend son essor vers le ciel, sans qu'il y ait de murs assez épais ni de tyrannie assez dominante pour jamais pouvoir l'arrêter! Dans sa prison, le Tasse eut parfois ce bonheur. Il y composa des poésies pieuses qui lui font un aussi beau titre que la *Gerusalemme* à l'admiration des écrivains et des penseurs. Il y travailla beaucoup aussi ce dernier poëme. On montre à la bibliothèque de Ferrare son manuscrit surchargé de variantes et de ratures. Bien des vers, bien des stances, sont changés, effacés; puis rétablis, et puis effacés de nouveau. On est touché du respect de ce grand homme pour lui-même et pour son œuvre, et de cet admirable soin à faire de son mieux. Parfois on voit des vers, des stances, entre lesquels il n'a pas osé choisir. Les deux leçons demeurent en présence, attendant sans doute le conseil d'un ami sûr, pour savoir laquelle doit disparaître et laquelle doit vivre sur cet airain que font les âges aux belles œuvres de la pensée. Mais ce qui touche encore plus, ce sont deux mots placés à la fin du manuscrit. Ces deux mots, le poëte, après sept années de captivité, d'abandon et de douleurs, ne les a point effacés comme tant d'autres; les voici : *Laus Deo!* et ils sont là bien éloquents.

Une de nos tristesses à Ferrare, ce fut de voir l'éclat qu'y jette l'heureux et méchant rival du Tasse, cet impur Ludovico Arioste. Après avoir consommé son égoïste vie dans toutes les splendeurs de la faveur, riche pour un poëte, choyé, caressé, privilégié, aussi bien avec les puissants par l'effet de ses vices et de ses flatteries que le pauvre Tasse, par un effet contraire, était mal avec ces gens-là, Ludovico possède encore une statue dans Ferrare, où l'auteur de la *Gerusalemme* n'a qu'un nom sur la porte d'un cachot. Bien que la postérité ait plus équitablement

fait les parts, cette statue de l'Arioste, à Ferrare, semble toujours envers le Tasse une injustice et une oppression. Quoi de plus naturel, cependant? Le poëte railleur, le bel esprit qui se moquait de ce qu'il faut toujours respecter, et qui fesait passer sous le couvert de ses flagorneries pour les puissants, tant de poisons funestes à l'autorité, ne doit-il pas être le héros de la foule, et obtenir de préférence à tout autre cet hommage d'une statue?

Encore un souvenir. Un jour, sur la place de Ferrare, un homme qui venait de prier longtemps à l'église fut entouré par les pauvres. Son équipage n'annonçait point quelqu'un en état de faire de grandes libéralités; cependant, il s'empressa de donner tout ce qu'il avait, et si bien tout, qu'un moment après, comme la nuit commençait à venir, il ne se trouva plus rien pour son gîte, ni pour son souper. Alors il mendia lui-même; ce que voyant, les pauvres tout émus s'assemblèrent autour de lui et se mirent à crier: Le saint! le saint! L'étranger n'était pourtant encore que le gentilhomme espagnol Inigo de Loyola.

Je me suis figuré qu'un jour, dans un bois désert, sur la route de Rome, deux hommes s'étaient rencontrés. L'un, un paysan faible, pâle, aux yeux hagards, au front abattu, aux vêtements en lambeaux, une besace pendue au cou, s'appuyant sur un bâton grossier; l'autre, un frère, porteur aussi du bâton et de la besace, déguenillé aussi, faible et malade aussi, les pieds à peine enveloppés de sandales usées, et pardessus tout cela boiteux; mais le visage serein et les yeux animés d'une espérance surhumaine. Le premier semble vouloir éviter l'abord de tous les hommes, il se méfie, il a peur; l'autre ne se refuserait pas à faire route avec un compagnon qui paraîtrait avoir besoin de secours. Ils se joignent au pied d'un arbre, ou à la porte d'une méchante hôtellerie, ayant l'un et l'autre à la main leur chapelet. Le Paysan veut s'éloigner, mais le Frère a de bonnes paroles qui le rassurent; enfin, ils mettent en commun les pauvres provisions de leurs besaces, ils causent, et ils s'étonnent mutuellement de

la bonne façon de leur langage et de l'élévation de leur esprit. Le Paysan parle des cours en homme qui les aurait longtemps fréquentées, des sciences en homme à qui elles sont familières; le Frère l'écoute modestement, et lui répond sans embarras sur tous ces hauts sujets. Le Paysan se plaint des vanités du savoir, de l'ingratitude des hommes; le Frère l'exhorte à l'espérance; il lui parle des choses qui sont toujours plus belles, de l'Ami qui ne trahit point, de la gloire qui ne se ternit pas. Le pauvre compagnon, dont l'esprit accablé se relève à cette voix forte et tendre, se répand alors en actions de grâces et en transports d'amour pour Dieu, doux parfums que la religion sait tirer d'un cœur brisé; mais, au milieu de ses cantiques, la voix du bon frère mêle encore des accents pleins de courage, dont l'éloquence vigoureuse domine tous les siens. Enfin, les deux pèlerins, charmés l'un de l'autre, se demandent leurs noms, et ces noms sont les deux plus illustres peut-être d'un siècle fertile en noms glorieux. Le Paysan, c'est le Tasse qui se rend à Rome pour y mourir; le Frère, c'est Ignace de Loyola qui se rend à Rome pour y établir la compagnie de Jésus.

Par malheur cette rencontre, d'ailleurs si possible, n'a pu avoir lieu; la chronologie s'y oppose formellement.

En sortant de Ferrare on gagne les rives du Pô, et l'on commence à voir cet étrange ciel du pays lombard, qui n'offre plus le même bleu que les autres cieux. C'est quelque chose de plus pâle, de plus doux à l'œil; une teinte toute particulière, et qui semble, comme les femmes blondes des tableaux de Paul Veronèse, être un apanage particulier du territoire vénitien.

46

## MONSELICE.

De Rovigo à Monselice, la route, plantée de beaux arbres, semble traverser l'éden des richesses agricoles. Nous n'apercevions que charrues parcourant d'immenses terres, et parmi ces vastes champs, les laboureurs menaient leur attelage, les filles de la campagne se livraient à leurs travaux, dans un costume qui nous rappelait, de loin sans doute, mais enfin qui nous rappelait les personnages de Florian. Tournure vive et printannière, air de bonne humeur, quelque chanson sur les lèvres, et toujours une rose à la coiffure ou dans les cheveux. C'est cette rose surtout qui nous plaisait et qui, par un enchaînement d'idées facile à comprendre, fesait voyager avec nous Estelle et Némorin. Je ne pré-

tends nullement qu'on ne puisse avoir meilleure compagnie, plus sensée et plus digne de deux *philosopheurs* qui pouvaient largement composer un demi siècle du total de leurs années réunies ; mais on n'a pas toujours autant de bon sens que de barbe au menton. Les créations de Florian sont vraiment d'ailleurs de ces importunes qu'il n'est guère nécessaire d'écarter ; elles viennent sur la route avec l'odeur d'un buisson, avec le chant d'une bergère, et le faible vent qui les apporta les laisse tomber au premier détour du chemin. Va ! dors en paix, bonhomme Florian ; je te fais volontiers cadeau des heures perdues à te lire, et je ne veux point charger ta conscience des larmes que tu m'as dérobées ! Qu'un clair ruisseau coule auprès de ta tombe ; que les âmes mélancoliques, s'il en est encore, y entretiennent un gazon taillé en cœur ; qu'elles y placent deux myrtes dans des caisses de bois peint en vert, et que sur les branches de ces myrtes, des fauvettes empaillées aient l'air de chanter un tendre duo.

Monselice est une assez chétive bourgade, où se voit une maison de campagne, bâtie autrefois par je ne sais quelle famille sénatoriale, dont Venise, ainsi que moi-même, ignore sans doute aujourd'hui le nom. Edifice comme ils ne sont pas rares en ce pays, et comme déjà nous les rencontrons en grand nombre, où beaucoup de misère donne la main à beaucoup de splendeur. La porte magnifique est fermée par un misérable loquet ; on entre, on se trouve au milieu de mille choses qui dénotent à la fois une richesse prodigue, et une misère qui n'a plus rien à craindre des larrons. Un demi swantziker, cinq sous de la méchante monnaie autrichienne, que nous mettons dans la main d'une femme à mine affamée, nous rend pour tout le jour, si cela nous plaît, possesseurs de cette maison de plaisance d'un prince des Mille-et-une Nuits. Les murs sont chargés de statues grotesques, bouffons que le temps a rendus plaintifs ; et dont il s'est cruellement amusé, enlevant à l'un sa jambe difforme, à l'autre son doigt narquois ; de celui-ci crevant l'œil, et de celui-là partageant la bosse en deux moitiés, dont l'une gît tristement sur la

muraille, et l'autre reste à son poste comme un bon mot qu'un faux plaisant ne peut achever; les dalles se disjoignent, pour faire place au brin de mousse vainqueur de la pierre et du ciment; les marches des vastes escaliers sont branlantes, mousseuses, pleines de secrets asiles où le lézard se divertit, ornées çà et là de fleurs sauvages où l'abeille vient butiner. Destruction, abandon, misère, c'est le sceau de tout ce qui est de l'homme; mais partout, à côté de ce cachet douloureux, la riche nature, développant en paix les dons du ciel, met cent et cent signes brillants de sa jeunesse inépuisable et de sa fécondité. Au-dessus de ces statues mutilées, à l'ombre de ces murs croulants, sur l'emplacement de ces chemins devenus déserts, dans les fentes de ces pierres rompues par le coup de vent et par la goutte d'eau, partout la nature bonne, belle et compatissante, comme si elle avait pitié des détresses de l'œuvre humaine, comme si elle voulait consoler les regards affligés du passant, accourt, se montre, sourit. Elle est active, elle est empressée et charmante, et plus libérale encore d'agréables profusions que ne le furent les créateurs de ces lieux dévastés. A la statue brisée, elle fait un dais de verdure, elle met un tapis de velours sous ses membres abattus; au mur crevassé, elle donne un manteau de lierre, un panache de verveine ou de giroflées sauvages, et des guirlandes de chèvrefeuille qui courent et qui folâtrent plus gaîment que ne le fit jamais propos de bouffon et chanson de troubadour; dans l'escalier de marbre, elle bouche un trou avec une touffe de thym; elle place les ronces en sentinelle, près du débris de sculpture que pourrait outrager le pied du passant; puis pour peupler ces solitudes en même temps qu'elle les pare, elle y appelle les oiseaux, les insectes, les papillons, hôtes joyeux, chantants, bourdonnants, agiles, heureux maîtres des palais aériens qu'elle leur construit. Ils viennent en plumage d'azur, d'écarlate ou d'ébène, en corcelet d'acier, d'argent et d'or, en parure de rubis, d'escarboucles et de saphir; ils gazouillent, ils bruissent, ils voltigent, ils butinent; ils habitent sous la feuille et dans la fleur.

Vraiment, vraiment, sénateurs et belles dames de Venise, vous ne pouvez dans cette magnifique maison voir plus douce compagnie, ni vous trouver mieux logés, ni, sauf la joie de se connaître une âme immortelle, vous sentir plus heureux.

Vous voyez, lecteur, où nous sommes, car ce sont là choses qui se disent quand deux amis se promènent dans un chemin embaumé des senteurs de la campagne; lorsqu'en poussant du pied les cailloux et cassant d'une main distraite les jeunes pousses des arbustes sauvages, on cause, les yeux errants autour de soi; ici la pensée, là le regard, l'âme partout où va le regard et partout où il ne va pas. Nous grimpions en tournant par une rampe aisée, au sommet aigu d'un monticule qui domine fièrement l'habitation dont je viens de parler et ses jardins; arrivés au faîte, nous y trouvâmes, au milieu d'un massif d'arbres, une tour guerrière du moyen-âge, démantelée, non abattue; sombre, rude, mais solide, et qui probablement doit survivre longtemps au colifichet pompeux et colossal qu'elle regarde à ses pieds, comme la mémoire des gens forts et braves survit à toute trace de passage des riches et des voluptueux. Ceci soit dit pour l'honneur de la vieille tour qui mérite bien cet hommage, sans doute, mais à laquelle *per dir' la verità*, nous ne fîmes pas grande attention. Ah! nous avions à contempler quelque chose de plus rare: dix lieues de plaines dans la brume de midi, dix lieues d'une plaine aussi unie que la mer, et du sein de laquelle surgissaient comme les mâts de cent vaisseaux gigantesques, une multitude de tours et de clochers. Dans ce vaste bassin, le soleil s'étendait, régnait, dominait à son aise; tout semblait se taire et se dérober sous ses rayons; on ne voyait que sa lumière, je dirais presque on n'entendait que lui. Des flots d'or se jouaient dans des vapeurs confuses, et je ne sais quel mirage nous fesait voir mille objets que nous savions bien cependant ne pas voir. Nous passâmes un assez long temps sans rien dire, couchés sur l'herbe, au pied de la vieille tour, et nous laissant éclairer à pleine lumière, comme tout ce que nous apercevions. Il ne semblait pas qu'on pût

faire autre chose, ni qu'on fût fait pour autre chose dans un pareil moment. Enfin nous voulûmes connaître le nom de ce lieu charmant, car jusqu'ici, fidèles à notre coutume, nous n'y avions pas songé, notre seul instinct nous l'avait découvert. Ouvrant donc le guide et mettant le doigt sur Monselice, voici ce que Gustave me lut à haute voix :

« Admirable vue de l'Adriatique et des plaines de la Lombardie. Les vipères y sont très-nombreuses; c'est là qu'on recueille celles employées à la thériaque de Venise. »

Là-dessus nous bondîmes sur l'herbe où nous étions nonchalamment couchés, et nous nous trouvâmes sur pied par un effort de gymnastique instinctive dont nul prodige en ce genre ne donnera l'idée. Coucher à midi, au grand soleil de mai, dans un nid de vipères! deux Parisiens que l'aspect de la plus simple couleuvre épouvante toujours un peu! Nous nous regardâmes avec une muette stupeur, et, j'aurai la bravoure de le dire, nous nous trouvâmes si pâles que nous nous mîmes à rire tous les deux. Mais en riant, nous laissâmes de côté la ruine, le coup-d'œil, et nous descendîmes la montagne, regardant bien où nous mettions le pied. Deux heures après, en voiture, au seul souvenir de cet endroit terrible, par un mouvement instinctif je secouai encore ma blouse et mon large pantalon.

# VUE DE VENISE.

Le jour décline, l'air est doux, la mer calme, d'azur au levant, enflammée au couchant. Bruits, murmures, chansons au loin. C'est le moment où, tous les soirs, un vent assez vif se lève, et jette sur le môle la fraîcheur des eaux. Tout Venise vient se promener sur les quais et sur la Piazzetta. Les filles du peuple s'en vont deux à deux, causant, laissant flotter leurs cheveux et leurs voiles ; Polichinelle commence ses représentations, les improvisateurs leurs histoires, les bourgeois mangent des glaces, les matelots accourent à terre, les soldats, par groupes de trois ou quatre, comme dans tous les pays du monde, vont aussi faire un quart de flânerie, et les cloches sonnent, car,

à Venise, les cloches sonnent toujours, toujours leur chanson se mêle au doux bruit de la mer. Les pauvres gens font en passant une petite prière devant la madone du môle; une femme y porte son enfant, une jeune fille y laisse un bouquet de fleurs nouvelles. Çà et là, un Asiatique, gravement assis à la porte de quelque café, fume sa pipe à long tuyau.

Nous, nous sommes des étrangers, le faste nous est imposé, nous aimons la gondole et la mer, nous allons au Lido. En même temps que la nôtre, deux gondoles quittent le rivage; l'une, montée par six vigoureux pêcheurs de Chioggia, bondit sur l'eau dormante dont les six rames font jaillir à la fois des milliers de perles argentées, et disparaît bientôt; l'autre s'en va tranquillement, sans bruit, sans effort; elle porte des hommes du peuple qui chantent en chœur les plus jolies barcarolles de Venise; leur chef, gros Arion joufflu, les dirige, marquant la mesure avec sa pipe. Ils nous suivent, et nous avançons doucement, étendus en vrais patriciens sur le tapis de la gondole, nous laissant bercer par la mer, par les chansons, par nos souvenirs. Nos yeux se promènent à la fois sur le palais du sénat, sur les colonnes de la Piazzetta; nous voyons le grand canal tourner et se perdre entre ses deux files de palais dentelés; nous voyons les minarets de Saint-Marc, les dômes de la *Salute*, de Saint-Georges et du Rédempteur. D'autres clochers encore dominent à l'horizon les îles lointaines qui se confondent avec les nuages, et au milieu de la mer arrive jusqu'à nous le parfum des acacias en fleur du jardin public. Oh! malheureux, stupide et méchant, qui contemple un pareil spectacle sans songer à remercier Dieu et sans regretter de n'avoir pas là tous ses amis!

48

# LORD BYRON.

Ravenne est pleine de sa mémoire ; l'on montre à Pise le palais qu'il habita ; tous les gondoliers de Venise l'ont conduit au Lido : cela ne laisse pas de faire grand plaisir aux voyageurs. Les récents échappés du collége soupirent, les artistes frappent d'un brusque mouvement leurs fronts sublimes, les femmes-auteurs prennent des airs enflammés ; il en résulte beaucoup de tirades. Gloire à toi, Byron, type radieux des amants de l'idéal, prophète, génie, ange, démon, etc. Voulez-vous que nous en causions aussi quelque peu ? Et, pour commencer franchement, l'admirez-vous encore ? Je fus, pour mon compte, grandement de ses admirateurs autrefois. A présent le poëte me paraît médiocre, et le personnage encore

plus. J'en connais seulement, il est vrai, ce que les traducteurs et les biographes m'en ont fait voir, mais c'est là-dessus que je l'estimais. Je conviens pourtant qu'il était bon nageur; convenez aussi qu'il y a sur les bords de la Seine, cinquante repêcheurs d'hommes à vingt-cinq francs par tête en état de lui disputer cette palme aquatique, et ne crions plus merveille parce qu'un pair d'Angleterre possède les rares capacités d'un chien de Terre-Neuve et pratique en outre l'art des vers brumeux.

C'est un pauvre mérite après tout que celui du scandale, et ce mérite a été trop largement compté à lord Byron. Il entre pour beaucoup dans sa gloire d'avoir audacieusement injurié son pays, et par ses écrits autant que par ses actes d'avoir refusé à ce qu'on appelle *vertu,* cet hommage de l'hypocrisie qui, du moins, est encore une condamnation tacite du mal que l'on commet. Braver, comme il l'a fait, les convenances, ce n'est pas seulement outrager la morale : c'est bien pis, c'est la nier; et c'est l'acte d'une perversité si profonde qu'elle touche au délire et à la folie. Il y a deux manières de rompre en visière à son temps : on s'abstient des infamies qui le souillent; retranché dans le fort isolé du devoir, de la probité, de l'honneur, on acquiert, par une vie exemplaire, le droit de proclamer à haute voix l'éternelle sainteté des principes qui condamnent toutes les ignominies; on flagelle, on flétrit tous les crimes, ceux que la société avoue, ceux qu'elle essaie de cacher : c'est le rôle de l'honnête homme, et si l'on a encore, avec le grand courage qu'il faut, du génie pour remplir ce rôle, tant mieux. On peut ordinairement espérer de guérir beaucoup d'âmes et de passionner pour le bien beaucoup de jeunes cœurs. — Ou, donnant à ses passions les plus mauvaises un essor effronté, se livrant aux débauches, recherchant avec une ardeur forcenée le facile éclat du scandale, pour toute excuse on crie à ceux qui s'indignent qu'ils sont de lâches hypocrites et qu'ils en font autant. C'est le rôle d'une âme abominable, je le répète, ou d'une cervelle de fou.

Ce fut là l'œuvre de lord Byron; si je la dépouille

des mesquines et fortuites *illustrations* du bruit, de la renommée, de la fortune; si j'ôte à Byron son vieux château, son manteau gonflé par la tempête, ses chevaux, ses maîtresses, tout ce qui appartient, aussi bien qu'à lui, aux moindres fats qu'on a vus dans tous les temps manger un beau patrimoine et déshonorer un vieux nom, je ne trouve plus, chose malheureusement peu rare, qu'un triste esclave de ses passions, obéissant à tout ce qu'elles lui commandent d'impur, de honteux même, et de digne d'anathème; qui, n'ayant pas le courage de combattre en lui les penchants de la nature corrompue, croit se relever en disant qu'il ne veut pas avoir ce courage; qui se croit grand en divinisant l'extrême orgueil qui l'avilit devant les lois sociales et divines: ce qu'on appelle, il faut bien enfin le dire, un méchant homme; et, dans ce cas, fît-on les plus beaux vers du monde, on est toujours un méchant homme, ou il faut nier la morale, qu'il est important d'honorer plus que les beaux vers.

Je ne doute pas que ceci ne paraisse à beaucoup de gens fort exagéré. Cependant je prie les personnes de bon sens d'y réfléchir; les autres, et en particulier les petits poëtes et les femmes-auteurs, voudront bien croire que j'écris surtout dans l'espoir de ne point présenter au public les idées dont ils s'appliquent à le régaler ordinairement. Il existe dans les mansardes de Paris, dans les villes de province, et jusqu'au fond des sous-préfectures de la Champagne, une désagréable engeance de journalistes, d'avocats, de clercs, de commis en nouveautés, de poétesses; toutes sortes d'avortons désœuvrés tristement étouffés sous toutes les impuissances, qui ont l'impertinence de professer un véritable culte pour les usages privés de lord Byron. Ils appellent cela, dans leur plus beau style, une *vie échevelée*, et ils en essaient comme ils peuvent, avec les revenus de leur génie, une imitation qui aboutit à de très-odieux résultats. Mais cela n'ouvre pas encore les yeux de tout le monde, tant ces mauvaises cordes de l'âme humaine, la révolte, le mépris des devoirs, l'audace des déportements vibrent aisément sous tous les doigts. N'avons-nous pas eu der-

nièrement le spectacle de cet assassin poëte et bel esprit, pour lequel il se trouva des éloges dans toute la France, et dont les putrides autographes ont été recueillis pour des albums parfumés? Il était grand byronnien, ce misérable : c'était Lara, devenu pirate dans les rues de Paris. Les autres vont moins loin, je le sais; ils ne se conforment à la théorie que jusqu'aux limites du Code pénal. Ils respectent ce que le procureur du roi ne permet pas absolument qu'on outrage, et c'est assez pour eux de tout ce qu'ils peuvent souiller à l'abri des coutumes. Est-ce donc une excuse que tout le monde en fasse autant? Tous ceux qui le font sont infâmes; plus infâmes ceux qui le font sans honte et sans remords; encore plus infâmes ceux qui s'en vantent hautement, cherchant à répandre autour d'eux, par leurs écrits, par leurs exemples, l'abominable effronterie de la corruption. Et c'est là proprement le courage des coquins, qui n'est que la lâcheté de l'homme contre lui-même. Dites là-dessus tout ce que vous voudrez dire, et faites-en des odes pompeuses! Le vrai, l'éternellement vrai, c'est que l'emporté qui brave les anathèmes du monde, qui affronte le courroux des lois divines, la vengeance des lois humaines, s'il n'est point un fou, n'est qu'un lâche, vaincu par les instincts coupables que tout homme a toujours la force de dominer. Mais je me trompe, il peut n'être ni précisément un fou, ni précisément un lâche; il peut n'être qu'un poëte, incapable de résister, quoi qu'il advienne, à l'envie de produire au grand jour quelques centaines de ses vers qu'il ne trouve pas mal tournés!

Dira-t-on sincèrement, quand de pareils scandales éclatent dans la société, quand de pareilles œuvres l'épouvantent, qu'il n'y ait que des voix hypocrites dans le grand concert d'anathèmes qui s'élève aussitôt, et que tous les fronts qui s'indignent portent encore un reste du masque qui vient d'être arraché? Je ne puis l'admettre : je crois que c'est surtout le parti des honnêtes gens qui donne le signal, et que les plus mauvais, épouvantés eux-mêmes, réclament à leur tour; moins parce qu'on les imite, que parce qu'ils sont dépassés.

— Mais n'y eût-il dans toute une société pas un homme dévoué aux saintes lois du bien, du juste, de la probité, de la décence, de l'honneur? Qu'importe! ce n'est qu'une raison pour essayer d'être cet homme-là. Byron n'y a guère songé, je pense. Il avait de mauvais instincts vieux comme le monde; il leur a obéi, il s'en est vanté: tout cela n'est ni beau, ni neuf, ni même très-hardi. Je demande la permission de ne point m'incliner devant cet Anglais : quant à son individualité, je suis chrétien; quant à son talent, je ne puis estimer qu'un écrit sain et clair; j'aime à désaltérer mon intelligence d'un vin généreux, et non pas à l'enivrer d'opium; je me plais dans la lumineuse simplicité du génie de ma nation, éclairée de deux lumières, celle de la foi et celle du soleil, et j'ai beau contempler tous les prodiges de la fantaisie germanique ou de la fantaisie anglaise, je n'y vois que du protestantisme, du matérialisme et du brouillard.

Avec tant d'autres, j'ai cherché longtemps et j'ai cru saisir un sens profond dans ces œuvres brumeuses. Je me suis extasié sur Manfred et sur Faust; j'y ai vu des allégories, des mythes, des révélations, et, comme j'étais parvenu même à me servir du patois que l'on a créé tout exprès afin de les célébrer dignement, je pensais en mesurer la portée surhumaine. Je m'explique bien mieux aujourd'hui ces poëmes, je m'en explique l'origine, le succès; je m'explique aussi le mépris suprême où je les tiens, et où je suis assuré qu'ils tomberont prochainement. Faut-il le dire? Ce sont simplement les rêves et les cauchemars d'une ignorance païenne. Ils se sont trouvés à la hauteur des conceptions philosophiques de ce temps, et les intelligences, redevenues païennes par une raison semblable, les ont aimés. Ils devaient éclore où ils sont éclos, dans des pays où trois siècles d'hérésie ont étouffé la foi, et avec la foi cette lumière que tout homme a pour se reconnaître dans les ténèbres de son âme, de sa raison, de sa destinée. Faust et Manfred agitent sérieusement des problèmes qu'un enfant de douze ans saurait parfaitement résoudre, son catéchisme à la main. Par mal-

heur, quand Byron et Goëthe ont proposé leurs énigmes, peu d'hommes se trouvaient autour d'eux en état de donner ces solutions, cependant si simples. Ils ont paru très-merveilleux pour avoir chanté avec une certaine éloquence, au milieu de la nuit générale, les rêves dont tant de poitrines étaient oppressées : mais ils sont restés dans cette nuit profonde et sous le poids de ces rêves. Ils ont confessé la misère de leur intelligence et ils en ont tiré vanité. Gloire étrange! c'est toute leur gloire cependant. Il y a des gens qui les honorent presque comme des révélateurs : beaux révélateurs, en vérité, qui prennent l'homme dans le doute, qui l'y laissent, et qui n'enseignent d'autre pratique que la raillerie des souffrances, des vertus et de la destinée, où ils ne comprennent rien.

Que pouvait enseigner un révélateur comme Byron? « Quelques voyageurs qui l'ont vu à Athènes, racon-
» tent encore comment le noble lord vivait dans l'asile
» pieux (le couvent des missionnaires) qu'il s'était choisi,
» n'ayant pour commensal qu'un pauvre cénobite. Tan-
» tôt il se moquait du compagnon de sa solitude; tan-
» tôt il écoutait les saintes paroles du missionnaire avec la
» docilité d'un enfant. Rien n'égalait l'inconstance de
» son humeur, la mobilité de son esprit, la rapidité
» avec laquelle il passait d'un sentiment à un autre.
» On le voyait tour à tour dévot, superstitieux, incré-
» dule, pleurant au seul nom de l'Humanité, dévoré par
» une sombre misanthropie. Les méditations de la mort
» mêlées à toutes les petitesses de la vanité, les amu-
» sements et les jeux de l'enfance, les inspirations du
» génie, quelquefois les orgies de la débauche remplis-
» saient ses nuits et ses journées. Tandis qu'on se de-
» mandait dans notre Europe quels nouveaux poëmes il
» allait publier, on citait dans la ville de Platon et de
» Socrate ses contradictions, ses caprices, ses ridicu-
» les; tandis qu'au-delà des mers les nations éclairées
» le plaçaient parmi les grands poëtes, dans la rue des
» Trépieds il était devenu l'objet des railleries populai-
» res, et le jouet des petits garçons qui le regardaient

» comme un fou (*). » Voilà de quelle bouche sortaient ces poëmes, ces oracles de dérision qu'attendaient les nations civilisées pleines de mépris pour l'Evangile ; voilà quel était cet écrivain passé maître en moquerie. O justice de Dieu !

Et nous autres, enfants délaissés d'une société marâtre, nous, qu'elle déposait dans nos langes au coin ténébreux des carrefours, sans nous dire le nom de notre père et sans nous indiquer la route du bien, nous écoutions ces voix que comprenait notre ignorance, et qui caressaient les instincts mauvais de la nature, les seuls qui se fussent développés en nous ; nous disions: Voilà les poëtes, voilà les inspirés ! Toute flamme était douce à nos yeux dans l'absence du jour, et les vapeurs des marécages obtenaient de nous d'idolâtriques admirations.

Mais le génie français ne s'accommode pas longtemps de ces nuages ; réalisant le bien comme le mal, et demandant avant tout quelque chose de vrai, il transforma l'école des vapeurs et des fantômes ; il en fit l'école du sensualisme et des brutalités. La chair, le bruit, la couleur inspirèrent ses poëtes, qui n'avaient plus, comme autrefois, le flambeau de la vérité chrétienne avec lequel on apprend à lire dans le cœur humain. Ils nous amusèrent comme des enfants, d'un cliquetis de mots et de couleurs d'où la pensée était absente ; ils nous intéressèrent au récit de mille aventures horribles dont les passions abandonnées à tous leurs délires formaient la trame, dont une fatalité railleuse et brutale conduisait et coupait le fil. Et nous, à qui l'on n'avait rien appris de la loi des destinées, nous, qu'on laissait maîtres, en définitive, d'expliquer comme nous l'entendrions l'origine et l'autorité du Devoir, cœurs ignorants fermés à nous-mêmes, machines sensuelles faites pour ne trouver de bonheur que dans l'usage grossier des facultés extérieures, cette littérature de cafres et de sauvages nous plaisait, et nous disions encore : Voilà la poésie !

(*) *Correspondance d'Orient.*

Que d'autres continuent de le dire ; ce n'est plus moi que je reconnais dans ces images brutales, et mes yeux ni mes oreilles ne se plaisent plus à ce tapage discordant de bruits et de sons divers. Ces bruits éclatants n'ont plus d'échos dans ma pensée ; cette nature est morte ; cette machine humaine n'est pas l'homme intelligent de son avenir, maître de lui-même, libre sous la protection de Dieu, que la méditation et la foi m'ont fait voir ; cette morale, qui justifie tous les crimes par la fatalité des événements et par le despotisme des instincts, me fait horreur et me fait pitié, et je brûle avec une joie inexprimable tout ce que mon ignorance adora jadis.

Vieux princes du langage, flambeaux durables des lettres françaises, Corneille, Racine, et toi aussi, maître Boileau, dont nous avons dit tant de mal ! vous n'avez pas besoin pour nous intéresser d'évoquer mille démons, de déterrer Arimane, de faire dogmatiser les villes, les arbres, les grenouilles, les buissons, de disserter sur les principes cachés dans les profondeurs, de peindre et de repeindre sans cesse les cailloux, les flots verts, les horizons bleus, les bois noirs, le ciel rouge ; vous n'inventez pas des voitures versées, des poisons, des contre-poisons, des revenants, des flammes de Bengale, des dagues de Tolède, des armures damasquinées ; vous n'êtes ni des antiquaires, ni des pythonisses, ni des machinistes, ni des magnétiseurs ; vous n'avez point fait des évangiles, vous n'avez point traversé l'Hellespont à la nage, vous ne vous êtes point donnés en spectacle de scandale à vos contemporains : vous avez simplement connu la vérité chrétienne, et par elle votre cœur, et par votre cœur tous les cœurs, et vous en avez fait des peintures où l'Humanité se plaît toujours, parce que toujours elle s'y retrouve sans honte, mais non pas sans profit ; vous avez mis au service de la droite raison et du ferme honneur la pompe chaste et majestueuse d'un langage toujours doux à l'oreille, toujours clair à l'esprit ; vous êtes véritablement de grands poëtes ! Et cependant que vous demeurez loin encore de ces sages si souvent inspirés par la sagesse même, dont la parole

s'élevant dans les temples, entre le tabernacle et les fidèles, avec la mission sublime de relier l'homme à Dieu, savait montrer tant de grandeur à tant de misères, dérouler le tissu des infirmités humaines, célébrer l'immensité des beautés célestes, sans dépasser l'intelligence de ses auditeurs, et sans manquer à la dignité des lieux où elle retentissait! Bossuet, Bourdaloue, Massillon, et tant d'autres, voilà des philosophes, voilà des poëtes, voilà de profonds investigateurs de nos noirs abîmes, voilà de dignes chantres de la bassesse et tout à la fois de la splendeur de nos destinées! — Et je trouve en effet que ma nation est déchue, lorsque devant les merveilles de son ancien génie je la vois s'éprendre d'enthousiasme pour les cauchemars d'un songe creux d'Allemagne, ou pour le pauvre scepticisme d'un moqueur anglais.

# A SAINT-MARC DE VENISE.

Mais amis n'étaient plus avec moi. J'avais, à leurs côtés, l'œil et le cœur attachés sur leur exemple, commencé le doux apprentissage de la vie chrétienne; j'en connaissais les chères habitudes : observer les pratiques, prier par la pensée, mettre ses discours sous la garde de Jésus et de Marie, ne point songer ordinairement à ceux que l'on aime sans invoquer pour eux les miséricordes d'en haut. Je connaissais aussi de cette existence nouvelle ce que je croyais en être ici-bas le plus excellent prix : je veux dire la confiance profonde que j'avais dans ces cœurs, où désormais la lumière qui éclairait mon propre cœur me laissait voir la sainte et solide vérité des affections chrétiennes.

Après avoir fait près de moi la veille des armes, ces bons frères m'avaient donc quitté ; Adolphe revenait en France, Gustave était allé m'attendre à Lorette. Je les avais vus partir avec une secrète inquiétude : Seigneur, disais-je dans le trouble de mon âme, déjà vous me séparez d'eux; n'est-ce pas trop tôt me laisser seul? oubliant qu'il me restait ce divin ami des solitaires et des abandonnés! Mais j'allais mesurer sa force à ma faiblesse même. Je connaissais de la vie chrétienne quelques-uns de ses innocents plaisirs : j'allais au milieu de l'isolement apprendre à en goûter les ineffables consolations.

J'errais, tout dolent et songeur, sur le quai de Venise; je pensais qu'il n'était pas dans cette ville un seul être qui me connût; que j'y pouvais être malade, que j'y pouvais mourir. — Vulgaires idées, sans doute! Mais c'est ainsi qu'est fait naturellement mon cœur, toujours prêt, si Dieu n'y mettait un peu de force, à s'abattre au moindre vent. — J'arrivai sur la *Piazzetta*, et voyant l'église de Saint-Marc : Voilà, dis-je, au moins une maison dont la porte n'est point fermée au pauvre étranger. J'entrai : c'était le matin; la douce odeur du Sacrifice régnait encore sous ces voûtes à la fois resplendissantes et sombres. Je m'agenouillai dans un coin, entre un soldat hongrois et une de ces jeunes filles du Frioul, qui vont pieds nus vendre dans Venise l'eau puisée au palais ducal. — Mon Dieu! si l'on ne craignait de vous tenter, on vous demanderait des douleurs pour recevoir vos consolations! l'ombre des temples est douce; le cœur brisé s'y endort, s'y refait. — Sur cette terre lointaine, entre ces pauvres gens, étrangers comme moi, je me sentis dans la maison paternelle, et Dieu me dit si tendrement : « Ne crains point, je suis là », que l'amertume de mon âme se répandit en pleurs de joie. Il me sembla que jusqu'alors je n'avais point senti le bonheur d'être chrétien. Que de fois, depuis, je l'ai retrouvé ce bonheur, toujours si vif, si puissant, si nouveau, que je croyais toujours le sentir pour la première fois! Non-seulement, Seigneur, dans nos épreuves, mais encore au sortir de nos fautes, vous nous

montrez cette bonté généreuse ; et qui pourra dire quand vous êtes plus tendre, lorsque vous effacez nos péchés, ou lorsque vous essuyez nos larmes ; quand vous daignez compatir, ou quand vous voulez bien pardonner? Dans le cours de votre vie mortelle, seul entre tous les apôtres, l'apôtre vierge et bien-aimé avait le privilége de dormir sur votre sein ; mais aujourd'hui, c'est au dernier des pécheurs que vous ouvrez vos bras ; un mot, un seul mot de repentir nous fait vos enfants et vos bien-aimés !

Après avoir longuement, savoureusement épanché mon âme et l'avoir bien raffermie, je jetai les yeux autour de moi : le soldat hongrois et la fille du Frioul étaient là encore ; je n'avais plus rien à demander, Dieu m'avait comblé ; il me vint au cœur de le prier pour eux. Peut-être en fesaient-ils autant de leur côté pour moi. Doux échange ! charité que l'Esprit-Saint enseigne, et qui révèle aux enfants de Dieu, quelle que soit leur indigence, l'immensité des richesses qu'ils peuvent distribuer. Donnez-leur ce qu'ils demandent, osais-je dire au Seigneur ; et peut-être qu'ils le priaient, ayant entendu mes soupirs, de m'accorder la paix qui venait de descendre sur moi comme une vivifiante rosée.

De ce jour, qui fut grand dans ma vie, je commençai de me plaire à la vue des saints autels, à la pompe des cérémonies sacrées, aux chants, aux aspects, aux bruits, à l'atmosphère des églises ; j'y compris des mystères, j'y sentis des merveilles et des sublimités qui m'étaient restées inconnues. Hélas ! si tout le monde pouvait soupçonner combien sont belles et odorantes ces simples fleurs de la science de Dieu ! Le plus humble des lieux saints est un palais enchanté où toute chose a son enseignement, son charme, son âme, et parle au Fidèle avec un accent dont rien ne peut rendre l'ineffable profondeur. Dieu s'y révèle dans la majesté de son divin abaissement, dans les splendeurs de sa mansuétude et de son infini pouvoir ; il y est grand et humble, il y est roi, mais surtout il y est père ; il y reçoit les hommages d'un peuple immense prosterné devant lui ; il y attend, solitaire et abandonné, la visite d'un

enfant soumis ou malheureux qui vient l'adorer ou lui demander secours.

J'appris à pénétrer le sens magnifique des rites catholiques, à lire dans ces emblèmes, dans ces coutumes, dans toutes ces choses du culte dont pas une n'est arbitraire, et qui toutes rappellent au chrétien une haute leçon, un doux et grand souvenir. Les murailles elles-mêmes et le pavé de l'église devinrent pour moi comme un livre d'oracles adorés. Je sus pourquoi tant de sagesse et tant de lumières sont dans l'esprit du pauvre et de l'ignorant qui sait aimer Dieu ; je l'appris par ma propre ignorance. Qu'est-il besoin de tant savoir ? Quand ma voix psalmodie des chants que je ne puis comprendre, je m'associe aux intentions de l'Eglise, ma mère ; je sais bien que je prie, et Dieu prend ma prière comme il prend la prière de l'enfant. Un jour, durant une procession de l'Avent, je priais ou plutôt j'adorais, anéanti sous la présence réelle de Dieu, qui traversait les rangs serrés du peuple dans la vapeur sacrée des encensoirs. Les prêtres, les fidèles, mille voix pieuses chantaient. Mais qu'ont pu vous dire en ce moment les anges, que je ne vous aie point dit en mon cœur, ô Jésus ! quand mon oreille ignorante reconnut dans l'essor des chants religieux cette seule parole : *Credo !*

## PRIEZ POUR MOI.

Un scrupule m'inquiète : je le chasse, il revient. Je veux le confier à mes frères, et je les prie d'écouter simplement ce que je vais leur dire avec simplicité.

Il ne faut pas juger un écrivain, un catholique sur son livre ; il ne faut pas faire honneur à l'homme de ce qui est grâce pure, et grâce passagère de Dieu, grâce de la mission que l'on remplit, grâce de l'état de pureté dont on se revêt pour écrire, que l'on prend en saisissant la plume, que l'on perd trop vite, hélas ! en la quittant ; comme un magistrat perd quelque chose de ce qui le fesait si respectable, lorsqu'il dépose les insignes de sa fonction.

J'éprouve cela pour moi à un point qui m'épouvante. Lorsque j'écris je suis certes sincère; je ne dis rien que je ne pense et que je ne sente profondément. Puis, quand je relis à tête reposée, et que je compare mon cœur à ces accents de mon cœur, je suis étonné, et je m'en afflige à bon droit, de m'y retrouver si peu.

Assurément je suis loin de ces résolutions, je suis loin de cette charité, je suis loin de cette paix et de cet amour! Je les exprime faiblement; que je serais heureux si je pouvais cependant les pratiquer comme je les exprime! Qui me jugerait sur mon livre me croirait meilleur chrétien que je ne suis. Je le dis pour ceux qui me connaissent, et pour ceux qui m'ayant lu viendraient à me connaître, afin que me voyant tel que je suis, ils ne soient point scandalisés.

Ai-je donc voulu tromper Dieu? Je sais qu'on ne le trompe pas.

Ai-je voulu tromper mes frères, surprendre leur estime, feindre la paix entière, qui n'est assurée qu'à l'entière vertu?

Ou cette loi de douceur et d'amour que je vante n'est-elle en effet qu'un leurre, puisqu'elle me laisse, à moi qui l'ai embrassée, tant de penchant à mal faire, tant de lâchetés dont je rougis sans les vaincre, et souvent tant de cruelles inquiétudes sur mon salut!

Non! je n'ai point voulu tromper mes frères; non, la loi de Dieu n'est point impuissante à nous donner la paix. Tout ce qu'elle a promis, on le reçoit d'elle avec surcroît. Je le sais, car je vaux mieux depuis que je suis rentré dans le sein de l'Eglise. Il est beaucoup d'instincts mauvais, qui avaient vaincu toutes mes résolutions et que j'ai vaincus depuis lors avec le signe de la croix. Des avidités et des convoitises insatiables, insurmontables jadis, maintenant ne me tourmentent plus, ou du moins j'en triomphe sans peine, en invoquant Jésus-Christ. Je connais, et j'admire autour de moi tous les jours, bien des exemples de succès plus glorieux, obtenus par des moyens que je sais être infaillibles; de réformes plus entières, accomplies par une vigilance que je pourrais

avoir. J'ai la consolation et la douleur de valoir moins qu'une foule de mes amis, tentés comme moi, retirés comme moi de l'abîme, humbles fidèles aujourd'hui, qui ne parlent pas au monde de leur foi, qui n'en écrivent pas des volumes, qui ne souhaitent pas la gloriole d'auteur, et dont je souhaite, moi, bien ardemment la paix et la vertu.

Je sais qu'immenses sont les secours du Seigneur, et que sa miséricorde est immense; je le sais, je le sens, et j'en suis souvent la preuve aux yeux des autres comme à mes propres yeux. Je sais que son joug est doux, son fardeau léger.

Si je ne suis pas plus docile à ce joug, c'est que mon ingratitude s'arme contre lui de sa propre douceur; si je chancelle sous ce fardeau, c'est qu'au lieu de me ranimer à la coupe de force et d'amour, je me suis lâchement enivré de quelque reste de lie, qu'il fallait renverser à jamais, jeter sans regret dans le fleuve béni de l'obéissance, et ne pas même suivre des yeux.

Vous m'aviez indiqué le péril, et vous me l'aviez défendu, mon Dieu! je l'ai cherché; c'est ma faute! Vous m'aviez relevé, je suis tombé volontairement; c'est ma faute. Vous m'aviez rendu ma robe d'innocence, et lorsque je pouvais la porter glorieusement dans la voie large et pure qui m'était ouverte au milieu de tous vos enfants, je suis allé la déchirer et la salir aux pierres, aux ronces, à la boue des chemins qui avoisinent Babylone, que j'aimais encore et que je croyais mépriser; c'est ma très-grande faute, et vous m'avez puni justement. Je ne m'étonne point d'être meurtri, je ne m'étonne point de souffrir!

Si le sang de l'Agneau, toujours généreux et inépuisable, coulant pour la millième fois sur mes souillures, les a pour la millième fois lavées; si j'espère encore qu'au dernier jour Dieu ne me rejettera pas, je ne dois pas m'étonner aussi d'être faible, m'étant si souvent blessé; je ne dois pas davantage en murmurer, puisque cette faiblesse fera ma force en m'imposant la prudence que je dédaignais; et je ne dois pas non plus beaucoup interroger mon âme, pour comprendre que, n'ayant

pas mérité d'éprouver cet amour qui est la plénitude de la grâce et la plus enviable des récompenses terrestres comme le plus puissant des secours, Dieu ne me laisse en quelque sorte l'aimer complétement et sans mélange qu'à certaines heures, lorsqu'il veut bien se servir des facultés qu'il m'a départies pour publier sa gloire, réjouir de ce faible parfum quelques bons cœurs, donner peut-être à d'autres le désir de le connaître et de l'aimer aussi.

Mais c'est alors qu'un changement étrange, et j'oserais presque dire un prodige s'opère : alors je suis ce que je dois être, ce que doit être un chrétien, ce que sont autour de moi ces amis qui me donnent inutilement tant de saints exemples. Je ne suis plus hésitant ni lâche! j'aime vraiment le sacrifice, vraiment le travail, vraiment tout ce que Dieu me dit d'aimer; je condamne tout ce qu'il condamne; je hais tout ce qu'il ordonne de haïr, et moi-même, et ce qui me tente, et les choses qu'un instant avant j'étais encore près d'aimer; je sens mon bon ange tranquille à mes côtés, je vois la Saint Vierge me sourire dans le ciel; je respire à pleine poitrine dans la paix de mon âme, et dans l'amour de mon Dieu; tout renoncement m'est facile, et j'irais sans délibérer, avec joie, au martyre de la croix comme au martyre des soufflets et des crachats. Ce sont mes heures heureuses, mes joies inénarrables; c'est un bonheur que je ne puis peindre. Loué soit Dieu qui me donne ce bonheur; je ne le mérite pas.

Ai-je achevé ma tâche? toute consolation, hélas! s'efface, et presque toute vigueur. Je redeviens ce que j'étais : plein de songes, plein de paresse à bien faire, plein d'angoisses aussi. Dieu ne se sert plus de moi, je sais à peine le servir; ma prière est lente; cette flamme, tout à l'heure si vive, vacille, s'égare, et la fumée l'obscurcit. J'étais tout à l'heure un joyeux enfant dans la maison de son père; je ne suis plus qu'un voyageur et presque un banni faible et inquiet dans les chemins du monde, l'ancien vaincu du péché, toujours menacé de redevenir sa proie.

Seule la foi me reste pleine et entière : menace qui

me retient, espoir qui me console; viatique dont mon père m'a pourvu pour les courses de l'épreuve, et que jusqu'ici, grâces lui en soient rendues, nul ennemi, nulle faute n'ont pu me ravir.

Telle est donc ma triste condition : je suis comme le musicien qui fait entendre les accords inspirés d'un autre, et qui reste muet dès que son instrument lui est ôté; je suis comme celui qui sonne la fanfare belliqueuse, et qui souvent reste à l'écart de la mêlée où il excite les combattants; je suis un fils de roi, menacé de perdre son héritage, qui retrouve dans l'occasion des fiers accents de son origine et de sa grandeur, et qui pleure sur sa misère un instant après. J'ai la conscience de toutes ces choses, et je sais qu'elles arrivent justement.

Que ceci soit un enseignement pour vous, mes frères; et si mes paroles vous mènent parfois à de sérieuses pensées, songez que nul plus que moi ne doit les méditer sérieusement. Hélas! j'écris pour vous être utile, pour vous distraire, et c'est peut-être ma condamnation que j'écris! Ne dites donc point ni que je suis heureux d'avoir tant de piété, ni que je feins une piété que je n'ai pas; mais veillez sur vous-mêmes, suivez la droite voie, et priez pour moi.

## LORETTE.

Le miracle de la translation de la maison de la sainte Vierge, de Nazareth à Tersate en Dalmatie d'abord, en l'an 1201; puis, de ce lieu, dans la marche d'Ancône, aux environs de Recanati, sur l'autre rive de l'Adriatique, en 1294; et enfin, quelque temps après, sur la colline qu'elle occupe encore aujourd'hui, est aussi clairement constaté qu'il est possible de le désirer. Sans parler de l'autorité de la tradition, et de l'autorité du fait en lui-même, qui laisse difficilement supposer une supercherie, la seconde translation est attestée par un saint canonisé, le bienheureux Nicolas de Tolentino, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Augustin, qui demeurait alors à Recanati. Les chrétiens apprécieront

la valeur d'un tel témoignage; il n'en est point de valable pour quiconque voudrait le récuser. Ni le temple magnifique où les Fidèles vont vénérer et toucher ce miracle, ni le saint Sacrifice qu'on y célèbre tant de fois tous les jours depuis tant de siècles, ni la vraie dévotion d'une multitude de saints et de grands hommes, ni le trésor de grâces et d'indulgences que le Saint-Siége a, presque sans interruption, profusément attaché à ce lieu béni, ne pourront, je le sais bien, convaincre ces esprits forts ou faibles qui vivent au milieu des merveilles de la création, sans vouloir reconnaître que le Dieu créateur de toutes choses peut faire encore des prodiges que leur intelligence ne s'explique pas. Pour nous, chrétiens, l'Eglise nous laisse sur ce point liberté complète; nous pouvons douter; mais il nous est doux de croire. Oui, cela non-seulement nous est doux, mais encore cela nous est aisé. Il ne nous vient pas à l'esprit que Dieu veuille tromper notre piété ni notre amour. S'il n'avait point ordonné à ses anges d'apporter au cœur du monde catholique cette maison qui fut le théâtre du premier mystère de notre salut, il aurait su en faire disparaître la trompeuse image; et autant il lui serait facile d'anéantir un vain simulacre, autant sans doute il lui a été facile de donner à notre vénération ces pierres saintes, du moment qu'il entrait dans ses impénétrables desseins d'abandonner aux infidèles le sol autrefois béni qui les avait d'abord portées. Ou la terre s'est créée elle-même, et gravite par sa seule force et sa seule vertu dans l'orbe immense des espaces, ou Celui qui créa la terre, et qui la soutient ainsi à sa place parmi les mondes, a bien pu transporter en un instant, du fond de la Judée au milieu de l'Europe, l'humble édifice où la Vierge mère fit sa demeure et où le nouvel Adam fut conçu dans un sein immaculé.

Sans doute, dit-on, Dieu l'a pu; mais l'a-t-il voulu? S'il l'a pu, pourquoi ne l'aurait-il pas voulu? Autant vaudrait s'inquiéter de savoir pourquoi la sainte Maison s'est arrêtée là où elle est plutôt qu'ailleurs. Il fallait bien qu'elle fût quelque part. Dieu a pu nous la donner, aucune tête intelligente n'en fera l'objet d'un doute.

Il l'a voulu : des saints nous l'affirment ; l'Eglise, sans nous en faire un article de foi, veut bien nous l'attester, et nous le croyons pleinement. Nous le croyons parce que Dieu lui-même honore sa mère et veut, pour notre bien et pour notre salut, que nous l'honorions ; parce que sa bonté nous donnant l'occasion d'un grand acte de foi et d'hommage envers Marie, nous donne en même temps le moyen d'obtenir, par l'intercession de cette protectrice de tous les chrétiens, les secours dont nous avons besoin pour acquérir le ciel. Lorette est en quelque sorte une source de grâces où les âmes pieuses vont puiser abondamment la manne spirituelle que l'on peut garder, et qui ne se corrompt point dès le deuxième jour. Nous en appelons à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la *Santa-Casa*. N'ont-ils point senti au fond de leur cœur une preuve de son authenticité contre laquelle aucun raisonnement sceptique ne prévaudra jamais ? Combien d'entre eux, arrachés au péché ou gardés de ses embûches par ce puissant souvenir, pourraient, comme autant d'aveugles, de paralytiques et de lépreux guéris, se produire en témoignages vivants du miracle auquel ils ont cru !

Ah ! lorsque au bout de sa longue route le pèlerin aperçoit enfin, non pas la maison elle-même, mais seulement le temple qui la renferme ; lorsqu'il lit au fronton cette inscription qu'y plaça dans la sainte hardiesse de sa foi le grand pontife Sixte V : *Deiparæ domus in quâ Verbum caro factum est*, soyez assurés qu'il n'est plus besoin d'attestations, ni de procès-verbaux, ni de raisonnements pour constater ce qui se constate en ce moment-là de soi-même au fond de l'âme ! la sainte maison paraîtrait au milieu des airs, soutenue sur les ailes des anges, qu'elle n'exciterait pas un sentiment plus profond ni plus convaincu. Qu'est-ce donc, quand purifié par la pénitence, le pieux voyageur entre enfin dans cette humble maison qui fut l'asile sur la terre de la Reine des Cieux, et que mêlé parmi ses frères, chrétiens comme lui, venus souvent comme lui de tous les coins du monde, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de soupirs, ayant reçu le Verbe fait chair, devenu le pain de

la vie éternelle, il peut dire comme Marie : Le Seigneur est avec moi. *Magnificat anima mea Dominum !...* C'est alors que la volonté de Dieu devient claire et que l'adorable bonté de ses desseins arrache des cris de reconnaissance au cœur le plus combattu ; car souvent ce cœur est changé, la lumière s'y fait, le repos y descend ; je ne sais quelle paisible ardeur pour tout ce qui est justice, devoir, charité, s'en empare ; et tel qui est arrivé languissant et lâche repart plein de force, demandant à Dieu les épreuves qu'il redoutait. Vous voulez des faits, subtils raisonneurs : en voilà ! Puissiez-vous savoir un jour, bientôt, ce soir même, combien sont concluants et positifs ceux que nous vous donnons ici.

Qui n'a entendu parler cent fois de l'église de Lorette, et qui voudrait en lire une nouvelle description ? On sait que les plus habiles artistes ont pris plaisir à travailler le revêtement de marbre qui entoure la Sainte Maison ; mais ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que les pieux sculpteurs ont, pour la plupart, fait offrande à la Sainte-Vierge de leur travail, refusant d'en recevoir le prix. On a entendu parler de ces sillons tracés à genoux par la prière sur les dalles, tout autour de la chapelle ; mais ce qu'on ne se figure pas, à moins de l'avoir vu et de l'avoir vu en chrétien, c'est l'admirable foi des populations qui ont ainsi creusé la pierre, non pas seulement avec leurs genoux, mais avec leurs fronts, mais avec leurs lèvres ; c'est ce concours des habitants des campagnes voisines, qui remplissent toujours l'église et parfois même la ville, faisant souvent de longs voyages pour assister aux grandes fêtes, venant par tous les chemins et toutes les routes, au chant des litanies, et s'en retournant le chapelet à la main, les enfants, les femmes dans des chariots, car on ne peut priver personne de ces douces solennités, les hommes à pied, tous priant ou chantant, ce qui pour eux est prier encore.

Les témoignages de la dévotion européenne abondent à Lorette. Les dons du monde catholique ont plusieurs fois enrichi son sanctuaire, que divers besoins et diverses circonstances ont aussi plusieurs fois appauvri. Ces dons émeuvent le cœur : que de secrets efforts pour le bien,

que de bonnes joies, que de douleurs apaisées, que de pieux souhaits accomplis, que d'infortunes secourues ils représentent! L'âme d'un chrétien devine ces touchants mystères; elle associe ses vœux, sa reconnaissance, ses prières, à tous ces objets qui ne sont plus qu'autant de formes visibles données à des sentiments nobles et doux.

Les fondations religieuses de la France égalaient presque le nombre et dépassaient la magnificence extraordinaire de ses dons. Pour n'en citer que quelques-unes, en 1643, il fut fondé à perpétuité une messe quotidienne pour le roi et la famille royale; le premier samedi de chaque mois la messe doit être célébrée solennellement en musique; l'illustre chapitre de Lorette doit y assister en corps.

Tous les ans, au 26 août, en l'honneur de saint Louis de France, fête solennelle; l'évêque, le gouverneur, les consuls de la ville doivent y assister. Au *sanctus* et à l'élévation, on tire le canon.

De hauts seigneurs, de pieuses dames envoyaient de l'argent pour secourir les pèlerins pauvres de leur nation. Le cardinal de Joyeuse fit un legs de six mille écus romains pour que trois aumôniers français fussent chargés de célébrer à perpétuité la sainte messe à Lorette, selon ses intentions, qu'il ne révéla pas. Depuis longtemps, deux de ces aumôniers, ou même tous les trois, n'appartiennent pas à la nation française : ce sont des Italiens qui remplissent, en ce cas et en beaucoup d'autres, les intentions pieuses de nos compatriotes, et je puis dire que les Italiens verraient avec autant de plaisir que nous-mêmes les choses rétablies sur l'ancien pied.

Quand je fais des rêves pour mon pays, autrefois si grand et si catholique, je ne lui souhaite pas des conquêtes; je ne souhaite pas que les plus fortes ni les moindres nations tremblent devant lui; mais je voudrais que la France entretînt dans chaque grande ville étrangère, soit un hôpital, soit au moins quelques lits pour ses pauvres nationaux malades, et une église ou une chapelle pour satisfaire la piété de ses voyageurs.

Le pèlerinage de Lorette offre de beaux sites, de grands

coups-d'œil sur les montagnes et la mer; il montre un peuple intéressant. Les femmes ont beaucoup de dignité; il fait beau les voir sortir de l'église, vêtues de leurs longues robes de toile, aux manches longues et plissées, la tête recouverte du voile romain, le corsage enrubané, les souliers presque en forme de sandales, le front doux, l'air honnête, et achevant gravement dans la rue de réciter leur chapelet. Les hommes, serrés dans une étroite culotte qui s'arrête au-dessus du genou, le bas bleu ou blanc bien tiré, le soulier très-découvert, orné de rubans, des rubans aussi à la jarretière, des rubans encore au nœud de la culotte sur les reins, et autour du chapeau, le long gilet rouge à grands dessins, la manche plissée, la veste sur l'épaule, ont une allure leste, fière, presque martiale, un regard intelligent, un air pimpant et joyeux que je voudrais voir un peu plus souvent à nos électeurs municipaux.

Nous avons eu le bonheur de suivre à Lorette la procession de la Fête-Dieu, et si le souvenir de la France n'avait pas mêlé quelque amertume à notre joie chrétienne, ce spectacle aurait été l'un des plus doux de notre vie, comme il en a été l'un des plus beaux. Tout ce peuple éprouvait un bonheur d'enfants : c'était une immense famille qui fêtait une mère bien bonne et bien aimée.

## DIEU DISPOSE.

Des circonstances que nous n'avions point prévues et qu'il serait inutile de rapporter ici, rendirent impossible ce grand voyage pour lequel Gustave et moi nous avions cru partir, et nous y renonçâmes à Lorette, après de longues délibérations. Au lieu donc de nous embarquer pour l'Orient, nous reprîmes la route de France. Ainsi je n'avais quitté famille et pays, et formé de si longs projets, quelques mois auparavant, que pour aller à Rome; et je n'étais allé à Rome que pour y abjurer soudainement toute ma vie passée au seuil inconnu d'un nouvel avenir.

Parmi les grandes et douces leçons que j'avais reçues durant ces jours rapides, je fus encore frappé de cette

preuve singulière de la vanité de nos desseins. Malgré tout ce que je m'étais proposé, Dieu me renvoyait fouler la cendre à peine refroidie de Gomorrhe. J'en eus d'abord quelque inquiétude : je me rassurai en pensant que Celui à qui je voulais désormais obéir était souverainement bon, souverainement sage, qu'il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous convient, et que sa miséricorde envers les hommes éclate surtout par le mépris qu'il semble faire de leurs entreprises et de leurs conseils.

En effet, je n'ai rencontré, partout où je n'ai pas cherché le mal, que tendresse, affection, secours et respect même. Là où j'attendais presque des railleries sur mes résolutions nouvelles, je n'ai entendu exprimer que l'honorable regret de n'en pouvoir prendre de semblables, et le chrétien a reçu des témoignages d'estime que l'homme ne méritait pas; où je prévoyais des difficultés, il n'y avait que de bienveillants secours; où je croyais ne contempler qu'un champ aride, j'ai salué mille espérances de moisson. Je m'étais résigné d'avance à l'isolement, et je fus reçu comme un frère dans une famille immense et empressée, et chaque jour s'accroît cette chère famille, et la faculté d'aimer s'accroît en nous à mesure que nous voyons le cercle s'élargir autour du foyer paternel. Oh! mon Dieu, qui m'aurait fait comprendre naguère la sainte ivresse où nageait mon âme, dans cette Babylone redoutée? mais au milieu de Babylone vos enfants ont reconstruit Jérusalem. Ils y vivent et n'en sortent point; ils y aiment comme l'on s'aime en vous, sans jalousies, sans trahisons secrètes; n'enviant que le bonheur de ceux qui savent le mieux vous servir, et chérissant plus tendrement à cause de cela ceux qu'ils envient. Que cette mystérieuse Jérusalem est belle et douce au cœur de ses heureux citoyens! que de manne y tombe chaque jour et pour la faim du corps et pour celle de l'esprit. Le riche y partage avec l'indigent, le savant donnant sa science, le saint sa prière, et le pauvre même une part de son pain.

Soyez béni, mon Dieu, de tout ce que vous faites : l'homme qui sous vos lois et sous votre conduite ne devient pas un saint sur la terre, et ne fait pas des miracles, c'est qu'il ne le veut pas.

Envoyez-moi donc, Seigneur, où il vous plaira, et faites de moi ce que vous voudrez. Quelques désirs que j'aie pu former, je consens à tout ce que vous ordonnerez de contraire, et la grande prière que je vous fais c'est de ne me jamais punir assez sévèrement pour exaucer n'importe quel souhait que j'aurais conçu, sans avoir la pensée de vous être agréable et de vous servir.

Prêt à parcourir de nouveaux espaces, prêt à visiter des terres lointaines, je pars sous votre garde, et je pars content, sachant que partout je puis mériter votre tendresse.

Et comme un dernier cri de reconnaissance envers vous, je répète et je laisse à mes frères le tendre adieu que m'adresse un de vos dignes prêtres, un de ces frères que vous m'avez donnés :

« Pensez souvent à Dieu, m'écrit-il, dans votre voyage : » *memor fui Dei, et delectatus sum* (*). Je lisais hier » dans sainte Thérèse ces consolantes paroles : *Quand » vous ne feriez que lever les yeux au ciel, en vous sou- » venant de Dieu, vous ne devez point appréhender qu'il » laisse cette action sans récompense.* Oh! que la bonté » divine est incompréhensible! Elle nous récompense de » ce qui fait notre bonheur ici-bas et assure notre fé- » licité. »

**Gloire à Dieu!**

(*) David.

# COUP D'ŒIL

## HISTORIQUE ET POLITIQUE

SUR

# ROME MODERNE (*).

Forti eserciti allor' ti armaro; et ora....
t'arma il rispetto. (FILICAJA.)

---

### § Ier. — Histoire.

Depuis longtemps Rome n'était plus reine. Les chefs dégénérés de l'empire latin venaient de disparaître : Rome n'avait plus que de honteux souvenirs et de tristes débris. Tour à tour prise, abandonnée et reprise, sans se relever jamais, la fortune infidèle ne fesait qu'accroître ses décombres; il semblait que tout dût périr de cette ville où s'étaient vus tant de grandeurs, de vertus, de crimes, et que les pierres mêmes, muets témoins du passé, n'y resteraient pas. Rome se releva pourtant, mais ce ne fut ni par son courage, ni par son génie, ni par aucun rejeton des racines antiques, épuisées et pourries. Dans ce centre d'horribles corruptions, un pauvre pêcheur de Judée, nommé Pierre, avait apporté des vertus nouvelles sur la terre, comme le nom du Dieu qui les enseignait. Ce chrétien, mort sous Néron d'un supplice infâme, avait fondé pour Rome une nouvelle royauté, sans égale au monde, et cette fois éternelle : la ville du

(*) Nous avons jugé convenable de reproduire à titre de complément du pèlerinage de Rome, le travail suivant, que l'auteur a rédigé en 1838, pour le *Dictionnaire de la Conversation*, et qui a été inséré dans le tome LXVII de cet ouvrage.
(*Note de l'Editeur.*)

Sénat et des Césars était devenue la ville des Papes. Avec ces souverains, qui recevaient au sein des catacombes la couronne que leur arrachaient bientôt les bourreaux, une force inconnue, irrésistible, surhumaine, croissait dans l'enceinte déshonorée des Empereurs. Sans armes et sans richesses, son autorité devait s'étendre où le vol des aigles n'avait pas atteint : des hommages devaient lui venir de lieux et de peuples inconnus ou rebelles aux maîtres de l'univers.

Sans doute cette influence marcha lentement vers son apogée. Cependant, du premier jour où le premier évêque de Rome y entra, il y fut maître. Persécutés et martyrs, les papes régnaient; favorisés par les empereurs, ils gênaient leur toute-puissance. Constantin ne pouvait tenir à côté de Jules Ier : il ne lui donna pas sa capitale, il la lui abandonna. Les mœurs impériales même, corrigées par les premières lueurs de la foi, se trouvaient mal à l'aise sous les yeux du successeur de l'Apôtre, et l'amour-propre du souverain s'irritait de ne pas exercer seul un pouvoir que personne ne lui disputait cependant. Constantinople s'éleva : de ce moment Rome appartint aux papes de fait et presque sans partage.

On sait comment l'empire d'Occident fut mis en pièces sous les pieds des Barbares. L'histoire de ces temps est un abîme où la patience de l'historien hésite à descendre. Lutte de quatre siècles, mêlée obscure de toutes les races, au milieu de toutes les décadences et de toutes les ruines ! Les invasions succèdent aux invasions ; les empires se forment, se dissolvent, se reconstruisent, sans presque laisser aux chroniqueurs le temps nécessaire pour noter d'une main incertaine tant d'événements et de révolutions ; les conquérants qui renversent sont toujours sur les pas des conquérants qui veulent édifier; l'épée fait des empires, le poignard les détruit; l'indomptable mobilité des Barbares se soulève sans cesse contre l'esprit centralisateur des grands capitaines, et toujours le plus épouvantable désordre suit les courtes apparences de stabilité que la force des hommes de guerre parvient à créer. Ce monde en fusion ne peut prendre une forme : il brise toujours le moule, il se répand toujours en laves de fer et de sang. L'immense anarchie se subdivise en milliers d'anarchies intestines qui achèvent d'en compléter les horreurs. C'est pendant quatre siècles un ouragan de batailles, de crimes, de misères, un choc démesuré d'hommes, d'instincts et d'idées : la force se déplace à tout moment. Il n'est pas de peuple qui ne vienne, du sein des forêts et des marécages, traverser en maître à son tour la scène infinie où tous doivent se rencontrer, brûlant, dévastant, massacrant : ils remplissent en aveugles une mission de vengeance qui les épuise, et tombent par le glaive qui les a élevés.

Mais au milieu même du champ de bataille, entre toutes ces puissances sauvages qui frappent, tuent, saccagent, il en est une qui conserve, enseigne et civilise ; la seule qui ne triomphe jamais, et la seule aussi qui subsiste toujours, c'est Rome, ou plutôt ce sont les

papes ; car ni les seigneurs, ni le peuple, ni l'écuyer impérial qui porte le titre de duc des Romains, ne comptent dans l'histoire. L'évêque seul de Rome est tout : c'est lui qui défend la ville, qui relève les courages et les murailles, qui apaise les vainqueurs ; c'est lui qui, dans les terribles occurrences, si fréquentes alors, où les Barbares menacent la cité, ouvre les portes et marche à l'ennemi. L'histoire nous a conservé l'étonnant spectacle de ces sorties faites par un vieux prêtre à la tête de son clergé, contre des armées qui avaient saccagé sans pitié la moitié de l'Europe. La pieuse procession, sans autres armes que la prière et les bannières saintes, s'avançait jusqu'au camp des agresseurs, les exhortait, les avertissait, les menaçait même ; et le vainqueur ou se retirait surpris, comme cet Attila, le fléau de Dieu, qui recula quatre fois devant l'exorcisme de quatre saints ; ou, comme le Lombard Luitprand, tombait à genoux, déposait sur le tombeau de l'Apôtre son baudrier, son épée, sa couronne, et rendait les villes qu'il avait enlevées. Genseric, plus inflexible, pillait la ville, mais accordait au pasteur la vie des habitants ; ces féroces vainqueurs semblaient n'être amenés à Rome que pour y contempler la grande figure du chef des chrétiens. Non moins courageux contre l'hérésie, plus à craindre que la force brutale et plus difficile à vaincre, les papes savaient, dans le chaos des temps, la distinguer, la poursuivre, la terrasser. C'est ainsi qu'ils préludaient à leur double rôle de souverains spirituels et temporels, prêchant la douceur, donnant l'exemple du dévouement, s'appliquant sans relâche à mettre l'ordre dans les choses et dans les idées.

Peu à peu ce pouvoir étrange (étrange surtout en ce temps-là, parce qu'il n'avait rien en ses mains de ce qui fait la force parmi les hommes) s'élève à la haute place qu'il devait prendre. Ses pacifiques envoyés ont envahi le monde barbare : des chefs bretons, descendants intrépides de ceux que les armées de César n'ont jamais entièrement vaincus, accourent se faire baptiser à Rome. Les papes n'ont point en vain proclamé la vertu et l'équité : ils deviennent les arbitres des grandes querelles que le sabre ne peut trancher ; la pensée d'un droit superieur à la force se répand au loin ; un chef puissant veut recevoir des mains du pontife la couronne qu'il pourrait prendre, et bientôt Rome voit aux genoux du successeur du pape Zacharie le successeur du roi Pépin. Dieu a pitié du monde, et dans cette cohue d'usurpateurs violents, il choisit et donne aux nations des maîtres légitimes. Ce fut un grand jour dans l'histoire des peuples que celui où Charlemagne, s'avançant à pied, suivi de ses comtes et de ses fidèles, jusqu'au seuil de Saint-Jean-de-Latran, se prosterna devant le serviteur des serviteurs de Dieu, reçut de lui la couronne impériale, et confirmant les donations de Pépin, découpa dans ses conquêtes un royaume dont il fit le patrimoine de saint Pierre. Scène imposante, bien digne des deux grandeurs de Rome, et qui ne pouvait, ce semble, avoir un autre théâtre que celui-là.

Les successeurs de Charlemagne ne surent ni garder ni protéger

l'empire. D'autres Barbares succédèrent à ceux qu'il avait domptés : les Sarrasins vinrent inquiéter les hommes du Nord sur le sol où ils s'étaient établis. En 847, ils brûlèrent les faubourgs de Rome. Léon IV releva les murs abattus. Une ville nouvelle entoura l'église : on l'appela la *cité Léonine*. Elle fut bâtie des tributs volontaires de la chrétienté. Plusieurs souverains, parmi lesquels il nous appartient de nommer Lothaire de France, envoyèrent de l'argent; des ouvriers accoururent de toutes les villes. Le pape travaillait au milieu d'eux. La Rome ancienne aussi contribua : beaucoup de ses monuments fournirent la pierre dont on avait besoin.

Vers cette époque encore, à la mort du roi Louis II, l'Italie se trouva sans maître, et les vassaux, cessant d'être contenus et réprimandés, s'attaquèrent avec furie : le chaos des siècles précédents sembla recommencer sur une échelle moindre, avec les caractères de la guerre civile. Ce fut à recommencer aussi pour la Papauté l'œuvre qu'elle avait entreprise ; mais on eût dit que son génie l'avait abandonnée. L'on entre en effet dans une période où l'histoire soi-disant philosophique s'est étrangement scandalisée, tandis que l'œil plus humble et plus sûr de l'explorateur chrétien y découvre l'accomplissement des promesses de Dieu. Dieu soumet son Eglise aux infirmités des choses terrestres pour rendre plus évident son éternel secours. Certes, si le pouvoir qui siége à Rome, et qui règne partout, était de nature périssable, il aurait péri dans les mains qui portèrent le sceptre pontifical jusqu'aux jours d'Othon et jusqu'à ceux de Grégoire-le-Grand. L'élection romaine et les choix impériaux firent asseoir d'étranges personnages sur le trône de l'apôtre. Rome, l'édification du monde, menaça d'en devenir l'opprobre. La succession apostolique se transmit par un fil si faible et tissu de telle sorte que l'esprit veut un miracle pour s'expliquer comment ce fil ne s'est pas rompu. Les schismes, les scandales entouraient la chaire de justice et de vérité ; mais l'indignation des écrivains du dernier siècle, et du nôtre encore, a bien assez déclamé sur ces faits malheureux et contre le grand pontife qui sut y mettre un terme, pour que nous ne nous y arrêtions pas. Il faudrait d'ailleurs présenter tout le tableau, et faire ce qu'on pourrait appeler l'histoire intellectuelle des papes, c'est-à-dire envisager ces décisions dogmatiques où l'homme indigne, organe à son insçu d'une volonté divine, se relevait des fanges de la chair pour proclamer les ordres infaillibles de l'esprit. Quant à Rome, organisée en sorte de république, elle n'est, par elle-même, que la plus turbulente et la plus insignifiante des bourgades. Toujours en guerre contre les papes, qui, maîtres de l'Europe, avaient sans cesse, par un contraste bizarre, à lutter contre leurs sujets directs, et voyaient souvent leur vie menacée, elle s'était laissé enlever successivement d'importants priviléges. Grégoire V (997) lui avait ôté le droit d'élire l'empereur ; Nicolas II (1050) la priva de celui d'élire des papes, qui fut confié aux cardinaux. Célestin III reconnut et constitua l'autorité du sénat ; mais le peuple, qui avait longtemps demandé cette institution, ne tarda pas à la remplacer par un

magistrat étranger et militaire, chargé de réprimer d'une main plus ferme l'ambition des nobles du pays. Ce magistrat reçut le nom de *sénateur;* il fut installé au Capitole, et reçut tous les pouvoirs du sénat. Sous l'administration d'un de ces officiers, les Romains prirent et détruisirent la ville de Tusculum, et combattirent contre celle de Tivoli, qui fut vaincue en 1250. Innocent III (mort en 1216) cassa le sénateur du peuple, et lui choisit un successeur dont le pouvoir fut mieux assuré. Le pontife obligea en même temps le préfet de la ville, officier de l'empereur dont la charge n'était qu'honoraire, à lui prêter l'hommagelige, et par là établit l'entière autorité de son trône sur les Romains (V. Italie, par M. Artaud). Malheureusement l'anarchie ne tarda pas à renaître. Elle fut au comble lorsque Clément V (1305) transféra le Saint-Siége à Avignon. L'histoire de Rome n'est qu'un long récit d'émeutes et de querelles intestines, entre les diverses factions de la noblesse. Les Orsini, les Colonna, les Savelli, marchaient dans les rues à la tête de leurs partisans et se livraient bataille. Des prétendants à l'empire accourent se faire sacrer de force, malgré la volonté des papes, par des cardinaux la plupart du temps excommuniés comme eux. Parmi tant de tumultes, un spectacle qui caractérise ces jours étranges vient un moment faire trève à toutes les inimitiés. Le jour de Pâques, 1341, Pétrarque est conduit en triomphe au Capitole, les Romains le couronnent poëte insigne, en criant : *Viva il Campidoglio ed il poëta* (*). Cet honneur, dit Muratori, fut accompagné de priviléges très-amples, et de présents magnifiques. Dans les siècles suivants, ajoute Denina, d'autres poëtes voulurent se faire couronner à l'imitation de l'auteur des *Canzoni.* Ils s'adressèrent pour cet effet aux empereurs, qui leur expédièrent volontiers des pancartes, et les leur firent bien payer. Ce fut à cette époque (1347) aussi qu'arriva l'étrange aventure de Cola di Rienzo (Nicolas, fils de Lorenzo). Les bourgeois du Tibre se laissaient volontiers émouvoir à ces grands noms de Rome et du Capitole. Tout fiers d'avoir abattu en moins d'un siècle leurs rivaux de Tivoli, ils avaient des velléités souveraines, élevaient leurs prétentions à l'héritage des Césars, et parlaient de soumettre le pape et l'empereur. En haine des nobles, ils firent dictateur, avec le titre de tribun, un greffier du sénat, le laissèrent chasser, et le poignardèrent eux-mêmes, lorsqu'un légat du pape le leur rendit pour l'opposer à un plagiaire qu'on nommait Baroncelli. Plusieurs cités italiennes virent, à diverses époques, s'élever et mourir en un jour de semblables chefs de populace, incapables de garder le pouvoir qu'ils avaient hardiment saisi.

Nous avons vu Pétrarque; l'esprit humain a fait son profit des trésors scientifiques et des traditions studieuses conservés dans les cloîtres,

(*) Paris, dont l'Université était alors semblable, pour nous servir des expressions de Pétrarque lui-même : *Ad un paniere, in cui si raccogliono le più rare frutta d'ogni paëse,* Paris offrit au grand poëte la même couronne, et il hésita.

bientôt vont reparaître à Rome les vrais moteurs de toute science et de toute lumière. Un désordre immense, d'immenses malheurs, la guerre civile, la famine et l'effroyable peste du XIV^e siècle avaient signalé le départ des papes. L'Italie, et Rome particulièrement, désiraient leur retour. Benoît XII, stimulé par Pétrarque, organe des patriotes italiens, qui lui avaient adressé lors de son avènement (1334) une épître en vers latins, où Rome, comme une vieille épouse désolée, réclamait la présence de son époux, essaya de revenir au véritable siége de l'épiscopat suprême, « mais les rois de France et de Naples se trouvaient trop bien du séjour du pape dans leurs états pour lui permettre d'en sortir, » dit l'historien Denina, qui est cependant un ennemi déclaré du domaine temporel de l'Eglise. Grégoire XI accomplit en 1376 le projet de ses prédécesseurs : Rome le reçut avec des transports de joie, et lui abandonna l'autorité temporelle. Elle gagnait doublement à ce retour, retrouvant le pape, et perdant le pouvoir de se déchirer elle-même. Sa situation était déplorable. Réduite à 17,000 habitants, il fallut la rebâtir. Dans le mémoire que la bourgeoisie adressa au pape pour hâter son retour, on lit : « Les églises cardinales sont abandonnées au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont ouvertes aux troupeaux qui viennent souvent paître sur l'autel. »

Si l'ignorance, le malheur des temps, la faiblesse humaine, abaissent parfois les pasteurs suprêmes, ils tombent les derniers et se relèvent les premiers. Les papes ouvrent toujours les phases de vertu qui passent sur ce monde, entremêlées de honteuses misères comme le jour et la nuit; leur flambeau veille dans les ténèbres longtemps avant l'aurore des gloires nouvelles. Martin V rend à la papauté son éclat; et l'Italie, débarrassée des petits seigneurs qui la morcelaient et la ruinaient, est un moment pacifiée. Nicolas V, grand pape et grand souverain, prépare les gloires de Léon X. « Il relève les murs, les tours, les portes de Rome, répare le Capitole, fortifie le château Saint-Ange, travaille à Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul, Saint-Laurent, Saint-Etienne, Saint-Théodore. Une infinité d'autres édifices, temples, palais, sont relevés, réparés, commencés; il jette les premiers fondements de Saint-Pierre. Attirés en même temps par sa magnificence et ses invitations, les savants accourent en foule auprès de lui; ses envoyés vont parcourir l'Europe, la Grèce, l'Orient, et reviennent chargés de manuscrits; mille plumes sont employées sans relâche à traduire les Pères, les historiens, les poëtes grecs; enfin, Rome a une bibliothèque. » (*Traducteur de Denina*).

Il faut encore franchir un affreux règne, celui d'Alexandre VI, souverain qui fut trop au niveau de son temps, dont les vices seraient moins horribles s'ils n'avaient pas été éclairés du grand éclat de la tiare et auquel on impute d'ailleurs bien des crimes qu'il n'a jamais commis. Les courses, les entreprises et l'ambition du duc de Valentinois eurent cependant cela d'heureux, qu'il reconstruisit en quelque sorte le domaine de l'Eglise, divisé en une multitude de petits fiefs in-

dépendants, source éternelle de querelles et de cruautés. Tandis qu'Alexandre rétablissait dans Rome même son autorité, César Borgia préparait l'œuvre de Jules II. Ce pauvre plébéïen de Savonne compléta, enfin, le lent travail de ses prédécesseurs, réunit aux mains du Saint-Siége presque tous ses domaines, et réussit dans toutes ses entreprises, hormis dans l'entreprise de toute sa vie, qui fut d'avoir un tombeau fait par Michel-Ange.

Il ne faut pas, au surplus, se tromper sur les guerres de ce temps : on levait beaucoup de soldats, on fesait grand bruit et peu de dommage. Machiavel, justement indigné contre les armées nombreuses et revenues vingt fois à la charge, qui abandonnaient en se retirant deux ou trois hommes sur le terrain, cite comme inouïe, depuis cinquante ans en Italie, la perte d'environ 1,000 hommes tués dans une affaire très-vive entre les troupes napolitaines et celles du Saint-Siége. Ce ne sont plus les rencontres des barbares : de semblables batailles laissaient du calme aux artistes et du loisir à la civilisation. Les brigues et les discordes dont Rome était toujours le théâtre n'avaient rien de plus sérieux.

L'époque célèbre de Léon X n'est ignorée de personne, et n'a plus rien de nouveau pour l'histoire telle qu'on l'a faite, telle que nous sommes obligés de l'esquisser en ce moment. Rome, sous ce pontife, fut au même degré qu'Athènes et Rome antique la capitale des arts, des sciences, de toutes les douces et nobles fleurs de l'esprit humain. La cathédrale de la chrétienté, l'église de Saint-Pierre, date surtout de Léon X (Saint-Pierre-de-Rome fut commencé par Nicolas V (1450), repris par Jules, continué par Léon X, et achevé (1530) par Sixte V). Ce temple immense, digne de la religion éternelle qui vient y célébrer ses mystères, est ainsi contemporain des prêches de Luther, et sera debout encore quand l'œuvre du prétendu réformateur, reléguée avec l'Arianisme et tant d'autres hérésies au nombre des erreurs oubliées, n'occupera plus que les froids regards du savant. Le préambule du concordat fait avec la France est un autre monument bien admirable des pensées, des vues et des travaux du Saint-Siége, au milieu du brillant éclat que jetèrent alors sous son patronage les grands artistes et les beaux esprits.

Sous Clément VII, Rome fut deux fois saccagée, par la faction des Colonna et par les troupes impériales aux ordres de ce connétable de Bourbon, éternellement flétri d'une si noble et si touchante parole de Bayard mourant. Ce sac est célèbre entre tous ceux que la malheureuse ville a subis ; il réduisit de moitié le nombre des habitants que Léon X avait élevé à plus de 60,000 ; mais Sixte réparera les ruines qu'il a faites. Paul III établit à Rome l'inquisition, institution puissante pour qui le jour de la justice n'est pas encore venu, et dont il nous suffit ici de dire qu'elle préserva des guerres de religion les pays où, comme en Espagne, veillèrent ses tribunaux calomniés. L'inquisition ne fut d'ailleurs, à Rome, qu'une mesure de police et de discipline contre le relâ-

chement des mœurs cléricales. Citons encore dans cette rapide esquisse des annales romaines la mort juridique des deux Farnèse, qui cautérisa sous Pie IV la renaissante plaie des neveux, le grand règne de Pie V, ce véritable vainqueur de Lépante, dont la politique de prophète se préoccupait encore d'une croisade contre l'Angleterre, où il promettait non-seulement d'employer tous les biens de l'Eglise, sans en excepter les calices et la croix ; mais où il voulait paraître en personne, afin de la diriger. Signalons les réformes administratives et les travaux réparateurs de l'énergique Sixte-Quint, les bravades déplorables de Louis XIV, trop oublieux en cette occurrence, du beau titre de roi très-chrétien, et nous arrivons, après une longue période de tranquillité, à de nouveaux envahissements, à de nouveaux malheurs, à de nouvelles gloires.

Une noble suite de vertueux papes et d'excellents princes avait, sans interruption depuis la Réforme, occupé le trône pontifical, lorsque la révolution française éclata. Rome solidaire des destinées de l'Eglise, devait ressentir promptement ce coup terrible frappé sur la religion. Toutefois, le Directoire, après ses conquêtes en Italie, n'osa pas envahir sans prétexte la capitale de la chrétienté ; le traité de Tolentino dépouilla le Saint-Siège de la plus grande partie de ses domaines ; on chercha le moyen de faire plus. Deux imprudents, Basseville et Duphot, essayèrent, au mépris du droit des gens, de révolutionner la populace romaine, et périrent en soufflant le feu de l'émeute, avant même que le gouvernement fût averti de leurs tentatives et pût les protéger. Il n'en fallut pas davantage aux vainqueurs de l'Italie. Berthier eut ordre de marcher sur Rome, où *les amis de la liberté* l'attendaient et l'imploraient. Le général français ne rencontra sur sa route ni ennemis ni amis, à l'exception toutefois d'un patriote qui vint à deux journées de la ville lui offrir l'étrange secours de 2,000 galériens. Il arriva le 15 février 1798. Les députés du peuple lui présentèrent tout d'abord une couronne, puis on ouvrit les portes du Capitole, et Berthier, qui devait être un jour S. A. S. le prince de Neufchâtel, s'y étant rendu, *reconnut* la république romaine, qui fut aussitôt proclamée. Pendant ce temps-là, le sacré collége, réuni à la chapelle sixtine, célébrait paisiblement l'anniversaire de la création du pontife. Nous ne savons rien de digne à l'égal de cette confiante indifférence. Job aussi perdait tous ses biens, mais gardait sa foi et bénissait Dieu.

Ce pontife, c'était un saint, Pie VI, qui, peu de temps après, enlevé au milieu de la nuit, s'en alla mourir, prisonnier dans l'exil et presque nonagénaire, à Valence, sur les frontières du comtat venaissin, après un règne de ving-cinq ans, le plus long règne de pape qu'il y ait eu.

La république fut à Rome ce qu'elle fut partout en Italie et souvent ailleurs. On incarcérait des hommes paisibles pour leur faire payer des contributions injustes ; on scrutait les anciennes opinions et l'on punissait le passé. A ces inconvénients près, les Romains jouissaient d'une

constitution aussi à l'antique que possible. Il y avait un comice par canton ; le haut pouvoir législatif était confié à un sénat et à un tribunat, le pouvoir exécutif appartenait à cinq consuls. Le traitement de chacun montait à près de 20,000 fr. On avait oublié les sesterces, dit spirituellement M. le chevalier Artaud, à l'excellent ouvrage duquel nous empruntons ces faits. Jury, liberté la plus illimitée de la presse, questeurs, censeurs, édiles, il n'y manquait que des augures. Ce pitoyable échafaudage ne dura pas longtemps. Les défaites de Schérer le firent tomber, et bientôt Pie VII, élu par le conclave de Venise, entra dans Rome aux acclamations du peuple romain. Cependant la révolution française n'avait pas encore jeté tout son venin et frappé tous ses coups. On sait comment Napoléon, après avoir immortalisé sa mémoire en relevant les autels, et conclu le concordat de 1801, fut entraîné par l'orgueil et l'erreur à des fautes qu'il reconnut et regretta, dit-on, plus tard amèrement, quand les jours d'expiation furent venus. Un soldat, embarrassé de la tranquillité de Rome, enleva, probablement sans ordre, le vertueux pontife, qu'un décret (10 juin 1809) venait de dépouiller de ses états pour les réunir à l'empire. Pie VII, captif a Fontainebleau, y déploya pendant près de cinq années les vertus et le courage d'un martyr, tandis que Rome, devenue chef-lieu d'un département français, obéissait à l'autorité d'un préfet. De toutes les dominations étrangères qu'elle eut à subir, celle-là sans doute fut la plus utile et la plus douce. M. le comte de Tournon, chef de l'administration française, était un homme religieux, instruit, bienveillant. Il fit du bien, opéra des réformes utiles, dont un grand nombre sont restées, et exécuta de nombreux travaux. Mais la malheureuse cité n'avait pu déchoir d'un rang si élevé sans souffrir beaucoup. Le sentiment amer de sa dépendance ajoutait au regret de ses pertes. Quelque chose de plus morne assombrissait encore sa grave et mélancolique physionomie de reine détrônée. Une sorte de dignité nationale éclata dans cette population qui avait ouvert à Berthier les portes du Capitole. Plus de couronnes et de fêtes pour les vainqueurs. L'on désirait ardemment, non pas la république romaine, écrasée pour longtemps sous ses souvenirs, mais le pape, le souverain, plus auguste et plus saint dans ses malheurs ; mais le sacré collége, illustre sénat où tant de savoir donne la main à tant de vertus ; mais les grandes pompes catholiques, et la bénédiction pontificale qui tombe sur la ville du haut de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran.

Ces souhaits furent accomplis. Rome revit son vénérable prince avant que l'enfant à qui elle avait été donnée comme un hochet de berceau pût seulement épeler son nom. Le 24 mai 1814, Pie VII fut reçu avec d'unanimes cris de joie aux portes de sa capitale. Bonaparte avait quitté la France en même temps que son prisonnier ; il touchait pour la première fois la terre d'exil au moment où celui-ci, agenouillé devant le tombeau des saints apôtres, bénissait Dieu : grand exemple à ceux qui marchent dans l'injustice ! Les événements qui suivirent n'offrent pas de moindres leçons. On vit Louis XVIII et Bonaparte, se succédant sur le trône, demander tour à tour, comme autrefois les

compétiteurs de l'empire, pour la France et pour eux, la bénédiction, l'appui de ce pauvre prêtre qu'on avait pu dépouiller et tenir en prison sans tirer un coup de fusil.

Pie VII mourut doucement après ses longues traverses. Il avait, dans le cours de son orageux pontificat, trouvé encore le moyen d'accomplir divers travaux utiles, et reçu de l'empereur d'Autriche, François Ier, la démission de ce titre d'empereur romain que s'étaient transmis jusqu'alors les Césars d'Allemagne. Ainsi, ce pape si doux, si désarmé, si timide en tout ce qui n'était pas devoir; ce pieux souverain qui ne combattit que par la prière, la patience et la foi, laissa en mourant son royaume plus entier, sa ville plus affranchie qu'ils ne l'avaient été depuis Charlemagne. Ainsi la vigueur d'Innocent, de Grégoire, de Sixte, n'a pas fait plus que la douceur d'agneau déployée par le captif de Bonaparte! Dieu pour secourir son Eglise a procédé par toutes les voies, en montrant que lui seul est fort. A Pie VII succéda Léon XII, et la tiare, à laquelle ce pontife attacha de nouveaux souvenirs de courage et de foi, après avoir passé sur la tête de Pie VIII, fut transmise à S. S. Grégoire XVI, aujourd'hui régnant. Digne après tant d'illustres fronts de porter cette sainte couronne, puisse-t-il la garder longtemps pour la joie du monde catholique et le bonheur de ses sujets!

## § II. — Gouvernement, Institutions.

Rome, dont nous venons d'esquisser l'histoire, compte aujourd'hui 160,000 habitants; son enceinte actuelle est d'environ 15 milles. Elle est presque tout entière située au nord de l'ancienne ville, dans cette partie de Rome antique qui formait le Champ-de-Mars. Des jardins, des vignes, des terres labourées, remplissent l'espace qui s'étend au midi du Capitole, qui, de ce côté, termine à peu près la ville où elle commençait jadis.

Là est le siége d'un gouvernement qui, seul dans l'univers, dit M. de Maistre, n'a jamais eu de modèle, comme il ne doit pas avoir d'imitation. C'est une monarchie élective dont le titulaire, toujours vieux et célibataire, est élu par un petit nombre d'électeurs élus par ses prédécesseurs; tous célibataires comme lui et choisis sans aucun égard à la naissance, aux richesses et à la patrie. En effet, sur ce trône suprême sont montés des citoyens de toutes les nations catholiques et des hommes de tous les rangs, depuis le fils de l'artisan et du laboureur jusqu'au descendant des familles princières. Le pape actuel est fils d'un simple bourgeois, et, dans les processions du sacré collége, on peut voir, marchant sur la même ligne, les noms les plus inconnus et les noms les plus célèbres. A côté du cardinal Fesch,

oncle de Bonaparte, du cardinal Mezzofante, pauvre curé du duché de Parme, dont les étonnantes connaissances linguistiques sont nées du pieux sentiment qui le porta dans sa jeunesse au chevet des soldats amenés de tous les coins de l'Europe pour combattre et mourir en Italie, s'asseient des savants modestes qui n'ont laissé connaître au monde que leur piété et leur vertu. La science, la morale et la foi sont les titres communs aux membres de ce sénat auguste; ils n'en ont point d'autres à montrer. L'égalité chrétienne n'a dû jamais exiger plus.

On connaît les formalités du conclave. Lorsque le pape est élu et revêtu des habits pontificaux, le maître des cérémonies, brûlant une étoupe attachée à l'extrémité d'un roseau, s'incline devant lui en disant : *Pater sancte, sic transit gloria mundi.* Puis, deux cardinaux posent sur la tête de S. S. le trirègne, emblème éclatant de la triple vertu, de la triple puissance, de la triple perfection que le père des fidèles doit représenter, et à laquelle doit aspirer sans cesse toute âme chrétienne : la foi, l'espérance et la charité (*de Joux*). L'autorité claustrale règne au palais des apôtres. « Si le pape n'est pas animé de l'esprit de pénitence, de mortification et de piété, dit l'écrivain que nous venons de citer, la couronne qui brille sur son front n'est réellement qu'une couronne d'épines. Il faut qu'il aspire à la gloire immarcessible pour supporter le fardeau des hautes fonctions qu'il doit remplir sans relâche. Les distractions les plus innocentes lui sont défendues. Toujours vêtu de blanc, symbole de pureté, sa vie est une perpétuelle abstinence. Le pape mange seul; le silence préside à sa table où personne n'est admis. Après avoir consacré le matin tout entier au service divin, à l'administration des affaires publiques, au travail qu'il fait en commun avec les ministres d'état, il visite une église, un hôpital; c'est là son unique récréation. En un mot, les pratiques de la dévotion et les soins continuels du gouvernement occupent tour à tour les heures du pontife et du prince. Quelqu'honnêtes que soient ses goûts, il ne peut les satisfaire. Ses moments de loisir sont consacrés à la méditation ou à la promenade qu'il fait chaque jour dans les allées de son jardin. » Telle est la vie de ce prince, qui est à la fois évêque de Rome, métropolitain des églises suburbicaires, primat d'Italie, patriarche d'Occident, monarque temporel, et enfin souverain pontife.

Les cardinaux jouissent de plus liberté. Cependant, une discipline respectée veille sans cesse à leur réputation. Ils ne peuvent sortir qu'en voiture, et ces voitures distinctes et uniformes, dont j'ai souvent entendu blâmer le luxe, bien ordinaire pourtant, ne leur permettent jamais l'incognito. Le vertueux cardinal de Rohan, pressé par le pape de demander une faveur, réclama la permission d'aller à pied, lorsqu'il le voudrait, jusqu'à une maison religieuse située en face de son palais. Le pape refusa.

Le temps de la plupart des cardinaux est, comme celui du saint-

père, partagé entre le soin des affaires ecclésiastiques et le gouvernement des états de l'Eglise. Réunis pour la plupart en congrégations ou conseils qui forment autant de ministères, ils dirigent les principales branches de l'administration. Certains emplois élevés de la magistrature administrative et judiciaire sont remplis par des hommes pris dans une sorte de classe intermédiaire, subdivisée en plusieurs grades, qu'on nomme la prélature. Bien qu'ils portent l'habit ecclésiastique, beaucoup de prélats ne sont pas dans les ordres. La prélature est le noviciat de toutes les fonctions et de toutes les dignités. Ce corps où règne beaucoup d'émulation, compte des membres du plus haut mérite.

Le gouvernement est absolu, mais, confié à de tels hommes, il doit être et est en effet doux, libéral, accessible, populaire. Il n'est pas de carrière, celle des armes et celle du journalisme exceptées (pour lesquelles nous sommes loin de réclamer), qu'il n'ouvre à l'esprit humain. Avec de la vertu et des connaissances, il est moins difficile de devenir cardinal à Rome que ministre à Paris; et il y a de plus, dans la constitution du gouvernement romain, cet avantage, qu'il faut ordinairement compter parmi ses moyens d'avancement une piété sincère, qualité qui purifie l'ambition, modère ses joies et fait supporter ses déconvenues.

Il serait superflu d'examiner ici l'utilité du pouvoir temporel des papes. L'expérience et l'histoire, mieux éclairées, ont, de nos jours, fait amplement justice des déclamations véritablement idiotes dont ce pouvoir nécessaire a été l'objet durant des siècles entiers. Ceux qui n'ont vu dans l'histoire de l'Eglise que les guerres et les intrigues auxquelles ses domaines tant de fois usurpés, ont donné lieu, ne méritaient pas d'y voir autre chose. La Providence a d'ailleurs, ce nous semble, tranché la question lorsqu'elle a rendu à Pie VII prisonnier son royaume tel que l'avait constitué Charlemagne, et nous n'aurions rien à dire à ceux qui n'admettraient pas cet argument. Nulle force et nulle politique humaines n'auraient su maintenir si longtemps un si faible empire. Ce royaume, où l'on ne compte pas trois millions d'hommes, ne subsiste pas pour contenter l'ambition d'une dynastie de vieux prêtres chargés de devoirs et d'années, qui vivent austères, laborieux et pauvres sous l'éclat de la couronne. Il a été constitué providentiellement, et providentiellement conservé, pour garantir la liberté de l'Eglise universelle. L'histoire des papes allemands et celle des papes d'Avignon l'ont trop fait voir : les temps où les papes furent sous la main d'un roi puissant doivent certainement être comptés parmi les plus calamiteux de l'Eglise et du monde. Sans le domaine temporel, la mission politique et religieuse des papes n'aurait pas été remplie. Ranke, si souvent mensonger, avoue que les seuls besoins du catholicisme forcèrent les papes à s'endetter. Le domaine temporel, mis pour ainsi dire en gage, battit monnaie pour la civilisation et la liberté. Il faut un centre indépendant à l'action du haut gardien des inté-

rêts spirituels, intérêts dont le cercle immense s'étend tous les jours. Ne vient-il pas, grâce à la France, d'englober l'Algérie?

Le soin de ces intérêts, souvent gênants pour l'ambition des couronnes, et toujours défendus par le Saint-Siége contre les attaques des rois, comme nous l'avons pu voir en Prusse récemment, exige des négociations, des précautions infinies, une surveillance extrême. Aussi la politique qui se fait à Rome est-elle la plus vaste, la plus active et la plus sûre, en même temps que la plus variée. C'est l'application à toutes les races d'hommes et à toutes les formes de gouvernement d'un principe immuable et certain. « Rome sera toujours un centre d'affaires très-important, » écrivait M. de Talleyrand à l'ambassadeur de France, et celui-ci répondait : « Il y a ici un écho qui répète les secrets du monde entier. » Ce mouvement admirable et l'esprit ferme, prudent, désintéressé qui le dirigent, sont parfaitement exposés dans le consciencieux ouvrage de M. le chevalier Artaud (*Vie et pontificat de Pie VII*). Il est peu de lectures plus attachantes. On comprend là ce que c'est que l'Eglise universelle; l'on devine ce que deviendrait la chrétienté si le pape et les cardinaux, errants de ville en ville, avec le bâton et la besace des apôtres, comme le voulait dernièrement un écrivain trop célèbre, novateur à la façon de Wiclef, n'avaient plus leur temporel, cependant bien voisin de la médiocrité. Non-seulement la liberté précieuse du Saint-Siége serait perdue, mais celle de l'Italie tout entière y succomberait. L'Italie n'a été, n'est et ne sera libre que par le Saint-Siége. Quel que soit le destin réservé à cette noble terre, on peut le dire, tant que le pape régnera sur un coin de la Péninsule, l'Italie ne sera jamais sans retour espagnole, allemande, russe ou française, elle gardera sa nationalité. Or, la nationalité, c'est la meilleure et la plus claire définition de la liberté.

Quant aux effets du gouvernement temporel de l'Eglise sur les populations qui le supportent, et qu'on nous peint si malheureuses, nous avons pu les voir de près. Il nous a semblé que la plupart de ceux qui ont écrit avaient observé bien superficiellement ou bien malignement. Il ne faut pas admettre tout ce que disent, après huit jours d'études, beaucoup de commis-voyageurs en littérature d'agrément. Il ne faut pas croire que rien n'a été fait parce que l'on voit beaucoup de lieux où rien ne se fait, et plus encore où rien n'est à faire. Il ne faut pas toujours mettre sur le compte du gouvernement la paresse et la négligence des habitants, ou *la mal aria* qui règne durant huit mois de l'année dans de vastes plaines. Cette stérile campagne de Rome, autrefois si productive, doit probablement sa misère actuelle à une dépopulation dont le gouvernement papal n'est pas coupable, et qui remonte à plus de 1500 ans. C'est un funeste héritage de l'empire; toute l'Europe en a aggravé les désastres. Les terres envahies par la peste ne sont pas rendues à la culture parce que la population manque, et la population manque parce qu'elles ne sont pas cultivées; cercle malheureux dont

il faudrait des siècles de paix pour sortir. Tout ce qu'on a pu faire on l'a fait. Pie VI a desséché les Marais-Pontins; les lois relatives à l'agriculture sont bonnes (*). Pie VII, dans un *Motu proprio* de 1801, a ordonné toutes les améliorations possibles. Par malheur, les populations ne secondent pas toujours les bonnes intentions du pouvoir. Cependant, presque partout où peut germer un grain de blé, il y a un épi, malgré les chances énormes, les dangers et les travaux véritablement effrayants de la culture.

Les manufactures et le commerce n'ont pas obtenu moins de protection et d'encouragement. Mais il y a dans le gouvernement un sentiment qui scandalise d'étrange sorte le plus grand nombre des *forestieri*, c'est sa répugnance pour les industriels étrangers qui veulent s'établir dans l'état papal; sa répugnance plus grande encore pour toutes les machines qui suppriment l'intelligence de l'ouvrier et souvent l'ouvrier lui-même. Ainsi, j'ai entendu dire qu'on s'était opposé à l'établissement d'un bateau à vapeur entre Civita-Vecchia et Naples, uniquement pour ne pas ruiner quelques voiturins et quelques villes qui se trouvent sur la route de terre. Je ne sais si la mesure est bonne ou mauvaise, mais j'y applaudis une raison d'humanité. A qui profiterait d'ailleurs ce bateau? Aux Anglais qui ne vont jamais assez vite. Car, certainement, nul Français ne sacrifierait pour la voie de mer la voie Appienne, les Marais-Pontins, Mola-di-Gaëte, et même les fabuleux bandits de Terracine.

Depuis le synode de 1078, tenu à Rome, où il fut prescrit à tous les évêques d'attacher une école à leurs églises; depuis le troisième concile de Latran, tenu en 1179, et celui d'Arras, en 1205, qui encouragea la peinture, parce que, disait-il, « elle est le livre des ignorants, qui ne sauraient pas en lire d'autres, » l'instruction publique est offerte dans les états romains avec prodigalité. Indépendamment des deux grands établissements nommés, l'université de la *Sapienza* et le *Collegio-Romano*, le premier fondé en 1303, par Boniface VIII, protégé par beaucoup de pontifes, entre autres par Léon X, qui y plaça cent trois professeurs; le second dû à Grégoire XIII, et tous deux libéralement entretenus par les papes, on trouvait en 1810 dans la seule ville de Rome sept colléges ou maisons d'éducation ouverts à la jeunesse pauvre; plus quatre écoles pies, deux de doctrinaires, plusieurs écoles chrétiennes, cinquante-deux écoles de quartier pour les garçons, autant pour les filles; beaucoup de ces écoles, gratuites, les autres, ouvertes moyennant une rétribution qui varie de 1 fr. 55 c. à 2 fr. 55. c. par mois. Dans les moindres villages, des maîtres payés par le public

(*) Il y en a un grand nombre, parmi lesquelles plusieurs ont servi de modèle aux autres nations. Clément VII, pour accroître et développer l'agriculture, ordonna le premier l'exportation des grains toutes les fois que leur prix ne dépasserait pas certaines limites. Les Anglais se sont emparés de ce principe, et l'Europe leur en a fait honneur.

enseignent à lire, à écrire et à calculer. De sorte qu'il n'y a pas un seul enfant qui ne puisse recevoir le bienfait de l'instruction primaire. La haute instruction est du reste ce qu'elle doit être sur ce sol couvert de débris, dans cet état où le véritable chemin de la fortune et du pouvoir est la science du passé, la connaissance de l'homme et de Dieu : beaucoup de latin et de théologie; des mathématiques et peu de littérature légère. Il se donne encore à Rome une sorte d'instruction dont je n'ai vu que là le spectacle touchant. A certains jours, tous les pauvres petits enfants d'un quartier ou district se réunissent dans une église, et des personnes pieuses, des grandes dames, de hauts dignitaires souvent, viennent leur faire le catéchisme.

L'administration de la justice civile participe un peu du caractère grave et lent de ce gouvernement paisible; la législation, malgré des améliorations nombreuses, est encore embrouillée; plus d'une porte est ouverte à l'arbitraire. Mais le caractère du juge rend moins sensibles ces imperfections; la preuve, c'est qu'on s'occupe aussi peu d'y porter que d'y réclamer remède. Il faut tenir compte du caractère d'un peuple dans l'appréciation qu'on fait de ses coutumes judiciaires. Les Romains sont probes et les magistrats sont religieux. Il n'est pas fréquemment question à Rome de ces audacieuses escroqueries qui se commettent chez nous dans les moindres anfractuosités des codes, à la face des juges impuissants. Dans les grandes affaires, où la faveur pourrait avoir des dangers, il est rare que les parties n'aient pas des protecteurs d'égale force, et plus rare qu'un grand personnage, c'est-à-dire un cardinal, consente à protéger un client de mauvaise foi. A l'égard des petites contestations, la loi est prévoyante et sage. Il y a, suivant l'importance des affaires, plusieurs degrés de juridiction, et en dernier lieu recours au souverain lui-même. Le sénateur de Rome, qui siége au Capitole, est en quelque sorte le juge de paix de la cité, humble attribution pour un si grand titre et pour un pareil tribunal. Aux questions que j'ai faites sur les tribunaux, la politesse romaine a courtoisement, comme toujours, répondu que la justice de mon pays valait mieux. Mais en définitive, je n'ai point entendu de plaintes.

Dans un pays où le soleil échauffe le sang et fait éclater les passions, les crimes contre les personnes sont fréquents. La justice criminelle est sévère, le gouverneur de Rome exerce une juridiction étendue et redoutée. Des améliorations introduites par l'administration française ont été adoptées en grande partie et ont produit d'heureux résultats. Des abus aggravés par l'habitude, mais dont la lointaine origine s'explique facilement, tels, par exemple, que le droit d'asile étendu aux églises, aux couvents, à certains palais, et jusqu'à des rues tout entières, droit malheureux que l'entêtement de Louis XIV a prolongé pendant près d'un siècle, ont été extirpés. Aujourd'hui les rues de Rome sont aussi sûres que celles de Paris. Dans les campagnes les couteaux se mêlent moins aux disputes;

quant aux bandits, peu de personnes ont la fortune d'en rencontrer, même aux environs des Marais-Pontins.

Les impôts sont modérés et répartis également. La noblesse et le clergé en ont toujours supporté le poids à proportion de leurs possessions et sur le même pied que le moindre paysan. Que voulaient donc les patriotes qui portèrent une couronne au général Berthier lorsqu'il vint *reconnaître* la république romaine? On ignorait dans les états du pape les priviléges et les exemptions. Une seule chose fatiguait ces insensés : c'était la religion du prince auquel ils devaient un gouvernement peut-être unique alors en Europe. Les dépenses personnelles et la cour du pape figurent au budget pour une somme de 67,000 écus (*)! Les communes s'administrent elles-mêmes. Les notables délibèrent, dressent un état des besoins et des ressources, qui arrive par la filière administrative à une congrégation composée de douze ou quatorze cardinaux, de plusieurs prélats, d'un secrétaire et de quelques officiers, présidée par un cardinal-préfet, et connue sous le nom de congrégation *del buon governo*, dont la juridiction s'étend sur tout ce qui concerne les communes. Elle règle les revenus, les dépenses, et défend contre le gouvernement les droits communaux qu'elle a mission de protéger. Cette junte, indépendante du pouvoir ministériel, et souvent en opposition avec lui, est une institution que remplace bien imparfaitement notre conseil d'état. Parmi les dépenses obligatoires des communes, figure l'entretien d'un médecin et d'un chirurgien qui reçoivent ordinairement, l'un 2 fr. 65 cent. par feu, l'autre la moitié, et sont obligés, moyennant cette somme, de soigner gratuitement tous les habitants : salutaire usage que nous devrions imiter. Le traitement de l'instituteur est encore au nombre des charges communales, et dans les gros villages on y ajoute celui d'une maîtresse d'école pour les filles. Chaque commune accorde en outre une certaine somme pour les prédicateurs du carême et de l'avent. Le reste est relatif à l'entretien des édifices publics, pavés, chemins, aqueducs, fontaines, routes, etc.

La capitale du monde catholique ne mériterait point ce titre auguste si les établissements de bienfaisance n'y étaient pas multipliés. Hospices pour les fiévreux, hospices pour les autres malades, hospices pour les femmes en couche, les veuves, les pauvres, les enfants, les jeunes filles, les aliénés; hospices pour toutes les souffrances et toutes les misères, ces vigilantes et douces institutions de la charité ont précédé à Rome les établissements analogues que l'Eglise a répandus dans le monde chrétien. Il y en a quelques-uns que nous n'avons pas encore, comme celui où les convalescents viennent, loin des images funèbres des hôpitaux, jouir d'un air pur, d'un repos sans inquiétude, et re-

(*) Pie II fut encore plus pauvre : « Pie II, qui jouissait de l'obéissance universelle » de l'Europe, fut obligé, lui et son entourage, de se restreindre à un repas par » jour, à cause du défaut d'argent. »

(Ranke, t. II, p. 211.)

naissent à l'espérance en même temps qu'à la vie. Une âme céleste conçut cette pensée entre deux prières et la réalisa ; l'hôpital des Convalescents fut fondé en 1548 par saint Philippe de Néri. D'autres sont particuliers à Rome : ce sont ceux qui recueillent les pèlerins. La bienfaisance privée n'a pas fait moins que le gouvernement : de nobles maisons ont fondé des asiles pour leurs vieux serviteurs. La reconnaissance chrétienne et l'expiation se sont signalées par des œuvres semblables ; on trouve la piété bien ingénieuse, bien pleine de courage aussi, lorsqu'on regarde ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait encore chaque jour. Des centaines d'associations charitables, sous le nom de confrérie, épient, pour ainsi dire, le malheureux au passage afin de le secourir et de le consoler. Il en est qui vont, au temps de la moisson, parcourir les solitudes pestilentielles pour donner la sépulture au pauvre ouvrier que la mort a frappé sur le bord du sillon... Mais parmi tant d'œuvres pieuses, il faut en signaler une qui est unique au monde, et qu'on ne croirait guère sans doute rencontrer à Rome, dans le pays où le célibat est le plus honoré : toutes les années, un nombre assez considérable de pauvres et honnêtes filles sont mariées aux frais de l'état. Elles reçoivent des dots de trois à cinq cents francs ; les revenus d'une maison, connue sous le nom de l'*Annonciade*, sont consacrés à cet usage, ainsi qu'une portion des profits de la loterie. Les caisses d'épargne n'étaient pas nouvelles à Rome, lorsque nous les avons inventées. Dès le XVI^e siècle une banque recevait les dépôts d'argent, le fesait valoir et payait des intérêts. Le Mont-de-Piété fesait de petits prêts sans rétribution. La révolution de 1798 renversa beaucoup de ces établissements. L'administration française eut l'honneur de les relever. Il existe dans chaque village un *monte frumentario*, ou approvisionnement de blé ; chaque cultivateur peut y emprunter lors des semailles, sous condition de rendre après la récolte avec une petite quantité en sus à titre d'intérêt. Combien nos pays seraient heureux, si une institution de cette nature venait les délivrer des usuriers de la campagne, plus redoutables pour eux que la grêle et le charençon ! Nous serions tentés de ranger encore parmi les établissements de bienfaisance cette commission de l'*Index*, qui, en dénonçant les mauvais livres, n'est pas seulement utile aux sujets du pape, mais rend service aux catholiques du monde entier. Aujourd'hui que tant de faux docteurs, trafiquant des choses saintes, se sont établis sur les degrés du temple pour y vendre de dévotes impiétés, aujourd'hui surtout, les travaux de cette commission, condamnée à lire tant d'écrits étranges, sont dignes de reconnaissance. La fermeté avec laquelle elle exerce son ministère ne fait grâce à personne, et bien des jeunes chrétiens, en nos temps de trouble et de séduction, lui doivent d'être restés dans le chemin salutaire de l'orthodoxie.

Tel est en abrégé ce terrible gouvernement temporel de l'Eglise. Avons-nous tort de le trouver supportable ? Spirituelle ou temporelle, sa politique est la même, elle fait tout droit à toute justice. Ce n'est pas seulement notre opinion que nous donnons ici. « Il n'y a pas, disait le protestant Seckenberg, un seul exemple dans l'histoire qu'un souverain pontife ait persécuté ceux qui, attachés à leurs droits légitimes,

n'entreprenaient point de les outrepasser. » L'histoire particulière des états romains confirme à cet égard les preuves que fournit l'histoire particulière de la papauté. Cependant toute chose a ses défauts en ce monde. Cette douceur, cette tolérance qui, en beaucoup d'occasions, tiennent close la porte entr'ouverte des abus et neutralisent la possibilité du mal, embarrassent souvent la route du bien. Le gouvernement n'est pas toujours assez sévère. D'excellentes institutions dépérissent par la négligence des agents subalternes ou l'incurie routinière des populations. Cela se voit dans tous les pays, un peu plus, un peu moins. Rome, à cet égard, tient le milieu entre la France et le reste de l'Italie. Nous signalons l'inconvénient, il ne faut pas se l'exagérer. Depuis 1816 le gouvernement est dans une voie qui devient meilleure chaque jour. Toutefois, il est une chose à laquelle doivent s'attendre les observateurs étrangers, plus difficiles à contenter que les Romains. Les changements n'iront jamais jusqu'à la complaisance pour les doctrines de révolte politique ou religieuse qui règnent dans les divers états européens. Tout obéit, tout obéira toujours à Rome, à de certains préceptes fort légèrement traités en deçà des monts. Sur ces points réservés, l'erreur ne laissera pas échapper de concessions, et si la force en arrache quelques-unes, ce ne sera pas pour longtemps. Les papes n'ont rien acquis par illégalité ni violence. La guerre ne les a pas agrandis; ils n'ont pas profité de leur influence pour s'enrichir; tout ce qu'ils possèdent leur a été donné, et la plus récente de ces donations datera bientôt de mille ans. Ils tiennent de Pepin, de Charlemagne, de Lothaire, d'Othon toutes leurs provinces; ils tiennent des Romains eux-mêmes leur droit temporel sur Rome; mais ils sont prêts encore à se laisser enlever ces biens, si utiles et si légitimes, plutôt que d'abandonner les principes attachés à leur couronne, car le principe c'est le droit, et nulle part autant qu'à Rome on ne possède cette grande conviction que le droit est l'éternité du fait. Le cardinal Torregiani, digne ministre du bon Clément XIII, gouvernait dans les temps difficiles : on l'engageait à faire des concessions, il n'en fesait pas. A ce propos, un philosophe français, Duclos, qui se trouvait assez content de promener dans Rome un auteur mis à l'*index*, juge sévèrement le cardinal. « Quand il ne peut disconvenir des pertes que la cour de Rome fait journellement de son autorité dans les pays catholiques, il les regarde comme des nuages passagers, et répond : *Nous avons la parole de Jésus-Christ, l'Eglise est inébranlable.* » Rome est tout entière dans ce mot. Duclos le trouvait stupide; et bien d'autres en ont jugé comme lui, sur sa parole; il nous semble pourtant que Torregiani avait raison, même au point de vue de Duclos.

Avant de descendre des gouvernants aux gouvernés, nous devons examiner une classe à part, sorte de population mixte entre le gouvernement et le peuple. Nous voulons parler des religieux. Un vieux proverbe appelle Rome *le paradis des Juifs* (*) : on ne peut dire qu'il

(*) *Il paradiso de gl'ebrei.* On nous permettra une citation qui ne saurait être ici hors de propos. Voici une des dispositions d'Innocent III à l'égard des Juifs. Nous

soit celui des moines. Nulle part leur vie n'est plus austère. Les couvents de Rome sont probablement les plus pauvres du monde entier. Les bons religieux possèdent à peine de quoi pourvoir au nécessaire. Or, il faut avoir habité un couvent pour savoir ce que c'est que le nécessaire d'un moine. On visite bien rarement une de ces immenses demeures dont quelque partie ne tombe pas en ruine. Tout ce qui se peut épargner sur la satisfaction des rigoureux besoins de la vie, passe au service et à la pompe des autels. L'église est de marbre et d'or, les cierges brûlent en grand nombre, l'encens vole en nuages épais ; mais l'humidité dégrade les murailles nues du couvent, la pluie et le vent pénètrent dans les cellules. Les couvents de femmes, plus peuplés, sont encore plus misérables, s'il est possible. Ce dénuement était au comble, lorsque la France s'étant emparée de Rome, ordonna la destruction des couvents et la sécularisation des religieux. Cependant tous, hommes et femmes, manifestèrent de vifs regrets, et demandèrent par grâce de pouvoir vivre en communauté dans quelques maisons provisoirement conservées.

Au surplus, les curés ne sont guère plus riches. Les revenus n'atteignent pas toujours 1,000 fr., et descendent souvent plus bas ; les prébendes, à l'exception de celles de Saint-Pierre, réservées aux prélats qui ont rendu de longs et grands services, s'élèvent rarement à 1,000 ou 1,200 fr. Enfin, dans ce pays où les moyens d'accroître les biens n'ont pas dû manquer au clergé, dit M. de Tournon, les évêchés, dont les titulaires pourvoient à tant de besoins et d'infortunes, rapportent rarement 15,000 fr. ; trois ou quatre seulement dépassent cette somme, beaucoup restent au-dessous de 10,000 fr.

Les moines sont nombreux à Rome. On les voit à chaque instant passer sous leurs manteaux de diverses formes et de diverses couleurs. Les Anglais, les Prussiens, les Russes, peuples philosophes, quelquefois aussi nos Français, les regardent d'un œil superbe, et ne se défendent guère d'un sourire de pitié. Nous avons pu causer, dans son étroite cellule de l'*Ara cœli*, avec un de ces franciscains qu'on rencontre deux par deux, couverts d'une robe de laine rapiécée, chaussés de sandales, la tête découverte et baissée; c'était un

l'empruntons à l'ouvrage du protestant Hurter : « Les Juifs sont des témoins vivants de la vérité du christianisme. Nous devons, il est vrai, plaindre la dureté de cœur qui les empêche de prêter l'oreille aux avertissements des prophètes, d'entrer dans le vrai sens de la loi et de reconnaître Jésus-Christ, mais ils n'en ont pas moins droit à notre protection. *Suivant donc les traces de nos prédécesseurs*, nous les protégeons comme le veut la charité chrétienne. Si quelqu'un d'entre eux veut embrasser le christianisme, nous le défendrons contre tous les vexations qu'il pourrait avoir à souffrir ; mais, d'un autre côté, nous ne voulons pas que les chrétiens usent de violence pour les forcer à se faire baptiser, qu'ils les troublent dans la célébration de leurs fêtes, ou qu'ils exigent d'eux des travaux que leur loi leur interdit. » — Aujourd'hui encore, dans le quartier des Juifs, le sabbat est rigoureusement observé, et l'on travaille le dimanche.

noble d'Espagne, jeune encore. Il avait passé vingt années de sa vie dans les missions d'Orient, courant le désert au péril de ses jours, sans autre but que l'espoir souvent comblé d'y sauver une âme. Il écrivait et parlait toutes les langues et tous les dialectes orientaux, ainsi que beaucoup de langues d'Europe. Il avait la charité comme la pauvreté du docteur Séraphique, et ne désirait pour lui-même rien ici-bas qu'un dernier lit sous le sable, aux environs de Jérusalem.

Tous ces religieux sont fort occupés. La prédication, la prière, la confession, l'étude, les petites missions aux environs de Rome, où ils vont instruire et consoler, l'exercice du service divin, dans lequel ils suppléent les curés âgés ou malades, remplissent leur temps : ils sont les tuteurs et les directeurs des familles, les uns dans le haut, les autres dans le bas de la société, tous avec la même ardeur et la même modestie. Le grand savoir de beaucoup d'entre eux amène souvent aux portes de l'humble cellule qu'ils habitent les personnages les plus élevés de l'Etat, car ils sont également de bon conseil et sur les choses du dogme et sur celles du gouvernement. Il n'est peut-être pas de couvent un peu nombreux où l'on ne puisse recueillir des renseignements exacts sur tous les pays du monde. On y connaît Pékin et Bagdad aussi bien que Londres, Pétersbourg et Paris. Fréquemment des honneurs qui n'ont point été demandés, qui ne sont acceptés que parce que la sainte obéissance le commande, vont trouver ces pieux ouvriers de l'Eglise ; la pourpre romaine s'étend sur le religieux agenouillé devant son crucifix de bois, et comme dans les tableaux où les peintres chrétiens représentaient saint Jérôme, le chapeau de cardinal est pendu à la paroi d'une cellule, dont les seuls meubles sont un lit de planches, quelques vieux livres et un emblème saint. Lorsque, il y a deux ans, le choléra sévissait à Rome, les religieux donnèrent l'exemple du dévouement. Les jésuites surtout furent admirables. On les voyait, la nuit, dans les rues, veiller sous les réverbères ; et lorsque les habitants d'une maison où la terrible maladie venait d'éclater se précipitaient dehors en jetant des cris, ils entraient, s'établissaient auprès du malade, lui donnaient tous les secours de la religion et de l'humanité, et ne le quittaient plus. Ils avaient, pour faire face aux besoins, dressé à ce pieux office une quantité de jeunes gens, qui les secondèrent avec un grand courage, et dont, par la faveur du ciel, pas un ne succomba.

On nous avait dit que les divers ordres ne s'aimaient pas, et que de profondes jalousies les divisaient; c'est une erreur. Il n'y a que l'émulation du bien ; chacun le fait dans sa voie, suivant le but de son institution, et les relations communes sont tout amicales entre ces grandes familles unies par la charité.

Un mot sur les mœurs, bien que ce qui précède puisse nous dispenser de le dire ; mais les mœurs de Rome ont été si calomniées, et le sont tellement encore, qu'il y a devoir d'honneur à dire la vérité. Toutefois, comme nos croyances pourraient nous rendre suspect à ceux qui ne savent pas qu'un chrétien ne peut

mentir, même au profit de sa foi trop sainte pour avoir besoin d'un tel secours, nous laisserons parler, en ce qui concerne le clergé, un observateur qu'on n'accusera pas de partialité pour lui. C'est Duclos, dont nous avons déjà cité quelque chose. « Si l'on peut blâmer l'excès du crédit des cardinaux, on ne peut leur faire des reproches sur leurs mœurs. Il y en a sans doute quelques-uns, comme parmi nos évêques, dont la conduite ne serait pas hors d'atteinte, mais en général elle est régulière. Un prélat qui aurait donné du scandale parviendrait difficilement au chapeau. « Qu'on songe aux mœurs de l'époque où Duclos écrivait (1767), à sa position personnelle de philosophe, et malgré ses réticences on obtiendra la vérité. Je ne sais si alors un prélat scandaleux parvenait difficilement au chapeau, mais je sais qu'aujourd'hui il n'y arriverait pas. Cependant, écoutez dire la plupart de ces profonds observateurs qui sont restés à Rome juste assez de temps pour apprendre à demander à boire en italien, ils vous raconteront comment ils ont vu des cardinaux au spectacle, comment on rencontre dans les rues des prêtres et des moines tenant une femme au bras, et mille autres choses qu'on nous permettra de ne pas répéter. Je laisse encore Duclos leur répondre : « Quoiqu'il n'y ait pas à Rome la même réserve qu'en France sur les spectacles à l'égard des ecclésiastiques, les cardinaux n'y paraissent guère. Il y a bien la loge du gouverneur, mais il n'est que dans la prélature et beaucoup de prélats s'en abstiennent. » Ce qui ne se fesait *guère* du temps de Duclos, où les femmes ne montaient pas sur la scène, ne se fait pas du tout aujourd'hui, et cependant, indépendamment de ce que les usages pourraient permettre, le théâtre italien n'est pas tombé dans la dégradation où rampe le nôtre. Certes, peu de distractions sont plus innocentes que l'opéra de Rome, mais cette distraction même, on ne la permet pas et les voitures cardinalices ne stationnent point à la porte des comédiens. Je ne sais quel pape eut envie de voir une salle nouvellement achevée. Il la visita secrètement dans le jour ; mais le public le sut, et le lendemain une pasquinade bien mordante punit publiquement cette curiosité qui fesait événement.

Un usage maintenant aboli, ou du moins très-restreint, permettait autrefois au premier venu de prendre le costume ecclésiastique. Cet habit était porté par une foule d'individus qui ne voulaient pas être confondus avec le bas peuple et étaient trop pauvres pour se vêtir en laïques aisés. De là des traditions d'auberge que se transmettront longtemps encore nos idiots coureurs d'Italie.

Nous ne craignons pas de le dire, à l'encontre de leurs commérages et de leur fatuité, les mœurs des ecclésiastiques sont exemplaires, celles des laïques sont décentes, et seraient pures sans la bourbe qu'y jettent les étrangers. La bourgeoisie romaine, religieuse et grave, la noblesse en général digne et studieuse, ignorent bien des plaies dont notre philosophie souffre cruellement,

si elle n'en rougit plus. Le foyer domestique n'est pas troublé par ces hideux personnages de roman dont les feuilles judiciaires nous révèlent chaque jour les déplorables tragédies. Si la messe n'améliore pas, ce qui est difficile, au moins le roman et la scène ne pervertissent point. Un homme du peuple, dans un transport de jalousie, donne quelquefois un coup de couteau, mais il en a aussitôt regret. Jamais dans les classes basses, pas plus que dans les classes élevées, on ne voit commettre de ces assassinats mélodramatiques froidement calculés pour faire de l'effet, puis atrocement justifiés, selon la poétique du genre, par le criminel et par ses avocats. Jamais on n'entend parler de ces suicides simples et doubles qui accusent notre civilisation; jamais on ne coudoie dans la rue ces éclatants scandales qui s'affichent aux vitres de nos libraires. Pourtant le soleil met là, dans les cœurs, plus de passion que les nôtres n'en peuvent renfermer. Mais ce n'est pas le soleil et la passion qui font les crimes, c'est la cervelle, c'est le sophisme, c'est l'âpre viduité d'une âme qui ne croit pas, et qui veut se remplir à tout prix. Et puis, à Rome, lorsqu'un jour passe entre le désir et l'acte de la vengeance, un souvenir, un sentiment, un homme pieux, mille choses peuvent faire éclore le pardon dans l'âme irritée.

La population romaine est en général pleine de probité et de douceur. Les adroits filous de Naples, les audacieux voleurs de Londres et de Paris n'ont guère d'émules à Rome : les poches y sont en sûreté, même dans la foule, et le mauvais état des serrures semble partout prouver la sécurité des maisons. Dans les réjouissances publiques, surtout dans celles du carnaval, qui sont d'une licence si brutale et si répugnante à Paris, on ne peut s'empêcher d'admirer la bonne humeur patiente et polie avec laquelle le peuple entassé dans la rue du Corso, reçoit et rend les *confetti* qu'on jette des fenêtres. Pas de colère, pas d'injures, pas de violences, pas d'imprécations, tant que dure ce jeu. Riches et pauvres y prennent part, sur le pied d'une égalité parfaite, sans haine et sans mépris. A Rome le pauvre ne hait pas le riche. Je ne sais s'il est beaucoup de pays en Europe dont on puisse en dire autant. Cette heureuse exception vient de l'égalité des charges, et de la nature des dignités publiques. C'est une chose si peu rare de voir arriver à la pourpre, à la tiare, des hommes sortis des dernières classes du peuple; de quelque point qu'on soit parti, c'est si communément par la route de l'Evangile qu'on monte à ce haut rang; il y a si peu de morgue et de fracas dans ces parvenus du savoir et de la foi; ils honorent d'ordinaire leur fortune par de si nobles œuvres, que l'envie et la colère ne se soulèvent pas autour d'eux.

La piété romaine est calme et facile; ce n'est pas, dit-on, cette rigidité gauloise qui vaut à nos Français, lorqu'ils veulent être catholiques, une place parmi les meilleurs chrétiens du monde

entier. Les populations italiennes semblent parfois s'effrayer de l'âpreté du chemin qui mène de cette vie aux récompenses suprêmes; mais si la passion les fait vaciller un peu, ils ont toujours la volonté de ne pas descendre où le pardon ne peut arriver, et il est presque inouï qu'on meure sans s'être bien réconcilié.

La capitale des papes offre un spectacle permanent que peu de voyageurs s'avisent de consulter, et qui serait cependant de nature à leur donner des lumières sur le caractère de la population. Je veux parler de cette exposition solennelle et perpétuelle du Saint-Sacrement, qui passe d'une église à l'autre, et qu'on appelle les *quaranta ore*, parce que tel est le terme de sa durée dans chacune. Nous avons visité les quarante heures à peu près à toutes les heures du jour et du soir, dans les plus pauvres chapelles, et dans les plus splendides églises, dans les quartiers les plus populeux et les plus riches, comme dans les plus lointains et les plus déserts; toujours nous y avons trouvé une nombreuse assemblée de fidèles de tout rang, de tout âge, agenouillés et recueillis pêle-mêle sur le pavé du temple. A Rome encore, subsistent des coutumes qui ne vivent plus que là, et qui sont des temps naïfs de la foi. Ainsi des confréries de pénitents des deux sexes, formées des premiers de la bourgeoisie, de la noblesse et du gouvernement, où l'on voit des ducs, des princes, des cardinaux, des dames nobles, riches et jeunes, se réunissent aux approches de Pâques pour recevoir les pèlerins pauvres, les héberger et leur laver les pieds. Tous les ans, le vendredi-saint, on voit à la *Santissima-Trinita-dei-Pellegrini*, de hauts personnages couverts de la robe des pénitents, laver en public les pieds poudreux des pauvres hommes qui sont venus de bien loin pour recevoir la grande bénédiction.

On reproche aux Romains une certaine indolence de caractère qui les fait se passer de beaucoup de choses dont la privation nous serait insupportable. Je ne sais si c'est un défaut. Les Romains n'éprouvent pas cet acerbe besoin de bien-être qui ne nous laisse jamais en repos, ou plutôt ils trouvent le bien-être dans l'absence de l'inquiète et pétulante passion qui nous le fait chercher sans fin. Le commerçant suit doucement son négoce, l'antiquaire ses recherches, le seigneur accroît sa galerie et son musée qu'il ouvre généreusement au public; le cours de ces paisibles existences ne tend jamais à se détourner. L'ouvrier travaille, et ne se plaindrait que si le prix de la *pagnotta* (petit pain) dépassait le taux fixé : le mendiant même (*), sachant bien à quelle porte il trouvera sa soupe quotidienne, est causeur, bel-esprit, se couche au soleil, et si peu qu'il ait de manteau, trouve encore moyen de se draper pittoresquement. Nul ne s'inquiète de l'avenir. A Rome tout a le sentiment de la durée.

(*) Il y a beaucoup de mendiants à Rome. On les laisse dans les rues; nous, nous les mettons en prison, ce n'est pas de quoi tant se vanter.

Les Romains, il faut bien s'en convaincre, aiment leur gouvernement; ils sont en effet le peuple le plus tranquille et le plus heureux de l'Italie. Jaloux seulement de la liberté de parler à leur aise, ils en usent et ne demandent pas plus. « Comme souverain pontife, disent-ils gaiement, le pape dispose de nos âmes; comme prince, il dispose de nos biens, mais notre langue est à nous. » Les parts sont ainsi faites; mais ils savent bien que le souverain ne prendra pas ce qui est abandonné.

La science a de profonds adeptes, l'art a d'estimables disciples dans la ville éternelle. Rome est le sol natal de la théologie et de l'archéologie, elles y prospèrent toujours. Mais en ce temps-ci la première de ces sciences fait peu de bruit, et se consacre modestement aux besoins immenses du gouvernement spirituel, l'autre a plus de profondeur et d'étendue que d'éclat. Les antiquaires romains savent tout sur les monuments païens et chrétiens dont les débris pavent leur ville, mais ils ne savent pas accommoder ces richesses aux goûts de l'époque; ils ignorent ce talent de populariser le savoir dont nous avons fait une vaste et productive industrie; ils ne bâtissent point, de quelques vieilles pierres, ces jolis systèmes que nous aimons tant; cependant leurs travaux diffus seraient une mine bien riche à qui voudrait les étudier.

Quant aux ouvrages de grande politique, de haute critique, de forte littérature, ils sont rares comme dans toute l'Italie, par des causes que nous n'avons point à rechercher ici, et que nous pourrons un jour examiner ailleurs. Les bons peintres, les architectes sont moins fréquents encore dans cette ville qui fourmille de si grands modèles. Cette pénurie n'est pas la faute du gouvernement. Si les grâces et les encouragements engendraient de grands artistes, Rome en aurait. Les hommes laborieux qui font là ce qu'ils peuvent ne manquent ni d'honneurs ni de travaux; et le Dominiquin, qui vendit 30 écus son saint Jérôme, aurait été bien heureux de recevoir la moitié des appointements alloués aujourd'hui à d'assez faibles pinceaux.

## § III. — **Vue de Rome.**

Cette rapide esquisse d'une ville, dont la vie depuis tant de siècles se mêle à la vie du monde entier, serait trop incomplète si nous ne cherchions à retracer l'impression qu'elle produit sur les étrangers qui viennent sans cesse la visiter des lieux les plus éloignés. On éprouve en franchissant les portes de Rome une émotion qu'on ne rencontre point ailleurs. Ses murailles renferment

des feuilles éparses de l'histoire de toutes les nations, son nom a rempli l'adolescence studieuse, et passionné la jeunesse, ses portraits ont longtemps arrêté les regards et les désirs du voyageur qui la contemple enfin. Il y a quelque chose de solennel dans les premiers pas qu'on fait à travers ces rues désertes pour aller toucher du doigt ces pierres qu'on connaît si bien. Beaucoup en restent à ce tourbillon de souvenirs classiques, à ces ruines qui font revivre l'histoire sous un jour nouveau. D'autres vont plus loin; ceux-là seuls ne perdent rien des grandes pensées que Rome fait concevoir. Un des plus illustres et des plus malheureux pèlerins qui vinrent y mourir, le Tasse s'écriait : « Ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés sous cette terre maintenant consacrée. » Là en effet est la grandeur, là est le miracle, là est la beauté. Rome chrétienne, si longtemps et si souvent infortunée, saccagée par tant de barbares, attaquée par tant d'impies, mais vivante et victorieuse, est le symbole d'éternité terrestre le plus frappant qui soit dans l'univers. Sous tous ces temples élevés près des ruines, entre les débris de la puissance qui posséda la terre comme une ferme, et l'humanité comme un bétail, je ne sais quoi est écrit, qui dit que la promesse ne tombera pas. Les restes mutilés qui s'élèvent çà et là, les fûts de colonnes triomphales placés comme des bornes au coin des rues, les murailles impériales enfouies dans les champs où la charrue se promène, trophées du paganisme qui font cortége à l'Eglise triomphante, servent de thèmes aux lieux-communs philosophiques du passant, et lui sont une belle occasion de pleurer la courte durée des choses humaines. Ils offrent une leçon plus salutaire au chrétien, en lui rappelant combien sont rapides les destinées d'ici-bas. Il y a là une pensée qui éperonne la paresse, terrasse l'égoïsme, allége le malheur, et vous élève au sentiment des choses éternelles. Travaillez, faites bien, ayez courage : la vie est courte aux vaines espérances, aux ineptes vouloirs, aux joies de l'orgueil, aux voluptés de la matière; mais aux belles œuvres de l'âme, à l'action haute et noble de l'esprit, elle est pleine, elle est longue, elle ne finit pas. Pour la foi, qui fait des jours de l'homme un instant d'épreuve et d'attente, aux portes d'une éternité glorieuse, ces pierres qui crient si haut : *tout passe,* ont un accent consolateur, bien énergique et bien solennel en ces lieux. Il faut plaindre ceux qui ne l'entendent pas.

Rome brille dans le monde catholique comme une étoile, vers laquelle se sont à toutes les époques dirigés de nombreux pèlerins. Il y venait jadis de véritables armées de Francs, de Saxons, de Frisons, pour lesquelles on avait bâti toute une ville, qui fut plus tard renfermée dans les murailles par Sixte-Quint. Ils se rendaient processionnellement au tombeau de saint Pierre en chantant un cantique dont cette strophe est restée : « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes ; rouge du sang des martyrs, blanche de la blan-

cheur des vierges, nous te saluons, nous te bénissons, à travers tous les siècles, à jamais! » La célébration d'un jubilé y réunissait jusqu'à 200,000 de ces fervents voyageurs. Aujourd'hui ce nombre a bien diminué, sans doute, mais il est immense encore, comparé au troupeau qu'y poussent la science et la curiosité. Ceux qui viennent ainsi prier devant la Croix du Colysée, ou s'agenouiller aux marches de Saint-Pierre, ne sont pas seulement de pauvres paysans d'Italie, de Hongrie, d'Allemagne et de France, on voit parmi eux beaucoup de leurs compatriotes dont la dévotion ne saurait être plus sincère, mais qui, pour le rang et le savoir, n'ont rien à envier aux plus élevés de toutes les nations civilisées.

Rome est une terre de repos, de résignation et d'espérance. C'est un séjour doux aux fortunes abattues, un asile cher aux âmes troublées. On y a des respects pour toutes les infortunes, des consolations pour toutes les souffrances, des solutions pour tous les doutes. Le souverain tombé du trône, l'homme obscur déchu de ses croyances, trouvent là des amis qui leur rendent courage, des trésors qu'ils ne connaissaient pas, une paix qu'ils n'espéraient plus. Lorsque l'on a parcouru cette cité, pleine de tant de ruines et de souvenirs, où les arts parlent un si noble langage, où tant d'hommes ont fait d'eux-mêmes une si entière abnégation, l'âme est prédisposée à prendre en pitié mille choses qui la préoccupaient; les projets qu'on nourrissait avec le plus de complaisance paraissent mesquins, la passion s'apaise, le désir s'amortit, on conçoit une autre grandeur, on devine quelque chose à travers le mur d'airain de la destinée. Vienne alors une main qui vous conduise; il ne vous reste plus qu'un pas à franchir et la vie est changée. Beaucoup d'hommes ont eu ce bonheur sur la terre des grands martyrs. A ceux-là, restent des souvenirs éternels; et du foyer lointain où les a ramenés la Providence, ils contemplent Saint-Pierre de Rome comme l'exilé dans ses rêves contemple son berceau.

FIN.

# NOTE.

—

Voici le Chant du Soleil composé par saint François. Nous l'empruntons à un remarquable et pieux travail de l'illustre écrivain allemand J. Gœrres, traduit et publié dans le t. 7 de la *Revue Européenne*, où les faits rapportés dans ce chapitre ont été puisés également.

Seigneur très-haut, très-puissant et très-bon, à vous appartiennent la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction. A vous seul elles sont dues, et nul homme n'est digne de prononcer votre nom. Loué soit Dieu mon Seigneur, ainsi que toutes les créatures, spécialement notre frère le Soleil qui nous donne le jour et la lumière ; il est beau et rayonne avec une grande splendeur ; il est votre image, ô Seigneur. Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la Lune et pour les étoiles ; il les a formées dans le ciel brillantes et belles. Loué soit mon Seigneur pour notre frère le vent, pour l'air, soit nuageux, soit serein, pour tous les temps par lesquel il donne leur subsistance à toutes les créatures. Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est utile, humble, précieuse et chaste. Loué soit mon Seigneur pour notre frère le feu, par lequel il illumine les ténèbres, et qui est beau, agréable, fort et puissant. Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous nourrit et nous soutient, qui produit les fruits, les fleurs diaprées et les herbes.

« Loué soit mon Seigneur dans ceux qui pardonnent pour son amour, et supportent la souffrance et la tribulation. Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ; car ils seront couronnés par le Très-Haut. »

La strophe suivante fut composée par saint François quand il fut au moment de mourir.

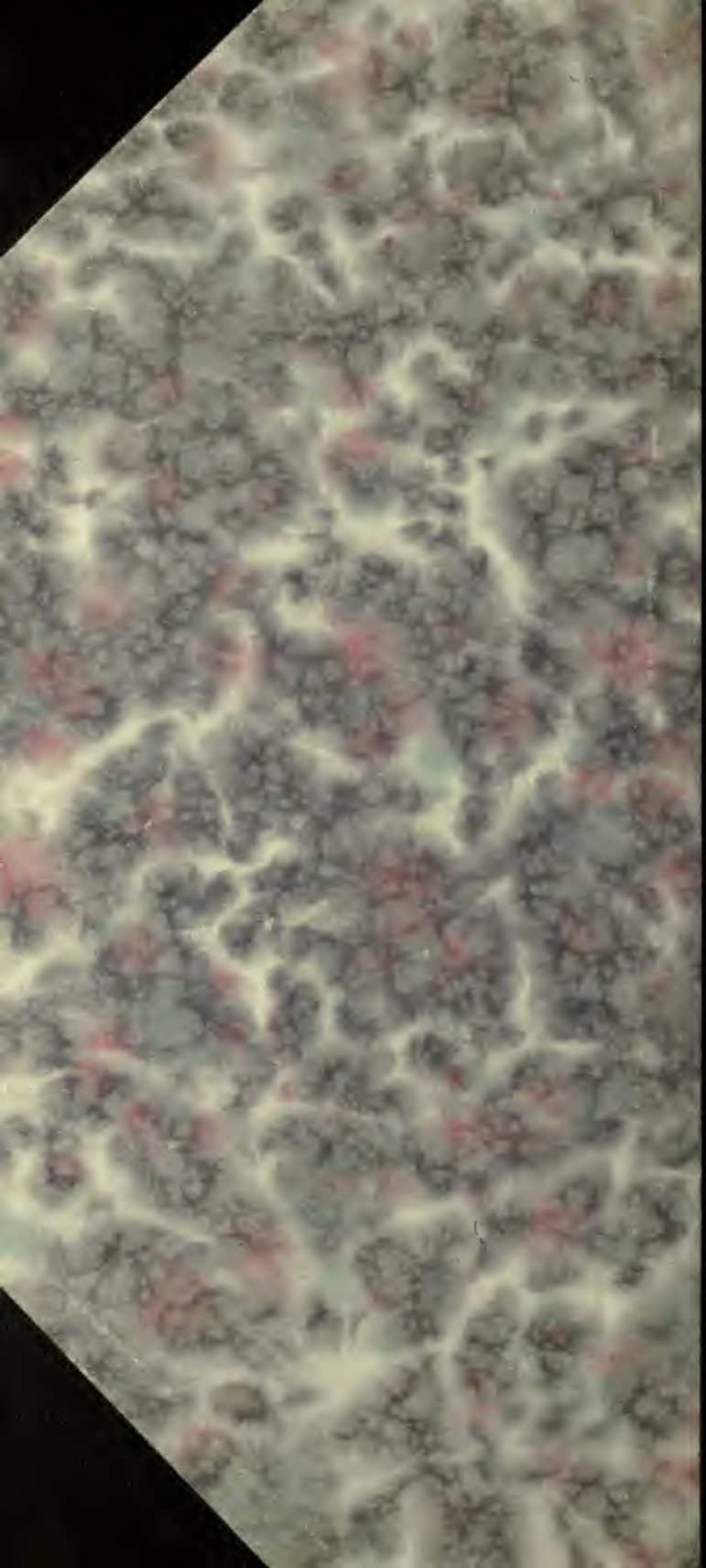
« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à qui meurt dans le péché mortel, bienheureux ceux qui se reposent dans vos très-saintes volontés, la seconde mort ne pourra leur nuire ! louez et bénissez mon Seigneur : rendez-lui grâces et servez-le avec une grande humilité. »

# TABLE.

—

*Introduction*. . . . . 9
*Le Guide*. . . . . 23
*En mer*. . . . . 34
*Civita-Vecchia*. . . . . 39
*Les quarante Heures*. . . . . 43
*La Confession de Saint-Pierre*. . . . . 47
*La Prière*. . . . . 54
*Les Amis de saint François*. . . . . 62
*Aurore*. . . . . 70
*Politique*. . . . . 72
*Rome*. . . . . 82
*Le Grain de Sénevé*. . . . . 91
*Le Devoir*. . . . . 99
*Demain ! demain !* . . . . . 102
*La Villa des Roses*. . . . . 111
*L'Anniversaire*. . . . . 116
*Derniers Combats*. . . . . 122
*Le Gésu*. . . . . 131
*Sur la science*. . . . . 134
*Les Fiançailles*. . . . . 145
*Peccavi*. . . . . 149
*Attente*. . . . . 156
*Qu'on lui rende sa robe d'innocence*. . . . . 159
*Sainte-Marie-Majeure*. . . . . 162
*Au Vatican*. . . . . 168
*Coup-d'œil rétrospectif*. . . . . 170
*Vita hominis militia est super terram*. . . . . 176
*Doutes. — Obéissance*. . . . . 181

*De Rome à Naples.* . . . . . 184
*Naples.* . . . . . 204
*Mazaniello et M. de Guise.* . . . . . 210
*Saint Thomas d'Aquin.* . . . . . 217
*Rencontres.* . . . . . 219
*L'atelier de Vianelli.* . . . . . 223
*Politique.* . . . . . 225
*A propos d'un Moine.* . . . . . 235
*Un jour de soleil.* . . . . . 237
*Bon usage de la vie* . . . . . 240
*Vie errante.* . . . . . 243
*Pax Domini sit semper vobiscum.* . . . . . 247
*Théorie.* . . . . . 252
*Falleri.* . . . . . 256
*Spolette et Foligno.* . . . . . 261
*La cloche, l'Encensoir et la Rose.* . . . . . 267
*Bologne.* . . . . . 269
*Ferrare.* . . . . . 274
*Monselice.* . . . . . 280
*Vue de Venise.* . . . . . 285
*Lord Byron.* . . . . . 287
*A Saint-Marc de Venise.* . . . . . 296
*Priez pour moi.* . . . . . 300
*Lorette.* . . . . . 305
*Dieu dispose.* . . . . . 311
*Coup d'œil historique et politique sur Rome moderne.* . . . . . 315

FIN DE LA TABLE.

TOURNAY, TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN.